

LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

1884

Compilé article par article en continu

TABLE DES MATIERES

Méditations sur le livre de Josué - Rossier H.....	6
Chapitre 1	6
Le Conducteur	6
Le pays et ses limites	7
Qualités morales nécessaires pour entrer en Canaan	8
Ceux qui entrent en Canaan	9
Chapitre 2	10
Rahab.....	10
Chapitre 3	12
Le Jourdain.....	12
Chapitre 4	16
Les douze pierres en Guilgal	16
Chapitre 5	19
La circoncision	19
Guilgal.....	21
La nourriture de Canaan.....	21
Le chef de l'armée de l'Eternel	23
Chapitre 6	25
Jéricho	25
Chapitre 7	27
Haï et l'interdit.....	27
Chapitre 8	33
Moyens et procédés du relèvement.....	33
Résultats de la discipline	38
Chapitre 9	39
Le piège de Gabaon	39
Chapitre 10	43
La victoire de Gabaon.....	43
Chapitre 11	45

La victoire de Hatsor	45
Les Hanakins	47
Chapitre 12	48
Enumération des rois vaincus	48
Chapitre 13	49
Division du pays	49
La part de Lévi	51
Chapitre 14	51
La persévérance de Caleb	51
Chapitres 20 et 21	56
Les villes de refuge	56
Chapitre 22	58
L'autel de Hed	58
Chapitre 23	61
Dernières instructions de Josué	61
Chapitre 24	63
La grâce opposée à la loi	63
Le chemin de Dieu: comment le trouver et comment y marcher	65
Pensées	68
ME 1884 page 20	68
ME 1884 page 30	68
ME 1884 page 240	68
ME 1884 page 360	68
ME 1884 page 400	68
ME 1884 page 478	68
Le mont Moriija ou «après ces choses»	69
Fragments de lettres	73
ME 1884 page 39	73
ME 1884 page 60	73
ME 1884 page 93	74
ME 1884 page 115	77
ME 1884 page 135	79
ME 1884 page 276	80

ME 1884 page 299	83
ME 1884 page 379	83
ME 1884 page 419	84
Fragments	86
ME 1884 page 40	86
ME 1884 page 119	86
ME 1884 page 220	87
ME 1884 page 240	87
ME 1884 page 475	87
Les voies et le témoignage de Dieu	89
Méditations sur l'épître aux Romains - Darby J.N.	94
Introduction	94
Chapitres 1 et 2.....	95
Chapitre 3	104
Chapitre 4	106
Chapitre 5	108
Chapitre 6	116
Chapitre 7	120
Chapitre 8	125
Chapitre 9	135
Chapitre 10	138
Manifestés avec Christ.....	142
Le caractère du ministère de l'évangile.....	143
«Un modèle des saines paroles» - 2 Timothée 1: 13	147
Adam et Christ, ou les deux chefs	149
«L'amour du Christ qui surpasse toute connaissance»	151
Ravis par l'époux et revenant avec le Roi	153
La promesse de sa venue.....	153
La Personne qui vient	155
Le but de sa venue	159
La préparation pour sa venue.....	162
Pensées mauvaises, involontaires et haïes	166

La position du chrétien devant Dieu - Romains 8: 1-11	168
La puissance	171
Affranchissement et position - Darby J.N.....	173
Lettre sur la seconde épître à Timothée	174
La table du Seigneur et la cène du Seigneur	176
Le chemin de Dieu pour le repos, la puissance et la consécration	188
Le chemin de Dieu	188
Le repos.....	197
La puissance	199
La consécration.....	202
Guilgal, la vallée de Hacor et Bokim	210
«Toi donc endure les souffrances».....	215

Méditations sur le livre de Josué - Rossier H.

ME 1884 page 3

Chapitre 1

Le livre de Josué nous présente, en type, le sujet de l'épître aux Ephésiens. La traversée du désert était arrivée à son terme. Il s'agissait pour l'assemblée d'Israël, de passer maintenant, le Jourdain sous la conduite d'un nouveau guide, et de prendre possession du pays de la promesse en dépossédant les ennemis qui l'habitaient. Il en est de même pour nous. Notre Canaan, ce sont les lieux célestes, où nous entrons dans la puissance de l'Esprit de Dieu qui nous unit avec un Christ mort et ressuscité, et nous fait asseoir en lui dans la gloire, jouissant par anticipation de cette gloire qu'il s'est acquise, dans laquelle il veut nous introduire, et que nous aurons bientôt avec lui. Mais, en attendant, nous avons à livrer le combat de la foi contre les malices spirituelles qui sont dans les lieux célestes, pour nous approprier chaque pouce du terrain que Dieu nous a donné en héritage. La différence entre le type et la réalité, c'est qu'Israël avait terminé la marche du désert avant d'entrer en Canaan, tandis que, pour nous, le désert et Canaan subsistent ensemble. La bénédiction n'en est que plus étendue. Si le désert nous apprend que nous avons encore besoin d'être «humiliés et éprouvés pour connaître ce qui est en nos coeurs», en réponse à nos infirmités nous y faisons la délicieuse expérience des ressources divines au milieu de cette terre altérée et sans eau: Dieu ouvrant sa main pour nous nourrir de manne, nous désaltérer de l'eau du rocher, et nous faire goûter les ressources inépuisables de sa grâce, car rien n'a manqué à son peuple: «Ton vêtement ne s'est point envieilli sur toi, et ton pied n'a point été foulé durant ces quarante ans» (Deutéronome 8: 4). Mais nous nous trouvons en outre, au même temps, si ce n'est au même moment, dans les pâturages herbeux et les eaux paisibles d'une riche contrée dont nous goûtons les prémices; nous pouvons nous asseoir en paix à la table dressée au delà du Jourdain, et savourer les mets de cette table, en jouissant d'un Christ céleste, assis dans la gloire, à la droite de Dieu.

Le Conducteur

Au moment où commence cette nouvelle étape de l'histoire d'Israël, Josué est appelé à prendre la conduite du peuple. Cet homme remarquable apparaît pour la première fois en Exode 17, lors du combat contre Hamalec, et cette apparition nous donne la clef de son caractère typique. Tandis que Moïse, type en cet endroit de l'autorité divine, intimement associée à la sacrificature céleste et à la justice de Christ, se tenait en haut sur la montagne pendant le combat, il y avait en bas, dans la plaine, un homme, associé au peuple qu'il conduisait, un homme «en qui est l'Esprit», comme dit l'Eternel à Moïse (Nombres 27: 18), et qui dirigeait la bataille de l'Eternel. Ce Josué, c'est Christ; mais Christ en nous, ou parmi nous ici-bas, dans la puissance du Saint Esprit. Désormais, comme Moïse conducteur avait été

inséparable d'Israël au désert, il en sera de même pour Josué conducteur du peuple en Canaan. Il est dit de ce dernier: un homme «qui sorte et entre devant eux, et qui les fasse sortir et entrer; et que l'assemblée de l'Eternel ne soit pas comme des brebis qui n'ont pas de pasteur... et tu lui feras part de ton autorité, afin que toute l'assemblée des enfants d'Israël l'écoute» (Nombres 27: 17, 20).

Le pays et ses limites

Au verset 2, il est fait mention du Jourdain, barrière qui séparait le peuple de la terre promise. Pour entrer en Canaan, il fallait le passer sous la conduite de Josué. Leur héritage était un pur don de la grâce de Dieu: «Le pays que *je donne* aux enfants d'Israël». Il était à eux de la part de l'Eternel, mais il s'agissait pour le peuple, non seulement de possession, mais *d'entrée en possession*: «Je vous ai donné tout lieu où vous aurez mis la plante de votre pied» (verset 3). Or nous aussi, nous avons spirituellement toutes ces choses. La pure grâce de Dieu nous a donné le ciel, mais nous ne pouvons y entrer qu'en ayant passé à travers la mort et la résurrection avec Christ, et par la puissance de son Esprit. Enfin c'est en nous occupant de ces choses, en y entrant d'une manière diligente et personnelle, que nous saisissons chacune de nos bénédictions, et que nous en éprouvons la réalité céleste. En un mot, le chrétien doit se *les approprier* par la foi pour en jouir, autrement il serait comme un pauvre roi malade et vivant à l'étranger, qui n'a jamais voyagé dans son royaume.

Au verset 5, nous rencontrons un autre trait important qui caractérise le pays. L'ennemi s'y trouve; il y a des obstacles; partout où nous poserons le pied un adversaire surgira. Nous voyons ici clairement, comme on l'a remarqué si souvent, que Canaan n'est pas le ciel tel que nous le trouvons par la mort corporelle, mais le ciel dans lequel se trouve l'ennemi, le ciel, scène du combat actuel du chrétien. Mais, précieuse promesse: «Nul ne pourra subsister devant toi», dit l'Eternel à Josué, «tous les jours de ta vie», c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il ait établi le peuple en possession définitive du pays. Et quelle sécurité pour le peuple dans cette promesse! A peine, dit Dieu, tu rencontreras l'ennemi sur ton chemin, qu'il se dispersera. — Victoire! aurait pu s'écrier le peuple; Satan ne peut tenir devant *nous!* — Pauvre Israël, tu le verras bientôt devant Haï: tu n'es qu'un jouet pour la puissance de Satan, tu n'as point de force pour lui résister. Mais ta puissance est en Christ: «Nul ne pourra subsister devant *toi*», dit l'Eternel à Josué, tandis que la promesse était faite au peuple, au verset 3: «Je *vous* ai donné».

Remarquez un autre point: au verset 4, Dieu leur donne la description exacte des limites de Canaan. Quelles sont ces limites? Plus étendues que le peuple ne les atteindra jamais, si ce n'est quand la gloire milléniale les lui donnera. Il en est de même pour nous. Les lieux célestes sont notre conquête actuelle, partout où notre pied se pose; mais mesurerons-nous jamais toute l'étendue de notre héritage? «Nous connaissons en partie» maintenant, mais le jour vient où ce qui est parfait sera venu et où ce qui est en partie aura sa fin. «Alors je connaîtrai à fond comme aussi j'ai été connu».

Les limites du pays étaient un grand *désert*, une grande *montagne*, un grand *fleuve* et une grande *mer*. Voilà ce que l'on trouvait en *dehors* de ce pays fertile, ce sur quoi le peuple ne pouvait ni ne devait poser son pied. Ne trouvons-nous pas là le monde avec tous ses caractères moraux, son aridité, sa puissance, sa prospérité, son agitation? Quant à son aridité, Israël l'avait traversée, mais pour faire l'expérience qu'il n'y avait là aucune ressource pour lui, et que seul le pain du ciel pouvait le nourrir à travers ces solitudes. Tel est, bien-aimés, le caractère des choses qui ne sont pas à nous. Mais à nous est Canaan, le ciel; Canaan avec ses combats, sans doute, mais avec ses victoires; Canaan avec Josué, et avec «l'Ange de l'Eternel;» Canaan, avec la paisible jouissance des possessions infinies, se résumant et se concentrant autour et dans la personne d'un Christ ressuscité, assis dans la gloire!

Qualités morales nécessaires pour entrer en Canaan

Au verset 6, nous trouvons l'énergie spirituelle, ce que l'apôtre Pierre appelle «*la vertu*». *La foi* les faisait poser partout la plante de leur pied, la vertu devait être ajoutée à la foi. Mais remarquez encore que cette énergie ne se trouve pas en nous; elle est en Josué pour le peuple, elle est *en Christ pour nous*. «Fortifie-toi et te renforce, car c'est toi qui mettras ce peuple en possession du pays dont j'ai juré à leurs pères que je le leur donnerais». «Oh! que bienheureux est l'homme dont la force est *en toi*... ils marchent de force en force». Ce principe est de toute importance. Combien de chrétiens cherchent à découvrir la force *en eux-mêmes*, à se sentir forts pour combattre. Leur recherche, si elle ne conduit pas au découragement, n'aboutit qu'au contentement de soi-même, ce qui ne vaut pas davantage. La puissance n'est pas là, elle est en Christ, mais en Christ pour nous. Et pourquoi nous est-elle donnée? Serait-ce pour nous faire grands à nos propres yeux, ou pour nous glorifier? Loin de là; c'est pour nous introduire dans le chemin de *l'obéissance* (verset 7). Ce sont les petits enfants qui apprennent à obéir. La force nous rend petits; elle fait un atome de l'homme, afin que la puissance de Christ soit exaltée. Nous trouvons un bel exemple de cette vérité au chapitre 6 du livre des Juges. «L'ange de l'Eternel apparut à Gédéon et lui dit: Très fort et vaillant homme, l'Eternel est avec toi». Ces deux choses se lient intimement: la force était à lui dans l'Eternel lui-même. «Va avec cette force que tu as», lui dit l'Eternel en le regardant. Le voilà immédiatement frappé du sentiment de son néant: «Son millier était le plus pauvre qui fût en Manassé et lui le plus petit de la maison de son père». Et l'Eternel lui dit: «Parce que *je* serai avec toi...»

L'obéissance se règle toujours sur la parole de Dieu. Dieu donne la force à Josué, afin, dit-il, «*que tu prennes garde de faire selon toute la loi de Moïse*». Mais, avec l'énergie spirituelle nécessaire pour obéir, il faut plus. Il ajoute au verset 8: «Que ce livre de la loi ne s'éloigne point de ta bouche, mais médites-y jour et nuit, *afin que tu prennes garde de faire tout ce qui y est écrit*». Il faut donc, outre l'énergie divine, un *soin diligent* à s'approprier les pensées de Dieu. Il dit: *Médite-la afin de lui obéir*. Est-ce bien là notre but quand nous étudions la Parole? Souvent nous aimons à la lire pour nous instruire, et l'instruction est bonne; d'autres fois pour enseigner les autres, chose excellente en son lieu; mais, je le répète, la lisons-nous d'habitude *dans le but* d'y obéir diligemment? S'il en était ainsi, comme cela changerait tout le cours de la vie des chrétiens

Il ajoute: «Méditez-y jour et nuit». Il y a des chrétiens qui lisent un chapitre (hélas! un verset peut-être) chaque matin, comme une sorte d'amulette qui doit les garder pendant la journée. Est-ce méditer la Parole jour et nuit? Et nos occupations? direz-vous. Mais je demande: Est-ce que, tout au travers de nos occupations, la Parole vous nourrit de la part de Dieu, pour la jouissance de vos âmes, et pour vous guider dans le chemin de Christ? Voilà le moyen de «rendre heureuses nos entreprises et de prospérer».

Au verset 9, nous trouvons un dernier principe: «Ne t'ai-je pas commandé? Fortifie-toi et te renforce». Quelle puissance la certitude de la pensée de Dieu nous donne! Toute indécision dans la marche, toute épouvante, toute crainte devant l'ennemi, se sont enfuies. Satan ne nous peut rien. Dieu ne nous a-t-il pas commandé? Tels sont donc *les principes qui doivent gouverner le coeur pour jouir des choses célestes et pour combattre les combats de l'Eternel*. Il est précieux de les voir établis tout au commencement de ce livre, avant qu'Israël ait fait un seul pas, de manière à lui mettre en mains les armes bien fourbies avec lesquelles il remportera la victoire.

Ceux qui entrent en Canaan

Après nous avoir présenté le conducteur, le pays, et les qualités morales qu'il faut pour y entrer, la Parole nous parle (versets 10-18) de ceux qui sont appelés à y entrer. C'est *le peuple*, et aussi les Rubénites, les Gadites et la demi-tribu de Manassé. Ces derniers ne refusent pas d'entrer, comme l'avait fait autrefois la génération précédente alors que les espions faisaient fondre leurs coeurs. Ils s'associent au contraire à leurs frères et sont au premier rang pour combattre, mais non pour se mettre en possession du pays. Leur territoire est en deçà du Jourdain. Ce qui le leur avait fait choisir, c'étaient leurs circonstances; ils avaient beaucoup de bétail; le pays était propre à tenir du bétail, s'adaptait à de telles circonstances (Nombres 32: 1). Il en est de même d'une foule de chrétiens, et l'on pourrait dire qu'aujourd'hui ce sont plutôt les neuf tribus et demie qui ont élu leur domicile en deçà du Jourdain. Ce qui fait le fond de la vie chrétienne pour la plupart des croyants, ce sont les circonstances de la vie, les besoins de chaque jour, l'abondance ou la disette, les cloisons pour leurs troupeaux, ou les villes pour leurs familles (Nombres 32: 16). Or ces chrétiens ne manquent pas de foi proprement: ils font au contraire l'expérience que le Seigneur peut entrer en grâce dans toutes leurs circonstances, s'y adapter; et qu'il le fait, lui qui est descendu pour apporter la bénédiction divine sur cette terre. Ils n'ont pas un christianisme *mondain*, mais *terrestre*. Israël était un type du christianisme mondain, quand il refusait de monter à la «montagne des Amoréens». «Ne nous vaudrait-il pas mieux retourner en Egypte? Et ils se dirent l'un à l'autre: Etablissons-nous un chef et retournons en Egypte» (Nombres 14: 3, 4), aussi leurs corps tombèrent dans le désert. Les deux tribus et demie sont le type de ceux qui rabaisent le christianisme à une vie de foi pour les circonstances terrestres qu'ils traversent, de ceux qui font leur chose de ces dernières. «Ils avaient beaucoup de bétail». Moïse en est indigné d'abord, mais il les supporte ensuite, voyant que, si leur foi était faible, c'était cependant la foi, et que ces attaches terrestres ne les séparaient pas de leurs frères.

Bien-aimés, cette tendance à rabaisser le christianisme s'étale complai-samment, comme doctrine, de nos jours. Avec beaucoup de prétentions à la puissance, on connaît peu de chose au delà d'un Christ auquel on se confie pour la conduite des détails grands ou petits de la vie journalière. On connaît Christ comme Berger; on peut dire: «Ton bâton et ta houlette sont ceux qui me consolent;» mais, même sous ce caractère, combien l'étendue de ses ressources est peu appréciée! S'il nous conduit dans ce monde, ce n'est pas là qu'il nous fait reposer. Les «parcs herbeux» et les «eaux paisibles» ne sont ni l'herbe, ni les cloisons, ni les villes du pays de Galaad, mais les gras pâturages du pays de la promesse.

Il est bon de se confier en lui pour toutes choses, et Dieu nous garde de chercher à amoindrir cette confiance chez les saints; mais savourons ici-bas le bonheur d'entrer là où se trouve un Christ glorifié, d'être attirés hors du monde, arrachés à cette scène, pour être introduits, morts et ressuscités avec lui, dans la Canaan céleste. Là, ce n'est plus «beaucoup de bétail» qui est le motif de la marche; il suffit, non d'arranger sa vie plus ou moins fidèlement d'après ce qu'on possède; mais, ayant tout laissé derrière soi, soi-même avec les «affaires de la vie», au fond du fleuve de la mort, il s'agit de combattre pour prendre possession de tous nos privilèges en Christ, de les réaliser par la foi, et d'en jouir par la puissance de l'Esprit.

Notez bien qu'il faut, bon gré, mal gré, que tous passent le Jourdain. Nos frères combattent avec nous contre l'incrédulité, contre la puissance de Satan qui déploie son efficace dans le monde; mais la mort et la résurrection n'est pour eux qu'un *fait* (elle l'est pour tous), non une *réalisation*. Il faut que l'âme la réalise pour prendre possession du pays.

Chapitre 2

Rahab

Dans la seconde partie du chapitre 1, nous avons vu deux classes de personnes appelées à traverser le Jourdain pour entrer dans le pays de la promesse, type des lieux célestes: le peuple, et les deux tribus et demie dont le caractère moral n'y est pas à la hauteur de leur vocation, mais qui prennent part au combat pour assurer à Israël la possession de son héritage. Rahab et sa maison nous présentent une troisième classe de personnes: les gentils, partageant par la foi, en commun avec l'ancien peuple de Dieu, la jouissance des promesses. Rahab la prostituée était gentile; elle appartenait par sa naissance à cette vaste classe dont parle l'épître aux Ephésiens: «Vous, autrefois les nations en la chair, qui étiez appelés incircision par ce qui est appelé la circoncision, faite de main dans la chair, vous étiez en ce temps-là sans Christ, sans droit de cité en Israël, et étrangers aux alliances de la promesse, n'ayant pas d'espérance, et étant sans Dieu dans le monde;» mais de plus Rahab était une personne dégradée parmi les gentils eux-mêmes.

Mais la parole de Dieu vient à elle: «*Nous* avons entendu», dit-elle aux espions. C'était une parole qui établissait la grâce et la délivrance pour les uns, le jugement pour les autres. La foi en cette parole la range immédiatement, dans sa conscience, sous le poids du jugement: «Nous l'avons entendu et *notre* coeur s'est fondu» (verset 11). Comme son peuple, elle est

remplie de crainte, mais tandis que celui-ci avait perdu tout courage, cette crainte pour elle était le commencement de la sagesse, car elle est *la crainte de l'Eternel*. La crainte la fait regarder à Dieu. Immédiatement elle acquiert une *certitude* (je sais, verset 9), c'est que ce Dieu est un Dieu de grâce pour son peuple. Elle cherchera donc sa ressource en ce Dieu qui est la ressource des siens. La foi n'est pas l'imagination humaine qui aime à se tromper et qui voit les choses sous le jour qui lui plaît. Ce n'est pas l'esprit humain échafaudant ses conclusions sur des possibilités ou des probabilités; elle dit simplement: «Je sais», parce qu'elle a entendu ce que l'Eternel a fait.

Rahab regarde à Dieu. Elle est sous la menace du jugement, mais elle voit que Dieu s'intéresse à son peuple. Elle se dit: Pour que Dieu me soit favorable, il faut que je sois avec ce peuple. Aussi, quand les espions se présentent, Rahab, par la foi, les reçoit «en paix» (Hébreux 11: 31); et tandis que le monde les cherche partout pour se débarrasser du témoignage de Dieu, elle les estime et les met en sûreté, comme étant pour elle le moyen employé de Dieu qui la fera échapper au jugement futur. De leur conservation dépend sa délivrance; non seulement elle croit au Dieu d'Israël, mais, comme l'a dit quelqu'un, «elle s'identifie avec l'Israël de Dieu». — Sa foi reçoit une réponse immédiate. Elle n'a pas besoin, pour en acquérir la certitude, de voir Jéricho environnée de l'armée de l'Eternel. Ce ne serait pas la foi. Celle-ci est l'assurance des choses qu'on espère et la conviction de celles qu'on ne voit point. Remarquez combien la réponse est complète et digne de Dieu. Elle avait dit: «Jurez-moi... que vous garantirez nos personnes de la mort». Ses messagers répondent: «Nos personnes répondront pour vous jusqu'à la mort». Sa foi trouve en d'autres (nous, en Christ) *le garant par substitution* que la mort ne l'atteindra pas.

Ce n'est pas tout. Un cordon de fil d'écarlate, symbole sans apparence de la mort d'un être qui aurait pu dire: «Je suis un ver et non pas un homme», lui suffit comme gage et sauvegarde. Comme le sang de l'agneau pascal, porté sur la porte de la maison, éloignait le jugement de l'ange exterminateur, ainsi le cordon écarlate, suspendu à la fenêtre d'une maison qui «était sur la muraille», va garantir la maison et tous ceux qui s'y trouvent, quand la muraille elle-même s'écroulera au bruit des trompettes de Jéhovah.

Encore un point: Ce sont des *témoins vivants* qui sont les garants que la mort est la sauvegarde de Rahab. Il en est de même pour nous: Christ est le témoin vivant devant Dieu de l'efficace parfaite, en rédemption, de son sang versé à la croix pour nous. «Non avec le sang des boucs et des veaux, mais avec son propre sang, il est entré une fois pour toutes dans les lieux saints, ayant obtenu une rédemption éternelle».

Cher lecteur, quelle belle foi que celle de Rahab! Elle n'attend pas, selon la recommandation des espions, que le peuple «soit entré au pays» (verset 18), pour lier le cordon à sa fenêtre; à peine sont-ils partis, elle se hâte de l'y mettre. Elle témoigne ainsi de ce qu'elle a cru; sa foi ne tarde pas, elle parle désormais hautement; de sa fenêtre elle proclame Christ, et l'efficace de son oeuvre pour sauver la plus misérable des pécheresses.

Enfin, Rahab est non seulement un exemple de foi, mais aussi un exemple des oeuvres de foi. «Et pareillement, Rahab aussi, la prostituée, n'a-t-elle pas été justifiée par les oeuvres, ayant reçu les messagers et les ayant mis dehors par un autre chemin?» (Jacques 3: 25). Il est impossible que la foi aille sans les oeuvres. Il y a des oeuvres mortes, celles qui ne sont pas le produit de la foi; et il y a une foi morte, celle qui ne produit pas les oeuvres. Mais les oeuvres de Rahab ne peuvent être que le fruit de la foi. Offrir son fils en holocauste comme fit Abraham, ou trahir sa patrie, briser un vase précieux pour dilapider son seul bien, un parfum de grand prix, ce sont des actes que le sens humain réprouve, et dont le monde blâme ou punit les auteurs; mais ce qui les rend approuvés de Dieu, c'est que la foi en est le mobile, une foi qui sacrifie tout pour Dieu et qui abandonne tout pour son peuple.

Aussi Rahab a trouvé sa récompense: une place d'honneur lui est réservée au nombre de celles qui, parmi le peuple terrestre de Dieu, forment la lignée du Messie (Matthieu 1: 5).

Chapitre 3

Le Jourdain

Les deux chapitres préliminaires dont nous venons de nous occuper, nous amènent au corps même du récit. Pour entrer en Canaan, il fallait qu'Israël passât le Jourdain. Qu'est-ce donc que le Jourdain? Jusqu'ici la délivrance du peuple depuis l'Egypte est caractérisée par deux grands événements: la Pâque et la mer Rouge. Il est bon d'en saisir la signification, pour comprendre celle d'un troisième grand événement, c'est-à-dire de la traversée du Jourdain. Chacun de ces trois faits est un symbole de la croix de Christ, mais la croix est si riche, si variée et si infinie d'aspects, qu'il faut tous ces types et bien d'autres, pour que nous puissions en saisir la profondeur et l'étendue.

A la *Pâque*, nous trouvons la croix de Christ qui nous met à l'abri, du jugement de Dieu. «Cette nuit-là», dit l'Eternel, «je passerai par le pays d'Egypte, et je frapperai tout premier-né au pays d'Egypte, depuis les hommes jusqu'aux bêtes; et j'exercerai des jugements sur tous les dieux de l'Egypte» (Exode 12: 12). Or Israël lui-même ne pouvait être mis à l'abri que par le sang de l'agneau pascal, placé entre le peuple pécheur et un Dieu juge qui était *contre lui*. C'est *l'expiation*. Le sang arrête Dieu, pour ainsi dire, le tient dehors, et nous met ainsi en sûreté au dedans «Je verrai le sang et je passerai par-dessus vous». Seulement, n'oublions pas que c'est *l'amour* de Dieu qui pourvoit au sacrifice capable de rencontrer son propre *jugement*. L'amour épargne ainsi le peuple qui, de lui-même, ne pouvait pas plus l'éviter que les Egyptiens.

La Pâque nous présente une autre vérité. Le sang était celui de l'agneau pascal entièrement rôti au feu, type de Christ, qui a subi de la manière la plus complète, extérieurement et dans les profondeurs de son être, le jugement de Dieu pour nous et à notre place. Tandis qu'ils étaient à l'abri par le sang, les Israélites et les croyants d'entre eux surtout, trouvaient pour leur coeur un aliment: ils se nourrissaient de lui dans sa mort, avec un

sentiment profond de l'amertume du péché (les herbes amères), mais d'un péché complètement expié.

A la *mer Rouge*, nous trouvons un second aspect de la croix de Christ: c'est la *rédemption*: «Tu as conduit par ta miséricorde ce peuple que tu as racheté» (Exode 15: 13). Or, s'il nous délivre et nous rachète, Dieu donc est *pour nous* au lieu d'être contre nous? En effet, il dit: «L'Eternel combattra pour vous et vous demeurerez tranquilles» (Exode 14: 14). La Pâque arrêta Dieu lui-même comme juge et mettait Israël en sûreté; à la mer Rouge, Dieu intervient comme Sauveur (15: 2) en faveur de son peuple. Celui-ci n'a rien à faire qu'à assister à la délivrance. «Arrêtez-vous et voyez la délivrance de l'Eternel» (Exode 14: 13). A la rédemption, Dieu prend pour ainsi dire contre lui les ennemis qui étaient contre nous, et que nous étions entièrement impuissants à combattre. Dans ce moment solennel, quelle situation terrible et critique que celle du peuple de Dieu! L'ennemi voulait ressaisir sa proie, il poursuivait Israël, l'épée dans les reins, l'acculant à une mer infranchissable. Il en est de même des pécheurs. La puissance de Satan les entraîne vers la mort, et la mort est *le jugement de Dieu*. «Ce qui attend les hommes, c'est de mourir une fois et après cela le jugement». Or il faut que l'âme ait affaire avec ce dernier, directement, personnellement, qu'elle se trouve placée en contact immédiat avec la mort qui en est l'expression. Aucun moyen d'échapper. Le peuple était sans armes contre l'ennemi, sans ressource contre la puissance de la mort. C'est à cette extrémité que Dieu intervient. La verge de l'autorité judiciaire est étendue, non sur Israël, mais, en sa faveur, sur la mer. La mort devient un chemin au lieu d'être un gouffre pour le peuple.

Ils peuvent la traverser à pied sec; chemin nouveau, heure solennelle, quand tout un peuple passait entre ces murailles liquides formées à droite et à gauche sous l'action du «vent d'Orient», entre ces masses qui, au lieu de l'engloutir, lui formaient un rempart! La *solemnité* de la scène était restée, *l'horreur* en avait passé pour toujours. Nous trouvons dans cette scène le type de la mort et du jugement supportés par un autre. Pour nous le Seigneur s'est présenté. «Tu m'as jeté au fond, au coeur de la mer, et le courant m'a environné; tous tes flots et toutes tes vagues ont passé sur moi». «Les eaux m'ont environné jusqu'à l'âme» (Jonas 2: 4, 6). Cette horreur de la mort, Christ l'a portée tout entière, et seul il l'a sentie dans les profondeurs infinies de son âme sainte:

Ton regard infini sonde l'immense abîme,
Et ton coeur infini, sous ce poids d'un moment,
Porta l'éternité de notre châtement.

Oui, le peuple traverse la mer à pied sec. Le jugement ne trouve rien en eux, parce qu'il s'est épuisé dans la mort et pour nous, sur la personne de Christ à la croix.

Ils sortent sains et saufs sur l'autre bord. En cela nous trouvons le type, non de la mort seulement, mais aussi de la *résurrection* de Christ pour nous.

C'est l'enseignement que nous présente la mer Rouge. L'armée de l'adversaire est détruite, il trouve son tombeau là où nous avons trouvé un chemin. Toute frayeur est passée;

nous pouvons nous tenir en paix sur l'autre rive, dans la puissance d'une vie de résurrection qui a traversé la mort.

C'est la foi qui donne part à cette bénédiction. «Par la foi, ils traversèrent la mer Rouge comme une terre sèche, ce que les Egyptiens ayant essayé, ils furent engloutis» (Hébreux 11: 29). Tandis que la foi la traverse, le monde qui essaie *par lui-même* de rencontrer la mort et le jugement sera englouti.

Après avoir considéré la signification de la mer Rouge, comme type de la mort et de la résurrection de Christ pour nous, demandons-nous maintenant quelle est l'étendue de la délivrance qui y est opérée en faveur du peuple. Cette délivrance, c'est le *salut*, simple mot, mais pour nos coeurs d'une importance sans pareille! Il y a, dans le salut, un côté négatif et un côté positif. Le premier, c'est la destruction de l'Ennemi, de tout son pouvoir et de toutes les conséquences de ce pouvoir. La grâce, dans la personne de Christ, par la mort, y est entrée à notre place. C'est «la grâce qui apporte le salut». Ainsi, la puissance de Satan, le monde, le péché, la mort, la colère et le jugement, sont vaincus, anéantis pour la foi, dans la croix de Christ. Mais cette oeuvre bénie nous donne une bénédiction *positive*. «Tu as conduit par ta miséricorde ce peuple que tu as racheté; tu l'as conduit par ta force à *la demeure de ta sainteté*» (Exode 15: 13). «Je vous ai portés comme sur des ailes d'aigle, et vous ai *amenés* à moi» (Exode 19: 4). «Christ a souffert une fois pour les péchés, lui juste pour les injustes, afin qu'il nous *amenât* à Dieu» (1 Timothée 3: 18). «Par lui, nous avons, les uns et les autres, accès *auprès du Père*, par un seul Esprit» (Ephésiens 2: 18). Oh! bénédiction infinie! Le peuple est non seulement *échappé*, il est *arrivé* par un chemin vivant qui l'a porté jusqu'au terme, en la présence de Dieu lui-même, d'un Dieu qui, pour nous chrétiens, est *le Père*. «Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu» (1 Jean 3: 1). Entonnons avec Israël, mais sur une note plus élevée, le cantique de la délivrance! Plus de séparation, plus de distance, le but est atteint; le but c'est Dieu lui-même, celui que, par l'Esprit, nous appelons: «Abba, Père!» Et dans toute cette oeuvre, quelle était la part d'action d'Israël, quelle est la nôtre? Nulle absolument. Le salut nous est apporté par la libre grâce d'un Dieu qui n'exige pas, qui ne revendique pas ses droits sur nous, mais qui trouve sa satisfaction à être un *donateur* souverain, un donateur éternel.

Revenons maintenant au *Jourdain*. L'expiation était faite à la Pâque; à la mer Rouge, la rédemption était accomplie, le salut acquis; mais il s'agit ici d'autre chose. Il faut que le peuple soit dans un certain *état* pour entrer en possession du pays de Canaan.

Entre la mer Rouge et le Jourdain, Israël avait traversé le désert. Ce voyage embrasse deux parts distinctes. Dans la première, jusqu'à Sinaï, c'était la grâce qui conduisait le peuple, cette même grâce qui l'avait racheté d'Egypte; aussi lui fait-elle faire l'expérience des ressources de Christ, à travers toutes ses infirmités. Dans la seconde, depuis Sinaï, Israël se trouve sous le régime de la loi. C'est alors qu'il est «épruvé pour connaître ce qui était dans son coeur». L'épreuve démontra qu'il était charnel, vendu au péché; qu'il n'avait aucune puissance; que sa volonté était inimitié contre Dieu, qu'elle refusait d'obéir à la loi de Dieu, et enfin se rebellait de la manière la plus positive quand il s'agissait d'occuper la montagne des

Amoréens et d'entrer en possession des promesses. *L'état* d'Israël était un obstacle absolu qui lui fermait les portes de Canaan. Lorsqu'il arrive au bout de son expérience dans la chair, voici le Jourdain, un fleuve débordant, qui s'oppose à toute marche du peuple en avant. La mer Rouge l'empêchait de sortir d'Egypte, le Jourdain l'empêche d'entrer en Canaan. Essayer de le passer, c'est la fin du peuple; c'est être englouti. Nous trouvons là un nouveau type de la mort. C'est *la fin de l'homme dans la chair*, et du même coup *la fin de la puissance de Satan*. Comment pourrions-nous y résister, nous qui n'avons aucune force? Elle nous sépare à tout jamais de la jouissance des promesses. «Misérable homme que je suis, qui me délivrera du corps de cette mort?» Mais la *grâce* de Dieu y a pourvu. L'arche conduira le peuple; elle ne lui fera pas seulement *connaître* le chemin par lequel il devra marcher, car il n'avait point ci-devant passé par ce chemin (3: 4); elle *l'associera avec elle-même* pour le traverser. Les sacrificateurs, représentants du peuple, devaient charger sur eux l'arche de l'alliance, et passer devant Israël (verset 6). C'était bien l'arche de l'alliance du Dominateur de toute la terre qui devait passer devant eux (7), au travers du Jourdain, mais *non pas sans eux*. L'arche gardait sa prééminence: «Il y aura entre vous et elle une distance de la mesure d'environ deux mille coudées (*)» (verset 4); mais les yeux du peuple fixés *sur elle* (verset 3) apercevaient en même temps les sacrificateurs de la race de Lévi qui la portaient. Aussitôt les plantes des pieds des sacrificateurs furent-elles posées dans les eaux du Jourdain, que ces eaux furent «coupées», et leur cours suspendu. Une puissance se trouvait là, victorieuse de la puissance de la mort, et associant Israël à sa victoire.

(*) Un peu plus d'un kilomètre.

Chers lecteurs, s'il en fut ainsi pour Israël, à combien plus forte raison pour nous. Tout ce que nous étions dans la chair a trouvé fin à la croix de Christ. Nous pouvons dire: Je suis mort au péché, mort à la loi; je suis crucifié avec Christ. Mes yeux fixés sur l'arche, sur Christ, voient finir en lui, au milieu du fleuve de la mort, ma personnalité comme fils d'Adam; mais en lui aussi, une puissance victorieuse, qui est devenue mienne, m'introduit dans la vie de résurrection de Christ, au delà de la mort, en pleine jouissance des choses que cette vie possède. «Je vis, non plus moi, mais Christ vit en moi». Sans doute la mort elle-même n'est pas encore *engloutie*. «Après que les sacrificateurs qui portaient l'arche furent montés hors du milieu du Jourdain... les eaux du Jourdain retournèrent en leur lieu et coulèrent comme auparavant, pardessus tous ses rivages» (4: 18). Mais quand «ce mortel aura revêtu l'immortalité, *alors s'accomplira* la parole du prophète: La mort est engloutie en victoire» (1 Corinthiens 15: 54). Alors la position de Christ au delà de tout ce qui pouvait nous retenir, deviendra aussi la nôtre quant à *nos corps*. Mais avant l'accomplissement de ces choses, nous pouvons déjà dire: «Grâces à Dieu qui nous *donne* la victoire par notre Seigneur Jésus Christ» (1 Corinthiens 15: 57).

Nous trouvons donc au Jourdain, d'une manière particulière, la mort à ce que *nous sommes* dans notre ancien état, et le commencement d'un nouvel état, dans la puissance de la vie avec Christ, avec lequel nous sommes ressuscités. Cette mort et cette résurrection nous introduisent actuellement dans toutes les bénédictions célestes. Ce que nous venons de dire

nous explique pourquoi nous ne trouvons pas ici les ennemis, comme à la mer Rouge. Au Jourdain, les Israélites ne sont point poursuivis par Pharaon, ni par son armée; mais ils vont avoir à combattre un ennemi qui est *devant eux*, et dont le rôle ne commence qu'après la traversée du fleuve.

Maintenant ils vont entrer dans une série d'expériences nouvelles. Celle du désert de Sinaï, était l'expérience du vieil homme, du péché dans la chair; puis vient, en type, au Jourdain, la connaissance acquise par la foi, que nous avons été transportés de notre association adamique dans une association nouvelle avec un Christ mort et ressuscité; enfin, en Canaan, nous trouvons les expériences du nouvel homme, non pas sans faiblesses et sans chutes, si l'on n'est pas vigilant, mais avec une puissance à notre disposition, dont nous pouvons user toujours, pour être «forts dans la bataille», et pour tenir contre les ruses subtiles de l'ennemi.

Chapitre 4

Les douze pierres en Guilgal

Nous avons vu dans le chapitre précédent, que la foi en Christ nous apprenait (après une expérience souvent aussi longue que les quarante années du désert pour Israël) la délivrance de notre ancien état et notre introduction dans un nouvel état en Christ. L'âme, depuis longtemps travaillée, apprend enfin, — et c'est Dieu qui le révèle à la foi, — que ce qu'elle cherchait inutilement à atteindre ne *reste pas à faire*, mais est un fait actuel, un fait accompli en Christ pour la foi.

Je me suis longtemps étonné de l'extrême simplicité d'expression que la découverte de ce fait capital produit en Romains 7, tandis qu'il a fallu tout le cours du chapitre pour définir les expériences de l'âme avant la délivrance. De plus, l'expression désespérée d'une position sans issue, fait place, sans transition, à celle de la reconnaissance et de la joie: «Je rends grâce à Dieu, par Jésus Christ notre Seigneur». La raison maintenant m'en paraît bien simple. Quand l'âme fait cette découverte, elle apprend que la délivrance qu'elle était incapable d'atteindre, Dieu *l'avait déjà opérée* par Christ et en lui. Ce n'est plus une chose à accomplir; c'est un fait accompli, que l'âme découvre et s'approprie, comme étant préparé depuis longtemps pour la foi. Alors, dans le calme et la paix qui remplissent son âme, le croyant peut dire: Désormais je suis mort, parce que je suis en Christ; mort avec Christ; mort à la loi, au monde; et je vis, non pas moi, mais Christ vit en moi (Galates 2: 19, 20; Romains 6: 10; Colossiens 2: 20; Galates 6: 14).

C'est une vérité qui n'est pas du domaine de l'intelligence, que le raisonnement n'explique pas, qui n'est pas retenue par la mémoire. Que de fois j'ai vu des âmes chercher à s'emparer, pour ainsi dire, de l'affranchissement par de tels efforts! Qu'arrivait-il? Lorsqu'après bien du travail d'esprit, elles croyaient s'être rendu compte de la portée de l'affranchissement, il suffisait d'une nuit pour dissiper ce qu'elles croyaient tenir, comme il arrive aux feuilles mortes qu'un souffle balaye du soir au matin.

Ah! c'est que l'affranchissement ne peut s'acquérir d'un bond. Nous ne le trouvons qu'à la suite de notre expérience en la chair, et sans cette expérience l'affranchissement n'est pas connu, pas plus qu'il n'y avait de Jourdain, pour Israël, *avant* le désert. L'affranchissement lui-même n'est pas une *expérience*, mais un *état* saisi par la foi. Il n'est expérimental que dans ce sens, que *je* me vois en Christ, au lieu de saisir, comme à la rédemption, une oeuvre accomplie en dehors de moi.

Telle est la signification du Jourdain pour nous. Mais Dieu veut que nous ayons continuellement sous les yeux le *mémorial* de cette victoire. Josué commande aux représentants des douze tribus de prendre douze pierres du milieu du Jourdain, du lieu où les sacrificateurs s'arrêtèrent de pied ferme. Ces pierres devaient être un signe parmi les enfants d'Israël. Elles devaient être posées au lieu où le peuple passerait sa première nuit dans la terre de Canaan. Ce lieu fut Guilgal. Que signifiaient ces pierres? Elles représentaient les douze tribus, le peuple arraché de la mort, par l'arche qui s'était tenue au lieu même duquel il fallait être délivré, et qui avait «suspendu les eaux du Jourdain», pour qu'Israël franchît le fleuve. Mais elles devenaient un monument à l'entrée même de Canaan, en Guilgal, dans un endroit où (nous le verrons plus tard) le peuple avait à revenir toujours; elles étaient un signe destiné à être désormais constamment sous leurs yeux et sous les yeux de leurs enfants.

Chers lecteurs chrétiens, comme Israël, nous sommes ces trophées de la victoire remportée sur les eaux impétueuses du fleuve. Christ s'est placé dans la mort, *parce que nous y étions*. «Si un est mort pour tous, tous donc sont morts» (2 Corinthiens 5: 14); mais c'est afin que nous fussions sortis de la mort et amenés à une vie nouvelle dans sa propre résurrection. Lorsque «nous étions morts dans nos fautes, il nous a vivifiés ensemble avec Christ... et nous a ressuscités ensemble» (Ephésiens 2: 5).

Mais nous avons au delà du Jourdain, le *monument* de cette oeuvre mémorable, établi là en permanence pour servir d'aliment à la foi d'Israël, monument que le peuple retrouvera toujours à l'entrée de Canaan. Pour nous, c'est Christ, objet de notre foi, le premier-né d'entre les morts, ressuscité et entré dans les lieux célestes, mais *un Christ qui nous représente là et nous associe à lui*, comme il s'est associé à nous dans la mort.

Or Dieu veut que le Christ, placé ainsi devant nos yeux, produise en nous un *effet moral* correspondant; que notre conscience soit engagée d'une manière durable par cette contemplation. «C'est un mémorial aux enfants d'Israël à jamais». C'est aussi cela pour nous avec un effet intérieur qui l'accompagne. Le croyant ressuscité avec Christ porte sur lui le caractère ineffaçable de sa mort. Si telle est ma place en Christ, puis-je vivre encore aux choses que j'ai délaissées, que Christ a laissées au fond du Jourdain? «En ce qu'il est mort, il est mort une fois pour toutes au péché; mais en ce qu'il vit, il vit à Dieu». Jusque-là, c'est le mémorial. «De même vous aussi, *tenez-vous* vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus» (Romains 6: 10, 11). Voilà l'effet moral.

Les douze pierres en Guilgal sont donc, non seulement notre mort et notre résurrection avec Christ, — le Jourdain signifiait cela; mais le mémorial de cette mort et de cette

résurrection, vu en Christ ressuscité et entré dans la gloire. Ce monument nous rappelle ce que nous devons être désormais. Au Jourdain, Dieu nous déclare morts, et c'est la part de tout le peuple; tout chrétien est mort et ressuscité avec Christ. En Guilgal, c'en est la réalisation morale. Tous avaient passé le Jourdain, mais beaucoup d'entre eux étaient peut-être assez indifférents pour ne pas s'enquérir du monument de Guilgal, de ces pierres parlantes qui disaient au peuple: «*Tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus*».

Si les douze pierres en Guilgal parlaient à la *conscience* d'Israël, un autre monument élevé au milieu du Jourdain parlait sérieusement à son *coeur*. Ces pierres, quels yeux pouvaient les voir, tandis que les eaux qui coulaient par-dessus tous les rivages les avaient recouvertes? Elles ne pouvaient être connues que de la foi. Elles n'étaient pas le symbole d'une vie de résurrection, qui avait traversé la mort et en portait les insignes et le caractère; elles étaient *essentiellement* le monument de la mort. Les pierres en Guilgal sont le monument de l'introduction par Christ dans nos privilèges, privilèges dans lesquels nous n'entrons qu'après avoir passé par la mort avec lui. Mais quand je pense aux pierres dans le Jourdain, mon coeur est en communion avec lui dans la mort. Je retourne m'asseoir, pour ainsi dire, au bord du fleuve de la mort et je dis: Voilà ma place; c'est là que j'étais; c'est là qu'il est entré pour moi. Il m'a délivré de mon vieil homme: il l'a laissé avec sa vie au fond du Jourdain; les eaux profondes m'ont enseveli, mais dans la personne de Christ. Qu'est-ce qui t'obligeait, Sauveur bien-aimé, à prendre cette place? Toi seul avais le droit de ne jamais l'occuper; toi seul, ayant laissé ta vie, avais le droit de la reprendre. Mais ton amour pour moi t'a fait entrer dans la mort. Aucun autre motif, si ce n'est encore la gloire du Dieu que j'avais déshonoré, n'a pu t'y faire descendre. Tu as non seulement victorieusement arrêté pour moi les eaux du Jourdain, en livrant seul le combat, «jusqu'à ce que tout ce que l'Eternel avait commandé... *fut accompli*» (verset 10) et que ton peuple tout entier fût passé; mais ces eaux elles-mêmes ont passé *sur toi*. Je vois dans ce monument ce que la mort a été pour ton âme sainte; j'y retrouve le souvenir de l'amertume intime de cette coupe que tu as bue! Les douze pierres «y sont demeurées jusqu'à ce jour» (verset 9). Le monument reste, la croix demeure, témoignage éternel d'un amour que j'ai appris à connaître là, témoignage aussi de la seule place où Dieu pût mettre tout ce qui est de mon vieil homme

En rapport avec ces choses, remarquez encore ce qui nous est présenté au verset 18. «Or, sitôt que les sacrificateurs qui portaient l'arche de l'alliance de l'Eternel furent montés hors du milieu du Jourdain, et que les sacrificateurs eurent mis sur le sec les plantes de leurs pieds, les eaux du Jourdain retournèrent en leur lieu, et coulèrent, comme auparavant, par-dessus tous les rivages». La sentence est exécutée, le vieil homme condamné, la condamnation passée, la mort vaincue — mais *la mort reste*. Ce qui était autrefois un obstacle pour entrer, obstacle annulé par l'arche qui nous a frayé le chemin, devient après notre passage ce qui nous sépare, non seulement de la lointaine Egypte et du désert de Sinaï, mais de nous-mêmes. Chers amis, sommes-nous satisfaits d'en avoir fini avec l'homme, avec nous-mêmes? S'il en est autrement, il n'y a pas pour nous de jouissance durable dans le pays de Canaan.

Les deux tribus et demie (versets 12, 13) ont bien passé le Jourdain avec leurs frères, en équipage de guerre, pour combattre, mais il est deux choses qui leur restèrent inconnues: la *valeur du pays de Canaan* et la *valeur de la mort*. Le fleuve ne les a pas arrêtés, lorsqu'ils rejoignirent leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux qui les attendaient à l'autre bord. Le pays «d'en deçà» avait une attraction pour eux, tandis que le peuple, jouissant en paix de Canaan, voyait avec joie, dans le Jourdain, la barrière qui le séparait de tout ce qui, désormais, n'avait aucune valeur à ses yeux.

«En ce jour-là, l'Eternel *éleva Josué* à la vue de tout Israël, et ils le craignirent comme ils avaient craint Moïse, tous les jours de sa vie» (verset 14). Il en est ainsi de Christ. La gloire du Père l'a haut élevé comme Sauveur, *devant nos yeux*, en vertu de son oeuvre accomplie. Le résultat de cette oeuvre, c'est l'introduction des saints avec lui dans la jouissance actuelle et dans la possession future de la gloire. C'est son titre de gloire et son honneur à jamais!

Mais le Seigneur possédera d'autres couronnes encore. Il arrivera pour lui, le jour dont Salomon a joui en type, et dont il est dit: «Salomon donc s'assit sur le trône de l'Eternel, pour être roi en la place de David son père, et il prospéra; car tout Israël lui obéit. Et tous les principaux et les puissants, et même tous les fils du roi David, consentirent d'être les sujets du roi Salomon. Ainsi l'Eternel *éleva souverainement Salomon*, à la vue de tout Israël, et lui donna une majesté royale, telle qu'aucun roi avant lui n'en avait eu en Israël» (1 Chroniques 29: 23-25). Il régnera; son *peuple d'Israël* lui sera soumis, et même ceux qu'il daigne appeler *ses frères* courberont le genou devant lui, heureux et reconnaissant hautement, avec joie, dans la gloire, en sa présence, qu'il est le Seigneur, comme ils l'ont reconnu ici-bas, pendant les jours de son rejet et de son absence.

Nous trouvons en 2 Chroniques 32: 23, une autre gloire future de Christ. Sous Ezéchias, après la délivrance d'Israël par le jugement des nations, dans la personne de l'Assyrien, il est dit: «Et plusieurs apportèrent des présents à l'Eternel, dans Jérusalem, et des choses exquises à Ezéchias, roi de Juda; de sorte qu'après cela il fut *élevé*, à la vue de *toutes les nations*». Les nations lui seront soumises.

Enfin, il est dit en Philippiens 2: 9-11: «C'est pourquoi Dieu l'a *haut élevé* et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus, se ploie tout genou des êtres *célestes* et *terrestres* et *infernaux*, et que toute langue confesse que Jésus Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père». *Le ciel, la terre et l'enfer* se courberont devant Celui qui s'est abaissé jusqu'à la mort de la croix!

Chapitre 5

La circoncision

Nous avons trouvé au chapitre 1, les principes moraux requis pour prendre possession de Canaan; nous avons vu au chapitre 2 que, lorsqu'il s'agit des lieux célestes, Dieu sort des limites d'Israël et qu'on y entre sur le principe de la foi. Les chapitres 3 et 4 nous ont présenté le *secret pour y entrer*. Au chapitre 5, nous apprenons un autre *secret*, celui *de la victoire*. Aussi ce

chapitre commence-t-il (verset 1) par les ennemis. Tous les rois des Cananéens et des Amoréens défilent, pour ainsi dire, sous nos yeux, mais la puissance qu'ils tiennent de Satan a déjà été brisée au Jourdain, à la mort, dans la personne de leur prince. Malgré cela, ils sont trop forts pour le pauvre peuple d'Israël. Mais Dieu va le mettre en état de remporter la victoire sur les ennemis. Comment cela? Il dépouille son peuple de toutes les armes et ressources que celui-ci trouverait en lui-même. *La chair* ne peut entrer dans le combat, Dieu la *juge, la met de côté*; c'est ce que signifie la circoncision. La circoncision, c'est «le dépouillement du corps de la chair» en Christ. C'est un fait accompli pour tout croyant, aussi bien que le Jourdain est une chose accomplie pour chacun de nous, que nous en réalisons ou non la portée.

L'enseignement de Colossiens 2: 9-15, sur ce point est très clair et de toute beauté: «En lui, dit l'apôtre, habite toute la plénitude de la déité corporellement». Tout est en Christ, rien ne *lui* manque. Mais, au verset 10, c'est *nous* qui avons tout en lui; rien ne *nous* manque: «Vous êtes accomplis en lui;» on ne peut donc aller chercher quelque chose hors de lui pour *nous l'ajouter*. Vient maintenant la circoncision: «En qui aussi vous avez été circoncis d'une circoncision qui n'a pas été faite de main, dans le dépouillement du corps de la chair, par la circoncision du Christ». Non seulement, dit l'apôtre, il n'y a *rien à ajouter*, mais il ne reste *rien à retrancher* à ceux qui sont en Lui. Le corps de la chair est jugé, vous en êtes dépouillés; c'est un fait accompli, c'est la circoncision du Christ. Au verset 12, nous trouvons que cette fin du vieil homme qui a lieu pour nous dans la mort de Christ, devient personnelle chez le chrétien: «Etant *ensevelis* avec lui dans le baptême, dans lequel aussi vous avez été *ressuscités ensemble par la foi* en l'opération de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts». Ce passage embrasse la chose dans son étendue, et correspond aux deux vérités représentées par le Jourdain. C'est la mort et la résurrection avec Christ. Voici donc deux grandes vérités établies: nous sommes *accomplis* devant Dieu en Christ, et *parfaitement délivrés de tout ce que nous sommes en nous-mêmes* (*).

(*) Aux versets 13-15, nous remontons à la Pâque et à la mer Rouge; nous sommes *délivrés de tout ce qui peut être invoqué ou suscité contre nous*.

L'épître aux Philippiens (chapitre 3: 3) établit le contraste entre la circoncision faite de main, et la vraie circoncision, celle du Christ. «Nous sommes la circoncision», dit l'apôtre, «nous qui rendons culte par l'Esprit de Dieu». Jamais la circoncision charnelle sous la loi n'avait fait cela. Il fallait en avoir fini avec la chair pour rendre culte par l'Esprit. Puis il ajoute: «Et qui nous glorifions dans le Christ Jésus». La chair, même religieuse, ne se glorifie jamais qu'en elle-même (*). Enfin l'apôtre conclut en disant: «Et qui n'avons aucune confiance en la chair». Voilà ce qu'est la vraie circoncision. C'est la mise de côté par le jugement, dans la croix de Christ, de ce que la Parole appelle «la chair», en sorte que désormais nous ne puissions plus avoir aucune confiance en elle. Vérité de toute importance à connaître! Lorsqu'il s'agit du combat, comme pour le peuple d'Israël, il faut que le stigmate de la mort de la chair soit sur nous. Remarquez-le, chers lecteurs, il ne s'agit pas ici d'essayer d'en finir avec nous-mêmes, ni de chercher à nous dépouiller; c'est un dépouillement accompli à la croix, «le péché dans la chair» condamné, un fait que la foi saisit, et qui devient une réalité pratique en ce que la conscience

éprouve et reçoit ce jugement. Il fallait que le charbon brûlant *touchât* les lèvres d'Esaië, et quand même le feu judiciaire de l'autel avait épuisé sur la victime jusqu'au dernier atome de son pouvoir, et qu'il ne lui restait en son lieu que la puissance purificatrice, la douleur étant passée, cependant le prophète devait être mis en contact avec lui, symbole de l'expérience faite par notre conscience du jugement divin.

(*) Vous en trouvez la preuve en Colossiens 2: 21-23. Les ordonnances, commandements et enseignements des hommes, peuvent bien avoir une apparence de sagesse... en ce qu'elles *n'épargnent pas le corps, mais elles sont pour la satisfaction de la chair.*

Guilgal

«Et l'Eternel dit à Josué: Aujourd'hui, j'ai roulé de dessus vous l'opprobre d'Egypte». A la mer Rouge, ils avaient été délivrés de l'esclavage de Satan et du péché; ici, pour la première fois, ils en avaient fini, par le jugement, avec *l'esclavage de la chair*. Mais l'Esprit de Dieu ajoute: «Et ce lieu-là a été nommé *Guilgal* jusqu'à aujourd'hui». C'est ici que se place une seconde grande vérité. J'ai dit que la circoncision, le jugement, le retranchement de la chair, est un fait accompli en Christ; mais elle se présente en outre sous une face essentiellement *pratique*. Elle ne peut être considérée purement comme *doctrine*. *L'endroit de la circoncision, c'était Guilgal*. Si ce lieu était le point de départ de l'armée de l'Eternel, avant qu'elle eût remporté aucune victoire, il devenait le lieu du rassemblement après la victoire (10: 15), et le point de départ pour aller en remporter de nouvelles. Le jugement de la chair était à demeure. Le peuple devait s'y appliquer sans cesse; autrement la chair travaillerait à ressaisir ce qu'elle avait perdu, et jamais la première victoire ne serait suivie d'une seconde. En plus d'une occasion, nous retrouverons Guilgal dans le courant de ce livre: qu'il nous suffise de retenir maintenant que, si la circoncision signifie le dépouillement du «*corps de la chair*», Guilgal est la «mortification de nos *membres* qui sont sur la terre». C'est ce que nous enseigne Colossiens 3: 5-8, en contraste avec 2: 11. Bien-aimés, ceci est une réalité journalière. Chaque victoire nous ouvre de nouveaux horizons sur le pays de la promesse. Sans combat, il n'y a pas moyen de mettre la main sur aucune de nos bénédictions, mais sans Guilgal il n'y a aucune victoire! Qu'est-ce qui nous est le plus précieux? Canaan avec ses combats, ou bien nos membres sur la terre? Préférons-nous la satisfaction passagère des convoitises de la chair à la pénible tâche de retourner à Guilgal? Ah! dans ce cas, l'humiliation, le châtement, viendront nous apprendre à retrouver ce chemin, si du moins nous n'avons pas perdu à tout jamais le secret de la force dans les amertumes, les larmes, et la ruine irrémédiable de la défaite!

La nourriture de Canaan

Le dépouillement de la chair par le jugement opéré à la croix, et la réalisation de ce jugement dans la pratique, sont les premières conditions indispensables pour la bataille. Ni le casque de Saül, ni sa cuirasse, ni son épée, ne pouvaient être d'aucune utilité à David pour marcher au combat contre le Philistin; il fallait qu'il les «ôtât de dessus soi» (1 Samuel 17: 39).

Mais il est une autre ressource. Avant de se lever pour combattre, Israël doit s'asseoir à la table de Dieu. Il faut être *nourri* pour résister aux fatigues de la guerre; la force positive est

là. Nourri de quoi? De Christ. Il est la source de la force. Si le peuple manque d'aliments, il ne marchera pas à la victoire. Quelle chose bénie que d'entrer dans le combat avec des coeurs nourris de Christ! Si c'est avec un coeur vide de Christ qu'on avance contre l'ennemi, on peut certainement s'attendre à être vaincu. Dans le cas inverse, comme nous le verrons au chapitre suivant, le combat n'a rien d'effrayant. Que Dieu nous donne à chacun de faire cette expérience. N'attendons pas à demain; nous pourrions être appelés à combattre ce soir même. Nourrissons-nous de Christ aujourd'hui, demain, à chaque instant, pour être prêts, au premier signal, à nous lever pour marcher à la victoire.

Oui, bien-aimés, notre nourriture, c'est une personne, c'est Christ; ce ne sont ni des vérités, ni des privilèges; c'est lui-même. Il nous est présenté ici comme notre aliment, sous trois aspects différents: la Pâque, le blé du pays, la manne.

Cette *Pâque* de Canaan est la même fête que le peuple avait célébrée en Egypte, et cependant combien elles différaient l'une de l'autre. Là, c'était un peuple ayant conscience de sa culpabilité, hâté de fuir, protégé par le sang de l'agneau pascal au milieu des ténèbres et du jugement; ici, c'est un peuple arrivé au but, entré en Canaan, délivré des dernières traces de l'opprobre d'Egypte, un peuple ressuscité qui a traversé la mort, mais qui revient s'asseoir en pleine paix, au point de départ, au fondement même de toutes ses bénédictions, autour du mémorial d'un Christ mourant sur la croix pour nous. La Pâque en Canaan correspond à ce que la Cène représente pour les chrétiens; et, remarquez-le, elle est une nourriture *permanente*. Notre Cène ne cessera pas dans la gloire, seulement elle n'y sera plus le souvenir de la mort du Seigneur célébré en son absence; et nous n'aurons pas non plus besoin d'une image matérielle pour nous le rappeler; nous verrons, au milieu du trône, l'Agneau lui-même *comme immolé*, Lui, centre visible de la nouvelle création fondée sur la croix, point d'appui et pivot des bénédictions éternelles, objet que les myriades de myriades contemplant et adorent dans un culte universel!

Mais il est un autre mets, pour ainsi dire, du repas céleste. «Dès le lendemain de la Pâque, ils mangèrent du *blé du pays*, savoir des pains sans levain et du grain rôti en ce même jour» (verset 11). Dieu leur donnait une nourriture qu'ils n'avaient point connue en Egypte; le blé du pays de Canaan, un *Christ céleste*, glorieux, mais un *Christ homme*, qui avait traversé ce monde souillé par le péché, dans une humanité sans tache, comme le pain était sans levain; qui, dans cette même humanité, avait traversé le feu du *jugement*, comme le grain rôti; et qui était entré en résurrection dans la gloire, pour s'asseoir comme homme à la droite de Dieu. Or cet homme est là pour nous. Il n'est pas seulement notre avocat devant le Père, mais, dans sa personne, il a introduit l'homme dans la gloire. La place est préparée pour l'homme dans le troisième ciel. L'homme, en Christ, est entré dans la pleine jouissance des béatitudes célestes. Je considère cet homme, et je dis: Voilà ma place! Je suis en lui, un homme en Christ, ayant déjà la même vie que lui, la vie éternelle, la vie de l'homme ressuscité d'entre les morts; — je suis uni à lui, assis en lui dans les lieux célestes, jouissant de cette infinie bénédiction par le Saint Esprit, la puissance même qui m'y fait entrer. Adorable Sauveur! Pour moi tu es descendu; tu as été pour moi sur la croix; tu es entré dans la gloire, et tu m'y as introduit dans

ta personne, avant de m'y introduire semblable à toi, avec toi, pour l'éternité! Contempler un tel Christ, quelle joie glorieuse et quelle puissance! «Nous tous, contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés à la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit» (2 Corinthiens 3: 18). Vous trouvez dans ce passage le résultat du fait que l'on se nourrit du blé du pays. L'âme formée sur lui, sur un Christ céleste, est capable de reproduire les traits de cet objet béni. Telle est notre part, telle fut la part d'Etienne, le fidèle martyr. Nous voyons en lui un homme sur la terre, *plein de l'Esprit Saint* comme fruit de l'oeuvre parfaite de Christ, un croyant dans son caractère *normal*, au milieu des choses les plus faites pour lui faire perdre ce caractère, répondant parfaitement au but pour lequel Dieu l'a placé ici-bas. L'Esprit en lui, sans entraves, l'attache à un objet dans le ciel (son coeur n'ayant aucun objet sur la terre, et l'Esprit n'étant pas obligé de combattre en lui pour le placer à la hauteur d'un Christ céleste), afin de le former ici-bas sur ce modèle. Les traits de *l'homme glorieux* dans le ciel deviennent en lui ceux de *l'homme parfait* sur la terre: «Seigneur Jésus, reçois mon esprit». Voilà un exemple qui nous montre ce que c'est «d'être transformés à la même image de gloire en gloire». Ce n'est pas une chose mystique, ou un produit vague de l'imagination humaine; c'est dans notre vie journalière, dans nos actes, dans nos paroles, par l'amour, l'intercession, la patience, la dépendance, que nous reproduisons en grâce les traits du Christ glorieux que nous contemplons. En est-il ainsi pour nous, chrétiens, dans ces jours-ci? Nos coeurs sont-ils tellement nourris de lui, que les hommes puissent le remarquer dans notre vie? Ceux qui nous entourent peuvent-ils voir, comme pour Etienne ou pour Moïse, les rayons de la gloire de Christ sur nos visages? Ce n'est pas à nous de le savoir. En ce cas, nous aurions déjà perdu de vue l'objet céleste pour porter les yeux sur nous-mêmes. Moïse était le seul dans le camp d'Israël à ignorer que son visage resplendît.

«Et la *manne* cessa dès le lendemain» (verset 12). Israël n'en mangea plus; la manne était la nourriture du désert, un Christ descendu du ciel au milieu de nos circonstances, pour nous encourager dans les difficultés de la route. Au contraire d'Israël, nous, chrétiens, nous avons le privilège d'avoir en même temps (non pas au même moment peut-être) Christ comme nourriture à tous égards. Mais la manne n'est pas une nourriture permanente; elle s'applique au voyage. Sans doute, elle est indispensable et si précieuse, que le souvenir en reste toujours devant Dieu dans la cruche d'or, et restera toujours devant nous quand nous aurons la manne cachée; seulement, comme nourriture, elle est transitoire; le voyage aura son terme. Mais le blé du pays sera, comme la Pâque, notre nourriture permanente et éternelle, non pour que nous soyons, comme ici-bas, *transformés par degrés* à son image; car alors nous lui serons *conformes* (Philippiens 3: 21); «nous lui serons *semblables*, car nous le verrons comme il est» (1 Jean 3: 2).

Le chef de l'armée de l'Eternel

Le combat va commencer, et le général d'armée n'a pas encore paru. Il se révèle au dernier moment, mais juste au moment nécessaire, «comme Josué était près de Jéricho». La foi peut compter sur lui pour l'instant du besoin; les préparatifs pour combattre sont, comme nous l'avons vu, Guilgal et le repas céleste; la puissance, le plan, l'ordre, le moment de la

bataille, tout cela, et plus encore, est de la responsabilité du chef de l'armée. Celui qui n'a pas été à Guilgal ne peut comprendre une pareille manière de combattre. Il introduit dans la bataille ses propres combinaisons, engage le combat ou trop tôt ou trop tard, se jette en avant sans le chef de l'armée de l'Eternel, combat dans une fausse direction; il tombe, il est vaincu; il ne peut enregistrer que des défaites. Notez comment ce représentant de l'Eternel, cet ange de l'Eternel, dont l'Ancien Testament nous parle si souvent; — l'Eternel lui-même sous ce caractère mystérieux, car il est dit de lui (Exode 23: 21): «Mon nom est en lui;» notez avec quelle merveilleuse grâce il se prête aux circonstances de son peuple. D'autres l'ont fait remarquer: il se montre avec Israël comme Libérateur à la mer Rouge, comme voyageur dans le désert, comme Chef d'armée en Canaan, puis plus tard, quand le royaume est établi, il demeure en paix au milieu d'eux. Admirable condescendance que la sienne, mais aussi quelle assurance elle donne à nos âmes. Ici, nous le voyons avec son «épée nue en sa main». C'est cette épée qui portera les coups. Il n'en faut pas d'autre à Israël.

Trois fois l'ange de l'Eternel, ayant l'épée nue en sa main, intervient dans l'histoire du peuple. La première fois, c'est pour le *préserver* des dangers qui le menacent, quand Balaam, en chemin pour maudire Israël, rencontre ce messenger qui lui fait obstacle (Nombres 22: 23); la seconde fois, dans notre chapitre, c'est pour *combattre avec lui* et lui donner la victoire; la troisième, hélas! c'est pour *juger* le peuple qui avait péché dans la personne de son roi (1 Chroniques 21: 16).

Nous aussi, bien-aimés, nous pouvons avoir affaire à l'ange de ces trois manières. Que de fois, sans même que nous nous en doutions, il fait face à l'ennemi qui cherche à nous accuser et à nous maudire; que de fois il nous associe en grâce, au combat contre les puissances des ténèbres qui sont dans les lieux célestes; que de fois aussi, enfin, il se révèle à nous comme à David, ayant son épée nue, tournée contre la ville de Dieu, c'est-à-dire comme Celui qui est pour les siens un feu consumant, qui les châtie et les humilie, mais pour remettre ensuite son épée dans le fourreau et les restaurer à la fin.

Cela même est consolant, malgré tout; mais une chose terrible pour l'homme, c'est d'être rencontré, comme Balaam, par l'ange avec l'épée nue, parce qu'il vendait au diable, l'accusateur des saints, pour une récompense, le don qu'il avait reçu de Dieu. Un tel chemin est celui d'un réprouvé qui ne connaît pas Dieu; mais combien de vrais chrétiens, hélas! dans nos jours de ruine, s'associent en quelque manière au chemin de Balaam, à une hostilité contre le peuple de Dieu, vêtue de la robe du prophète, et qui se met au service du monde pour faire l'oeuvre de l'Ennemi!

«Et Josué alla vers lui et lui dit: Es-tu des nôtres ou de nos ennemis?» Il est impossible de rester neutre dans le combat. Nous devrions tous le comprendre, comme Josué. «Celui qui n'est pas contre nous est pour nous», (Marc 9: 40). «Et le chef de l'armée de l'Eternel dit à Josué: Délie ton soulier de tes pieds, car le lieu sur lequel tu te tiens est saint: et Josué le fit ainsi». Celui qui se révèle à Josué comme chef de l'armée, revendique aussi son caractère de sainteté. Impossible, quand on est appelé à combattre sous ce Conducteur divin, de rester associé, personnellement, ou comme peuple de Dieu, avec le mal ou la souillure dans la

marche. C'est en partie pour avoir méconnu ce principe, que le peuple fut vaincu devant Haï. Garder un mal non jugé dans notre coeur, nous expose au jugement de Dieu, et nous livre sans défense aux mains de l'ennemi; il en est de même pour le mal dans l'assemblée. Si Dieu est saint en *rédemption*, comme il le montra à Moïse au buisson (Exode 3: 5), — et où a-t-il montré sa sainteté d'une manière plus éclatante, — souvenons-nous qu'il n'est pas moins *saint dans le combat*, et que nous ne pouvons y entrer qu'après avoir délié nos souliers de nos pieds.

Chapitre 6

Jéricho

Le peuple est enfin arrivé en présence de l'obstacle terrible, dressé devant lui pour l'empêcher de prendre possession de Canaan. Il n'est rien que l'ennemi haïsse davantage que de nous voir entrer dans nos privilèges et prendre une position céleste. Il sait bien que des êtres célestes lui échappent et lui ravissent ses biens. Aussi son premier effort est-il de mettre obstacle à notre marche en avant. Vous trouvez cela dans l'histoire de chaque chrétien. Je ne dis pas que la chose arrive toujours lors de la conversion, mais elle a toujours lieu lorsqu'il s'agit d'entrer dans le chemin du combat pour réaliser notre vocation céleste. Le premier objet que nous rencontrons, c'est l'obstacle dressé par Satan, une forteresse en apparence imprenable. Impossible d'y entrer, impossible d'en sortir (verset 1). Il y a bien là de quoi nous effrayer et nous faire retourner en arrière; et c'est précisément la visée de l'adversaire, ce à quoi, hélas! il réussit trop souvent. Aucun de nous, dis-je, ne peut éviter de rencontrer une fois sa forteresse de Jéricho. Il n'est pas besoin d'énumérer ici les difficultés de chaque âme; elles sont très diverses; mais elles se résument toutes dans ce mot: *l'obstacle*. Si je vais de l'avant, qu'arrivera-t-il? Je perdrai ma position; ma carrière sera brisée; mes amis m'abandonneront; mes parents ne le supporteront jamais; il me faudra quitter tous ceux que j'aime, me séparer de chrétiens au milieu desquels j'ai trouvé de la bénédiction... Tel est l'aspect fréquent que revêtent pour l'âme les hautes murailles de Jéricho. Ah! combien de chrétiens perdent courage avant de combattre, et s'en retournent.

Mais l'âme préparée par Dieu ne recule pas devant les difficultés. Elle sait qu'elle possède un moyen de les vaincre, et en use. Moyen tout simple, moyen unique, car il n'y en a pas d'autre; c'est *la foi*. «*Par la foi*, les murs de Jéricho tombèrent, après qu'on en eût fait le tour sept jours durant» (Hébreux 11: 30). La foi, c'est la simple confiance en un autre, dans le Seigneur; c'est en même temps l'absence complète de confiance en nous-mêmes, car ces deux choses sont inséparables. La foi suffit pour faire tomber l'obstacle. Qu'importe si les murailles s'élèvent jusqu'au ciel? Que sont-elles pour la foi? La foi compte sur *la puissance de Dieu*. C'est là, chers amis, le premier grand caractère de la foi. «Afin», dit l'apôtre, «que votre foi ne repose pas sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu» (1 Corinthiens 2: 5). La chose nécessaire pour le combat, c'est une *puissance absolument divine*; elle seule peut renverser l'obstacle, c'est sur elle uniquement que la foi repose.

Voyez maintenant comment cette puissance, quand elle fait appel à la foi, est jalouse de ne rien laisser subsister qui puisse avoir l'apparence de la sagesse humaine. Le choix des armes

ou des moyens de combattre, ne leur est pas donné par le chef de l'armée de l'Eternel qui parle avec Josué. Ils n'ont à faire aucun plan, aucun arrangement; ils n'ont pas à se concerter pour trouver les moyens de remporter la victoire. Dieu lui-même a tout ordonné. Or la foi se *soumet à l'ordre établi de Dieu*, se sert des moyens qu'il indique, n'en invente pas. Il faut des sociétés, des comités, des synodes, de l'argent, etc., etc., dit-on. Il les faut à l'homme; il ne faut rien de semblable à la foi. Dieu a des moyens à lui... Mais pourquoi, dira-t-on, ne simplifie-t-il pas le chemin? Pourquoi toutes ces complications? pourquoi faire chaque jour le tour de la ville, et sept fois le septième jour, et ce cortège, et l'arche, et les trompettes... pourquoi? Chers lecteurs, la foi ne demande pas pourquoi. Elle ne raisonne pas sur les moyens de Dieu; elle les accepte, y entre, et remporte la victoire au lieu d'être battue par l'ennemi. Il en fut ainsi à la Pâque; il en fut de même à la mer Rouge. Direz-vous: la foi est donc stupide? Non; elle se *soumet* d'abord, elle *comprend* ensuite. La foi vous dira pourquoi les sept jours, et l'arche, et le cortège, et les cors, et les cris de joie, mais elle ne vous le dira qu'après s'être soumise. Si elle voulait comprendre avant de se soumettre, elle serait l'intelligence et non la foi.

Mais ce n'est pas tout. La foi marche en avant, dans la *dépendance* de Dieu qui dit: «J'ai livré entre tes mains Jéricho et son roi, et ses hommes forts et vaillants». Puis elle est mise à l'épreuve. Il faut de la *patience*; le peuple doit marcher ainsi pendant six jours. Il faut ensuite que la patience ait son *oeuvre parfaite*: «Au septième jour, vous ferez *sept* fois le tour de la ville».

Remarquez encore d'autres caractères bénis de cette foi de grand prix. Elle nous *associe* avec Christ, nous donne part et communion avec lui. Dieu range son peuple autour de l'arche dans le combat. Ce n'était plus, comme au Jourdain, l'arche précédant le peuple, mais ici les hommes armés vont devant l'arche avec les sacrificateurs; et l'arrière-garde ferme la marche.

Mais cette association avec Christ n'a jamais pour but, ni pour résultat, d'exalter l'homme ou de lui donner de l'importance; *elle exalte Christ* et le met en avant. L'arche elle-même formait le corps d'armée proprement dit, le centre indispensable, la force de résistance; et toute l'attitude du peuple autour d'elle le proclamait hautement. Sans elle, ni combat, ni victoire.

La foi rend toujours *témoignage à Christ*. «Les sept sacrificateurs qui portaient les sept cors de bélier devant l'Eternel, sonnèrent des cors». C'était un parfait témoignage rendu à la puissance de l'arche en présence de l'ennemi,

La foi est *zélée* pour exalter Christ et lui rendre témoignage, *zélée* pour le service qui est en même temps le combat. «Josué *se leva de bon matin*» (verset 12); «ils *se levèrent dès le matin*, à l'aube du jour» (verset 15). Remarquons ici comment le zèle de l'un provoque et encourage le zèle des autres. Nous y reviendrons. Mais en somme, nous voyons que Dieu, tout en nous associant avec Christ, est Celui *seul* qui remporte la victoire. A quoi auraient servi des armes ou des machines de guerre contre la forteresse de Jéricho? A rien. C'est Dieu qui fait tout. Il veut que la puissance et la victoire soient entièrement de lui, et sans mélange de

l'importance de l'homme. Généralement, quand il s'agit de livrer bataille, les chrétiens admettent bien que la puissance soit de Dieu, mais ils ne consentent pas à ne pas y mêler quelque chose de «soi;» et le résultat, c'est que le succès n'est pas la victoire complète, comme à Jéricho Dieu revendiquait cet honneur *pour lui*; non qu'il refusât d'employer des instruments humains, mais il fallait que ce fût lui qui les employât, afin que l'homme ne pût s'élever à ses propres yeux. Considérez la manière d'agir de Dieu! Il choisit des instruments sans force et sans valeur en eux-mêmes, ou bien, s'ils ont quelque valeur aux yeux des hommes, il commence par les briser, comme il le fit pour Saul de Tarse; puis il dit: Ce m'est un vase d'élection. Maintenant tu peux m'être utile!

Nous l'avons remarqué plus haut: le procédé des chrétiens dans le combat est trop souvent l'opposé de celui de Dieu. Ils mettent en avant leurs moyens et leurs ressources. «Nous avons trouvé une excellente méthode; nous nous sommes organisés d'une bonne manière; nous avons formé un corps remarquable d'évangélistes; nous expédions nos émissaires dans les cinq parties du monde». Chers amis, je n'invente pas; ces choses, vous pouvez les entendre et les lire tous les jours; vous, moi, nous les avons peut-être dites autrefois nous-mêmes. Si nous considérons l'oeuvre humaine, nous y trouverons toujours ce déplorable mélange.

Quand Israël aurait dit: «Fort bien; que la puissance soit de Dieu; mais concertons-nous pour trouver les moyens de renverser les murs de Jéricho». Qu'auraient-ils vu le septième jour? Qu'il ne tombait pas une seule pierre de la muraille!

Mais ici, la puissance de l'ennemi croule; le peuple met à l'interdit la ville maudite. De plus, sa foi, son activité en témoignage et sa victoire, mettent en liberté d'autres âmes. Tel sera toujours le résultat, lorsque nous serons engagés dans le combat de l'Eternel. Rahab, encore prisonnière, est délivrée, introduite au milieu du peuple de Dieu, et peut désormais jouir des mêmes privilèges que les vainqueurs.

Remarquez encore un détail. La foi ne fait aucun compromis avec le monde, n'en reçoit et n'en prend rien. Dieu défend au peuple de toucher aux choses de Jéricho; ce serait de l'interdit. L'Eternel, lui, peut revendiquer ces choses pour se glorifier par elles; elles lui appartiennent, mais non pas aux enfants d'Israël, qui ne peuvent y toucher que pour les mettre «au trésor de la maison de l'Eternel».

Tel est, chers lecteurs, le combat de la foi. Que Dieu nous donne de repasser ces choses dans nos coeurs, afin que nous ne soyons pas vaincus dans notre lutte avec l'Ennemi!

Chapitre 7

Haï et l'interdit

Nous venons de considérer le brillant tableau d'une victoire divine remportée sur Satan par la foi. Après une telle conquête, Israël va, sans doute, marcher de victoire en victoire. Point du tout, le chapitre 7 s'ouvre en enregistrant une défaite. Une petite ville, un obstacle

insignifiant comparé à Jéricho, et «peu de gens» suffisent pour mettre en fuite trois mille hommes d'Israël et pour faire fondre comme de l'eau le coeur du peuple tout entier.

Il y a des secrets de la défaite, comme il y a des secrets de la victoire. Et d'abord, le premier danger pour le croyant se trouve dans la victoire elle-même. Après l'avoir remportée, dans une véritable dépendance de Dieu, l'âme, en présence des résultats, s'en attribue volontiers quelque chose, et dès lors le combat prochain est déjà perdu d'avance. Voyez ici le cas de Josué: «Josué envoya de Jéricho des hommes vers Haï» (verset 2). Il répète ce qu'il avait fait au chapitre 2: 1, à l'égard du pays et de Jéricho. Alors c'était le chemin de Dieu, maintenant le même acte devient le chemin de l'homme et de la chair. Les espions étaient rentrés de leur reconnaissance à Jéricho, en disant: «Certainement l'Eternel a livré tout le pays entre nos mains». Pourquoi alors envoyer de nouveaux émissaires? Il y avait, en quelque mesure, oubli de la dépendance de Dieu et *confiance dans les moyens de l'homme*. De plus, Josué les envoya «de Jéricho», qui n'est pas le vrai point de départ; il oublie Guilgal où l'on apprenait ce qu'est la chair, ou peut-être ne sait-il pas encore que c'est le lieu où il faut retourner? Josué a trouvé dans la victoire une occasion d'avoir *confiance en la chair*. Lui qui avait été jusqu'ici le type de Christ en Esprit, agissant dans le croyant pour le mettre en possession de ses privilèges, descend au niveau d'un homme du peuple. *Josué type* disparaît pour faire place à *Josué homme*. N'en est-il pas souvent ainsi de nous? Dans sa mesure, chaque croyant est une image de Christ, une lettre destinée à le faire connaître. Dès que nous oublions Guilgal, cette image disparaît, pour faire place au vieil homme que nous avons négligé de juger.

Mais le peuple? Hélas! il suit l'exemple de son chef. Les hommes envoyés par Josué, «étant retournés vers lui, lui dirent: Que tout le peuple n'y monte point; mais qu'environ deux mille ou trois mille hommes y montent, et ils battront Haï. Ne fatigue point tout le peuple en l'envoyant là, car ils sont peu de gens» (verset 3). Ils ont la plus entière confiance en eux-mêmes. «Ils battront Haï». Qu'est-ce pour *nous*, pour *nos* gens de guerre? N'avons-nous pas montré à Jéricho ce que nous sommes? Dangereuse confiance! Mais il n'y a pas seulement ce manque de dépendance de Dieu, cette confiance en soi, fruit d'une chair non jugée; il y a autre chose: des objets du butin, cachés à tous les yeux, sont enfouis dans la terre, au fond d'une tente; il y a de *l'interdit*.

Dieu avait maudit la ville de Jéricho; tout ce qui lui appartenait était sous *la malédiction*; nul n'osait en retenir, de peur de devenir interdit lui-même, et de mettre le camp d'Israël en interdit (6: 18). Un *seul* homme avait désobéi. Cet homme, écoutant la convoitise, avait détourné des choses maudites. Lequel d'entre nous, chers lecteurs, n'a pas cela dans son coeur? Mais cet homme avait suivi la pente naturelle; il avait commencé où nous commençons tous, où le premier homme a commencé «J'ai vu» (verset 21). «La femme donc voyant...» est-il dit en Genèse 3: 6. Il avait des yeux qui savaient discerner les belles choses parmi le butin. Ses yeux étaient l'avenue de son coeur; mais point de sentinelle pour veiller, nul «qui vive» qui pût retentir en cas d'attaque. Par les yeux, l'interdit s'empare du coeur et y excite la *convoitise*: «Je les ai convoités». La convoitise ayant conçu engendre le péché: «Je les ai pris». Le beau manteau du pays de Babylone qui pouvait parer l'orgueil de la vie, l'argent et l'or qui

pouvaient satisfaire toutes les convoitises, deviennent la proie de Hacan; ah! mais plutôt, ces choses ont fait *de lui* leur proie! — Chaîne fatale et satanique, reliant le monde au coeur naturel de l'homme, afin de faire de lui la proie du prince du monde!

Remarquez maintenant comment le péché d'un seul homme agit sur tout Israël (verset 1). «Mais *les enfants d'Israël* se rendirent coupables au sujet de l'interdit... et la colère de l'Eternel s'enflamma contre *les enfants d'Israël*». Le peuple aurait pu dire: Est-ce que cela nous regarde? Comment aurions-nous pu connaître une chose cachée? Et, ne la connaissant pas, comment en serions-nous responsables? A tout cela, nous répondons que Dieu a toujours devant les yeux l'unité de son peuple. Il en considère les individus comme membres d'un seul tout, et solidaires les uns des autres. La souffrance, le péché de l'un, est la souffrance, le péché de tous. S'il en est ainsi d'Israël, à bien plus forte raison de nous, l'Eglise de Christ, un corps uni par le Saint Esprit à la Tête qui est dans le ciel. Mais ensuite, si leurs âmes avaient été en bon état, Dieu aurait manifesté parmi eux le mal caché. La puissance du Saint Esprit, non contristé dans l'assemblée, met au jour tout ce qui déshonore Christ parmi les siens. S'il n'en fut pas ainsi pour Israël, c'est qu'il y avait quelque chose à juger chez le peuple et son conducteur. *Le mal caché d'Hacan est le moyen de faire ressortir le mal caché du coeur du peuple*. Lorsque l'assemblée est en bon état, quoique toujours solidaire du péché d'un seul, elle est avertie par le Saint Esprit, et se trouve en demeure d'ôter le mal du milieu d'elle et, selon le cas, d'ôter le méchant (*). Il en fut ainsi au commencement de l'Eglise, dans le cas de l'interdit d'Ananias et de Sapphira; la puissance de l'Esprit de Dieu découvrit aussitôt et jugea le mal. Mais ici, en Israël, les coeurs avaient à être ramenés, par le jugement d'eux-mêmes, à porter le péché d'un seul comme étant le péché de tous devant Dieu. En est-il de même pour nous, dans ce temps de ruine? Le péché dans l'Eglise, nous a-t-il touchés? Sommes-nous solidaires, dans notre pensée, de toute la corruption introduite? Ou bien, voyant ces décombres, avons-nous assez de confiance, en nous-mêmes pour penser que nous ferons mieux, que les autres, et que la ruine de l'Eglise n'est pas de notre fait? Si nos coeurs ne sont pas habitués à prendre cette position devant Dieu, nous ne sommes que des sectaires. Mais, bien plus, une défaite éclatante viendra rappeler nos coeurs à l'humilité qui convient à ceux qui auraient dû se tenir à Guilgal. Voyez comme Dieu juge autrement que nos misérables coeurs. Il dit: «*Israël* a péché; *ils* ont transgressé mon alliance que je *leur* avais commandée; même *ils* ont pris de l'interdit; et même *ils* en ont dérobé, et même *ils* ont menti, et même *ils* l'ont mis dans *leurs* hardes» (verset 11).

(*) Il est ainsi nommé en Deutéronome 13: 5; 19: 19; 21: 18-21; 24: 7. (Cf. 1 Corinthiens 5: 13). Il faut remarquer que les cas où un homme est qualifié de méchant, ne sont point tous spécifiés dans la Parole. Elle ne fait point mention du meurtrier, etc. Le jugement est laissé à la spiritualité de l'assemblée.

Nous trouvons le châtiment du peuple aux versets 5 et 6; trois mille hommes d'Israël s'enfuient devant ceux de Haiï, et pour trente-six d'entre eux qui tombèrent, le coeur du peuple se fond comme de l'eau. Ils sont anéantis; toute force, toute énergie leur manque; la peur s'est emparée de leurs âmes; leur courage avait été charnel. Ce peuple si fier de sa victoire est tombé au niveau des Amoréens, dont le «coeur se fondait» en entendant parler du passage

du Jourdain. (5: 1). Triste expérience que celle-là, mais expérience nécessaire. Vous avez oublié Guilgal; Satan va se charger de vous apprendre, à travers les larmes de la défaite, la dose de force que vos coeurs naturels contiennent, et quelle confiance vous pouvez mettre en la chair. Ah! si vous aviez été avec Dieu, vous auriez été préservés d'une défaite! C'est ce que nous montre, d'une manière remarquable, l'expérience de l'apôtre Paul. Il avait été victorieusement ravi jusqu'au troisième ciel, dans le paradis, et là il avait entendu des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à l'homme d'exprimer. Mais, redescendu sur la terre, il lui fut donné une écharde dans la chair, un ange de Satan pour le souffleter. La chair était en lui; elle se serait élevée. Dieu la prévient; il empêche son serviteur bien-aimé de s'enorgueillir. Le danger était grand. Eût-il écouté sa chair, que de choses flatteuses il pouvait s'adresser à la suite de cette merveilleuse vision, et compromettre ainsi non seulement sa paix, mais son apostolat et sa course même. Mais Dieu prend soin de son serviteur et lui donne le correctif nécessaire afin que le cours de ses victoires ne soit pas interrompu. Paul apprend par l'écharde, que la chair, même la meilleure, ne vaut rien. Cette écharde est le Guilgal de Paul. Dieu lui dit: Qu'importe ton infirmité, ton écharde pour la chair; reste à Guilgal, c'est précisément ce qu'il te faut; ainsi la *puissance* sera mienne, tout entière, et remportera la victoire; et quant à toi, ma *grâce* te suffira! Position de souffrance et d'humiliation pour Paul, mais position de bénédiction merveilleuse! Il était avec Dieu, en communion avec le Seigneur; l'ange de Satan n'est que le moyen de le *maintenir* à Guilgal non pas celui de l'y *ramener* par une défaite.

Et Josué, l'homme de Dieu? Hélas! il déchire ses vêtements; il se jette le visage contre terre devant *l'arche de l'Eternel* (verset 6). Où était-elle donc dans le combat contre Haï, cette arche devant laquelle étaient tombés les murs de Jéricho? Le coeur pieux de Josué en reconnaît la valeur; mais il ne sait que faire; il ignore l'interdit; il s'exhale en regrets; non point en regrets de ce qu'il a fait, ni de ce que *le peuple* a fait, mais, hélas! en regrets de ce que *Dieu* a fait lui-même, quand il leur fit passer le Jourdain! «Que ne sommes-nous demeurés au delà du Jourdain?» dit-il. Comme ces paroles montrent bien ce qu'est le coeur de l'homme! Cet endroit béni est le seul que Josué eût voulu fuir.

Le ton de sa requête révèle de la faiblesse. Ce qui occupe ses pensées, c'est avant tout Israël, le nom d'Israël; puis ce sont les Cananéens, le monde. «*Israël* a tourné le dos devant ses ennemis». «Les *Cananéens* l'entendront;» «ils retrancheront *notre nom* de dessus la terre». Puis, tout à la fin: «Que feras-tu à *ton* grand nom?» (versets 8, 9). L'exemple que nous offre l'histoire de Moïse est bien différent (Exode 32: 11-13). Ce fidèle serviteur avait été sur la montagne de Dieu. Cette position fait que Dieu lui révèle le mal qui s'est passé dans le camp; le péché du peuple ne reste pas caché aux yeux de Moïse; il le connaît avant de descendre de la montagne. Pense-t-il à la honte d'Israël? Non; il s'occupe du nom de l'Eternel, de ce qui convient à ce nom. Il reconnaît les droits de la *sainteté de Dieu* offensée. Quant aux nations, il ne s'inquiète que de ceci: *Dieu sera-t-il glorifié vis-à-vis* des Egyptiens, par la défaite de son peuple? Quant à Israël, il fait appel à la *grâce de Dieu*, à la seule chose qui glorifie le nom de l'Eternel en présence d'Israël coupable. Moïse intercède pour le peuple, car il n'a pas besoin,

comme Josué, de retrouver pour lui-même la communion perdue; aussi est-il écouté. Josué, au contraire, est précisément dans la position où il ne devrait pas être. «Lève-toi», lui dit l'Eternel, «pourquoi te jettes-tu ainsi le visage contre terre?» (verset 10). *S'humilier* de son impuissance ne faisait pas tout. Il était temps d'*agir*. Nous trouvons le contraire en Juges 20, où Israël aurait dû s'humilier d'abord, puis agir. Misérable chair! Quel désordre elle introduit dans les choses de Dieu! Toujours hors du courant de ses pensées, quand elle n'est pas en hostilité ouverte avec lui! Pussions-nous répéter avec l'apôtre: «Nous qui n'avons aucune confiance en la chair». Josué devait agir; *il fallait que le méchant fût ôté du milieu d'eux*.

Les enfants d'Israël avaient bientôt oublié la présence de l'Eternel, qui seul pouvait les éclairer, en découvrant le péché au milieu d'eux; Josué, lui-même, avait été pris en quelque mesure dans ce piège de Satan, et enveloppé dans l'affaiblissement du peuple. S'il avait réalisé personnellement la position prise au chapitre 5, quand il «délaissait son soulier de ses pieds», il aurait compris qu'il fallait que le peuple fût saint, afin que le Dieu saint pût marcher avec lui. Mais Josué se jette sur son visage, fait presque un reproche à Dieu de sa grâce: «Pourquoi as-tu fait passer le Jourdain à ce peuple?» et oublie de parler de sa *sainteté*. Il n'était pas, pour le moment du moins, dans le courant des pensées de Dieu. Dieu le lui fait sentir. Aucune de ses pensées n'était à sa place. Quand l'interdit entre dans le témoignage de Dieu, la chose à faire est de nous sanctifier et d'ôter le mal du milieu de nous. Il ne s'agit pas ici de puissance, mais de *sainteté* et d'*obéissance*. Dieu dit à Josué: «Lève-toi, sanctifie le peuple». Se sanctifier, c'est se séparer de tout mal pour Dieu. Il est impossible que Dieu marche avec nous sans la sainteté.

Chers lecteurs, c'est une des vérités les plus importantes pour le temps actuel. Ce qui doit nous caractériser maintenant, c'est, comme en Philadelphie, la communion avec le «Saint et le Véritable». Remarquez que je ne parle ici que d'un cas ordinaire de retranchement, et non d'un cas de discipline compliqué par l'*incapacité* de l'assemblée pour juger le mal. Mais, direz-vous, vous négligez l'humiliation? Non; la vraie humiliation dans un cas de retranchement, accompagne l'action. Il fallait qu'Israël, soit le peuple, soit chacun individuellement, fût passé en revue par l'oeil scrutateur de l'Eternel lui-même (versets 14, 15); leur conscience était ainsi réveillée, le moi jugé; chacun prenait sa place en présence du jugement. Il en fut de même lors du retranchement du méchant de Corinthe. «La tristesse qui est selon Dieu» avait opéré chez les Corinthiens «une repentance à salut dont on n'a pas de regret». L'humiliation avait été produite par la tristesse, mais cette même tristesse avait produit l'activité et le zèle pour purifier du mal l'assemblée de Dieu, en sorte que la vraie humiliation et l'action avaient marché de pair. «Car voici, ce fait même que vous avez été attristés selon Dieu, quel empressement il a produit en vous, mais quelles excuses, mais quelle indignation, mais quelle crainte, mais quel ardent désir, mais quel zèle, mais quelle vengeance» (2 Corinthiens 7: 10, 11).

Revenons à la sainteté. Au chapitre 5, Josué nous présente la sainteté individuelle, au chapitre 7, il s'agit de sainteté collective. Il fallait que le peuple ôtât l'interdit qui était entré au sein de l'assemblée, afin qu'Israël ne fût pas souillé, et n'eût pas lui-même le caractère

d'interdit. Il est rare de trouver parmi les chers enfants de Dieu l'intelligence de ces deux faces de la sainteté pratique. La plupart du temps, les chrétiens recherchent la première, une sainteté individuelle, mais ils n'estiment la seconde d'aucune importance. J'ai pris souvent un exemple pour montrer que la sainteté individuelle n'est jamais complètement comprise, si l'on ne réalise pas la sainteté collective: Mon fils est d'un caractère irréprochable. Tout le monde parle de lui et de ses vertus. On l'estime dans la ville; de toutes parts on me dit: «Quel bon fils vous avez!» Or ce fils, qui du reste ne s'enivre pas, va tous les jours passer la soirée au cabaret, en compagnie des ivrognes, au lieu de rester dans la maison de son père, pour s'asseoir à la table de famille. Puis-je l'appeler un bon fils?

En 2 Corinthiens 6: 16 à 7: 1, nous trouvons la liaison intime de ces deux faces de la sainteté. Dieu *commence* par la sainteté collective. «Vous êtes le temple du Dieu vivant» (verset 16). «Le temple de Dieu est *saint*», est-il dit en 1 Corinthiens 3: 17; c'est la sainteté de *position*. Quelle convenance entre lui et les idoles? «C'est pourquoi sortez du milieu d'eux et soyez séparés» (verset 17); c'est la sainteté *pratique collective*. Puis il ajoute (7: 1): «Ayant *donc* ces promesses, bien-aimés, purifions-nous *nous-mêmes* de toute souillure de chair et d'esprit, achevant la *sainteté* dans la crainte de Dieu». C'est la *sainteté individuelle*, inséparable de la sainteté collective et des promesses qui lui sont faites.

Mais la sainteté collective n'est pas comprise parmi les enfants de Dieu, qui voudraient, hélas! traverser le monde en ne s'inquiétant pas des autres chrétiens. La solidarité du peuple de Dieu leur est une chose inconnue. On entend souvent dire: «Oh! moi, je ne me préoccupe pas des autres; je me trouve seul avec mon Dieu; je prends la cène pour moi», etc. Ah! ce n'est pas ainsi que Dieu nous considère. Je le répète: il nous voit tous ensemble comme formant un seul corps, uni par le Saint Esprit à son Fils glorifié. Le péché, la souffrance d'un membre, est le péché, la souffrance du corps. Un mot en passant sur cette parole que l'on trouve si souvent dans la bouche des chrétiens: «Je prends la cène pour moi». Que répond l'Écriture? «Nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous participons tous à un seul et même pain» (1 Corinthiens 10: 17). Quels sont les «plusieurs» avec qui vous professez être un seul corps? Pour excuser votre alliance avec le monde à la table du Seigneur, vous prenez, dites-vous, la cène pour vous seul; et vous ne voyez pas que vous professez être un seul corps avec les meurtriers de votre Sauveur, car c'est le *monde* qui l'a crucifié!

Remarquez encore un point. Dieu dit: «Sanctifiez-vous *pour demain*» (verset 13). Ce n'est pas au moment de l'action qu'il faut se sanctifier, mais nous sommes appelés à le faire d'avance. D'où vient si souvent notre incapacité de juger le mal, d'agir pour Dieu? De ce que nous ne nous sommes pas sanctifiés le jour précédent. D'où vient qu'au culte les cœurs, si souvent, sont froids, les lèvres muettes pour la louange? De ce que nous n'avons pas obéi à la Parole: «Sanctifiez-vous pour demain». Il en est de même en 1 Corinthiens 5. L'apôtre avait bien la puissance, mais non pas les Corinthiens. Eux devaient simplement obéir, en ôtant le vieux levain pour être une nouvelle pâte; il leur fallait ôter le méchant du milieu d'eux. — Acan avait participé à ce qui était sous la malédiction divine; il devait être simplement retranché, et il le fut dans la vallée d'Hacor.

Mais, chose merveilleuse, nous lisons en Osée 2: 15, cette parole consolante touchant Israël: «Je lui donnerai la vallée d'Hacor pour l'entrée de son attente», c'est-à-dire pour «porte d'espérance». Or, bien-aimés, il en est toujours ainsi. La bénédiction nous est donnée sur le seuil même du jugement. C'est sur le lieu du jugement que l'âme, lors de sa conversion, trouve la porte d'espérance, c'est là qu'elle rencontre Christ. C'est ensuite dans la discipline que le croyant trouve le lieu d'espérance et de joie. Ce sera là, dans cette vallée, où le jugement de Dieu a été prononcé contre lui, que le peuple d'Israël trouvera la bénédiction de Dieu, ce fut là que Josué trouva le relèvement de son âme, pour marcher désormais avec Dieu et conduire le peuple à la victoire.

Chapitre 8

Moyens et procédés du relèvement

Le méchant venait d'être ôté de l'assemblée d'Israël, mais, par la présence du mal au milieu d'eux, Dieu leur avait fait découvrir leur confiance en eux-mêmes. Souvent des cas pareils se présentent, lorsqu'une assemblée est satisfaite de son état. On se vante de cet état, de sa bénédiction, de son accroissement...! Israël fit de même; le peuple eut confiance, non pas en Dieu, mais en sa victoire, et cette confiance devint le chemin de la défaite. Israël dut être jugé, puis il lui fallut se purifier du mal. Mais le jugement de soi-même et la sanctification pratique ne sont pas encore la restauration de l'âme. Il faut que la *communion* avec Dieu, interrompue par le péché, soit rétablie.

Ici, je désire placer une remarque qui me paraît importante. Au chapitre 6, Dieu manifesta devant Jéricho sa puissance avec Israël, en victoire sur l'ennemi. Cette même puissance se manifesta aussi dans la vie du chrétien. Il se peut qu'on jouisse de cette force divine, des victoires qu'elle apporte... et peut-être on ne connaît réellement encore ni Dieu ni soi-même. Josué aurait dû le connaître, lui qui avait fait personnellement la rencontre de l'ange. Le chef de l'armée de l'Eternel s'était révélé à lui, ayant l'épée nue en sa main, la puissance prête pour le combat, et comme étant le Saint. Puis, en compagnie du peuple, Josué avait vu cette puissance à l'oeuvre devant Jéricho. Mais il fallait que sa *conscience* entrât en rapport avec la sainteté de Dieu; il n'avait pas encore l'idée de ce que cette sainteté exigeait du peuple pour la marche. La colère de Jéhovah (7: 1) doit se révéler à Israël et à son conducteur, pour qu'ils apprennent que la sainteté de Dieu ne peut tolérer l'interdit. Connaître Dieu en puissance, laisse encore bien des choses à apprendre pour posséder la vraie, la pleine connaissance de Dieu. D'autre part, il pourrait sembler que, lorsqu'on a passé par Guilgal, on doit en avoir fini avec soi-même. En réalité, on n'en a fini avec soi-même qu'autant que l'on *se tient* à Guilgal. Comme le peuple se connaissait peu, après la victoire de Jéricho! Lorsque Dieu avait pris mille peines pour lui prouver que tout était de Lui dans cette victoire, quelle suffisance, quel oubli que de s'en aller sans Dieu au-devant de l'ennemi!

Le résultat en est du recul, du travail, et quand ils reprennent l'offensive, toutes sortes d'embarras. Il faut que le peuple remonte un chemin pénible, semé de complications, un chemin qui met en lumière à *leurs yeux*, leur propre faiblesse, déjà manifestée, aux yeux de

l'ennemi, par leur défaite. Il faut qu'ils retournent en arrière, obligés de recommencer l'expérience d'eux-mêmes; mais cette expérience, la grâce va la leur donner avec Christ, et non plus avec Satan.

Remarquez, au chapitre 8, combien tout devient compliqué, quand on n'a pas suivi le simple chemin de la foi. L'âme humiliée se retrouve avec Dieu; et Dieu peut marcher avec elle; mais les conséquences du chemin de la chair se font sentir. Dieu s'en servira pour la bénédiction finale; mais, je le répète, le chemin n'a plus la simplicité du sentier primitif de la foi, chemin *très simple*, car le croyant suit l'ordre de Dieu dans une humble dépendance de sa Parole, et la victoire est à lui. Ainsi en fut-il autour de Jéricho. Devant Haï, la même puissance qui avait fait tomber les murs de la ville maudite, se trouve bien avec Israël; elle n'a pas changé, mais l'armée doit faire des manoeuvres; elle se sépare en deux corps, cinq mille hommes se mettent en embuscade, le reste du peuple attire les défenseurs de Haï hors de leur forteresse.

Au chapitre 7, les espions avaient dit dans leur rapport: «Ils sont peu de gens; que deux ou trois mille hommes y montent». Et maintenant, il fallait que trente mille hommes forts et vaillants choisis d'entre eux, montassent contre Haï. Quelle humiliation! comme cela rabaisait Israël dans sa propre estime! Il fallait monter de nuit; les uns devaient se cacher, les autres feindre de fuir devant l'ennemi. Comment se glorifier?

Mais on me dira: Vous nous avez montré qu'à Jéricho, il n'était pas question de moyens humains, et voici maintenant toutes sortes de combinaisons pour vaincre l'ennemi. Je réponds: S'il vous suffit d'employer des moyens qui mettent en lumière votre incapacité, qui impriment à l'homme le cachet de son entière faiblesse, qui l'humilient, en sorte qu'il n'ait d'autres ressources que de fuir devant l'ennemi, à la bonne heure. Mais vous le voudriez, que vous ne le pourriez pas. En réalité, cher lecteur, ce ne sont pas plus qu'à Jéricho des moyens humains; la différence est que les dispositions devant Jéricho, Dieu les avait ordonnées, afin qu'Israël connût Sa puissance, tandis qu'à Haï, il les ordonnait pour que le peuple apprit à connaître sa propre faiblesse.

Mais, je le répète, dans l'un et l'autre cas, la puissance de Dieu n'a pas changé. C'est, elle qui, devant Haï, donne la victoire à Israël; Josué était là, *Josué avec le javelot en sa main*. Sur l'ordre de l'Eternel, «Josué étendit vers la ville le javelot qui était en sa main» (verset 18). «Et Josué ne retira point sa main, laquelle il avait élevée en haut avec le javelot, qu'on n'eût entièrement défait, à la façon de l'interdit, tous les habitants de Haï» (verset 26). Elle était restée étendue tout le long du combat!

On entend souvent répéter: «Qu'important les divisions? N'avons-nous pas tous le même but? Ne combattons-nous pas tous pour le même Seigneur, quoique sous des drapeaux différents?» Est-ce donc ce que nous enseignent ces chapitres? Non; une grande vérité y domine. *Le peuple n'est qu'un*; un dans sa victoire, un dans sa faute, un dans sa défaite, un dans le jugement du mal, un dans sa restauration. Les pauvres enfants de Dieu sont dispersés et divisés, et ils se contentent de dire: «Qu'est-ce que cela fait?» Frères, dans quel but Christ

est-il donc mort? N'est-ce pas «pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés?» (Jean 11: 52). Est-ce Dieu qui les disperse, après les avoir rassemblés? Non, c'est *le loup* qui disperse les brebis (Jean 10: 12). Et nous dirions: Qu'importe...?

La *diversité* n'est pas la division; mais elle se montre *dans l'unité*. L'embuscade prend Haï et y met le feu. Les vingt-cinq mille hommes fuient devant l'ennemi, puis se retournent contre lui avertis par la fumée de la ville. Au moment où ils combattent, l'embuscade sort de la ville pour prendre part à la bataille (verset 22), puis tous ensemble se tournent vers Haï et la frappent au tranchant de l'épée (verset 24). Il y a donc diversité d'action et de service, mais c'est une action commune. Le corps est un; les diverses parties sont reliées ensemble, et *ce qui les relie, c'est Josué avec son javelot*. Si l'on ne tient pas compte de cette unité, on est défait dans la bataille.

1 Corinthiens 12, nous montre la diversité liée à l'unité dans l'Eglise. «Or il y a diversité de dons de grâce, mais le même Esprit; et il y a diversité de service, et le même Seigneur; et il y a diversité d'opérations, mais le même Dieu qui opère tout en tous» (versets 4-6). «Car de même que le corps est un, et qu'il y a plusieurs membres» (c'est la diversité dans l'unité), «mais que tous les membres du corps, quoiqu'ils soient plusieurs, sont un seul corps» (c'est l'unité dans la diversité), «ainsi aussi est le Christ». Nous sommes unis en un seul corps — le Christ — et cependant chaque enfant de Dieu a sa fonction et sa tâche, que nul ne peut remplir pour lui. A chacun est confié un service différent; je ne puis faire le vôtre, ni vous le mien.

Maintenant Israël a retrouvé la communion avec Dieu. Dans toute cette scène, la présence de Josué caractérise d'une manière très bénie toute l'activité du peuple. S'agit-il d'entrer en guerre: «Josué se leva avec tout le peuple» (verset 3). S'agit-il des préparatifs du combat: «Josué demeura cette nuit-là avec le peuple» (verset 9). S'agit-il de se mettre en marche: «Cette nuit-là Josué, s'avança dans la vallée» (verset 13). S'agit-il d'attirer l'ennemi: «Josué et tout Israël s'enfuirent par le chemin du désert» (verset 15). S'agit-il de le battre: «Josué et tout Israël... frappèrent les gens de Haï» (verset 21). S'agit-il enfin de la victoire définitive: «Josué ne retira point sa main... qu'on n'eût entièrement défait... tous les habitants de Haï» (verset 26).

La défaite de Haï eut pour effet d'apprendre aux Israélites à mieux connaître à la fois leurs propres coeurs et le caractère du Dieu qui les conduisait. Avant de considérer les résultats pratiques de cette leçon que Dieu avait donnée à son peuple en le disciplinant, je désire faire un rapprochement entre les chapitres 7 et 8 de Josué et les chapitres 20 et 21 des Juges. C'est un fait connu que la fin du livre des Juges, depuis le chapitre 17, ne suit pas l'ordre chronologique (cf. 20: 28), mais nous offre un tableau de ce qui s'est passé avant que Dieu suscitât des juges, un tableau de l'histoire d'Israël immédiatement après la mort de Josué. Le déclin avait été rapide et complet; l'idolâtrie et la corruption morale régnaient partout. Au commencement et à la fin de ces chapitres, nous trouvons cette formule: «Chacun faisait ce qui lui semblait être droit». Plus de dépendance de Dieu, de sa parole: la mesure du bien et du mal, c'était la conscience de l'homme. Chacun se dirigeait d'après sa propre conscience; la conscience était la mesure de la marche.

Ce tableau diffère-t-il beaucoup de celui de la chrétienté? Que s'est-il passé après le départ des apôtres? Le déclin a-t-il été moins subit, moins complet? Sans parler des principes corrompus du papisme, la chrétienté protestante éclairée, met-elle en avant la Parole, ou bien la conscience, comme règle de conduite? Prêche-t-elle la soumission à la parole de Dieu, ou bien la liberté de conscience est-elle son mot d'ordre? Et quel est le résultat, lorsque l'on prend sa conscience pour guide? La confusion la plus absolue. Chacun ne tarde pas à se conduire d'après son propre jugement. Mais un péché horrible avait eu lieu à Guibha. Ce n'est pas l'interdit, la faute cachée, comme en [Josué 7](#); c'est un péché commis à la face de Dieu et des hommes. Le misérable Lévitte publie lui-même sa honte, il n'est pas une des tribus d'Israël qui n'en soit instruite (19: 29). Qu'est-ce que le peuple va faire? Eh bien! comme pour le péché d'Hacan, Dieu se servira du péché de Guibha pour mettre à nu l'état moral d'Israël, pour l'humilier et réveiller chez lui la conscience de ce qui est dû à Dieu. Seulement ici, l'état moral des tribus est beaucoup plus bas et plus grave qu'il ne l'était devant Haï. Ils sont indignés, mais du tort qui leur a été fait; la pensée du tort fait à Dieu est absolument absente de leur esprit. Ils parlent de la «turpitude que Guibha a commise en Israël», de la «méchante action que l'on a commise parmi ceux» de la tribu de Benjamin; mais pas le moindre mot de la honte jetée sur le nom de l'Eternel. Comme cela prouve le déclin, et qu'elle est différente la parole de Phinéas aux deux tribus et demie (Josué 22: 16): «Quel est ce crime que vous avez commis contre le Dieu d'Israël?»

A ce premier symptôme du déclin s'en lie un second; ils avaient abandonné ce qu'on pourrait appeler le *premier amour*. Le Seigneur n'était plus devant les yeux, l'affection pour lui avait diminué, et par conséquent aussi l'affection pour ce qui était né de lui. Ils oublient que Benjamin est *leur frère*. «Qui est-ce d'entre nous qui montera le premier pour faire la guerre *aux enfants de Benjamin*?» (verset 18). Ces derniers, de leur côté, «ne voulurent point écouter la voix de *leurs frères*, les enfants d'Israël» (verset 13).

Un troisième symptôme, c'est *l'oubli de l'unité du peuple*. Remarquez que les onze tribus formaient en apparence une unité magnifique; elle était *presque* aussi belle que lorsque Israël se purifia d'Hacan et fut restauré devant Haï. Ah! cependant ce n'était plus l'unité de Dieu! Le peuple avait beau être «assemblé, comme si ce n'eût été qu'un seul homme» (verset 1), ou «se lever, comme si ce n'eût été qu'un seul homme» (verset 8), ou s'unir contre Guibha, «comme s'ils n'eussent été qu'un seul homme» (verset 11), Benjamin manquait à l'unité d'Israël, et Dieu n'en reconnaît qu'une. Bien-aimés, ces anneaux du déclin se rivent l'un à l'autre: oubli de la présence de Dieu, abandon du premier amour, mépris de l'unité, malgré les meilleures apparences.

Benjamin n'était-il donc pas coupable? Oui, infiniment coupable. On voit chez lui, dès le début, le parti pris de ne pas juger le mal. Averti d'un crime patent, aussi bien que les autres tribus (19: 29), ayant connaissance que l'assemblée des enfants d'Israël était en voie de juger le mal, averti enfin, bien que ce fût dans un esprit charnel, qu'il eût à s'en purifier, il se refuse à tout devoir. Il renie l'unité d'Israël en établissant le principe de l'indépendance, et loin de se purifier du crime de Guibha, il s'y associe avec l'inutile et misérable semblant de faire une

différence (verset 15). Benjamin devait être jugé, mais l'état du peuple tout entier était si mauvais, qu'il rendait le jugement impossible selon Dieu et qu'il lui fallait passer lui-même par le crible, avant de pouvoir réellement se purifier du crime de Guibha. Qu'aurait dû faire Israël, s'il avait eu un sens droit des choses? S'humilier d'abord en présence de l'Eternel, consulter l'Eternel, et puis agir. Au lieu de cela, que font-ils? Ils commencent par *se consulter*, pauvre résultat de l'oubli de la présence de Dieu; ils prennent des mesures; ils décident très scripturairement «d'ôter le mal du milieu d'Israël», mais en oubliant complètement qu'eux-mêmes sont atteints par le mal, que Benjamin, c'est eux-mêmes. Après avoir pris tous leurs arrangements, et dénombré leurs guerriers, «ils montèrent à la maison de Dieu et *consultèrent Dieu*» (verset 18). C'est, hélas! l'esprit du déclin; c'est ce que l'on trouve partout dans la chrétienté, et souvent chez de chers enfants de Dieu, ce que même généralement on érige en principe. Nous nous proposons quelque chose qui semble bon, puis au moment de l'exécution de nos plans, souvent *après* avoir tout arrangé, nous demandons à Dieu de nous bénir.

Le résultat de cet oubli complet des principes divins, c'est que, dans la première journée, vingt-deux mille hommes d'Israël sont mis par terre. Alors les enfants d'Israël remontent vers l'Eternel en pleurant; c'est la *douleur*, et non plus l'indignation charnelle, qui remplit leurs coeurs. Ils appellent Benjamin *leur frère*. L'amour perdu, l'esprit de solidarité, se réveille. Puis ils se rangent encore en bataille et perdent dix-huit mille hommes. Pourquoi cette seconde défaite? Dieu, dans sa bonté, voulait produire un résultat complet. La douleur n'était pas tout, ni la proclamation des liens qui les unissaient; il fallait un jugement complet de soi-même, la repentance devant Dieu; il fallait remonter le chemin du déclin jusqu'à retrouver la présence de l'Eternel et sa communion perdue. Aussi est-il dit: «Alors tous les enfants d'Israël, et tout le peuple, montèrent et vinrent à la maison du Dieu Fort, et y pleurèrent, et se *tinrent* là devant l'Eternel et *jeûnèrent* ce jour-là jusqu'au soir, et *offrirent* des holocaustes et des sacrifices de prospérités devant l'Eternel» (verset 26). Désormais, nous voyons se dérouler une scène qui offre une très grande analogie avec celle de Haï. Il faut qu'Israël mette une embuscade (verset 29), fuie devant Benjamin (verset 32), que trente hommes encore, après toutes leurs pertes, soient blessés à mort; que le feu soit mis dans la ville pour servir de signal. Israël, entièrement jugé, et rentré en communion avec Dieu, peut désormais rencontrer le pénible devoir de juger le profane Benjamin; mais alors que de sanglots, que de larmes, à la suite de la victoire! (21: 2). Comme elle était différente cette scène, de celle de Jéricho, où «le peuple jetant un grand cri de joie, la muraille tomba sous soi!» (Josué 6: 20). C'est qu'il s'agissait ici de leurs frères, d'une tribu presque retranchée par le jugement. Après cela Dieu, dans sa grâce, et au milieu de bien des complications amenées par la hâte charnelle des décisions premières d'Israël, Dieu, dis-je, rétablit le grappillage de Benjamin.

Mais il est un parti dans l'assemblée d'Israël, qui est traité plus sévèrement par le peuple restauré que ne le fut Benjamin lui-même. Jabès de Galaad n'était pas venu au camp, à l'assemblée (21: 8). C'était une indifférence hautement proclamée, une *neutralité* qui ne tenait aucun compte du mal, bien pire encore que la *colère charnelle* avec laquelle Benjamin

s'était révolté, en méprisant une décision de l'assemblée, et qui lui avait fait prendre les armes contre ses frères, en s'associant au mal. Jabès dut être exterminé à la façon de l'interdit.

Résultats de la discipline

Revenons à Josué et au peuple. Israël venait d'apprendre, dans le sentier de l'humiliation, qu'il ne pouvait avoir aucune confiance en lui-même. Cette expérience porte immédiatement ses fruits. Que ce soit désormais la Parole qui dirige le peuple! Pour éviter de nouvelles chutes, il n'a qu'à se confier en ce guide parfait. Les versets 27-35 nous montrent Josué et le peuple *obéissant* au commandement de l'Eternel (versets 27, 31, 33, 35), et *dépendant* de ce qui est écrit au livre de la loi (versets 31, 34). L'humiliation a pour effet de rappeler au coeur d'Israël et de son conducteur les prescriptions du chapitre 27 du Deutéronome. Bien plus, le supplice du roi de Haï montre que les détails de la conduite de Josué sont formés sur la Parole: «Comme le soleil se couchait, Josué fit commandement qu'on descendit de la potence son corps mort» (Cf. Deutéronome 21: 22, 23). Pour l'homme, ce détail serait sans importance, mais un coeur nourri de la Parole ne pouvait le négliger. L'eût-il négligé, Josué serait retombé dans la même faute qui avait appelé le châtement sur le peuple; il n'aurait pas tenu compte de la *sainteté* de Dieu. «Son corps mort», est-il dit en Deutéronome 21: 23, «ne demeurera point la nuit sur le bois, car celui qui est pendu est malédiction de Dieu; c'est pourquoi tu ne *souilleras* point la terre que l'Eternel, ton Dieu, te donne en héritage». Et encore (Nombres 35: 34): «Vous ne souillerez donc point le pays où vous allez demeurer, et *au milieu duquel j'habiterai*; car je suis l'Eternel qui habite au milieu des enfants d'Israël». En un mot, le Dieu saint ne pouvait demeurer avec la souillure, leçon bénie, enseignée à Josué par le chef de l'armée devant Jéricho, apprise au milieu des larmes en la vallée de Hacor, et librement réalisée au jour de la victoire par une conscience exercée à l'école de Dieu.

Le jugement du roi de Haï nous présente encore une autre leçon. Ce n'est pas sans motif que Deutéronome 21: 18-23, relie sans interruption les deux faits contenus dans les chapitres 7 et 8 de Josué, le retranchement du méchant et le jugement de l'ennemi. Pratiquement, il en est toujours ainsi. Il faut que l'assemblée ôte le mal du milieu d'elle, avant de pouvoir combattre et réduire au silence le mal du dehors. Si le mal est toléré dans l'assemblée, vous ne trouverez jamais cette décision et cette fermeté qui traitent l'ennemi sans transiger, comme un ennemi, en le mettant d'emblée à la seule place que Dieu lui assigne, et dont il est dit: «Celui qui est pendu est malédiction de Dieu».

Enfin, j'ai été frappé d'une autre coïncidence dans les versets de Josué que nous étudions. La potence du roi de Haï était la place du jugement et de la malédiction de l'ennemi d'Israël. Mais voici le peuple obligé de se tenir lui-même sur la montagne de Hébal, où la malédiction de Dieu est prononcée sur lui! Cette conclusion terrible de la loi, à laquelle Israël ne pouvait échapper, Dieu l'a réduite à néant par la croix de Christ (*).

(*) Notons que *l'autel* ordonné pour cette circonstance fut établi sur la montagne de Hébal, non sur celle de Guérizim. L'autel sur Hébal faisait, pour ainsi dire, contrepoids en grâce à la malédiction.

La malédiction prononcée en Hébal sur l'homme responsable, Christ l'a portée sur la croix pour nous en racheter. Sur la potence de Haï, Israël pouvait voir, en type, l'ennemi par excellence, le diable, défait et anéanti, et c'est ce que nous avons dans la croix de Christ, mais nous pouvons y voir aussi, comme nous venons de le remarquer, toute la malédiction qui pesait sur nous en Hébal, passée à tout jamais dans la réalité du jugement de Celui qui a pris cette place pour nous. En Galates 3: 10, 13, nous retrouvons la même relation bénie entre Hébal et la croix: «Car il est écrit (Deutéronome 27: 26): Maudit est quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui sont écrites dans le livre de la loi pour les faire». Ces paroles terminaient les malédictions de Hébal, mais l'apôtre ajoute: «Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous, car il est écrit: Maudit est quiconque est pendu au bois». Voilà le supplice de Haï.

Autre résultat de la discipline. Israël humilié est en état de rendre culte. «Alors Josué bâtit un autel à l'Eternel, le Dieu d'Israël, sur la montagne de Hébal... et ils offrirent dessus des holocaustes à l'Eternel et sacrifièrent des sacrifices de prospérités». Il en est de même pour nous: sans le jugement de nous-mêmes, pas de communion; sans communion, pas de culte. L'autel en Hébal était la provision en grâce pour la malédiction que la loi prononce sur les transgresseurs. A l'autel, nous trouvons la propitiation, base de tout culte vrai, mais ici, en présence d'un peuple menacé de malédiction, s'il n'obéit. Notre culte à nous, a la croix pour point de départ et pour centre, la croix qui a mis fin à notre malédiction et ne fait rayonner sur nous que la pleine lumière de la grâce divine.

Mais cette grâce elle-même n'affaiblit point la responsabilité des chers enfants de Dieu. Il est des conditions sous lesquelles on prend possession du pays. Un double de la loi de Moïse devait être écrit sur de grandes pierres dressées et enduites de chaux (Deutéronome 27: 2, 3; Josué 8: 32). Cette même loi fut lue tout haut «devant toute l'assemblée d'Israël» (verset 35). N'oublions pas que Jésus Christ est à la fois pour nous Sauveur et Seigneur, Celui qui nous a fait grâce et Celui qui a tous les droits sur nous. La connaissance de sa grâce remplit nos bouches de louanges dans le culte; le sentiment de notre responsabilité nous engage à poursuivre dans la sainteté et la vérité, à combattre le bon combat, à prendre possession du bon pays de la promesse!

Chapitre 9

Le piège de Gabaon

A mesure que nous avançons dans l'étude de nos chapitres, nous apprenons à connaître l'ennemi sous de nouveaux aspects. Satan sait faire la guerre; il sait disposer des batteries, attaquer de face, écraser sous le nombre, mais aussi il sait user de détours, tromper par des ruses, attirer dans le piège. Jéricho était l'obstacle qui tombe devant la foi; mais Satan ne se décourage pas; il s'adresse, comme nous l'avons vu, aux convoitises, et l'interdit entre dans le camp d'Israël; il occupe les âmes de leur victoire, et la confiance en soi s'empare du cœur. Israël oublie l'armure complète de Dieu, et va se jeter de lui-même dans les filets de l'ennemi. Mais cette victoire de Satan est l'école de Dieu pour les justes. Ils laissent de leur confiance en

eux-mêmes, comprennent ce qu'exige la sainteté de Dieu, cherchent dans la Parole leur sauvegarde, arrivent enfin au sentiment de leur responsabilité, qu'ils avaient, semble-t-il, bien peu connue auparavant.

Au chapitre 9, nous trouvons plus spécialement «les artifices du diable», et c'est contre eux que la Parole nous prémunit expressément. Pour tenir ferme, il nous faut être revêtus «de toute l'armure de Dieu; être fortifiés dans le Seigneur et dans la puissance de sa force». L'épître aux Ephésiens, comme les premiers chapitres de Josué, nous présente la puissance de Dieu sous des faces diverses. Au chapitre 1: 19, *sa puissance envers nous* correspond à ce que nous trouvons en type dans le passage du Jourdain. Au chapitre 3: 16, 20, *sa puissance en nous* correspond à la table divine de Josué 5. Enfin, au chapitre 6: 10, nous trouvons sa *puissance avec nous* et toutes les pièces de l'armure, correspondant au conflit avec la puissance du mal, tel que les chapitres suivants de Josué nous le présentent. Nous avons déjà vu quels vases Dieu emploie pour se glorifier dans ce combat. Ce sont des êtres si faibles qu'ils ne peuvent absolument que dépendre de Lui. J'ai dit souvent que Dieu prend deux sortes d'instruments pour accomplir son oeuvre: d'abord des instruments sans aucune valeur propre: Dieu a choisi les choses folles, faibles, viles de ce monde, et celles qui sont méprisées, et celles *qui ne sont pas* (1 Corinthiens 1: 27, 28). Peut-on accentuer davantage le néant des êtres que Dieu daigne employer? Mais Dieu prend aussi des instruments de grande valeur aux yeux des hommes et à leurs propres yeux. Saul de Tarse était un homme considéré, instruit, religieux, énergique, consciencieux;... en apparence il ne lui manquait rien pour que Dieu pût l'utiliser. Eh bien! Dieu le saisit, le jette sur le chemin de Damas et brise le vase en morceaux, pour ainsi dire. Alors il dit: Je puis l'employer maintenant.

La conscience de notre nullité comme instruments, nous tient dans une dépendance continue de la main qui se sert de nous; et c'est le chemin de la puissance. Il en fut ainsi devant Jéricho; mais le peuple avait encore à apprendre que, *sans la dépendance*, il devenait la proie de Satan. En terminant la description des pièces de l'armure, l'apôtre ajoute (Ephésiens 6: 18): «Priant par *toutes sortes* de prières et de supplications en *tout* temps, par l'Esprit, et veillant à cela avec *toute* persévérance». La prière est l'expression de la dépendance; la prière continue, persévérante, exprime une dépendance habituelle. Or la faute capitale des Israélites, au chapitre 9, c'est «*qu'ils ne consultèrent point la bouche de l'Eternel*» (verset 14). Nous avons vu, à la fin du chapitre précédent, quelle importance la Parole avait reprise à leurs yeux; mais voici qu'ils oublient de parler à Dieu pour entrer en communion avec lui au sujet de ses pensées. Remarquez comment Satan réussit à leur faire perdre le sentiment de leur dépendance. Il les intimide par un spectacle effrayant: l'inimitié du monde, une confédération de rois assemblés pour la guerre (versets 1, 2). Il commence par arrêter leurs yeux sur cette puissance formidable prête à les écraser, puis, sans transition, pour ainsi dire, il leur offre *sa* ressource: les habitants de Gabaon viennent au camp de Guilgal. Israël n'y était pas préparé; il n'avait pas toute l'armure de Dieu. Ceux qui conduisaient le peuple ne se rendirent pas compte de ce que les simples entrevirent, au moins pour un moment (*). Il en est souvent ainsi; l'humilité va avec l'oeil simple et c'est à celui-ci

qu'appartient la vraie intelligence selon Dieu. «Traitez *alliance* avec nous», disent les Gabaonites. Quelle bonne occasion pour Israël! «Vous avez l'ennemi devant vous», leur souffle Satan, «voici un excellent moyen de le vaincre». Ces gens venaient avec toutes sortes de bonnes intentions, recherchant l'alliance du peuple de Dieu et reconnaissant hautement sa suprématie morale et spirituelle. «Nous sommes tes serviteurs», disent-ils à Josué (verset 8), chose bien faite pour le disposer favorablement. Enfin ils proclamaient la puissance du Dieu d'Israël, et ce qu'il avait fait en Egypte et au désert. Pas un mot, il est vrai, de ce qu'il avait fait en Canaan; Satan se trahirait s'il venait à parler des lieux célestes et de leurs combats. Vous le voyez, les Gabaonites ont un caractère des plus marqués, des convictions religieuses accentuées. Oui, mais ils sont des Cananéens déguisés, le monde sous les dehors de la piété, *le monde religieux*. Israël avait été gardé jusque-là de rechercher aucun secours humain, mais comment résister à ceux qui professent avoir le même but, les mêmes aspirations? Une alliance n'est-elle pas une chose légitime? Nous reconnaissons l'Eternel comme vous; vos serviteurs pourront vous donner leur concours au besoin. — Ah! comme les enfants d'Israël se doutaient peu, en ce moment, que les Gabaonites étaient ces mêmes Cananéens qu'ils étaient appelés à exterminer du pays de la promesse! Ils tombent dans les filets de l'ennemi; ils avaient négligé de consulter l'Eternel; ils prennent, en signe de communion, des provisions de ces hommes (**). L'alliance est conclue; *le monde est introduit au milieu de l'assemblée d'Israël*. Quel artifice diabolique! Satan offre au peuple un moyen de vaincre l'ennemi, le monde, et ce moyen, c'est d'introduire le monde dans le camp! Satan se proposant pour se vaincre lui-même! Il savait bien que, du moment que la porte serait ouverte à cet élément, toute autre entreprise lui serait facile.

(*) Lisez aux versets 6 et 7: «Les *hommes* d'Israël», au lieu de: «les *principaux* d'Israël».

(**) Lisez au verset 14: «Les hommes donc (d'Israël) prirent de leurs provisions».

Ces choses ne nous rappellent-elles pas l'histoire de l'Eglise? Les âmes des chrétiens étaient déjà séduites, du temps des apôtres, par les beaux semblants d'une religion terrestre et mondaine, qui cherchait à pénétrer et faisait perdre de vue la position, les intérêts, le but céleste, et entraînait les coeurs vers l'alliance avec un monde qui avait crucifié Christ. Satan a gagné la partie. Il dresse son trône au milieu de l'Eglise, et l'apôtre a dû dire à la fin: «Parmi vous, là où Satan habite» (Apocalypse 2: 13). Désormais, hélas! le combat n'est plus seulement avec les ennemis du dehors; il s'agit de tenir contre la puissance du mal dans l'Eglise. Mais la grâce de Dieu est avec Israël; et si ce chapitre nous montre l'entrée du mal dans l'assemblée, nous n'en voyons pas le développement. Dieu nous délivre de certaines conséquences de notre péché, et en laisse subsister d'autres. Le peuple de Dieu eut à faire cette triste expérience, que les Gabaonites devaient rester au milieu d'eux, comme un témoignage perpétuel de leur faute. Après avoir commencé à murmurer contre les principaux, les enfants d'Israël sont amenés à une appréciation plus juste de leur devoir. Ils n'avaient qu'une chose à faire: supporter parmi eux les Gabaonites, mais en les maintenant à la place de la malédiction. «Vous êtes *maudits*», leur dit Josué (verset 23). Israël ne pouvait les considérer que comme une race maudite.

Le jugement du roi de Haï était prononcé sur eux, non pas exécuté, et en attendant ils n'étaient préservés que par le nom de l'Eternel. Israël ne pouvait les toucher; il devait supporter son humiliation, mais en évitant désormais toute communion avec ceux qu'il laissait sous le poids de la malédiction divine.

Il en est de même pour nous dans l'Eglise; nous avons à subir les conséquences de notre infidélité, l'humiliation du mal qui est entré dans la maison de Dieu. Mais si nous sommes fidèles, tout en supportant ces conséquences, nous pourrions distinguer ce qui est de Dieu, de ce qui porte seulement son nom. C'est la Parole qui distingue le mélange et nous le révèle, et la foi laisse le monde religieux sous la malédiction, tout en usant de grâce à son égard.

En 2 Samuel 21, nous trouvons la fin de l'histoire des Gabaonites. Nous y voyons clairement que le but de Dieu n'était nullement de les ôter de la place qu'ils avaient usurpée dans l'assemblée d'Israël. Saül, animé d'un zèle ardent pour l'assemblée, mais nullement pour Dieu, car il demeurait étranger à ses pensées, les avait exterminés. Des années se passent, et voici qu'une plaie fond tout à coup sur Israël. David recherche la face de l'Eternel et s'enquiert de la cause de cette calamité. «C'est», lui est-il répondu, «à cause de Saül et de sa maison sanguinaire, parce qu'il a fait mourir les Gabaonites». La chair qui a introduit le mal, n'a rien de plus pressé que de s'en débarrasser. Le chemin de Dieu est tout autre; il faut que ses enfants sentent le mal, et c'est ainsi que se manifeste leur communion avec Lui dans un jour mauvais. En Ezéchiel 9: 4, l'Eternel ordonne à l'ange de marquer au front les hommes qui gémissent et qui soupirent à cause de toutes les abominations qui se commettent au dedans de Jérusalem. Ceux qui *sentaient le mal* étaient expressément abrités du destructeur.

Chers lecteurs, il en est de même pour nous, en ces jours de la fin. Il ne s'agit pas de prendre l'épée et d'exterminer le mal, mais de gémir et de soupirer, et de dire: «Le mal est mien». Nous ne pouvons purifier la place; il ne nous reste qu'à nous humilier, tout en nous purifiant *nous-mêmes* des vases à déshonneur. Voilà ce qu'un chrétien mondain n'apprend jamais; la présence du monde dans l'Eglise ne l'humilie pas; il la défend; il estime qu'il est impossible de distinguer les Gabaonites des enfants d'Israël, et bien loin de les prononcer maudits, de ne leur reconnaître aucune part à l'heureuse liberté des enfants de Dieu et de les déclarer étrangers à son peuple (cf. Deutéronome 29: 11), il serait plutôt tenté de se faire leur serviteur et de couper le bois pour la maison de leur Dieu.

Les sept fils de Saül furent mis en croix et devinrent eux-mêmes malédiction à cause de cet acte sanguinaire qui prétendait purifier l'assemblée en exterminant les Gabaonites. Combien l'histoire de l'Eglise n'offre-t-elle pas de cas semblables? L'extermination des hérétiques vrais ou supposés n'était autre que le crime de Saül. Le crime sera jugé sur ceux qui l'ont commis.

Que Dieu nous donne de dépendre continuellement de lui, afin de pouvoir résister aux embûches du diable. Ce chapitre ne nous donne qu'une de ses ruses, mais si nous avons l'oeil ouvert, nous nous apercevrons que tous ses artifices ont pour but de nous faire perdre de vue

les choses célestes et de rabaisser notre christianisme à n'être plus que ce que le monde peut partager avec nous.

Chapitre 10

La victoire de Gabaon

Avant d'entrer dans ce nouveau sujet, je désire faire une ou deux remarques incidentes. Plus je repasse ces premiers chapitres de Josué, plus je suis frappé du rôle que Satan y joue. Il a des combinaisons de circonstances pour atteindre son but; par elles, il mène les hommes sans qu'ils s'en doutent; il leur souffle des résolutions qu'ils croient prises par leur libre arbitre, et, trop souvent hélas! il arrive à son but, en employant même des enfants de Dieu qui ont eu la folie de l'écouter. Au milieu de toute cette formidable activité, *il se cache*, et aucun symptôme extraordinaire ne laisse même soupçonner sa présence; si peu apparente, en somme, que le monde nie même l'existence de Satan. Qu'a-t-il à faire avec des circonstances si naturelles, avec les ambitions, les disputes, les combats de deux peuples?

Puis, après tout, qui a raison dans cette lutte? De quel côté est le bon droit? Quel est l'agresseur? Où trouve-t-on l'esprit de cruauté, d'extermination et les embûches? Pesons les faits, soyons équitables, décidons... J'écoute, je pèse et *me décide* pour les Cananéens contre Israël, pour Satan contre Dieu. L'ennemi a réussi, par les faits eux-mêmes, à *me cacher Dieu*. La Parole fait exactement le contraire; elle *me révèle Dieu*, me le fait connaître dans sa plénitude en Christ. Il apporte dans sa personne la bonté, la vérité, la lumière, la justice, la sainteté parfaites; aussitôt Satan est mis à nu; ses desseins, ses ruses sont exposés au grand jour; l'âme, connaissant Dieu, n'a plus de difficultés pour juger du bien et du mal dans ce monde; la lumière manifeste toutes choses.

Mais Satan ne se tient pas pour battu. Il s'attaque pour tromper les âmes à ceux mêmes qui mettent Dieu en avant et sont les porteurs de son témoignage. Après avoir fait chez eux son oeuvre corruptrice, il dit: Ces gens sont-ils donc meilleurs que les autres? Ils parlent de séparation: voyez Acan, les Gabaonites; d'humilité: voyez leur confiance en eux-mêmes, leur orgueil spirituel. Ces arguments trouvent accès dans les âmes, et l'ennemi réussit à leur faire *rejeter Dieu*.

Une autre remarque se rattache à celle-ci. Satan a deux grands moyens pour corrompre les enfants de Dieu. Le premier, c'est l'interdit, *le monde introduit dans le coeur*. Mais ce mal étant jugé, et le coeur humilié, l'ennemi ne se tient pas pour battu. Son second moyen, c'est l'alliance avec Gabaon, *le monde introduit dans la marche*. Dans toute notre carrière chrétienne, nous avons à nous garder de ces deux embûches, et toujours de nouveau cette double question se pose: le Seigneur suffit-il à mon coeur, ou chercherai-je l'attraction des choses que le monde me propose? Y a-t-il moyen pour nous de rester chrétiens, *rien* que chrétiens dans notre marche, d'être complètement séparés du monde, même du monde religieux, de ne pas lui donner la main, de n'entrer dans aucune association quelconque avec lui? Avec ces deux pièges, Satan a parfaitement réussi à entraîner les rachetés et y réussit

encore chaque jour. L'Eglise a commencé par l'interdit; l'histoire d'Ananias et de Sapphira est celle de sa première chute — ensuite, elle est entrée en alliance avec le monde. Pour ne parler que des principes de cette alliance, ils se montraient déjà du vivant de l'apôtre. Ce dernier les dénonce dans la première épître aux Corinthiens. Ils auraient aimé à attirer les sages pour faire triompher le christianisme; leurs motifs étaient les motifs du monde; ils étaient charnels. Tels sont les principes de Gabaon au milieu de l'assemblée de Dieu.

Israël a reconnu sa faute de Gabaon, l'a confessée par ses actes; il en porte l'humiliation permanente, et, comme nous l'avons vu, il est approuvé de Dieu en cela. Mais Satan n'est pas au bout de ses artifices. Une nouvelle confédération de rois s'organise, dirigée cette fois *contre Gabaon* et non pas contre Israël. Les Gabaonites envoient vers Josué à Guilgal, en disant: «Ne retire point tes mains de tes serviteurs». Israël montera-t-il? Quoiqu'il fasse, il est environné de dangers. Ne pas monter, laisser exterminer Gabaon par d'autres, c'est un excellent moyen de se débarrasser des conséquences de sa faute; mais que devient l'humiliation? Où serait là droiture envers Dieu et envers les hommes? Monter, c'est avoir l'air d'accepter définitivement l'alliance avec le monde. Satan est coutumier de pareils dilemmes. Que de fois il les a mis en travers du chemin de l'homme qui fut parfait en toutes choses! Comment nous tirer de la difficulté? Par la simple dépendance de Dieu réalisée à l'école de Guilgal. La leçon du piège de Gabaon est apprise, Satan est déjoué.

Toutefois, nous en avons déjà parlé au courant de ces chapitres, le fait seul d'être à Guilgal ne préserve pas Israël. Les Gabaonites avaient trouvé Josué et les hommes d'Israël au camp de Guilgal (9: 6), lorsqu'ils étaient montés pour leur tendre le piège dont nous avons vu le résultat. Ce qui manque souvent, c'est l'application pratique de la croix de Christ à tous les détails de leur vie dans la chair. «Mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre». Il faut, non seulement se tenir à Guilgal (verset 6), mais monter de Guilgal (verset 7) et retourner à Guilgal (verset 15). La circoncision et Guilgal sont deux choses inséparables. La première ne suffit pas à elle seule pour nous garantir de chutes; Guilgal, sans la circoncision, ne serait bon qu'à faire des moines, car l'homme naturel lui-même peut s'y complaire pour se glorifier (Colossiens 2: 20-23).

Mais, comme nous l'avons dit, ce jugement de soi produit la dépendance qui se montre dans d'heureuses communications avec Dieu, lesquelles l'âme n'avait jamais connues auparavant à ce degré. L'Eternel parle à Josué (verset 8); Josué parle à l'Eternel (verset 12), et l'Eternel lui répond (verset 14). L'encouragement, la puissance et la victoire, sont les fruits bénis de cette dépendance qui tient notre âme en relation habituelle avec lui. Ah! maintenant, l'Eternel n'était plus obligé de prendre parti contre eux, comme à Haï, et pouvait combattre pour eux (versets 11-14). Aussi les voyons-nous remporter la victoire la plus signalée que la Parole ait jamais enregistrée. «Il n'y eut point de jour semblable à celui-là, devant ni après» (verset 14), un jour qui dura vingt-quatre heures, afin de permettre au peuple de glaner jusqu'au dernier fruit de sa victoire. Le Dieu de la terre et du ciel, le Dieu de toute la création, déclare hautement ainsi, qu'Israël est l'objet de sa faveur spéciale: ce peuple battu devant Haï, trompé par Gabaon, et duquel la conduite aurait pu lasser la patience même de Dieu, mais un

peuple jugé, humilié, aux coeurs brisés, que «Dieu ne méprise point». Et ce Dieu «exauce la voix d'un homme». Chers lecteurs, nous sommes tous dans cette même condition. Si faible qu'on soit, on peut s'adresser à lui par l'Esprit de Christ et monter jusqu'aux suprêmes demandes. Rien n'était trop élevé pour Josué; il connaissait le coeur de l'Eternel et savait quelle place y tenait son peuple; il pouvait demander qu'il mit les cieus, le soleil et la lune, au service de ses bien-aimés!

Dès lors Israël marche de victoire en victoire; point d'arrêt (verset 19); il faut défaire les ennemis jusqu'au dernier. Les cinq rois sont pris et pendus à cinq potences; une expérience précédente aide Josué à discerner son chemin, parce qu'elle a été faite avec Dieu. Josué a l'*habitude* de ce qui convient à la sainteté de Dieu (versets 26, 27). Rempli de courage par la parole de Dieu (verset 8), il encourage lui-même le peuple (verset 25); Makkéda, Libna, Lakis, Guézer, Héglon, Hébron, Débir, sont leurs étapes victorieuses; ils prennent possession de leur héritage, et puis «ils s'en retournent au camp de Guilgal» (verset 43).

Chapitre 11

La victoire de Hatsor

Arrivés à la description du combat final qui ouvre définitivement toute la Palestine à Israël, rappelons-nous que la possession de Canaan est le grand sujet du livre de Josué, et que le pays de la promesse répond pour nous aux lieux célestes. Mais, au milieu des choses qu'ils contiennent, nous avons une possession spéciale qui est *Christ*. Nous sommes «bénis de toute bénédiction spirituelle dans les cieus célestes *en Christ*». Dieu veut que nos coeurs s'approprient les richesses de Celui dans lequel nous sommes, et qu'ils entrent dans ces choses, en sorte qu'elles deviennent nôtres. Je ne parle pas d'y entrer par l'intelligence; celle-ci peut en quelque façon les saisir, mais jamais d'une manière durable. Tout ce qui n'a pas été saisi par la foi s'écoule entre nos mains comme de l'eau. Il faut que nos affections soient à ces choses pour qu'elles soient réellement notre propriété, et avant tout, il faut un objet aux affections, car, hors de Christ, les choses célestes elles-mêmes ne rempliraient pas nos coeurs. Voilà pourquoi il est dit: «Cherchez les choses qui sont en haut, où *le Christ est assis* à la droite de Dieu».

Tel est le grand sujet du livre de Josué, mais un autre sujet s'y rapporte. Lorsque Dieu place les choses célestes devant nos âmes, Satan cherche, par tous les moyens, à nous empêcher d'en jouir. De là le combat ouvert ou caché que nous avons à soutenir, et dont l'issue est fatalement une défaite, dès que Satan réussit à détourner nos regards de Christ pour les porter sur le monde, sur «les choses de la terre», ou sur nous-mêmes. Entre les chapitres 1 et 11 du livre de Josué, vous trouvez tous ces genres d'attraction. Mais Dieu se sert de ces expériences, quand le coeur est net et droit devant lui, pour nous apprendre davantage à nous défier de nous-mêmes et à nous confier en lui, et pour nous amener finalement à prendre sur la terre cette position élevée, la seule grande, celle d'un chrétien qui marche humblement dans ce monde, ayant son coeur et ses affections dans le ciel.

Au chapitre 11, nous voyons une dernière confédération réunie à celle du chapitre 9 (celle du chapitre 10 ayant été détruite), pour constituer une armée formidable, «un grand peuple, comme le sable qui est au bord de la mer» (verset 4); Satan cherche maintenant à écraser Israël *sous le nombre*. C'est *l'inimitié* ouverte, avouée, du monde contre le peuple de Dieu. Il ne s'agit plus d'artifices, mais d'une lutte en rase campagne, et c'est ce que nous rencontrerons toujours, lorsque, dans un esprit d'humble dépendance et d'obéissance à la Parole, nous aurons déjoué les ruses de l'ennemi; il soulèvera le monde contre nous. Les hommes s'allient pour faire la guerre à Dieu, quand leur inimitié contre Dieu est à son paroxysme. D'ordinaire ils s'allient dans le but d'améliorer, de réformer le monde; de là toutes les sociétés politiques, philanthropiques, religieuses, qui veulent civiliser, instruire, moraliser leurs semblables. Combien peu les hommes, hélas! même les chrétiens, se doutent que toute cette activité, en apparence louable, n'est que l'opposition cachée contre Dieu, sa Parole et ses desseins de grâce. Dieu ne cherche pas à améliorer l'homme; il mentirait à sa Parole qui le déclare perdu sans ressource; or, si cette vérité humiliante, mais fondamentale, n'est pas acceptée, il n'est besoin ni de salut, ni de rédemption par le sang de Christ. En somme, les meilleures alliances des hommes ne sont au fond que la guerre déguisée de l'homme naturel contre Dieu. Dans notre chapitre, nous trouvons la *guerre ouverte* contre Lui, mais dans la personne de ses saints. Les temps de la fin manifesteront cette inimitié de l'homme parvenue à sa dernière maturité, lorsque le résidu fidèle d'Israël sera le point de mire du monde, ameuté par Satan contre le témoignage de Dieu. La présente confédération a un chef; un centre de ralliement, la grande ville de Hatsor qui «était la capitale de tous ces royaumes-là;» une armée innombrable, une quantité de chevaux et de chariots. Le monde entier, avec toutes ses forces est ligué contre Israël.

En principe, ces choses se répètent pour nous aujourd'hui. Il est dit que «tout ce qui est né de Dieu est *victorieux du monde*; et c'est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi» (1 Jean 5: 4). Il est dit (1 Jean 2: 14): «Vous êtes forts, et la parole de Dieu demeure en vous, et vous avez *vaincu le méchant*», c'est-à-dire le prince du monde. Nous remarquons dans ces deux passages que les armes de notre guerre sont: la foi et la Parole. C'était par la Parole que ces «jeunes gens», semblables à Christ au désert, avaient vaincu Satan. Ici la même vérité reparait. Dès la fin du chapitre 8, la parole de Dieu avait pris sa place dans le coeur et les pensées de Josué et du peuple. Au chapitre 10, ils lui gardent cette place (versets 27, 40); au chapitre 11, elle est devenue comme l'habitude de leur conduite en toutes choses. «Josué leur fit comme l'Eternel lui avait dit» (verset 9). «Il les détruisit entièrement, comme Moïse, serviteur de l'Eternel, l'avait commandé» (verset 12). Nous lisons encore: «Comme l'Eternel l'avait commandé à Moïse, son serviteur, ainsi Moïse l'avait commandé à Josué, et Josué le fit ainsi; de sorte qu'il n'omit rien de tout ce que l'Eternel avait commandé à Moïse» (verset 15). «Il les extermina, comme l'Eternel l'avait commandé à Moïse» (verset 20). Sur cela, il est à remarquer que Josué ne se contente pas d'obéir à un commandement spécial, comme on le voit au verset 9, et comme il le fit tant de fois auparavant, ni de laisser à d'autres le soin d'accomplir tout ce que Moïse avait commandé (8: 35), mais cet homme de Dieu, parvenu au terme de sa grande carrière, n'avait *rien omis de tout ce que l'Eternel avait commandé à Moïse*.

La Parole tout entière, telle qu'elle lui avait été communiquée alors, était l'objet de son attention scrupuleuse et dirigeait sa marche. Quelle puissance cela donne! Au chapitre 8, la Parole formait le coeur et les pensées de Josué; ici, cette épée de l'Esprit arme son bras. Satan ne peut rien contre elle.

Remarquez comment, à cette école de la parole de Dieu, on est enseigné à juger toutes les ressources de la puissance humaine. Ce ne sont, le fidèle le discerne, que des objets du jugement; il ne saurait qu'en faire. Selon la parole de Dieu, «il coupe les jarrets de leurs chevaux, et brûle au feu leurs chariots» (verset 9). Puis «on brûla au feu Hatsor» (versets 11, 13). La capitale du monde ne peut en aucune manière devenir un centre pour Israël. La chose reste toujours vraie, qu'il s'agisse de Hatsor, de Rome, ou de Babylone; et si Babylone n'est pas encore brûlée au feu, qu'elle soit telle pour notre esprit. Tous les principes de ce monde, ce qui le gouverne, ce qui constitue son centre d'attraction, doit être pour nous une chose jugée, à laquelle nous n'ayons aucune part, comme Israël n'en avait aucune à Hatsor. Les autres villes subsistent; Israël en pille le butin, affirmant ainsi, en accord avec la parole de Dieu, son droit à la prise de possession pleine et entière de Canaan. Mais la victoire était grande et l'action fut complète: «Ils ne laissèrent rien dans ces villes, aucune personne vivante» (verset 14). L'épée avait exercé son jugement de destruction, comme l'Eternel l'avait commandé. Au spirituel, c'est fidélité pour le croyant de mettre *l'homme* entièrement, sans merci, sous l'épée du jugement. De l'homme, rien ne doit subsister dans la terre de la promesse.

Ah! si cela durait, ce serait beau et digne de Dieu. Nous verrons bientôt que cela ne dura pas.

Les Hanakins

Satan est défait, sa dernière armée détruite, ses villes prises; que reste-t-il encore? Israël trouve sur son chemin les sujets d'effroi qui l'avaient fait tomber *au commencement*; ces Hanakins qui avaient fait fondre son coeur et l'avaient empêché de monter hardiment pour posséder le pays. Les espions disaient alors au peuple pour décrier Canaan: «Nous y avons vu aussi des géants, des enfants de Hanak, de la race des géants, et nous ne paraissions auprès d'eux que comme des sauterelles» (Nombres 13: 34). Mais quelle impression pouvaient produire les enfants de Hanak sur l'esprit de celui qui marche en avant avec la parole de Dieu? La victoire est à lui. «Josué vint et extermina les Hanakins». Et leurs villes, «des villes grandes et murées jusqu'au ciel» (Deutéronome 9: 1), «Josué les détruisit à la façon de l'interdit *avec leurs villes*» (verset 21).

Josué recevait la Parole; il comptait sur la promesse de Dieu: «L'Eternel, ton Dieu, qui passe devant toi, est un feu consumant. C'est lui qui les détruira, et c'est lui qui les abaissera devant toi» (Deutéronome 9: 3). Ah! comme nos craintes et nos frayeurs d'autrefois paraissent petites et mesquines, quand nous marchons avec Dieu. Qu'est-ce qu'un homme de «six coudées et une paume», avec une «cuirasse de 5000 sicles d'airain», devant le «Dieu souverain, créateur des cieux et de la terre, dominateur de toute la terre», devant qui toutes

choses seront abaissées, et qui abaissera toutes choses devant les siens? Le Dieu de paix brisera bientôt *Satan lui-même* sous nos pieds! (Romains 16: 20).

Chapitre 12

Enumération des rois vaincus

Avec ce chapitre, nous entrons dans la seconde partie du livre. La première, chapitres 1 à 11, nous a entretenus des victoires de Josué (type de Christ dans la puissance de l'Esprit au milieu des siens), procurant à Israël l'entrée en possession des choses promises. Dans le cours de ses victoires, l'armée de l'Eternel (et Josué lui-même, envisagé non plus comme type, mais comme homme sujet à l'infirmité) a fait sans doute bien des expériences, de sa faiblesse, et ces expériences ne peuvent manquer, du moment que nous entrons en scène comme instruments de la puissance divine. Mais le point capital présenté dans le livre de Josué, c'est la grâce donnant la victoire à Israël pour l'établir en Canaan, et non pas la responsabilité du peuple une fois établi. Ce côté de l'histoire d'Israël commence plutôt avec les Juges; aussi quel contraste entre ces deux livres! Quelle fraîcheur et quelle force dans celui de Josué, où la puissance de l'Esprit de Christ agit librement dans des vases faibles, mais remplis de cette puissance. Quel déclin soudain et complet dans les Juges, quand une génération se lève, qui n'avait pas connu Josué, et qui était livrée à sa responsabilité pour garder ce que Dieu lui avait confié! L'histoire de l'Eglise nous offre les mêmes phénomènes. Lisez la première épître aux Thessaloniciens, puis passez à la lecture des sept églises de l'Apocalypse, et vous avez la différence entre l'oeuvre parfaite, établie de Dieu au commencement, oeuvre de puissance qui répand autour d'elle tout le parfum de son origine et l'oeuvre confiée aux mains de l'homme et devenue comme telle l'objet du jugement de Dieu.

Le chapitre 11 se termine par ces mots: «Et le pays fut tranquille sans avoir guerre» (verset 23). Après la victoire, la paix; il en est toujours ainsi. Dieu ne nous donne pas seulement la victoire; il nous fait jouir de ses fruits. Si nous avons marché fidèlement sous la conduite de l'Esprit, dans le chemin du combat, nous trouvons au bout la jouissance paisible de nos biens célestes, cette récompense spirituelle de la fidélité, que nous présentent en type les chapitres qui vont nous occuper. Ce qui se réalisait pour le peuple tout entier (voyez aussi chapitre 21: 44), se réalise de même pour le croyant individuellement. Il est dit après la victoire de Caleb (chapitre 14: 15): «Et le pays fut tranquille sans avoir guerre». Bien-aimés, la lutte dans laquelle vous êtes engagés, vous décourage-t-elle? Seriez-vous tentés de jeter bas les armes? — Dites-vous: C'est trop pour moi? — N'avez-vous pas compris que la lutte a pour but de vous conduire à ce moment béni, où Dieu dira «Et le pays fut tranquille sans avoir guerre»

La seconde partie du livre (chapitre 12-24) traite du partage du pays. Après la victoire, la possession. Mais de quelle manière le peuple entrera-t-il en jouissance de son héritage? Là encore, nous le verrons bientôt, apparaît chez le peuple, à côté de la grâce de Dieu qui donne la jouissance de ses dons, la même faiblesse qu'il avait manifestée dans le combat.

Le chapitre 12 est la récapitulation des victoires d'Israël. Trente-trois rois, dont deux au delà du Jourdain, sont tombés devant le chef de l'armée de l'Éternel. Dieu tient compte à son peuple des victoires qu'il lui a données. Tout ce que la grâce a produit en nous, tout ce que la foi a conquis, le Seigneur l'attribue à la foi.

Autre vérité: il n'énumère nos victoires que lorsque le combat est terminé. Tant qu'il n'a pas atteint le but, le croyant ne doit pas être occupé de ses progrès. L'apôtre dit: «Oubliant les choses qui sont derrière». La course n'est pas le moment pour s'y arrêter; tout regard porté en arrière, tandis qu'il avait à tendre avec effort en avant, était pour l'apôtre, non seulement du temps perdu, mais une chose positivement mauvaise, en ce qu'elle divisait les pensées, les affections et le but du cœur, et empêchait le croyant de «faire une seule chose» (Philippiens 3: 13, 14).

Ah! quand le but sera atteint, il sera temps d'énumérer nos victoires, et Dieu ne nous en laissera pas le soin; lui-même les comptera. Courons, en attendant, pour atteindre Christ; combattons pour remporter le prix. La fin du combat est proche. D'autres déjà nous ont devancés. Pussions-nous dire comme eux: «J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi».

Chapitre 13

Division du pays

Je mentionnerai ce chapitre avec les chapitres 15 à 19, réservant le chapitre 14 pour sujet d'une méditation spéciale.

Tous les ennemis sont vaincus, mais tous ne sont pas exterminés. Il y en aura toujours jusqu'à la venue du Seigneur. «Le dernier ennemi qui sera aboli, c'est la mort» (1 Corinthiens 15: 26). Mais il s'agit pour Israël de les *déposséder*; tant qu'ils possèdent quelque chose, la jouissance du peuple de Dieu n'est pas complète, et de plus, ce dernier garde au milieu de lui, une occasion permanente de chute. Si l'ennemi n'est pas anéanti, il ne tardera pas à relever la tête et à séduire le peuple, s'il ne peut le combattre. Tel fut, en effet, le piège des Israélites établis en paix dans leur terre. Il est dit des deux tribus et demie: «Or les enfants d'Israël ne dépossédèrent point les Guésuriens et les Mahacathiens, mais ils ont habité parmi Israël jusqu'à ce jour» (13: 13). De Juda, il est dit: «Au reste, les enfants de Juda ne purent point déposséder les Jébusiens qui habitaient à Jérusalem; c'est pourquoi le Jébusien a demeuré avec les enfants de Juda à Jérusalem jusqu'à ce jour» (15: 63). Et d'Ephraïm: «Or ils ne dépossédèrent point les Cananéens, qui habitaient à Guézer; c'est pourquoi les Cananéens ont habité parmi Ephraïm jusqu'à ce jour, mais ils ont été tributaires et asservis» (16: 10). Enfin de Manassé: «Au reste, les enfants de Manassé ne purent point déposséder les habitants de ces villes-là; mais les Cananéens osèrent demeurer dans le même pays» (17: 12) (*). Il put y avoir, comme nous le voyons dans ces passages, plus ou moins de fidélité déployée pour rendre les Cananéens inoffensifs, mais pas une tribu ne fut à la hauteur de son appel. Qu'en résulta-t-il? Tous les principes mondains qu'Israël avait combattus, ne tardèrent pas, sous

cette influence, à pénétrer en Israël. Nous voyons dans les prophètes que les convoitises, la confiance en leurs propres forces, la recherche d'alliances avec les nations, faisaient partie de toute l'existence du peuple. Mais de plus, l'idolâtrie des Cananéens les envahit comme une gangrène, et ils finirent par se prostituer à tous les dieux des gentils. La corruption, le mensonge, l'injustice, le mépris de Dieu, la violence, la rébellion ouverte, toutes les choses, en un mot, qui constituaient «l'iniquité des Amoréens», et pour lesquelles le jugement de Dieu les avait atteints, devinrent la triste portion du peuple de Jéhovah. Enfin, Israël lui-même, chose horrible, remplace et devient, pour ainsi dire, cette armée des Cananéens que Satan menait à l'assaut contre l'Eternel — il rejette et crucifie le Christ, le Fils de Dieu.

(*) Comparez aussi Juges 1: 17-36.

L'Eternel use envers eux de longue patience; il leur envoie des appels pressants, des jugements partiels suivis de délivrances momentanées et de nouveaux appels. «Qu'y avait-il plus à faire à sa vigne qu'il ne lui ait fait?» Mais enfin le jugement définitif tombe sur eux. Ils sont transportés au delà de Babylone; ils sont dispersés parmi les nations. Mais voici une autre chose, une chose merveilleuse. Si l'homme responsable est arrivé à la fin de son histoire qui se termine par le jugement, Dieu n'est pas arrivé au bout de ses ressources. «Les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance». Pour pouvoir les bénir, Dieu les amènera à lui dans une condition toute nouvelle; il les fera participer au bienfait de la nouvelle naissance, selon ce qui est écrit: «J'ôterai de votre chair le coeur de pierre et je vous donnerai un coeur de chair». Il agira sur leurs consciences pour les ramener; il écrira ses lois dans leurs coeurs; il leur donnera la connaissance du pardon des péchés, et de la relation bénie avec lui-même dans laquelle il veut les faire entrer. Alors sont retrouvées d'une manière mille fois plus bénie toutes les bénédictions perdues. C'est ce dont Osée 14 nous offre le touchant tableau, où l'on voit qu'Israël, après être retourné à l'Eternel en lui demandant les bénédictions de la nouvelle alliance, s'écriera: «Pardonne toute iniquité, et reçois-nous favorablement, et nous te rendrons les taureaux de nos lèvres» (verset 2). Le résidu rejette toute alliance avec le monde, toute confiance dans la force de l'homme, tout faux dieu, et dans son isolement, il apprend à connaître la miséricorde de Dieu d'où dépend toute bénédiction pour lui: «L'Assyrie ne nous délivrera pas; nous ne monterons plus sur des chevaux, et nous ne dirons plus à l'ouvrage de nos mains: Vous êtes nos dieux; car l'orphelin trouvera compassion devant toi».

Remarquez encore, dans ces chapitres, les soins minutieux que prend l'Esprit de Dieu pour définir la place et les limites de chaque tribu, afin que toutes en prennent connaissance et se rendent compte exactement de leur part d'héritage. Il en est de même pour les individus maintenant. Dieu a donné à chacun de nous une place définie et une fonction dans le corps de Christ. Chaque membre de Christ est tenu d'en avoir le sens et d'agir en conséquence, afin que cette énergie de vie qui découle de la tête dans les membres, trouve dans ceux-ci des instruments bien disposés pour son oeuvre et y contribuant tous ensemble, d'une commune impulsion: «Le chef, le Christ, duquel tout le corps, bien ajusté et lié ensemble par chaque

jointure de fournissement, produit, selon l'opération de chaque partie dans sa mesure, l'accroissement du corps pour l'édification de lui-même en amour» (Ephésiens 4: 16).

La part de Lévi

Remarquez enfin la portion de la tribu de Lévi (13: 14, 33). Selon l'ordre de l'Eternel, ni Aaron (Nombres 18: 20), ni les sacrificateurs, ni toute la tribu de Lévi (Deutéronome 18: 1), ne pouvaient avoir d'héritage en Israël. Leur héritage était, d'une part, «l'Eternel, le Dieu d'Israël», de l'autre, «les sacrifices de l'Eternel, faits par feu». Il en est de même pour nous, son peuple céleste. Nous n'avons aucune part ici-bas; mais notre privilège est de nous tenir devant Dieu, de le servir; bien plus, de le posséder lui-même, d'avoir communion avec lui, dans les lieux saints, avec le Père et avec le Fils qui est auprès de lui. Mais notre part dans le Fils est aussi les «sacrifices faits par feu à l'Eternel», c'est-à-dire Christ, selon toute la perfection de son oeuvre et de sa personne devant Dieu; Christ, homme parfait, gâteau de fleur de farine, oint d'huile et couvert d'encens; Christ, victime, holocauste, sacrifice pour le péché, tout ce en quoi Dieu trouve éternellement ses délices. Nous avons communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ.

Christ, lui-même, notre modèle, le lévite sans tache, le serviteur parfait, fit les mêmes expériences bénies pendant sa carrière ici-bas. Ses yeux se portent-ils sur la terre, il dit: «L'Eternel est la part de mon héritage et de mon breuvage;» se portent-ils sur le ciel, il ajoute: «Les cordeaux me sont échus en des lieux agréables, et un très bel héritage m'a été accordé» (Psaumes 16: 5, 6).

Enfin, bien-aimés, ce qui est notre part actuelle est en même temps notre part future; pour les sacrificateurs de la tribu de Lévi, cette bénédiction se réalisera aussi, quand Israël jouira en paix de la gloire milléniale sous le règne du Messie. En parlant de ce temps béni, le prophète Ezéchiel (44: 28-30) nous dit: «Et cela leur sera pour héritage: Ce sera moi qui serai leur héritage; car vous ne leur donnerez aucune possession en Israël, et ce sera moi qui serai leur possession;» et il continue en montrant que les offrandes de l'Eternel seront leur portion dans ce temps glorieux.

Ouvrez maintenant aux chapitres 4 et 5 de l'Apocalypse. Cette scène céleste ne *nous* parle-t-elle pas des mêmes choses? La communion parfaite avec Dieu, et avec l'Agneau, sera la part de notre héritage *éternellement!*

Chapitre 14

La persévérance de Caleb

Je désire m'arrêter un peu sur ce chapitre, à cause de son importance pratique. Caleb est le type de la persévérance de la foi. Le chapitre 13 des Nombres mentionne pour la première fois son nom (verset 7), lorsque Moïse envoie du désert de Paran un homme de chaque tribu pour reconnaître le pays. Parmi ces douze hommes se trouvaient Caleb, fils de Jéphunné, et Osée, fils de Nun, que Moïse nomma Josué (versets 9, 17).

Dès ce moment on trouve le nom de Caleb si intimement lié à celui de Josué (voyez Nombres 14: 30, 38; 26: 65; 34: 17-19; Deutéronome 1: 36-38; Josué 14: 13), que l'on peut dire qu'il en est inséparable. Ils reconnaissent ensemble le pays, marchent ensemble par le désert, entrent ensemble en Canaan. Sans doute, ils sont unis par leur caractère particulier d'hommes de foi, mais je trouve une autre raison bénie à cette association que la Parole nous signale. Josué est un type de Christ, de Jésus, Sauveur, faisant entrer son peuple dans le repos du pays de la promesse, et Caleb marche en sa compagnie. Le grand nom de Josué abrite, pour ainsi dire, celui de Caleb, et lui imprime son caractère. Ces deux hommes ont une même pensée, une même foi, une même confiance, un même courage, un même point de départ, une même marche, une même persévérance, un même but. En est-il ainsi de nous, cher lecteur? Sommes-nous tellement associés à Christ, qu'on ne puisse prononcer notre nom sans le sien, et que toute notre existence tire sa valeur du fait que nous sommes devenus, par grâce, compagnons du Seigneur Jésus?

Au chapitre 13 des Nombres, les douze hommes envoyés par Moïse vinrent jusqu'à Hébron, puis passèrent de là au torrent d'Escol d'où ils rapportèrent les magnifiques produits de la terre de Canaan, pour prouver l'excellence de ce pays. Mais ce n'est pas, comme on pourrait le penser; Escol qui a captivé les yeux et le cœur de Caleb; sa foi lui a fait trouver quelque chose de mieux. Hébron, où il a mis le pied, lui est donné (chapitre 14: 9). Dès lors il portera ce nom sur son cœur pendant quarante-cinq ans, jusqu'au jour où, paraissant devant Josué, il réclamera cette «montagne de laquelle l'Eternel a parlé», cet Hébron, pour sa possession perpétuelle.

Ce lieu même ne laissait pas d'avoir une grande célébrité. Pour les yeux de la chair, à la vérité, il ne pouvait inspirer que de l'effroi. Les formidables Hanakins y demeuraient, ces géants dont le nom seul avait fait fondre le cœur du peuple. Mais, quel souvenir puissant pour l'âme de Caleb que ce lieu de la sépulture des pères. Cette place qui représentait de si grands souvenirs, devenait la récompense de cet homme de Dieu. Ce fut là qu'Abraham, le père du peuple, choisit sa résidence (Genèse 13: 18), lorsque Lot eut préféré les villes de la plaine; là qu'il bâtit un autel à l'Eternel et qu'il reçut la promesse de Dieu (Genèse 18: 1); mais Hébron est avant tout, d'une manière prééminente, la *place de la mort*. Il le fut premièrement pour Abraham. Ce fut là que Sara mourut (Genèse 23: 2), là qu'elle fut ensevelie et que fut enterré Abraham (Genèse 25: 10), puis Isaac (Genèse 35: 27-29), puis Jacob et les patriarches. Oui, Hébron est bien le lieu du sépulcre, l'endroit de la mort; la fin de *l'homme*. Mais qu'y a-t-il là qui puisse attirer? Rien, s'il s'agit de l'homme naturel; tout, s'il s'agit de la foi. Il est une place spéciale où le croyant trouve la fin de lui-même: c'est la croix de Christ. Mais encore: c'est de là que Joseph se met en route pour aller à la recherche de ses frères (Genèse 37: 14). Plus tard (Josué 21) Hébron devient une ville de refuge et la propriété des Lévites. Puis c'est le point de départ de la royauté de David (2 Samuel 2: 1-4), car c'est en vertu de sa mort que Jésus a été ressuscité et couronné de gloire, et que le diadème de la royauté sera sur sa tête. C'est enfin là que toutes les tribus d'Israël reconnaissent leur roi et viennent lui faire leur soumission. (2 Samuel 5: 1).

Cette place n'est-elle pas merveilleuse? Quelle grande série de bénédictions! Hébron, lieu de la mort, lieu de refuge, point de départ pour Israël des bénédictions, des promesses, et de la royauté et de la gloire, centre de ralliement quand la gloire est venue; et, avec tout cela, objet permanent du coeur et des affections d'un pauvre pèlerin qui y a trouvé son propre point de départ, et qui y trouve son point d'arrivée, son lieu de repos éternel! — Ah! comme ce lieu, le moins fait *en apparence* pour attirer, avait de prix pour Caleb! Il le veut pour portion perpétuelle, et notre part éternelle à nous sera de sonder ce qu'exprime cet endroit unique. La foi de Caleb pouvait y saisir, dès l'origine, ce que la foi d'Abraham y avait trouvé: la fin du moi, l'anéantissement de lui-même, les choses vieilles passées; et voici un homme qui se met en marche, ne comptant nullement sur lui-même, ne pouvant dépendre que de Dieu. Il marche, jusqu'à ce qu'il ait atteint son but, la pleine jouissance des promesses, à l'endroit où l'homme a trouvé sa fin!

Nous venons de considérer deux points qui caractérisent Caleb. Le premier, c'est que son nom est inséparable de celui de Josué; le second, qu'un objet spécial a attiré ses affections et s'est tellement emparé de son coeur, qu'il en a conservé le souvenir tout le long de son pèlerinage dans le désert. Or, permettez-moi d'ajouter que nos affections sont toujours en jeu, quand elles ont pour objet un Christ mourant sur la croix, se donnant lui-même pour nous; tandis qu'un Christ glorieux nous communique l'énergie pour l'atteindre.

Mais il est un troisième point qui caractérise cet homme de foi. Caleb *réalise son espérance*. Il entre d'abord en visiteur dans le pays de Canaan; mais c'est là, non pas dans le désert, que sa carrière commence. Quand il entre dans le désert, ses yeux sont pleins de la réalité et de la beauté des choses qu'il a vues et qui deviennent, pendant 45 ans, l'objet de son espérance. Il en est de même pour le Psalmiste. «O Dieu! tu es mon Dieu; je te cherche au point du jour; mon âme a soif de toi; ma chair te souhaite en cette terre déserte, altérée et sans eau, *ainsi que je t'ai vu dans ton sanctuaire*, contemplant ta force et ta gloire» (Psaumes 63: 1, 2). Voici un homme qui marche à l'exemple de Caleb. Il a vu Dieu dans le sanctuaire; c'est là qu'il prend son point de départ; et de là il descend sur la terre, plein de la réalité glorieuse des choses divines qui vont soutenir son coeur tout le long du pèlerinage par lequel il veut les atteindre.

Un quatrième point se lie à celui-ci. Le désert a non seulement perdu toute attraction, mais apparaît réellement dans toute sa sécheresse et son horreur, quand l'âme est nourrie de la moelle et de la graisse du sanctuaire. Alors le ciel devient pour nous la mesure de la terre; et ainsi toute l'apparente valeur des choses visibles disparaît entièrement; elles ne sont plus pour l'âme que le vide, la sécheresse et le néant.

Revenons maintenant, chers amis, à la *persévérance* qui forme le caractère dominant de Caleb. Ce caractère n'existerait pas sans les quatre points que nous avons mentionnés. L'attachement à Christ, la connaissance de la valeur infinie de son oeuvre, une espérance réalisée, aucune attache ici-bas, voilà ce qui nous permet de persévérer jusqu'au bout dans le chemin de la foi. — Cette persévérance se lie, dans la vie de Caleb, à trois positions qui sont inséparables l'une de l'autre.

Quand il s'agit de prendre d'avance connaissance du bon pays que Dieu voulait donner à son peuple, il est dit de Caleb qu'il persévéra à suivre l'Eternel (Nombres 14: 24; Deutéronome 1: 36; Josué 14: 8, 9). Mais il lui faut marcher encore 40 ans dans le désert, et il le fait courageusement; il persévère, parce qu'il conserve dans son coeur le souvenir des richesses et des trésors de Canaan. Les difficultés du désert ne sont rien pour lui; il y trouve le soleil, le sable, la fatigue et la soif, et n'en tient aucun compte. Il ne lui arrive pas un instant de chercher quelque chose autour de lui. Sa persévérance est alimentée par son espérance, et l'espérance du croyant n'est pas seulement Canaan d'une manière générale, c'est-à-dire le ciel, mais c'est Christ.

Il y eut un homme très renommé, dont Dieu ne put dire ces choses. Salomon manqua où Caleb avait persévéré. Le désert était devenu quelque chose pour ce grand roi. Il arrive un moment où Salomon tourne le dos à Dieu, ayant aimé quelque chose dans le désert. Il est dit de lui (1 Rois 11: 6): «Il ne persévéra point à suivre l'Eternel». Le monde eut des attraits pour lui, et quelques petits qu'ils fussent au commencement, ils ne tardèrent pas à l'envahir et son royaume fut perdu. Il en fut autrement de Caleb qui gagna son héritage par sa persévérance à suivre l'Eternel.

Mais Caleb persévère encore dans une troisième position, dans la prise de possession en Canaan. Il passe cinq nouvelles années à combattre, puis il se sert de ses armes pour s'emparer de sa portion spéciale, de la montagne dont l'Eternel avait parlé. Il entre en pleine possession de son héritage, malgré la puissance formidable de l'ennemi et la frayeur qu'inspiraient les fils de Hanak. Mais, pour Caleb, comme pour nous, c'est un ennemi déjà vaincu, celui qui a la puissance de la mort; il ne peut nous effrayer. La mort est à nous. Caleb entre, dis-je, en pleine possession de son héritage. Sa persévérance est couronnée de succès. Il est le seul en Israël qui semble avoir dépossédé *tous* ses ennemis. — Quelle leçon pour nous, bien-aimés. Souvenons-nous que la prise de possession de Caleb est pour nous un fait *actuel*, et non pas seulement une jouissance future. Avons-nous persévéré dans le combat pour jouir *maintenant* de nos privilèges? Que Dieu nous donne de persévérer comme Caleb dans ces trois choses, dans l'espérance, dans la marche et dans le combat.

A la fin de notre chapitre, nous trouvons encore deux caractères qui accompagnent toujours la persévérance. Caleb dit au verset 11: «Je suis encore aujourd'hui aussi fort que j'étais le jour que Moïse m'envoya, et j'ai maintenant la même force que j'avais alors pour le combat, et pour aller et venir». Malgré ses quatre-vingt-cinq ans et la fatigue du désert, *Caleb n'avait pas perdu un atome de sa force*. Comment cela? C'est qu'il n'avait aucune confiance en lui-même. La leçon d'Hébron était restée gravée dans son coeur. Il dit au verset 12: «*Peut-être que l'Eternel sera avec moi*». Vous direz: il se défiait donc de l'Eternel? Non, il se défiait de lui-même. Il comprenait que s'il y avait un obstacle à ce que l'Eternel fût avec lui, il ne pouvait venir que de lui-même. Remarquons la liaison de ces deux choses: *la réalisation de la force est en proportion de la défiance de soi-même*. C'est ainsi que l'on marche de force en force. Esaïe 40: 28-31, nous présente la même vérité d'une manière admirable. «Les jeunes gens, dit-il, se lassent et se travaillent, même les gens d'élite tombent sans force». Voilà à quoi

aboutissent les meilleures forces de l'homme. Mais «le Dieu d'éternité, l'Eternel... ne se lasse point et ne se travaille point». En lui est notre confiance. Et de plus: «C'est lui qui donne de la force à celui qui est las, et qui multiplie la force de celui qui n'a aucune vigueur». Il communique sa force aux faibles; il la manifeste dans l'infirmité. Puis il ajoute: «Mais ceux qui s'attendent à l'Eternel acquièrent de nouvelles forces; ils prendront le haut vol sur des ailes comme les aigles, ils courront et ne se fatigueront point, ils marcheront et ne se lasseront point». Tel fut le cas de Caleb. Il marchait dans la conscience que sa force était en Dieu, et qu'elle était avec lui, cette force. Qu'il en soit de même pour nous, et puissions-nous aussi planer dans les choses célestes, courir dans l'arène du combat et marcher patiemment, sans nous lasser, dans ce chemin qui aboutit à la gloire!

J'ai à parler encore d'un second caractère accessoire de la persévérance. *Elle produit la persévérance chez les autres*. Par elle, Caleb fut particulièrement béni dans le cercle de sa famille, qui se trouva engagée à sa suite dans le même chemin de foi. Au chapitre 15: 16 (voyez aussi Juges 1: 12, 13), il est dit: «Et Caleb dit: Je donnerai ma fille Hacsà pour femme à celui qui battra Kiriath-Sépher, et la prendra. Et Hothniel, fils de Kénaz, frère de Caleb, la prit, et Caleb lui donna sa fille Hacsà pour femme». Le neveu suit dignement les traces de l'oncle. Il combat, ayant devant lui un objet, qui a du prix à ses yeux, et qu'il veut posséder. Son espérance s'attache à la fille de Caleb. — Et nous, voulons-nous posséder Christ à tout prix? Au chapitre 3 des Juges, Hothniel devient le premier juge d'Israël. Après avoir été vainqueur dans le combat pour lui-même, il est suscité pour délivrer les autres, et persévère dans ce nouveau caractère jusqu'au bout.

Hacsà, fille de Caleb, est un nouvel exemple de persévérance. Caleb l'avait donnée à Hothniel; elle incite son mari à *demandar davantage*. Il lui faut un champ, et par-dessus des sources d'eau. Elle veut la bénédiction sur le champ qu'elle possède. Pour l'avoir, elle descend de son âne et fait sa requête; elle *persévère* dans la prière et les supplications. Aussi reçoit-elle largement ces sources, types des bénédictions spirituelles. Cela aussi, cher lecteur, est d'un enseignement journalier. Quand nous avons en mains la Parole, demandons-nous sans relâche à Dieu les «sources pour l'arroser?» Cette Parole vivante est néanmoins pour beaucoup de chrétiens comme une «terre du midi» toute sèche, dans laquelle leur âme ne trouve aucune subsistance. Si tel est votre cas, avez-vous pris comme Hacsà, la place de suppliants pour demander à Dieu les secours spirituels qui peuvent la faire fructifier pour votre âme? Ne vous donnera-t-il pas une réponse, telle que Caleb la donna à Hacsà?

Avant de quitter le sujet de la persévérance, je voudrais encore toucher un ou deux points importants. Il est dit de Caleb, qu'il «*persévéra à suivre l'Eternel son Dieu*» (*). Il avait persévéré à *la suite* de Christ, connu de lui comme le Jéhovah de l'Ancien Testament. Qu'est-ce donc que *suivre* Christ? On s'en fait souvent une idée bien inexacte. C'est marcher derrière une personne que nous reconnaissons comme le guide qu'il nous faut. Si l'on a *confiance* en soi-même, on n'a pas besoin d'un guide. Mais, de plus, marcher derrière le Seigneur implique non seulement la confiance en lui, mais une humble *dépendance* de lui. Autre point: En suivant quelqu'un, j'ai les yeux fixés sur lui pour l'imiter. Imiter le Seigneur, c'est chercher à le

reproduire, à lui ressembler. Dans quelque position que Dieu me place, son but est que je reproduise Christ dans cette position; Christ, comme l'a dit un frère, dans ses relations, dans son service, dans son témoignage et dans ses souffrances. C'est ce que fit Caleb. Il suivit pleinement, d'une manière complète (je ne dis pas parfaite), l'Eternel son Dieu.

(*) *La nouvelle version* traduit, d'une manière frappante, le mot persévérer par: «suivre pleinement».

Mais, second point, l'on peut encore demander: à quoi s'applique la persévérance? Le Nouveau Testament répond largement à cette question. Je ne citerai que quelques passages:

Actes 1: 14: «Tous ceux-ci persévéraient unanimement dans la prière». C'était à la *prière* que la persévérance s'appliquait, et en outre cette persévérance était *collective*. Ils ne se bornaient pas à fléchir le genou, chacun pour soi, devant le Seigneur, et chacun pour ses propres besoins, mais ils étaient unanimes à prier pour les choses qu'ils ressentaient en commun.

Actes 2: 42. Nous trouvons encore ici la persévérance collective, mais s'appliquant à quatre choses: d'abord, «la doctrine et la communion des apôtres». Les premiers chrétiens ne se bornaient pas à suivre la doctrine des apôtres, mais ils imitaient l'exemple que les envoyés du Seigneur donnaient dans toute leur vie. — Ensuite «la fraction du pain et les prières»: le mémorial de Christ, et les relations de l'âme avec Dieu, s'exprimant dans la dépendance de Lui.

1 Timothée 5: 5. Voici la persévérance *individuelle* «dans les supplications et dans les prières». Pourquoi la veuve y persévère-t-elle «nuit et jour?» Parce que, seule et sans ressources, elle ne peut s'adresser qu'à Dieu. C'est ainsi qu'elle apprend la dépendance.

1 Timothée 4: 16. Nous trouvons ici (lisez soigneusement ce qui précède le passage cité) la persévérance dans toutes les choses qui ont trait à la piété.

2 Timothée 3: 10. Timothée, lui, avait «pleinement suivi» l'apôtre, dans toutes les choses qui avaient caractérisé sa vie tout entière. L'apôtre lui-même (4: 7) avait persévéré jusqu'au bout dans le combat, la course et la foi

Nous voyons, par ces quelques exemples, que la persévérance s'applique à tous les détails de la vie chrétienne. Pussions-nous la connaître mieux et faire qu'au bout de notre carrière, comme Caleb, nous recevions de Dieu lui-même ces paroles d'approbation: «Il a pleinement suivi l'Eternel son Dieu!»

Chapitres 20 et 21

Les villes de refuge

En rapport avec ces deux chapitres, je désire vous lire encore Hébreux 6: 18-20, passage qui fait une allusion évidente aux villes de refuge, telles que nous les trouvons en Exode 21: 13; Nombres 35; Deutéronome 19 et Josué 20 et 21.

Les types de l'Ancien Testament nous présentent souvent, dans leur application au chrétien, des contrastes plutôt que des rapprochements. Il en est ainsi, comme nous allons le voir, des villes de refuge. Ce serait un rapprochement bien maigre et bien imparfait que de faire, à leur propos, allusion à la croix de Christ. L'application immédiate de ce type, comme le savent sans doute la plupart d'entre nous, est plutôt historique et prophétique. Le meurtrier involontaire préfigure Israël, meurtrier de Christ *par ignorance*. C'est de ce peuple que le Seigneur Jésus dit sur la croix: «Père, pardonne-leur, car *ils ne savent ce qu'ils font*». Ils n'avaient pas connu le jour de leur visitation. Il en fut de même de Paul: «Miséricorde m'a été faite, parce que j'ai agi *dans l'ignorance, dans l'incrédulité*» (1 Timothée 1: 13). Mais, dans un autre sens, les Juifs, chefs et peuple, étaient des meurtriers *volontaires*, rejetant délibérément et avec connaissance de cause, Dieu et son Christ. «Celui-ci est l'héritier», disent-ils, «venez, tuons-le, et possédons son héritage» (Matthieu 21: 38). «Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous» (Luc 19: 14). Or il nous est dit que le meurtrier volontaire devait être mis à mort. Ce jugement, comme plusieurs prophéties relatives aux Juifs, a reçu un accomplissement partiel par la ruine de Jérusalem. Le roi irrité, «ayant envoyé des troupes, a fait périr ces meurtriers-là et brûler leur ville». Mais ce jugement du meurtrier volontaire, indûment recelé dans la ville de refuge (voyez Deutéronome 19: 11, 12), est, en réalité, encore à venir. Les Juifs, depuis le rejet du Messie, sont gardés durant les temps actuels sous les soins providentiels de Dieu, loin de leur héritage, et, comme l'a dit un autre, «pour ainsi dire, sous les yeux des serviteurs de Dieu qui, comme les Lévites, n'ayant point d'héritage, leur servent de refuge, comprenant leur position, et les reconnaissant comme étant sous la garde de Dieu». Mais les meurtriers volontaires seront tirés de là pour tomber entre les mains du vengeur. Liés à l'antichrist, ils deviendront les tristes objets d'un jugement divin.

Quant aux meurtriers involontaires, ils pourront rentrer dans leur portion et dans leur héritage, lors du changement de sacrificature (Josué 20: 6; Nombres 35: 28); c'est-à-dire lorsque la sacrificature de Christ selon le type d'Aaron, aura fait place à la sacrificature éternelle selon l'ordre de Melchisédec. Cette signification connue des villes de refuge, sur laquelle je ne m'arrête qu'en passant, est intéressante à suivre dans ses détails; mais je reviens au contraste que présente ce type quand on le compare avec la position chrétienne en Hébreux 6.

L'Israélite, meurtrier involontaire, type du peuple dans son état actuel, s'enfuyait dans une *ville de refuge*, avec *l'espérance très incertaine* d'éviter le vengeur du sang et de pouvoir un jour rentrer dans son héritage. Il était gardé loin de cet héritage jusqu'à ce que le souverain sacrificateur mourût, type, comme nous l'avons dit, de la fin de la sacrificature aaronique de Christ. Même dans la ville de refuge, sa sécurité et sa réintégration étaient encore soumises à toutes sortes de circonstances qui rendaient sa position très précaire. Elles dépendaient: 1° du vengeur du sang. L'homicide s'éloignait-il un instant seulement du territoire de la ville, le vengeur aux aguets avait droit de l'atteindre (Nombres 35: 26-28); 2° des anciens de la ville (Josué 20: 4); 3° du jugement de l'assemblée (verset 6; Nombres 35: 12, 24, 25); 4° du souverain sacrificateur (verset 6), avant lequel l'homicide lui-même pouvait mourir.

N'êtes-vous pas frappés avec moi de l'incertitude des meilleures ressources que la loi pouvait offrir aux moins coupables en Israël?

Voyons maintenant les ressources de la grâce en Hébreux 6: 18-20: Le chrétien, sorti du judaïsme, *s'enfuyait* aussi de devant le jugement prêt à tomber sur ce peuple, mais non pas avec une espérance incertaine; il s'enfuyait dans le but de *saisir* l'espérance proposée. Or cette espérance du chrétien n'est pas de rentrer peut-être une fois dans la jouissance d'un héritage terrestre. Non, cette espérance, nous la *saisissons*, nous *l'avons*, elle est *l'héritage actuel* de nos âmes. Or, si elle n'est pas incertaine, elle n'est pas vague non plus. Notre espérance est personnifiée, pour ainsi dire. C'est un *Christ céleste*, le grand sujet de l'épître aux Hébreux, un Christ en contraste avec tout ce que la terre pouvait offrir de meilleur, un Christ homme dans la gloire, qui est l'accomplissement de tous les conseils et de toutes les promesses de Dieu. Ce Christ-espérance est une ancre sûre et ferme de l'âme; notre espérance est solidement amarrée à un roc immuable. Rien d'incertain; celui qui l'a saisie ne peut être désormais ni ballotté, ni jeté à la dérive des «doctrines diverses et étrangères». Mais cette espérance fait plus, elle nous introduit *actuellement* dans la présence même de Dieu, dans le sanctuaire. Elle entre, est-il dit, jusqu'au dedans du voile, où nous trouvons un Jésus qui y *est entré* comme *précurseur pour nous*. Déjà nous y entrons en paix, en attendant de recevoir l'héritage assuré que nous posséderons bientôt. Pour entrer, nous n'avons pas besoin, comme le pauvre meurtrier involontaire, que la sacrificature aaronique de Christ ait pris fin, car nous sommes liés d'une manière immuable à Celui qui est «devenu souverain sacrificateur pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédec», et qui l'est en vertu de l'oeuvre qui nous a acquis un salut éternel!

Chapitre 22

L'autel de Hed

Nous retrouvons ici les deux tribus et demie dont nous avons parlé à la fin du premier chapitre. Elles avaient passé en armes devant leurs frères, pour combattre les ennemis de l'Eternel dans le pays de la promesse. Maintenant, elles reçoivent de Josué la permission de retourner dans leur héritage, de l'autre côté du Jourdain. Elles avaient été fidèles aux ordres de Moïse et de Josué, avaient observé le commandement de l'Eternel, et n'avaient point abandonné leurs frères. L'obéissance à des commandements positifs et l'amour fraternel les avait caractérisées pendant ce long temps, où elles avaient été séparées de la terre de leur possession. En apparence, il n'y avait rien à reprendre en elles, mais, comme nous trouvons au chapitre 1, leur coeur (je ne dis pas leurs pensées) n'était pas aux choses célestes. Leur point de départ était leur bétail; il était dès lors très naturel de chercher des pâturages pour le nourrir. Immédiatement, dès le début de leur histoire, un premier danger naît de leur position équivoque. Moïse le leur signale (Nombres 32): le refus de s'établir au delà du Jourdain pouvait influencer le reste du peuple, et lui faire perdre courage, de manière à attirer la colère de l'Eternel sur Israël, comme jadis à la montagne des Amoréens. Par la grâce, ils furent préservés du piège, mais le piège n'en existait pas moins. Un autre danger plus réel

encore: leurs principes agissaient sur leurs *proches*, et ceux-ci en sont moins à l'abri que le reste des tribus Jaïr, fils de Manassé, et Nobah, appellent leurs bourgs et leurs villes de leurs noms, principe entièrement mondain que l'on peut faire remonter à l'origine du monde de Caïn (Nombres 32: 41, 42. Cf. Genèse 4: 17). Ainsi: danger de faire tomber par leur marche des hommes de foi, ou de les rabaisser à leur niveau, au lieu de les élever au niveau céleste; puis influence mondaine positive sur leurs propres familles, voilà ce qui caractérise leur position.

L'exhortation de Josué (22: 5), nous montre encore clairement le danger d'un christianisme rabaisé. Le vrai nerf de toute la conduite du croyant leur manquait. L'obéissance à des commandements connus et l'amour fraternel ne suffisent pas pour nous maintenir longtemps. La marche, l'obéissance, le dévouement et le service, doivent découler de l'*amour* et, sans son action, nous sommes comme des cerceaux qu'un premier coup de baguette d'un enfant fait marcher, mais qui bien vite s'arrêtent et tombent, si l'impulsion ne se renouvelle pas.

Mais ce n'est pas tout. Quand le chrétien, au lieu de vivre de foi, accepte en quelque mesure les principes du monde pour sa conduite, sa position devient toujours très *compliquée*, tandis que rien n'est plus simple que la marche de la foi. Comparez Abraham et Lot. La vie du premier fut simple et égale, celle du second fut remplie d'inextricables complications. Et Jacob? Quelle série d'aventures sans issue dans une existence tourmentée, tandis que son père Isaac vivait simplement avec Dieu. Il en fut ainsi des deux tribus et demie, qui se virent obligées de bâtir des cloisons pour leurs troupeaux, d'établir leurs familles en danger dans des villes murées, d'abandonner femmes et enfants pour passer bien des années loin d'eux, sans pouvoir les rendre témoins des merveilles que l'Eternel allait faire en faveur de son peuple. Enfin, voici leurs guerriers qui reçoivent l'autorisation de rentrer dans leurs foyers. Mais ils s'aperçoivent d'une complication nouvelle. Le Jourdain les sépare du reste des tribus. Ils sont inquiets; ils craignent que le lien de communion entre eux et leurs frères ne soit pas tellement serré que le fleuve ne puisse le délier. Leur position les expose à une division. Ils voient avec inquiétude qu'il pourrait venir un moment où leurs frères les traiteraient en étrangers. Ce danger de la situation les oblige, pour ainsi dire, à établir un témoignage par lequel ils proclament hautement qu'ils servent l'Eternel, comme auparavant (chapitre 1: 16-18) leur position douteuse les avait engagés à faire une bruyante profession.

Alors ils élèvent un grand autel au bord du Jourdain, sur la limite de leur territoire. Ce *témoignage*, ils l'établissent selon *leur propre sagesse*. J'oserai l'appeler une *confession de foi*, chose en elle-même peut-être parfaitement correcte, comme le fut l'autel de Hed, et à laquelle, pour le moment, il n'y avait rien à dire, mais qui leur donnait l'apparence d'établir un autre centre de rassemblement. Cet autel, destiné dans leur pensée à relier ensemble les parties séparées d'Israël, pouvait être érigé en opposition à celui du tabernacle de Silo. Leur confession de foi pouvait devenir un centre nouveau, et ainsi remplacer le seul vrai centre d'unité, Christ, en le déshonorant. Cet acte, accompli en toute bonne intention, était un acte *humain*. Leur invention pour maintenir l'unité, leur donne l'apparence de la nier. Nouvelle

complication: ils s'exposent à être mal compris, à soulever les autres tribus contre eux et à être exterminés.

Cher lecteur, la chrétienté, dès le début, n'a pas agi autrement; seulement elle est allée bien plus loin que les deux tribus et demie. Elle s'est réunie autour d'un bon nombre de confessions de foi, plus ou moins correctes, qui ne sont pas Christ, puis, voyant que l'unité lui échappe, elle fait ses confessions de foi de plus en plus élastiques, et ainsi, au lieu de réaliser l'unité, ne réussit qu'à introduire l'incrédulité ouverte au milieu de la profession chrétienne.

Mais cet autel de Hed, nécessité par la mondanité, pourrait être le fruit d'une source cachée plus grave encore; il pourrait, dans le fait de sa construction, recéler des principes *d'indépendance*. C'est ce qu'on craignit. Nous voyons que les enfants d'Israël prennent cela extrêmement à coeur. L'indépendance est sur le point de s'introduire, l'unité est en danger, et Phinées, l'exemple du zèle pour Christ, est choisi avec les principaux pour aller prendre connaissance de ce qui se passe sur le Jourdain, et parler aux deux tribus et demie.

Il leur présente trois cas, liés d'une manière intime, dans lesquels Israël tout entier est responsable.

Le premier (verset 20), après la traversée du Jourdain, c'est le péché *d'Hacan*. Il convoita les choses du monde, s'empara de ce que Dieu avait maudit, l'introduisit au milieu de l'assemblée d'Israël en ne tenant aucun compte de la *sainteté* de Dieu, et attira ainsi le jugement de l'Eternel sur tout le peuple. Le péché d'Hacan, c'est la convoitise mondaine, introduisant l'interdit dans l'assemblée. Lors de l'iniquité de *Péhor* (verset 17), il s'agissait d'une chose encore pire, quoique, hélas! en matière spirituelle les coeurs des chrétiens la comprennent et la haïssent si peu. C'était l'alliance adultère avec le monde religieux, c'est-à-dire idolâtre d'alors, et l'introduction de cette religion du monde au milieu de la congrégation d'Israël, en ne tenant de nouveau aucun compte de la *sainteté* de Dieu.

Cher lecteur, l'Eglise a-t-elle fait autre chose? Hacan et Péhor ne sont-ils pas les deux principes actuels de son existence? Mais la ruse satanique de Péhor est plus terrible encore que l'interdit d'Hacan. Lorsque Balaam, après avoir essayé de séparer l'Eternel du peuple, vit qu'il n'y pouvait réussir, il s'y prit autrement: il essaya, et réussit, d'éloigner le peuple et de le séparer de l'Eternel. S'agissait-il des affections de Dieu pour son peuple, Balaam dut proclamer que l'Eternel n'avait point aperçu d'iniquité en Israël; s'agissait-il de la fidélité de ce dernier, Satan ne réussit que trop bien à le séparer de Dieu; et ainsi «la colère de l'Eternel s'alluma contre toute l'assemblée d'Israël».

Le second piège des croyants, c'est donc de penser que le culte de Dieu peut s'allier avec la religion du monde. Ce fut à cette occasion que se montra en premier lieu le zèle de Phinées; il prit à coeur le déshonneur fait à l'Eternel et purifia l'assemblée de cette souillure.

Maintenant, dans l'affaire de l'autel de *Hed*, ce même zèle le pousse à se mettre à la brèche. Les «sens exercés, par l'habitude, à discerner le bien et le mal», lui font découvrir le danger. Il sent que ce troisième principe, *l'indépendance*, serait la ruine du témoignage; que l'établissement d'un nouvel autel, n'est pas autre chose que le péché de rébellion contre

l'Eternel et contre l'assemblée d'Israël, (verset 19). Le saint zèle de Phinéas conjure le danger, qui néanmoins demeure en principe, mais les intentions du coeur étaient droites, et il n'y eut pas de suites.

Dans la chrétienté, le correctif n'a pas été si heureux, Le mal a-t-il progressé, oui ou non? Que voyons-nous aujourd'hui? L'indépendance, le principe même du péché, la tendance naturelle de nos coeurs, est affichée hautement comme une qualité et comme un devoir. C'est elle qui, oubliant qu'il n'y a qu'un autel, qu'une table, en établit chaque jour de nouvelles; c'est elle qui, comme le dit Phinéas, «se révolte aujourd'hui contre l'Eternel» et méprise dans son aveuglement, non seulement l'unité du peuple de Dieu, mais le seul centre d'unité, le Seigneur Jésus lui-même.

Que Dieu nous garde, cher lecteur, de ces trois principes qui attirent le jugement de Dieu sur sa maison: la mondanité, une alliance avec le monde religieux, et l'indépendance, le plus subtil et le plus dangereux de tous, parce que, comme principe du péché, il est à la base de tout le reste.

Rappelons-nous les caractères de Christ exprimés dans l'épître à Philadelphie. Il est «le Saint et le Véritable», et cette église est louée pour le maintien de ce saint nom, et pour la dépendance de la Parole. Ne gardons rien, ni individuellement, ni collectivement, dans nos coeurs ou dans nos pensées, dans notre conduite ou dans notre marche, qui ne soit en rapport avec ces caractères de Christ. Vivons dans la sainteté et dans la dépendance, sans lesquelles il n'y a pas de communion avec lui.

Chapitre 23

Dernières instructions de Josué

Israël est maintenant en possession de son héritage; Josué, vieux et fort avancé en âge, est près de s'en aller par le chemin de toute la terre. Quand les soutiens extérieurs de l'ordre divin dans l'assemblée viennent à manquer, et que ceux qui étaient en avant dans le combat ne sont plus, tout manque en apparence; mais, en réalité, s'il y a la foi, rien ne manque. «L'Eternel, votre Dieu», dit Josué, «est celui qui combat pour vous» (versets 3 et 10). Les conducteurs peuvent partir; l'issue de leur conduite est une chose précieuse à considérer; mais Jésus Christ est le même, hier, aujourd'hui et éternellement. Oui, rien ne manque *s'il y a la foi*; et là où elle n'est pas, tout s'écroule, comme cela est arrivé à Israël et à l'Eglise.

Il s'agissait désormais, pour que le peuple se maintint à la hauteur de ses privilèges, que cette puissance de l'Esprit, qui, dans la personne de Josué, les avait conduits à la victoire, se réalisât dans leurs âmes et dans leur vie tout entière. «Fortifie-toi et sois ferme», avait-il été dit à Josué, au chapitre 1: 6, «car toi tu feras hériter à ce peuple le pays que j'ai juré à leurs pères de leur donner». Voilà la puissance pour la victoire. Maintenant Josué dit au peuple: «Fortifiez-vous beaucoup» (verset 6). C'est la réalisation dans l'âme.

Or comment cette force spirituelle doit-elle se montrer chez le peuple? Dans l'obéissance à la Parole écrite: «pour *garder*» — et celle-ci est inséparable de la pratique — «et pour *faire* tout ce qui est écrit au livre de la loi de Moïse». Pour obéir ainsi, le peuple avait non seulement la puissance de l'Esprit de Dieu avec lui, mais il avait sous ses yeux un homme, Josué, auquel les mêmes choses avaient été enjointes (1: 7), qui avait suivi jusqu'au bout le chemin de l'obéissance, et qui, comme Paul, pouvait dire: «J'ai gardé la foi». Mais nous, chers lecteurs, nous avons le vrai Josué, le modèle parfait, le chef et le consommateur de la foi.

Remarquez encore ceci: comme Paul, Josué a la pleine conscience des changements qui se préparent; un nouvel ordre de choses va être introduit par son départ. Ces deux hommes savaient que ce serait le déclin, mais, comme fil conducteur à travers les ruines, comme guide infaillible, ils recommandaient la Parole: «Je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce, etc.» (Actes des Apôtres 20: 32).

Oui, cette Parole a la puissance de nous édifier, de nous donner un héritage, mais avant tout de nous *sanctifier*. C'est pour l'avoir oubliée qu'Israël est tombé graduellement au niveau des nations idolâtres et de leurs abominations. Voyez, au verset 7, comment la pente est à la fois insensible et glissante; d'abord on prend place avec les nations: on oublie la séparation du monde; puis on fait mention du nom de leurs dieux; les principes qui règlent le monde nous deviennent familiers; puis nous faisons jurer par eux: nous trouvons naturel que d'autres les reconnaissent; puis nous les servons, et enfin nous nous prosternons devant eux. Nous sommes devenus nous-mêmes de pauvres esclaves du monde et de son prince! Quel chemin rétrograde

Mais, outre l'obéissance à la Parole, Josué indique encore au peuple d'autres moyens de conserver leurs bénédictions. Le second est «*l'attachement à l'Eternel*» (verset 8); il faut que le coeur, que les affections soient attachés à la personne de Christ. Pensez-vous souvent, bien-aimés, à ce verset du Psaume 63: «Mon âme s'est attachée à toi pour te suivre, et ta droite me soutient?» Ne sent-on pas là un coeur qui s'est donné tout entier, et qui peut le dire *au Seigneur*, car ce ne sont pas des sentiments que l'on étale devant le monde. C'est une âme éprise de la beauté de son objet, qui se donne à lui tout entière. Alors elle découvre en lui une force qui l'élève au-dessus de toutes les difficultés et la préserve de tous les dangers: «Ta droite me soutient». Il en est de même dans notre chapitre; aux versets 9 et 10, le peuple a fait l'expérience de la force de l'Eternel en *s'attachant* à Lui. Oh! puissions-nous, dans nos jours troublés, trouver plus de cet attachement intime des âmes à Christ, — l'état d'un coeur qui ne cherche et ne veut que lui; qui ne fait pas montre devant le monde de ses sentiments ou de sa consécration à Dieu, un coeur qui ne dit pas: «Je suis riche, et je me suis enrichi», mais qui dit à Christ, dans le silence où son oreille toute seule peut entendre nos accents: «Je t'aime, parce que tu m'as aimé le premier», mais aussi pour ton incomparable beauté, ô modèle inimitable, dont j'aimerais pouvoir reproduire quelques traits! «Mon âme s'est attachée à toi pour te suivre».

Le troisième moyen, c'est la *vigilance*. «Prenez donc garde soigneusement sur vos âmes, pour aimer l'Eternel votre Dieu» (verset 11). Nous avons à veiller sur nos coeurs, à ne pas y

tolérer l'entrée, souvent très subtile, des convoitises qui affaiblissent les affections pour le Seigneur, et le remplacent bientôt au dedans de nous par des objets indignes d'être mis en comparaison avec lui, ce qui l'oblige à nous juger (versets 12-16). «Fuis aussi les convoitises de la jeunesse», dit l'apôtre. «Soyez sobres, veillez».

Chapitre 24

La grâce opposée à la loi

Dans ce chapitre, Dieu, par la bouche de son serviteur, récapitule toutes ses voies de grâce envers Israël, depuis l'appel d'Abraham jusqu'à la pleine possession de Canaan. Si le peuple eût été sage, touché de cette miséricorde infatigable et se défiant de lui-même, il eût dit à l'Eternel: Que ta grâce, ta grâce seule, continue à nous garder et à nous conduire. Mais sa folie le fait se tenir aux principes de la loi; il se confie en lui-même et dit: «Nous servirons l'Eternel».

Le fait que Dieu termine cette histoire par la manifestation de sa grâce a aussi de l'importance pour nous. Introduits dans les lieux célestes pour en jouir, c'est de sa grâce que Dieu nous entretient, et par elle qu'il affermit nos coeurs. Mais pour bien la comprendre, il faut que notre état nous soit pleinement révélé. Il en est ainsi des voies de Dieu, car c'est parvenu en Canaan, qu'Israël apprend à connaître pour la première fois (verset 2) l'idolâtrie de ses pères, la ruine totale de la souche dont il était sorti et son éloignement complet de Dieu. Il en est de même pour nous. La ruine du premier homme ne nous apparaît dans son entière réalité que lorsque nous sommes complètement délivrés. Trop peu de chrétiens comprennent cette vérité, hélas! parce qu'il y en a peu qui jouissent des bénédictions de Canaan, de leur place glorieuse en Christ. Le fils prodigue savait déjà bien des choses, quand il était en chemin pour retourner vers son père; son péché, son état misérable, ne lui étaient nullement inconnus; mais, quand il fut introduit dans la maison du père, il entendit pour la première fois ces mots: «Mon fils que voici était *mort*, et il est revenu à la vie; il était *perdu*, et il est retrouvé». De même, c'est après notre introduction dans les bénédictions spirituelles, que l'épître aux Ephésiens nous dit: «Lorsque vous étiez *morts* dans vos fautes et dans vos péchés».

Tout le commencement de notre chapitre nous parle, comme je l'ai dit, des *voies* de Dieu en grâce envers son peuple terrestre. En Abraham (verset 3), nous trouvons l'élection, l'appel, la foi, et les promesses qui se concentrent sur Isaac. En Jacob et Esaü (verset 4), nous trouvons le libre choix de la grâce. En Egypte (verset 5), Israël apprend à connaître le pardon; à la mer Rouge (verset 6), la délivrance. C'est la grâce encore (verset 7) qui le soutient dans le désert, qui lui fait passer le Jourdain (verset 11), qui l'introduit en Canaan (verset 13).

La présence des ennemis ne fait que mettre en lumière la puissante grâce de Dieu en faveur de son peuple. L'Egyptien qui le retenait esclave est jugé; détruit à la mer Rouge, quand il s'oppose à la délivrance du peuple; l'Amorrhéen qui habitait en dehors des limites du Jourdain et cherchait à s'opposer à leur passage, est vaincu; Balak, l'ennemi subtil qui, par le

moyen de Balaam, essaie d'engager Dieu à détourner sa face de son peuple, est rendu confus et doit entendre des bénédictions sortir de la bouche qu'il appelait à maudire. Enfin, toutes les nations fuient devant Israël, comme chassées par les frelons, sans que le peuple ait besoin de son épée et de son arc.

Une grâce si merveilleuse devait engager la nation à suivre l'Eternel. Et nous? n'avons-nous pas reçu une grâce plus grande encore? «Dieu a fait connaître ses *voies* à Moïse et ses exploits aux enfants d'Israël». Leur a-t-il révélé ses *conseils*? Non, cela nous était réservé. Dieu nous a fait part de ses desseins les plus secrets, de ses desseins éternels à l'égard de Christ; il nous a faits ses confidents! Quelle grâce!

Mais Israël n'a pas perdu confiance en lui-même. «Nous le servirons», répond-il. Et cependant son histoire était là pour l'instruire. «Otez», dit Josué, «les dieux que vos pères ont servis au delà du fleuve et en Egypte» (verset 14); ces dieux étaient donc parmi eux. Puis, quant à Canaan, il ajoute: «Quand vous aurez abandonné l'Eternel et que vous aurez servi les dieux des étrangers». Ils ne les ôtèrent jamais, ces dieux! l'idolâtrie remplit toute leur histoire. Dieu les laisse aller, et leur ruine devient complète. Leur seule ressource était la grâce; ils n'en ont pas voulu, et une grande pierre, image de la loi, reste moralement dressée, en témoignage et en jugement contre eux, jusqu'à ce qu'Israël redevienne un objet de grâce.

En effet, Dieu ne s'arrête pas au jugement. Ses voies rétributives passeront; toute l'histoire de la responsabilité prendra fin, mais une chose demeure éternellement: LA GRACE; la grâce qui nous a préconnus, prédestinés, appelés, justifiés et glorifiés!

Le chemin de Dieu: comment le trouver et comment y marcher

ME 1884 page 14 - Lisez Job 28

«C'est un sentier que l'oiseau de proie ne connaît pas, et que l'oeil du vautour n'a pas aperçu». La vue naturelle la plus perçante ne l'a point découvert; la force naturelle la plus grande ne peut y faire marcher. «Il renverse les montagnes depuis la racine». Les montagnes désignent les autorités les plus élevées, les collines sont les moindres. C'est là ce que fait l'homme. Mais quant à ce merveilleux sentier, rien sur la terre ne l'égale. Ce qui est affirmé ici avant tout, c'est que ce chemin de la sagesse existe, et qu'il est au delà de la puissance de l'homme, au delà de toute science et de toute habileté humaines, entièrement en dehors de l'homme. Il est, tout autant que notre salut, entièrement et absolument de Dieu.

Or la plénitude de Dieu attend, pour les remplir, que les vases soient vides. C'est très facile à *dire*; mais quand il est question de le réaliser, la chose est tout autre. La grande difficulté est *d'être* un vase vide, et c'est là ce qu'attend la plénitude de Dieu. Une âme peut se débattre contre le «moi», et être arrêtée ainsi pendant des années, jusqu'à ce qu'elle soit amenée à ce point: n'être rien. Des milliers de personnes ont été amenées à le reconnaître et se sont émerveillées quand elles l'ont saisi. Oui, Christ est le seul remède pour un «moi» ruiné, pour un monde ruiné, pour une église ruinée.

Oh! quelle vérité admirable, qu'il y ait, au milieu de toutes ces ruines, un chemin, — le chemin de Dieu. Israël était sur le bord de l'immense désert, et il n'y avait pas de chemin. En vain il eût porté sa vue de tous côtés pour essayer d'y découvrir une trace quelconque pour le guider. Ce n'était qu'une vaste et effrayante solitude sans aucun sentier. Mais il y avait là *le chemin* de Dieu. Pour chacun de ceux qui composaient cette immense assemblée, il y avait un seul et même guide: la colonne de nuée était là pour les conduire (Nombres 9: 18). C'était l'autorité de Jéhovah qui devait les guider. «Au commandement de l'Eternel, les fils d'Israël partaient, et, au commandement de l'Eternel, ils campaient; pendant tous les jours que la nuée demeurait sur le tabernacle, ils campaient». Le soir, ils ne savaient pas ce qu'ils auraient à faire le lendemain matin. Il y avait là trois millions de personnes qui dépendaient chaque jour de Jéhovah pour être nourries et conduites. Les trompettes d'argent sonnaient pour faire savoir à tous que la colonne de nuée se mettait en mouvement. Qui sonnait des trompettes? C'étaient les sacrificateurs. Il doit y avoir communion sacerdotale pour connaître la pensée de Dieu (*). Au mouvement de la nuée, tout devait être terminé; il fallait être prêt à marcher. Jour après jour, heure après heure, Dieu les soutenait; ce soutien leur aurait manqué, s'ils avaient refusé de marcher quand la nuée se mettait en mouvement. Il en est de même à présent. Une immense assemblée, entièrement rejetée sur Dieu, traverse maintenant le désert. L'Eglise aurait-elle moins qu'Israël pour être conduite?

(*) Il faut se rappeler que c'est le privilège de tous les enfants de Dieu de jouir de cette proximité de Dieu, comme sacrificateurs; d'être assez près de lui pour connaître ses pensées et pour posséder une claire connaissance de sa volonté.

Au chapitre 10, verset 31, des Nombres, Moïse dit à Hobab: «Je te prie, ne nous laisse pas, parce que tu connais les lieux où nous aurons à camper dans le désert; et tu nous serviras d'yeux». Quelle chose extraordinaire! Moïse parle ainsi à Hobab, lorsque la nuée et les trompettes d'argent sont là pour les diriger! Avaient-ils besoin des yeux de Hobab, quand Jéhovah marchait avec eux?

Cela nous rappelle ce que dit Moïse, quand Dieu l'envoie vers Pharaon: «Je ne suis pas un homme éloquent;... car j'ai la bouche pesante et la langue pesante». L'Eternel dit: «Je serai avec ta bouche, et je t'enseignerai ce que tu diras». Mais ce n'est pas assez pour Moïse. Alors Dieu dit: «J'enverrai Aaron avec toi». Et cela lui suffit tout à fait. Il pouvait aller avec Aaron, et n'avait pas voulu aller seul avec Jéhovah! C'est un des passages qui ont été le plus profondément instructifs pour moi. Ne nourrissez jamais la pensée qu'une créature humaine vous soit indispensable; cela serait certainement un piège pour vous. Moïse ne se contenta pas de l'assurance que l'Eternel lui donnait, en disant: «Je serai avec toi;» mais quand il eut un appui humain, Aaron, alors il alla. Le Dieu tout puissant ne lui suffisait pas. Quelle en fut la conséquence? Aaron causa à Moïse la plus amère douleur qu'il eût jamais ressentie, en conduisant l'assemblée au bord d'un précipice où il s'en fallut peu qu'ils ne fussent tous engloutis. Dieu peut se servir d'un homme pour m'instruire, mais c'est une autre chose, si je m'appuie sur cet homme à l'exclusion du Dieu vivant. Il est écrit: «Maudit soit l'homme qui se confie en l'homme, et qui fait de la chair son bras, et dont le coeur se retire de l'Eternel! Car il sera comme la bruyère en une lande, et il ne s'apercevra pas quand le bien sera venu; mais il demeurera au désert en des lieux secs, en une terre salée et inhabitable... Béni soit l'homme qui se confie en l'Eternel, et duquel l'Eternel est la confiance! Car il sera comme un arbre planté près des eaux, et qui étend ses racines le long d'une eau courante; quand la chaleur viendra, il ne s'en apercevra point, et sa feuille sera verdoyante; il ne sera point en peine en l'année de la sécheresse, et ne cessera point de porter du fruit» (Jérémie 17: 5-9). Moïse dit: «Viens avec nous, tu nous serviras d'yeux». Auparavant il avait eu besoin de la langue d'Aaron, maintenant il veut avoir les yeux de Hobab. Oh! n'en aurons-nous jamais fini avec les appuis humains. Allez à la source, et là puisez largement. Ceux qui se confient en lui ne seront jamais confus.

Mais au chapitre 10, verset 33, nous lisons: «L'arche de l'alliance de l'Eternel alla devant eux». C'est comme si Dieu disait: «Je ne laisserai pas Hobab vous servir d'yeux». Il opère un changement dans l'ordre du camp. Moïse avait dit à Hobab: «Ne nous quitte pas», quoique le peuple eût Dieu pour guide et pour appui! Jéhovah ne connaissait-il pas le désert mieux qu'aucun homme? «Ils partirent de la montagne de l'Eternel, et l'arche de l'alliance de l'Eternel alla *devant* eux». C'était un changement complet, et il est important de le remarquer. Dans l'ordre de la marche établi en Nombres 2, l'arche devait se trouver au milieu de l'assemblée; mais maintenant que Moïse pense avoir besoin des yeux de Hobab, l'arche prend sa place à la tête du peuple.

Oh la grâce! combien cela est digne de notre Dieu «Et l'arche de l'alliance de l'Eternel alla devant eux, le chemin de trois jours, pour leur chercher un lieu de repos». Rien ne manquait ou ne pouvait manquer; Dieu lui-même était là.

Toutes ces choses sont des types pour nous. Je le demande encore: L'Eglise de Dieu serait-elle moins bien partagée? Ne dites pas: «Je dois être guidé par ceux qui savent mieux que moi». La trompette d'argent de l'Eternel se faisait entendre à chaque oreille dans le camp. «Il fera marcher dans le droit chemin les débonnaires, et il enseignera sa voie aux débonnaires».

Abandonnez vos propres pensées, mettez de côté votre propre volonté, et il vous guidera, et vous connaîtrez sa volonté.

«La lampe du corps, c'est ton oeil; lorsque ton oeil est simple, ton corps tout entier aussi est plein de lumière». Un oeil simple est celui qui ne regarde qu'un seul objet; c'est au fond une volonté brisée. Est-ce que Jonas avait un oeil simple lorsqu'il s'enfuyait à Tarsis? Sa volonté n'était pas brisée. Il dut descendre jusqu'au sein du sépulcre pour apprendre le chemin de Dieu. L'Eternel lui avait dit: «Lève-toi, et t'en va à Ninive». Cela n'était-il pas simple? Mais Jonas n'était pas simple, et en lui nous voyons les terribles conséquences de la propre volonté. Des milliers de saints sont comme lui, insoumis, non brisés. Ils considèrent l'effet que les circonstances auront sur eux. Celui-là trouvera le chemin de Dieu, qui est vidé de soi-même, débonnaire et humble. La lumière coule à flots à travers un oeil simple. Si l'on n'agit pas selon la lumière reçue, elle devient ténèbres; mais quand l'oeil est simple, le corps tout entier est plein de lumière, c'est-à-dire transparent. «Il sera tout plein de lumière». Il n'y a point ici de vaine répétition de paroles; c'est plein, complet. Vous devenez pour les autres des porte-lumières, «comme quand la lampe t'éclaire de son éclat».

«Celui qui me suit, ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie». «Il les a conduits au droit chemin, pour aller en une ville habitée». Si nous suivons notre propre chemin, nous ne rencontrerons que la douleur. Jonas voulait aller à Tarsis, et les herbes marines s'enroulèrent autour de sa tête dans les profondeurs de l'abîme. Josias, en dépit de l'avertissement qui lui avait été donné, marcha contre Pharaon Néco, et son corps mort fut ramené à Jérusalem. Pourquoi ces choses nous sont-elles rapportées? Afin de nous mettre en garde contre notre propre volonté. Christ nous a dit: «Je suis le chemin». Il ne nous dirige point par des prescriptions ou des règles. Il est descendu ici-bas, et il a traversé ce désert pour vous; suivez les traces de ses pas. Si vous et moi, nous marchons dans son chemin, nous nous trouverons ensemble. Il y en a qui disent que c'en est fait de tout témoignage collectif. C'est un mensonge, dont l'ennemi se sert pour vous détourner de la vérité. Il y en a avec qui vous pouvez marcher jusqu'à la fin dans une sainte communion; seulement suivons ce chemin dans une dépendance simple et en nous méfiant de nous-mêmes.

Puisse chacun de nous connaître le chemin de Dieu, le trouver, et savoir comment y marcher.

Pensées

ME 1884 page 20

En Esaïe 5, Dieu *cultive* la nature humaine; en Esaïe 7, il la *juge*.

ME 1884 page 30

Dans chacune des deux grandes périodes de l'Eglise on trouve une Eglise qui a le coeur de Christ. Comme *Smyrne* vient après Ephèse, *Philadelphie* vient après Sardes. L'une est la *pauvreté* même, l'autre la *faiblesse* même.

ME 1884 page 240

Si Adam, après la chute, avait mangé du fruit de l'arbre de vie, il serait devenu un pécheur immortel.

ME 1884 page 360

Le penseur le plus estimé est comme l'araignée qui tisse sa toile avec la substance qu'elle tire de son corps. Les pensées de l'homme n'ont pas plus de valeur que cela.

ME 1884 page 400

La gloire est le témoignage de l'efficace de l'oeuvre, l'humiliation celui de la grandeur de l'amour.

ME 1884 page 478

Quand le Seigneur demande quelque chose à la Samaritaine, elle ne sait pas même lui *donner* un verre d'eau, encore moins lui *demande*. «Si tu connaissais le *don* de Dieu», dit Jésus. Le pécheur ne demande que lorsqu'il a appris à connaître le Sauveur.

Or, qu'à Celui qui a le pouvoir de vous garder sans que vous bronchiez, et de vous placer irréprochables devant sa gloire avec abondance de joie, — au seul Dieu, notre Sauveur, par notre Seigneur Jésus Christ, soient gloire, majesté, force et pouvoir, dès avant tout siècle, et maintenant, et pour tous les siècles. Amen! (Jude 24, 25).

Le mont Moriya ou «après ces choses»

ME 1884 page 31

Nous voyons, dans le chapitre 22 de la Genèse, l'histoire d'Abraham à son apogée. Mais avant qu'il n'y arrive, il passe par tout ce qui est rapporté dans les chapitres précédents, choses d'une grande importance pratique. «Après ces choses, Dieu éprouva Abraham», lisons-nous au premier verset. Quelles choses? La réponse présente à chacun de nous une leçon profonde, digne de la plus sérieuse attention.

Deux choses devaient être amendées chez Abraham, avant qu'il pût être amené au plus haut point de sa carrière pratique. L'une était dans son coeur et l'autre dans sa maison. Son coeur devait être débarrassé de cette vieille racine qui y était demeurée si longtemps et qui, à maintes reprises, avait poussé des rejetons. Il y avait une parcelle d'incrédulité dans le père des croyants; il existait dans son coeur, dès le point de départ de sa course, une arrière-pensée, une certaine restriction; et pendant de longues années cette racine était restée sans être jugée.

Cela est très important pour chacun de nous. Nous avons à rechercher ce qui nous empêche de progresser; car nous désirons être plus dévoués, posséder plus entièrement le caractère de disciples. Nous le demandons avec instance; mais peut-être quand nous faisons monter vers le Seigneur notre requête, ignorons-nous quelle forme la réponse peut prendre. Je voudrais la placer clairement devant vos coeurs et le mien: «N'y a-t-il pas quelque chose qui empêche cet entier dévouement du coeur?» S'il en est ainsi, il faut que ce point soit reconnu, que cette racine soit jugée, avant que puisse être exaucée cette aspiration du coeur fidèle d'être plus entièrement au Seigneur.

C'est une chose très solennelle. Le Saint Esprit ne jette pas un voile sur les fautes des serviteurs de Dieu. Il nous en a donné le récit pour le plus grand bien de nos âmes. Quand Abraham commença sa carrière, il demanda à Sara qu'elle l'appelât son frère. Il craignait que si la relation qui l'unissait à elle était connue, ce ne fut pour lui une cause de mal. Renier cette relation, c'était de l'incrédulité. C'est en Egypte que pour la première fois cette racine pousse son fruit (Genèse 12). Abraham descend en Egypte pour échapper aux difficultés qu'il rencontrait là où Dieu l'avait appelé à venir. Mais même quand, remontant d'Egypte, il retourne à Béthel, cette racine n'avait pas été jugée. Qu'un homme comme Abraham ait pu garder, année après année, dans son coeur, une racine non-jugée, est un fait sérieux. Pour que le coeur soit pleinement jugé, il faut être dans la lumière de la présence de Dieu; et il vaut beaucoup mieux apprendre dans sa présence ce qu'il y a dans notre coeur, que de l'apprendre par une douloureuse expérience. Si, dans le secret de sa présence, je découvre les racines qui sont en moi et que là je les juge, jamais elles ne pousseront leurs rejetons. Je ne veux décourager aucun coeur, mais je dois dire que si ces racines ne sont pas jugées, elles *produiront* leur fruit. Avez-vous la conscience de quelque arrière-pensée, de quelque

restriction demeurant dans votre coeur? Il est étonnant de voir comment les saints de Dieu peuvent poursuivre leur chemin avec des racines qui n'ont pas été jugées: orgueil, ambition, convoitise, n'importe quoi; et, pendant tout ce temps, on prie pour faire des progrès. Mais il y a un obstacle, et nous ne pouvons arriver où nous aspirons, avant que la chose qui nous arrête ne soit jugée.

Au chapitre 20, cette racine reparaît chez Abraham, mais enfin il est amené à en faire une libre et complète confession, et à juger ce qui était dans son coeur.

Au chapitre 21, l'esclave est renvoyée; alors, le coeur et la maison étant purifiés, le Seigneur peut conduire Abraham au plus haut point de sa carrière. Ce fut «*après ces choses*», que Dieu put le faire avancer; il était dans un état où il pouvait répondre à l'appel de Dieu, et alors l'Eternel l'*éprouva*.

Quel profond dévouement cette épreuve manifestait en Abraham! Et maintenant, laissez-moi vous demander quelle était la base, l'esprit et l'objet de tout cela? La base était: «Abraham crut Dieu;» il ne croyait pas seulement quelque chose touchant Dieu, mais il croyait Dieu. Il savait qui il croyait. Dieu était son objet et une parfaite couverture pour ses yeux; Dieu remplissait toute la vision de son âme. Dieu était tout pour Abraham; c'est là la vraie base de tout dévouement — Dieu tellement devant nos coeurs que nous pouvons avoir confiance en lui pour toute chose. Avez-vous cette connaissance pratique de Dieu, connaissance du coeur, non de l'intelligence? Toutes vos sources sont-elles en lui, de sorte que vous êtes indépendant de la créature? Avez-vous dans le coeur un sentiment si profond de ce qu'il est, que les appuis humains n'y trouvent plus aucune place? Les appuis humains cèdent, les sources de la créature tarissent, mais la foi trouve en Dieu le rocher inébranlable, une fontaine qui ne saurait tarir.

Abraham sur le mont Moriija rend témoignage à toute créature intelligente, qu'il a trouvé Dieu comme le soutien de tout son être moral. Il pouvait se confier en Dieu quand Isaac était sur l'autel, tout autant qu'avant la naissance de son fils. Mais cette épreuve n'est pas présentée à Abraham avant qu'il soit capable de la supporter. «Afin que l'épreuve de votre foi, bien plus précieuse que celle de l'or qui périt et qui toutefois est éprouvé par le feu, soit trouvée tourner à louange, à gloire et à honneur», etc. Dieu ne donne jamais la foi sans la mettre à l'épreuve.

Brille-t-elle pour la gloire d'Abraham? Non, mais pour la gloire de Dieu. Il est appelé à sacrifier celui en qui toutes les promesses devaient s'accomplir, celui dont il avait joui depuis déjà tant d'années. Qui peut concevoir ce que le coeur d'Abraham a dû ressentir! Quels assauts Satan lui a livrés! Mais il avait une réponse à toutes les tentations: «J'ai Dieu pour moi; il m'a promis une postérité innombrable», et ainsi, parce qu'il croyait Dieu, il était prêt à voir Isaac réduit en cendres sur l'autel.

Jacques prend cet exemple et dit qu'Abraham a été justifié par ses oeuvres. Il fut justifié par cet acte qui démontrait que son âme se reposait sur Dieu en pleine confiance. C'était l'expression d'une foi qui regardait à Dieu sans qu'un nuage s'interposât, de sorte que Dieu

put dire: «Maintenant je sais que tu crains Dieu, et que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique».

Là se trouvait la base de son dévouement. Il pouvait se confier en Dieu lorsque toute autre chose manquait; son âme avait tellement saisi Dieu qu'il pouvait se reposer sur Lui en l'absence de toute action humaine. Et nous, lâches que nous sommes, combien de fois ne craignons-nous pas l'épreuve même qui nous ferait saisir avec plus de force ce que Dieu est! Cherchez à connaître de plus en plus tout ce que vous avez en Dieu. «Attends-toi à Dieu seul». Que toutes vos sources soient en lui, et vous serez dans une heureuse indépendance de la créature, de tous les appuis humains, Dieu dit: «Il y a telle chose sur laquelle tu l'appuies; il faut que je l'enlève, afin que tu te reposes sur moi. Tu t'es assis près de ce ruisseau; je vais le faire tarir, afin que tu t'approches davantage de la fontaine qui jaillit sans cesse».

Dans quel esprit Abraham se rend-il sur le mont Moriija? Dans l'esprit d'*adoration*. «Moi et l'enfant, nous irons jusque-là, et nous adorerons». Tel est toujours l'esprit du vrai dévouement. Abraham ne parle pas du sacrifice qu'il va accomplir. Il agit avec tout le calme de l'adorateur. «Il étendit sa main et prit le couteau pour égorger son fils». Dieu dit: «C'est assez!» Oui, nous pouvons dire avec une joie profonde que ce dernier pas, Il l'avait réservé pour lui-même. Lorsque nous contemplons cette scène, — le père et le fils s'en allant ensemble au mont Moriija, — nos yeux se reportent sur cette autre scène, où nous voyons le Père et le Fils allant ensemble au lieu où Dieu allait déverser sur le Bien-aimé toute sa colère contre le péché; où toutes les vagues et tous les flots passèrent sur lui; où il prit la coupe, remplie du vin pur de la colère, et la vida jusqu'au fond, afin de n'y laisser pas une goutte pour vous ni pour moi. Là ne se fit entendre aucune voix du ciel pour arrêter le coup, sous lequel le Fils de Dieu baissa sa tête sur la croix du Calvaire. Oh! quel motif pour le plus profond dévouement!

Le vrai dévouement a Dieu pour objet. Dans le cas d'Abraham il paraît dans ce mot: «Tu ne *m'as* pas refusé». On parle beaucoup de dévouement, mais pour qu'il y en ait réellement, il faut que Dieu en soit l'objet, qu'il en soit le mobile. Tout autre dévouement est celui d'un moine ou d'un fakir: ce qui caractérise celui d'Abraham, c'est qu'il était pour Dieu.

Considérons un moment le passage de l'épître aux Hébreux, où il est parlé de ce sacrifice: «Par la foi, Abraham, étant éprouvé, a offert Isaac; et celui qui avait reçu les promesses offrit son fils unique». Tel est le commentaire inspiré de cette scène merveilleuse. Abraham ne tint pas compte des difficultés, si ce n'est pour y trouver une occasion de se confier plus entièrement en Dieu. Les difficultés qui découragent l'incrédulité, sont un aliment pour la foi. Nul d'entre nous ne devrait dire: «Je n'ai pas la foi d'Abraham». Si vous avez de la foi, vous avez toute celle dont il est parlé dans ce chapitre 11 de l'épître aux Hébreux. Il s'agit seulement d'en faire usage, et plus vous en ferez usage, plus elle croîtra et se fortifiera. «Votre foi augmente beaucoup, et l'amour de chacun de vous tous, l'un pour l'autre, abonde», dit l'apôtre. La foi glorifie Dieu. Quelle moisson de gloire il y eut pour Dieu sur le mont Moriija! Il y avait là un homme heureux d'être dépouillé de tout ce qu'il avait de plus cher, parce qu'il

possédait Dieu. Dieu était la couverture pour ses yeux, le repos de son coeur. Pour lui ce n'était pas Dieu et Isaac, — Dieu et les moyens, — c'était Dieu *seul*.

Cela est de toute importance. Il faut que Dieu soit tout ou rien. S'il est devant nos yeux, nous ne pouvons voir rien d'autre. Les difficultés s'évanouissent; tout est paix, victoire et louange. Lui est glorifié, et nous sommes bénis. Il n'y a pas un seul besoin qu'il ne puisse satisfaire. Que je sois seulement dans le sentier d'une simple obéissance et je puis me confier à lui pour tout. Que votre coeur se confie pleinement en lui. Appuyez-vous entièrement sur lui. Servez-vous de lui. Puisez largement à ses sources éternelles. Il prend son plaisir à ce que nous nous confiions en lui, à ce que nous nous servions de lui. «Abraham fut fortifié dans la foi, donnant gloire à Dieu». La foi est le ressort de la vie chrétienne pratique. «Le juste vivra de foi». Précieux principe de vie, qui soutient l'âme, qui honore Dieu! Puissions-nous toujours plus nous attendre à Dieu; à mesure que notre foi croît, nous entrons dans toute la largeur, la plénitude et la bénédiction qui sont en lui. La foi est la clef qui ouvre les trésors de Dieu. Allez donc, ouvrez-les, et puisez-y pour tous vos besoins. «Demande des vases, des vases vides», disait le prophète à la veuve, «et n'en demande pas peu»; c'est aussi la parole pour vous, parce que vous avez accès à une source inépuisable. La foi est un sentier qui, lorsqu'on le suit réellement, devient de plus en plus lumineux, et où la clarté augmente jusqu'à ce que le jour soit dans sa perfection. Abraham fut d'abord attiré par les rayons du Dieu de gloire; il quitta son pays et sa parenté, et partit sans savoir où il allait. Qu'avait-il trouvé? DIEU; et c'est ainsi qu'il va, pas après pas, étape après étape; hésitant, il est vrai, ici et là, car même lui fut livré quelquefois aux hésitations de l'incrédulité; mais il va en avant, jusqu'à ce qu'il arrive sur le mont Morija, où il déclare nettement qu'il est prêt à tout sacrifier, parce que son âme ne voyait que l'Eternel son Dieu.

Puissions-nous marcher de plus en plus dans la puissance de la foi au Dieu vivant, «tenant ferme, comme voyant Celui qui est invisible». A mesure que nous avançons, la vie de la foi devient plus forte et est préparée pour de plus grandes et plus profondes épreuves.

Seigneur! amène-nous toujours plus près de toi, afin que nous soyons indépendants de tout, sauf de toi.

Puisse-t-il en être ainsi pour ta gloire et pour notre profonde joie!

Fragments de lettres

ME 1884 page 39

Pau, 18 décembre 1879

... Je travaille de sept heures du matin à onze heures du soir... puis j'ai en général bien des choses qui pèsent sur le ressort de ma responsabilité. Mais je les remets à Celui qui est plus fort que tout ce que peut exiger ce pauvre monde, et pour qui poids n'est pas poids. Il dirige tout comme je dirigerais une voiture étant assis, et fait tout aller selon les conseils de sa volonté. Il est bon de voyager ainsi et le Seigneur est fidèle pour faire contribuer toutes choses au bien de ceux qui l'aiment.

J'ai trouvé beaucoup de joie dans la pensée que toute la vie, la sainteté, la condition de l'âme ici-bas, n'est que la réalisation de ce que nous posséderons là-haut. C'est toujours Christ et devant le Père (voyez 1 Thessaloniens 3: 12, 13). Cela nous place bien là en Lui (et Lui en nous), sauf que nous avons le trésor dans un vase d'argile et que nous croissons à la mesure de la stature de la plénitude de Christ. Il n'y a pas deux saintetés. La sainteté chrétienne est la même que nous aurons devant notre Dieu et Père quand nous reviendrons avec Christ. Mais, quoique la chose se réalise avec Dieu, il faut qu'elle se lie à la communion fraternelle, parce que l'amour est aussi dans la nature de Dieu. La séparation du mal se réalise en demeurant en lui et cela est manifesté dans l'amour les uns pour les autres...

ME 1884 page 60

Londres, 2 septembre 1881

... J'ai été au plus bas, en sorte que je ne savais pas si je me relèverais... Je n'ai pas senti la mort, car Dieu (et si nous ne nous sommes pas jugés, Satan) travaille spécialement dans ce moment-là; mais, très incertain si je me relèverais, je me suis trouvé en vue de ma fin, et j'ai été étonné du peu de différence que cela me faisait: Christ, le précieux Sauveur, avec moi pour le chemin, puis, moi avec lui par grâce, pour toujours; cela n'avait pas changé... Christ est tout, mon cher; tout le reste disparaîtra; mais Lui (son nom soit béni) jamais. Celui qui ne prend pas à honte de nous appeler ses frères est néanmoins assis sur le trône du Père. C'est une merveilleuse rédemption et celui qui l'a accomplie est infiniment précieux...

Tenons-nous près du Seigneur, car il nous veut là, et connaissons notre néant. L'état vraiment chrétien, c'est qu'il n'y ait pas une pensée ni un sentiment dans notre cœur, dont il ne soit pas la source. C'est la réalisation de cette parole: «Vivre c'est Christ», mais quelle grâce et quelle vigilance il faut, pour que nous en approchions...

Bien cher frère,

Le commencement de votre lettre m'a fait penser que vous aviez rencontré ces faux docteurs dont vous parlez. Il est vrai que nous ne sommes scellés du Saint Esprit qu'après avoir cru, mais ce n'est pas là être né de Dieu. Si la présence du Saint Esprit était la vie, chaque chrétien serait une incarnation du Saint Esprit.

Nos corps sont les temples du Saint Esprit que nous avons de Dieu; être né de Dieu est autre chose. Nous n'avons rien quant à l'état dans lequel nous nous trouverons, état voulu pour nous dans les conseils de Dieu, mais nous avons tout, subjectivement, pour pouvoir en jouir. Nous avons sûrement la vie éternelle. Quand il est dit: «C'est ici la promesse qu'il nous a faite: la vie éternelle» (1 Jean 2: 25), la question n'est pas si nous l'avons ou ne l'avons pas, mais ce qu'est la promesse de Dieu. Mais le témoignage de Dieu est «que Dieu nous a donné la vie éternelle; et cette vie est dans son Fils: celui qui a le Fils a la vie; celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie» (1 Jean 5: 11, 12). Christ est la vie éternelle descendue d'auprès du Père.

Il est bien parlé de la vie éternelle à la fin de Romains 6, parce que la vie éternelle, telle que Dieu l'entend dans son propos arrêté, est dans la gloire quand nous serons semblables à Christ, mais nous sommes déjà vivifiés. Jean 5: 24, dit: «Il a la vie éternelle; il est *passé* de la mort à la vie;» et au verset 25, il ajoute que cette heure était déjà là. Voyez encore Jean 3: 36. Nous sommes engagés à nous tenir «pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus» (Romains 6: 11). «Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi» (Galates 2: 20). «Quand nous étions morts... il nous a vivifiés ensemble avec le Christ» (Ephésiens 2: 5). Nous sommes assis seulement *en* Christ, et c'est la puissance qui a agi en nous. Dieu ne vivifie pas dans le ciel des méchants qui y arrivent morts dans leurs péchés, et l'âme n'est pas dans le tombeau avec le corps. Ce qui est né de l'Esprit est esprit. Lisez encore Jean 6: «En vérité, en vérité, je vous dis: Celui qui croit en moi, a la vie éternelle» (verset 47). Or ici, c'est par la foi, et ici-bas. «Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement» (verset 51). Si on ne le mange pas on n'a pas la vie en soi-même. «Celui qui mange ma chair, et qui boit mon sang, a la vie éternelle, et moi, je le ressusciterai au dernier jour» (verset 54). C'est-à-dire que la résurrection est autre chose: il a la vie, et, assuré pour l'éternité, il ressuscitera au dernier jour. «Celui qui mangera de ce pain vivra éternellement».

Rien ne me semble plus clair que la doctrine de la Parole sur ce sujet, sous diverses formes: né de l'Esprit, vivifié par Christ, par la foi, en le recevant comme pain de vie. Il tient à rendre le croyant parfaitement assuré sur ce point. Celui qui a le Fils, a la vie. Christ est ma vie. Le don du Saint Esprit est tout autre chose: il est le sceau de la foi. Après avoir cru, j'ai été scellé. Nous sommes des fils de Dieu par la foi en Jésus Christ; et *parce que nous sommes* fils, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans nos cœurs, criant: Abba, Père.

Autre question: Cette foi est-elle de moi, ou de Dieu (ce dont je ne doute nullement)? Elle est en moi, mais par le fait que la grâce a opéré en moi. «Celui qui nous lie fermement avec vous à Christ, et qui nous a oints, c'est Dieu» (2 Corinthiens 1: 21).

«Vous êtes sauvés par la grâce, par la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu» (Ephésiens 2: 8). Je sais bien qu'on dit que le mot «cela» ne s'accorde pas grammaticalement avec «foi». Soit, mais il ne s'accorde pas davantage avec «grâce;» et dire que la grâce «ne vient pas de nous» est un non-sens, car la grâce vient d'un autre; tandis qu'on pouvait dire, comme on le dit en effet: Sans doute, mais la foi vient de nous. C'est pourquoi l'apôtre ajoute: Et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu.

Mais je reviens à la question principale: on est enfant, né de Dieu, avant d'être scellé. «De sa propre volonté, il nous a engendrés par la parole de la vérité, afin que nous soyons comme des prémices de ses créatures» (Jacques 1: 18). Dieu nous a engendrés de sa propre volonté. On ne s'engendre pas soi-même. On ne croit pas à une vie communiquée, quand on ne croit pas que c'est la grâce qui la communique. Les Wesleyens ne croient pas à une vraie vie communiquée. Ils ne voient qu'un résultat, produit par l'opération du Saint Esprit, et ce résultat peut disparaître et reparaître. Celui qui est né de Dieu, ayant reçu cette vie, en tant que né de Dieu ne pèche pas; le malin ne le touche pas. Dans cette vie il n'y a pas de péché au dedans. C'est la semence divine; il n'y a pas d'appât pour elle dans les choses que Satan présente.

Quant à la délivrance et au sceau du Saint Esprit, ce n'est pas seulement le fait d'avoir la vie qui me délivre. C'est bien l'Esprit de vie en Jésus Christ qui m'a affranchi (preuve de plus que j'ai la vie), mais il y a aussi la rédemption et le Saint Esprit. Voici l'ordre de ces choses, ainsi que je le vois dans la Parole. Le bien-aimé Sauveur est mort pour mes péchés. J'y crois par la grâce et je possède la rémission des péchés. (J'ai pu posséder la vie auparavant par la foi en sa personne, sans comprendre l'efficace de sa mort). Là-dessus, étant lavé dans le sang de Jésus, je suis scellé du Saint Esprit. Là est la force et la liberté. C'est ainsi que, dans l'Ancien Testament, le lépreux était lavé avec de l'eau, puis on faisait l'aspersion du sang sur lui; et seulement alors il était oint d'huile. C'est ainsi que Pierre dit: Soyez baptisés pour la rémission des péchés, et vous recevrez le don du Saint Esprit. Il en est de même de Corneille: aussitôt que Pierre parle de la rémission des péchés par Jésus, le Saint Esprit descend sur les auditeurs. Nous trouvons la même vérité dans Romains 5. Il y a la liberté. Mais, pour que l'âme soit réellement affermie, une autre vérité est nécessaire, c'est que *nous sommes morts* avec Christ. Il ne s'agit plus des péchés, mais du vieil homme; non de ce que nous avons fait, mais de ce que nous sommes comme enfants d'Adam. Ce sujet commence avec Romains 5: 12. Par la désobéissance d'un *seul*, est-il dit, nous sommes constitués pécheurs. Mais, étant mort avec Christ, je ne suis plus dans la chair. Non seulement les péchés du vieil homme sont effacés, mais je suis dans une nouvelle position. Je suis en Christ, au lieu d'être en Adam. Là il n'y a aucune condamnation. Alors il montre ce que cela veut dire: l'état nouveau, la loi de l'Esprit de vie; puis, «ce que la loi ne pouvait faire, parce qu'elle était faible par la chair, Dieu envoyant son Fils en ressemblance de chair de péché et (comme sacrifice) pour le péché, a condamné

le péché dans la chair;» mais c'est dans la mort que cela a eu lieu. Ainsi condamné, le péché dans la chair n'existe plus pour la foi. Je puis parler ainsi, parce que Christ ressuscité étant devenu ma vie, je ne reconnais plus la chair comme vivante, puisque lui a été réellement mort pour moi, lui qui seul est ma vie, mon moi. Je ne reconnais pas la chair; Sa mort est valable pour moi à cet effet (6: 10, 11). On arrive à cela par la connaissance expérimentale qu'il n'existe pas de bien en moi, puis, que le péché en moi n'est pas moi, mais qu'il est trop fort pour moi. L'ayant appris, la rédemption et la puissance de l'Esprit me délivrent, et je sais que je suis en Christ. L'apôtre, pour lui donner toute sa force, raconte cette expérience comme faite sous la loi (et elle est toujours légale). Elle peut se faire après avoir appris la rémission des péchés.

J'ai donc très réellement la vie aussitôt que je crois, que je reçois Christ, et, brebis vivifiée de Christ, je ne pourrai jamais être arraché de ses mains (le 10^e chapitre de Jean le démontre), et encore, je suis affranchi par la rédemption et la puissance de l'Esprit de Dieu, dont je suis scellé en vertu de cette rédemption, et je me tiens pour mort quant à la chair.

Quant au baptême, j'avoue que je n'ai aucun goût pour les discussions sur ce point. Je ne doute pas que chacun ne dût être baptisé, mais il n'en est pas moins vrai que le baptême ne faisait pas partie de la mission de Paul. La position des frères, selon moi, est de se trouver au milieu d'une masse de baptisés (sauf de rares exceptions), et ils ont à réunir, autant que possible, les vrais chrétiens dans l'unité du corps. Je crois que le baptême est l'admission dans la maison de Dieu où se trouvent placées ses bénédictions, comme elles se trouvaient dans l'olivier franc, en Israël sorti d'Egypte (voyez 1 Corinthiens 10). On a oublié qu'il y a non seulement une grâce personnelle, mais un endroit où la bénédiction se trouve. Le méchant serviteur, en Matthieu 24, était serviteur; le Seigneur était son Seigneur; le serviteur était puni comme tel. Je crois que, selon la Parole, les enfants ont droit à être admis là où sont les bénédictions (1 Corinthiens 7: 14). Mais je crois que Dieu a voulu laisser le baptême dans l'ombre. Les douze étaient envoyés pour baptiser les nations. Paul n'était pas envoyé pour baptiser. L'ordonnance n'a pas été abrogée, et si quelqu'un croit qu'il n'a pas été baptisé, il devrait l'être. Ce que je crains, c'est qu'on ne s'en occupe de telle manière, que Christ devienne moins le seul objet du cœur et des pensées; c'est qu'on attache à une ordonnance extérieure, une importance qui la déplace réellement dans les pensées chrétiennes. C'est pourquoi, je n'ai jamais cherché à amener quelqu'un à l'une des vues plus qu'à l'autre. L'activité de ceux qui avaient des vues baptistes, et la manière dont ils ont insisté sur leur manière de voir, a produit une réaction; un très grand nombre de baptistes sont devenus pédobaptistes, cela a vexé ceux qui restaient, et les pensées ont été ainsi amenées sur ce sujet. La chose à désirer, c'est le calme, et alors chacun décidera selon sa conscience, plus ou moins éclairée par la Parole. Je crois voir la sagesse de Dieu qui a laissé le baptême dans l'ombre. Paul qui dit n'avoir pas été envoyé pour baptiser, a eu une révélation spéciale pour la cène, quoique celle-ci existât déjà. Elle est l'expression de l'unité du corps.

Je suis en ce moment en Italie, possédant assez la langue pour m'entretenir avec les frères. Je ne prêche pas. Il n'y a qu'une poignée de frères, mais ils vont bien. L'état de l'oeuvre

en général est déplorable. Les «églises» formées par les diverses sectes sont remplies même d'immoralité. En bien des endroits, les hommes de conscience les quittent, et elles se dissolvent peu à peu; il y a néanmoins un bon nombre d'âmes converties, dispersées dans le pays, et pour ma part je suis plein d'espoir. Mais il faudrait un ouvrier dévoué, et plus d'un. Les ouvriers payés ne manquent pas, mais ils sont trop au service de ceux qui les paient... Paix vous soit, bien-aimé frère; que Dieu soit abondamment avec vous... Votre tout affectionné

ME 1884 page 115

1847

Mon cher ami et frère en Jésus Christ,

J'ai reçu avec beaucoup de plaisir votre traduction de... Je réserve le plaisir de la lire, ou plutôt de me l'entendre lire, pour des moments où le Seigneur me dira comme à ses disciples: «Venez à l'écart vous-mêmes et vous reposez un peu». Mais, cher ami, je ne puis m'empêcher de vous dire que le plaisir que m'a procuré l'apparition de votre ouvrage, a été un peu gâté par l'opinion beaucoup trop favorable exprimée sur moi dans votre préface. Avant d'avoir lu un mot de votre traduction, j'en offris un exemplaire à un très cher et sincère ami, qui me rapporta que vous aviez parlé louangeusement de ma piété dans votre préface. Ce passage, quand je le vis plus tard, produisit sur moi le même effet que sur l'esprit de mes amis. J'espère donc que vous ne prendrez pas en mauvaise part les choses que j'ai à vous dire sur ce sujet et qui sont le fruit d'une assez longue expérience. L'orgueil est le plus grand des péchés qui nous assaillent; de tous nos ennemis, c'est celui qui meurt le plus lentement et le plus difficilement. Même les enfants du monde sont capables de discerner cela. Madame de Staël disait sur son lit de mort: «Savez-vous ce qui meurt en dernier lieu dans l'homme? C'est l'amour-propre». Dieu hait l'orgueil avant tout, parce qu'il donne à l'homme la place qui appartient à Celui qui est exalté au-dessus de toutes choses. L'orgueil interrompt la communion avec Dieu et attire ses châtiments, car Dieu résiste aux orgueilleux, et la Parole nous dit qu'il y a un jour assigné où «l'élévation des hommes sera humiliée, et les hommes qui s'élèvent seront abaissés» (Esaïe 2: 17). Aussi, mon cher ami, vous sentirez, je n'en doute pas, que l'on ne peut faire un plus grand tort à son prochain qu'en le louant et en nourrissant son orgueil. «L'homme qui flatte son prochain étend le filet devant ses pas» (Proverbes 29: 5), «et la bouche qui flatte fait tomber» (Proverbes 26: 28). Soyez certain, d'autre part, que notre vue est beaucoup trop courte, pour nous rendre capables d'apprécier le degré de piété de notre frère; nous ne sommes pas capables d'en prendre la mesure exacte sans les balances du sanctuaire, mais elles sont dans la main de Celui qui sonde les cœurs. «Ainsi ne jugez rien avant le temps, jusqu'à ce que le Seigneur vienne... qui manifestera les conseils des cœurs; et alors chacun recevra sa louange de la part de Dieu» (1 Corinthiens 4: 5). Jusqu'à ce moment, apprécions nos frères, soit en bien, soit en mal, avec la modération qui convient; souvenons-nous aussi que le jugement le plus sûr et le meilleur est celui que nous portons sur nous-mêmes, quand nous estimons que les autres nous sont supérieurs.

Si je vous demandais comment vous savez que je suis «un des hommes les plus avancés dans la carrière chrétienne» et «un éminent serviteur de Dieu», vous seriez sans doute en peine de me répondre. Peut-être citeriez-vous les oeuvres que j'ai publiées, mais ne savez-vous pas, mon cher ami et frère, que vous pouvez prêcher un sermon édifiant tout aussi bien que moi; que l'oeil (comme dit un proverbe) voit plus loin que les pieds ne vont, et que malheureusement nous ne sommes pas toujours, ni en toutes choses, ce que sont nos prédications; enfin, que «nous avons ce trésor dans des vases de terre, en sorte que l'excellence de la puissance soit de Dieu et non pas de nous?» Je ne veux pas vous dire l'opinion que j'ai de moi-même, car en le faisant, je chercherais probablement, d'un bout à l'autre, ma propre gloire, et tout en la cherchant, je paraîtrais humble, ce que je ne suis pas. Je devrais plutôt vous dire ce que notre Maître pense de moi. Lui qui sonde le coeur et dit la vérité, qui est l'Amen et le Témoin fidèle, m'a souvent parlé dans le secret de mon âme, et je lui en rends grâces. Mais, croyez-moi, il ne m'a jamais dit que je sois un chrétien éminent et avancé dans les voies de la piété; au contraire, il me dit très clairement que si je connais la place qui me convient, c'est celle du premier des pécheurs et du dernier de tous les saints. A coup sûr, cher ami, je dois accepter son jugement plutôt que le vôtre. Le chrétien le plus éminent est l'un de ceux que personne ne connaît, dont personne n'a jamais entendu parler, quelque pauvre ouvrier ou serviteur, dont tout le bonheur est Christ, et qui fait tout pour son regard et pour son approbation. Les premiers seront les derniers. Encourageons-nous, cher ami, à célébrer le Seigneur seul. Lui seul est digne d'honneur, de louange et d'adoration; sa bonté n'est jamais suffisamment estimée. Le cantique des saints (Apocalypse 5) ne célèbre que Celui qui les a rachetés par son sang. Il ne contient pas un mot de louange pour aucun d'entre eux, pas un mot qui les range parmi les éminents ou non-éminents; toute distinction se perd dans le titre commun de «rachetés», qui est le bonheur et la gloire de leur compagnie tout entière. Efforçons-nous de mettre nos coeurs à l'unisson avec ce cantique auquel, nous le savons, nos faibles voix se mêleront un jour. C'est notre bonheur dès ici-bas, et nous contribuerons ainsi à la gloire de Dieu, rabaissée par les louanges mutuelles dont les chrétiens se gratifient trop souvent entre eux. Nous ne pouvons avoir deux bouches, l'une pour louer Dieu, l'autre pour louer l'homme. Faisons donc maintenant ici-bas ce que les séraphins font là-haut. De deux ailes ils couvrent leur face en signe de confusion devant la sainte présence du Seigneur, des deux autres ils couvrent leurs pieds pour se cacher leur marche à eux-mêmes, et des deux dernières ils volent pour exécuter le désir de leur Maître, tandis qu'ils ne cessent de dire: «Saint, saint, saint est l'Eternel des armées; toute la terre est remplie de sa gloire».

Excusez ces quelques paroles d'exhortation chrétienne qui, j'en suis sûr, tôt ou tard, vous deviendront utiles en faisant partie de votre propre expérience. Souvenez-vous de moi dans vos prières, comme j'implore la bénédiction du Seigneur sur vous et sur vos travaux.

Si jamais vous publiez une seconde édition de votre ouvrage, veuillez, je vous prie, d'après ce que je vous en ai dit, retrancher tous les passages sur lesquels j'ai attiré votre attention, et m'appeler simplement frère et serviteur du Seigneur. C'est un honneur suffisant qui n'a besoin d'aucune addition.

Votre ami et frère.

ME 1884 page 135

187.

Bien cher frère,

Votre lettre demande un sérieux examen. Je suppose, en principe, que nous soyons au clair sur un point, savoir que nous sommes achetés à prix, que nous ne nous appartenons pas à nous-mêmes, et que nous sommes, par la grande grâce du Seigneur, ses serviteurs, Dieu en soit béni, dans ce pauvre monde ruiné. Si, outre la joie d'être toujours avec lui, il en existe une, c'est celle de pouvoir le servir ici-bas, pendant le peu de temps que nous avons pour le faire, car ce n'est qu'ici-bas que nous pouvons souffrir avec lui. Alors surgit la question: A quoi nous appelle-t-il? Pour vous, cher frère, Dieu vous a-t-il réellement appelé au ministère de la Parole, ou est-ce seulement que votre foi pratique chancelle devant les difficultés de la route? Dans ce cas, il vous faut vous souvenir que Dieu éprouve la foi. Il ne nous fait jamais défaut, mais il nous fait sentir notre entière dépendance de lui. Je vois cela en Paul: il a une écharde; souvent même il a faim; il a appris à se glorifier dans ses infirmités afin que la puissance de Christ reposât sur lui. Mais le résultat fut qu'il était instruit à être dans l'abondance et dans la disette, à être rassasié et à avoir faim. Je puis toutes choses en Celui qui me fortifie. Au dehors il avait des combats, au dedans des craintes, mais il fait connaissance de Dieu comme de Celui qui console ceux qui sont abattus. Il vaut donc la peine d'être abattu. Mais il a pu dire aussi: «Dieu» non pas qui me fait triompher, mais «qui me mène en triomphe». Ayant manqué la porte ouverte à Troas, quand il était en angoisse à l'égard de Corinthe, il a pu dire néanmoins: «Nous sommes la bonne odeur de Christ», en tout lieu. La question de son appel au ministère était sûre. Si la grâce ne l'avait pas soutenu, il aurait pu s'en retourner comme Marc. Toutefois, malheur à moi, dit-il, si je n'évangélise pas (ou s'il le faisait sans Sa volonté), étant envoyé positivement de Dieu, car il ne pouvait douter qu'il n'eût été envoyé. Les paroles du Seigneur sur le chemin de Damas et la prophétie à Antioche étaient trop positives pour qu'il doutât.

Actuellement notre mission, ni aucune partie de l'oeuvre du Seigneur, n'a cette clarté. Notre parole n'est pas confirmée par des signes qui l'accompagnent. Je ne m'en plains pas; cela exige plus de confiance en Christ dans le coeur, et cela fait toujours du bien, mais cela fortifie beaucoup le coeur d'en être assuré.

Dès lors, s'il y a des difficultés sur la route, ce ne sont que des difficultés à vaincre. Si je n'ai pas cette assurance dès le début, il est douteux que je sois à ma place. Toutefois Dieu peut vous exercer en ceci pour votre bien. Bien plus, lorsque Dieu a clairement appelé quelqu'un, soit par l'ardeur de la foi, comme Moïse, soit par une vocation formelle, comme Paul, il peut le mettre de côté. Moïse, durant quarante ans, garda les brebis de son beau-père, et Paul au début n'eut aucune mission active, car il devait être privé de l'activité charnelle qui pouvait se mêler dans son oeuvre à l'activité purement divine, et il lui fallait apprendre son entière dépendance. Ce fut Barnabas qui mit Saul de nouveau à l'oeuvre, puis vint la mission

d'Antioche. Le coeur est, dans ce cas, toujours à l'oeuvre, mais retiré avec Dieu, en sorte que ce dernier occupe une plus large place dans le coeur, et que notre travail vient ensuite plus directement de sa part.

Telle est donc, cher frère, la question pour vous. Etes-vous réellement appelé à travailler pour le Seigneur, ou plutôt à vaquer à son oeuvre, car nous devons tous travailler pour lui. Quand nous sommes ainsi appelés, la foi peut manquer, sans doute, mais nous sommes misérables si nous abandonnons l'oeuvre. C'est ce qu'on trouve en Jérémie, quand il ne voulut plus parler: La parole, dit-il, était comme un feu dans mes os. Si ce n'est qu'un feu qui pétille dans les broussailles, il est bientôt éteint, mais si vous sentez que le Seigneur vous a confié sa Parole, l'a mise dans votre coeur, non seulement pour vous-même, mais pour les autres (Galates 1: 15, 16), alors ne craignez rien. La foi éprouvée est la foi fortifiée. C'est avoir appris notre faiblesse, mais avoir appris la fidélité de Dieu, ses tendres soins, même en envoyant les difficultés, pour que nous y soyons avec lui.

D'autre part, si vous avez l'assurance que Dieu vous a confié sa Parole, ne soyez pas troublé d'être mis de côté pour un temps. On apprend pour le moins son manque de courage. Je l'ai appris; mais Dieu tient compte de ce que nous sommes; il nous donne notre écharde pour que nous soyons humbles et que nous sentions que la force et l'oeuvre sont de lui. Sans doute, nous avons à juger cela. Pour ma part, ma plus grande épreuve est le manque de courage pour entreprendre, et la manière dont je recule devant la grossièreté du monde. Mais je regarde vers Dieu; il a compassion de nous. Profitez donc, de votre éloignement actuel de l'oeuvre pour être habituellement avec lui. Vous apprendrez beaucoup intérieurement, dans votre incapacité d'avancer, beaucoup aussi de lui-même, puis vous apprendrez les choses plus clairement, si Dieu vous a réellement envoyé, lui qui augmente la force intérieure à mesure que l'on poursuit l'oeuvre. Mais ne doutez pas de sa fidélité. Voilà 45 ans que je le sers, depuis que j'ai quitté le nationalisme. Oh! quel ingrat je serais si je ne rendais pas témoignage à sa fidélité, à sa grande, et douce, et précieuse patience envers son pauvre serviteur!

C'est pour moi maintenant une joie que de voir d'autres ouvriers suscités pour continuer l'oeuvre, et la continuer mieux que moi, je l'espère. Cela se peut bien, quoique je ne doute nullement de son oeuvre spéciale dans ces derniers jours, mais l'ouvrier est autre chose que l'oeuvre. J'ai travaillé, Dieu le sait; mais j'ai été plutôt coupeur de bois et puiseur d'eau pour ceux qui ont plus de courage que moi. Toutefois nous sommes ce que Dieu nous donne et nous permet d'être. Dieu ranime décidément son oeuvre en Europe. Cela nous encourage, nous console, et nous donne à bien des égards une porte ouverte, malgré le mal, et même souvent par le moyen du mal...

ME 1884 page 276

Plymouth, 17 juin 1848

... Dans ces temps-ci on est doublement heureux d'avoir le précieux Evangile à annoncer à ce pauvre monde. Je l'ai beaucoup senti dans nos pays manufacturiers où la société est, au

moral, complètement désorganisée par l'égoïsme; les masses tenues en bride, il est vrai, mais sans aucun lien. Quel bonheur de pouvoir leur dire: Il en est un au moins qui vous aime; de leur présenter Jésus, Jésus, tout plein de sympathie, comme remède à de plus graves misères que celles où les plonge l'appât du gain et le luxe. Quel monde que celui où nous vivons, quand on en connaît un peu les détails, et qu'on le regarde avec l'oeil de Dieu!

Chose étonnante, la paix que donne la pensée du retour de Jésus; et ce n'est pas une paix égoïste, car il rendra le bonheur au monde et rétablira les relations morales selon ses pensées. Le jugement s'unira avec la justice, et puis la bonté de Dieu éclatera en bonheur. Toutefois, au milieu de la révolution française, lorsque tout était désordre et effroi, j'ai craint de perdre quelque peu la hauteur de mon attente. J'avais été extrêmement heureux dans la pensée de Sa venue, au point de vue du séjour céleste: uni à lui, là où il sera, lorsque la révolution éclata. Le retour du Seigneur tendit alors à devenir plutôt une ressource qu'une joie purement céleste. Je bénissais Dieu qu'il y eût une telle ressource, mais avec la crainte que le sentiment de Sa venue n'en fût en quelque mesure dégradé; cependant j'étais très heureux. La seule chose qui me troublait un peu, c'étaient les nouvelles de tout genre qui assaillaient les esprits, mais, ayant refusé de les écouter, je n'ai jamais senti comment Dieu garde son peuple à travers tout et que ses soins sont indépendants de tout et au-dessus de tout. Cela m'a fait beaucoup de bien. Lorsque le monde est paisible, le chrétien le traverse heureux, s'il le fait par affection pour le Seigneur, et il n'y a rien à perdre quand le monde est autre. Mais j'ai senti profondément que pas une espérance, pas une joie, que rien n'était perdu, si tout croulait. Quant au danger personnel, il ne s'agissait vraiment pas de cela, à moins de quelque circonstance inattendue, mais quant à une ruine complète ici-bas, jamais on ne l'a vue de si près. Or c'est une chose bonne; mais, dans toutes les circonstances, on apprend que Christ est tout. Ce que je désire, c'est qu'il soit si absolument tout dans le secret journalier de l'âme, que ce fait soit une réalité dans les relations extérieures de la vie; que la foi nous détache, de sorte qu'il n'y ait rien à rompre, rien à perdre (sauf ce que Dieu reconnaît dans un certain sens, nos liens avec l'Eglise ici-bas, car Christ exerce nos affections de cette manière), et que nos âmes soient sevrées de toute manière; mais nos coeurs sont si affreusement légers que nous avons besoin de traverser de telles circonstances.

J'ai été heureux et béni en écrivant en français sur 1 Samuel depuis mon arrivée ici. On apprend toujours plus et partout, que tout est gâté ici-bas. I-Cabod est écrit sur les relations de Dieu lui-même avec le monde, ou plutôt des hommes avec lui, mais alors on voit que la foi trouve son chemin à travers tout. Jonathan peut agir; David peut souffrir, et peut, agissant avec une énergie sans pareille, faire taire cette énergie lorsque le tact divin de la conduite de l'Esprit lui montre ce chemin, et le retour vers Dieu au lieu d'être chassé de sa présence par le mal, ou de se venger lui-même lorsque l'occasion s'en présente. La crainte de Dieu est un élément très remarquable qui caractérise la puissance de la foi dans son caractère, aussi, de quelle manière touchante Dieu n'est-il pas venu à son aide dans l'affaire de Nabal? Abigaïl est entrée plus en avant, me semble-t-il, dans l'intelligence des voies de Dieu, que Jonathan. Ce dernier est un résidu plus purement juif. Il ne souffre pas avec David, tandis qu'Abigaïl

comprend la position de celui-ci. Saül n'est qu'un *homme* pour elle, et elle prend part aux souffrances de David, lorsque Dieu a jugé Nabal. Elle a beaucoup plus le caractère du résidu qui est *devenu* l'Eglise.

Mais il faut m'arrêter. Je traite votre esprit comme une page de papier blanc pour y débiter mes pensées, et il est bien possible qu'il y en ait de meilleures, mais voyez un peu quelle lettre pour un homme qui n'a pas de temps. Je n'ai qu'un mot précieux à vous dire: Tenez-vous près de Jésus. Vous y trouverez, vous le savez, la joie, la force, et cette conscience de son amour qui soutient partout et fait que toute autre chose n'est rien. C'est là votre, ou plutôt notre bonheur.

La paix et l'amour de Jésus soient avec vous, chère soeur.

Votre affectionné frère en Christ.

Londres, 27 juillet 1852

Chère soeur,

... Je vous rappellerai une chose, c'est que les soeurs à *** sont habituées de longue date à juger les prédicateurs; je ne dis pas seulement depuis le commencement de la réunion, mais quand on allait encore au temple, on jugeait beaucoup. C'est une chose contre laquelle nos soeurs auraient à se mettre en garde... Il se peut, en effet, qu'il n'y ait pas tout ce qui correspond aux besoins de toutes les âmes qui fréquentent les réunions, mais avec une vraie piété, et elle existe, je le crois, chez un bon nombre, si Christ est présenté, quand même il n'y a rien de bien nouveau, une âme spirituelle trouvera non pas peut-être tout ce qu'elle désire en fait de communications, mais ce qui la met en rapport avec la source de tout ce qu'elle désire. Dans un cas pareil, se nourrissant là, elle ne s'occupe pas beaucoup de l'état de la réunion, sauf pour prier beaucoup pour elle. En faisant ainsi, elle trouvera les joies et la douceur de la charité par l'oeuvre de l'Esprit de Dieu en elle. Je ne dis pas du tout que ce soit tout ce qu'on peut désirer dans une réunion, il s'en faut bien; mais on y marche avec Dieu, et la conséquence en est que l'âme est heureuse en elle-même, et contente. Il y a des âmes qui font plus de progrès ainsi, que lorsqu'il y a beaucoup de secours spirituels extérieurs. Je comprends que là où la Parole est développée moins complètement que les habitudes de l'esprit ne le demandent, le vide se fasse sentir, quoique beaucoup d'âmes qui n'ont pas ces habitudes se trouvent bien d'un tel état de choses. Mais après tout, si l'on est près de Dieu, on supporte cela, et on en jouit même dans la fraîcheur de la grâce. Prononcer seulement le nom de Jésus, est un parfum répandu pour celui qui jouit de lui profondément dans son âme. C'est là le secret du bonheur, et ensuite porter les fardeaux de l'Eglise comme le sien propre. Je m'arrête. Peut-être irai-je bientôt à ***. Dans tous les cas, si Dieu me le permet, je ne tarderai pas très longtemps. Je vous engage à marcher tout doucement pour le moment et à ne pas faire un pas aussi grave que celui de vous séparer de l'assemblée. On en fait dont il est difficile de revenir.

Votre affectionné frère en Jésus.

ME 1884 page 299

Bath, 27 novembre 1855

Chère Mademoiselle L.,

... J'espère vous voir encore une fois, si Dieu le veut. S'il vous prend à lui, ce sera en effet bien meilleur... J'ai beaucoup joui de la Parole tous ces temps-ci, en la méditant en public et dans mon cabinet. Quelles richesses elle renferme.

Toute la plénitude de la grâce de Dieu s'y développe, pour que nous le connaissions dans toute l'étendue de son être, et tout, en même temps, de manière à l'adapter à nous. La liaison mutuelle de toutes ces menues parties, démontre qu'il s'agit d'un Dieu vivant qui nous révèle ces choses; comme un arbre, où l'on ne voit pas dans la terre des rameaux détachés l'un de l'autre, mais un ensemble de branches, en sorte qu'on ne peut pas voir le plus petit rameau qui ne se rapporte au tronc et ne soit uni à tous les autres comme partie d'un tout.

J'ai été beaucoup frappé de la réciprocité d'intérêt pour nous entre le Père et le Fils (au chapitre 17 de Jean). Ils ne sont pas séparés l'un de l'autre dans leur amour pour nous, nous en sommes l'objet commun. Le Père nous a donnés au Fils, le Fils nous a sauvés pour nous présenter au Père. Il prie pour nous, parce que nous sommes au Père, mais le Père nous gardera, parce que le Fils est glorifié en nous, et ainsi de suite. Ceci est très précieux et nous donne une idée profonde de cet amour. Le Père et le Fils s'occupent en commun de nous. Le Fils prend soin que nous connaissions le Père comme il le connaît lui-même, et veut nous présenter au Père selon son coeur, afin que le Père puisse trouver ses délices en nous. Mais je termine ma lettre, averti aussi par le peu d'espace qui me reste...

A la hâte.

Votre affectionné en Christ.

ME 1884 page 379

Orthez, 6 mai 1849

... Je suis heureux que vous fassiez l'expérience du prix de cette vie intérieure qui se développe dans la communion du Seigneur. Ces communications, la vie extérieure, quelque bénie qu'elle soit, ne peut jamais nous les donner. C'est la connaissance de Christ qui fait mûrir l'âme. Il est vrai que négliger nos devoirs n'est pas le moyen de faire du progrès dans cette vie-là. Car il se communique lui-même, et on ne peut pas commander la communion hors du chemin de sa volonté, tandis qu'en accomplissant sa volonté nous demeurons dans son amour. Toutefois la bénédiction qui accompagne l'obéissance ne produit jamais l'effet qui découle de ce que l'âme est exercée devant Dieu, et mise, telle quelle, en rapport avec lui et avec toutes les ressources de sa grâce, tout en lui faisant sentir son état auquel cette grâce s'applique, ou plutôt, trouvant dans cet, état, l'occasion de communiquer la connaissance de

la grâce. De cette manière, l'âme est plus stable, distingue mieux ce qui est de l'Esprit, ce qui appartient à Christ, d'avec ce qui en revêt les formes, et sait infiniment mieux dire: Je sais en qui j'ai cru. Mais Dieu choisit ses occasions à lui pour nous enseigner ces choses, et, lorsqu'il a atteint son but, les communications spéciales de sa sagesse et de son amour ne se prolongent plus, car il veut que nous marchions par la foi selon ce que nous savons posséder en Christ: il n'en est pas moins vrai que, de cette manière, notre marche a lieu avec un Christ beaucoup mieux connu et qu'il y a beaucoup plus de communion avec lui. Mais, après avoir reçu l'instruction, nous avons à retourner à l'activité ordinaire de la vie de devoir, et à ces relations avec nos frères dans lesquelles la charité se développe et s'exerce, ou bien est mise à l'épreuve, soit dans l'assemblée, soit dans les rapports individuels, à moins que Dieu ne nous retire pour jouir du bonheur pour lequel il nous a préparés par sa grâce, changement plus facile et plus heureux. Toutefois sa volonté est toujours parfaite, et sa grâce et sa sagesse se trouvent dans notre retour à la vie ordinaire. Paix vous soit, chère soeur. J'ai encore probablement pour quelque temps de travail dans la région du Gard. Il y a un grand mouvement, comme vous pouvez le supposer, et la vérité est un repos désiré de plusieurs coeurs, ou plutôt on en a besoin, et on est heureux de la trouver, mais cela a lieu à travers bien des persécutions. Notre part est de travailler en grâce pendant qu'il fait jour...

Votre affectionné frère en Christ.

ME 1884 page 419

Croydon, 28 juin 1881

Bien cher frère,

J'ai été très heureux de recevoir votre lettre et des nouvelles de la Suisse, et je vous en remercie, L'Angleterre est à peu près de même. Plus d'un endroit où les conversions sont assez nombreuses, mais rien de très saillant. Mais l'état des frères s'est sensiblement amélioré; il y a plus de conscience, plus de vie. Tous les frères ouvriers qui ont parcouru le pays sont revenus heureux et rafraîchis dans leurs âmes, et Dieu agit d'une manière frappante au milieu des difficultés de L. Les frères ont pu le voir à vue d'oeil. Tout n'est pas résolu, mais le mal a manifesté son impuissance. On n'a eu qu'à laisser agir Dieu. Et qui le peut, si ce n'est Lui? Pour ma part, c'est le parti que j'ai pris depuis le commencement, et j'en bénis son nom. On ne pense pas assez que c'est lui qui fait le bien, et lui seul qui peut le faire, et il dispose de tout.

J'ai été très malade, cher frère, c'est-à-dire que mes forces ont succombé sous l'effet de trop de travail, et de mon âge, puis d'une grave chute en voyage. Je ne savais si Dieu ne voulait pas m'ôter de ce pauvre monde... J'avais la paix, je n'avais aucun doute, mais de prime abord la ruine du vase ma été sensible, quand j'étais seul de nuit avec le Seigneur. La pensée d'être avec le Seigneur a pris bientôt le dessus, et j'ai été heureux, si c'était sa volonté, de m'en aller vers lui. Ce qui était en question, c'était le jeu de mon affection pour le Seigneur, et nullement l'assurance de la foi. Que ce fût mieux d'être là-haut avec lui, je n'en doutais pas; son amour est, pour mon coeur, un trésor plus précieux que jamais, d'un prix infini; c'est l'effet de cette

expérience. Maintenant je suis mieux, humainement parlant. L'heure de mon délogement n'est pas encore arrivée. Je travaille dans mon cabinet comme de coutume; j'ai assisté à la réunion de dimanche matin, et y ai pris part, puis j'ai été à deux réunions pour lire la Parole.

Je me demandais si Dieu voulait encore se servir de moi pour les frères; d'un côté cela, de l'autre, être avec Lui-même. Je ne tiens pas à la vie, mais je voudrais achever ma course, et les frères ne sont pas encore sortis de tous les embarras de leur position. Mais Dieu est là; je ne doute nullement qu'il accomplira pleinement l'oeuvre de sa bonté, et le courage des frères est ranimé par sa grâce. Ceux qui cherchent le bien sont plus unis que jamais. Je travaille tranquillement, heureux, profondément heureux dans son amour, avec peu de force, mais soutenu, portant les frères sur mon coeur, et comptant sur le Seigneur pour eux. Il me convient de me souvenir que j'ai 80 ans passés. Ici ou là, Christ est tout. Que Dieu soit avec vous, dans vos travaux. Saluez cordialement les frères de ma part. Que Dieu leur fasse la grâce de chercher constamment sa présence.

Votre affectionné frère.

Fragments

ME 1884 page 40

Le témoignage de l'Eglise est rendu à un Seigneur *rejeté* aussi bien que crucifié. Nous avons à nous souvenir et à rendre témoignage de sa mort comme ayant eu lieu sous la main de *l'homme*, aussi bien que sous celle de Dieu. Sous la main de Dieu pour le soulagement du pécheur ou de la conscience, — sous la main de l'homme pour la séparation des saints d'avec le monde qui, en réalité, approuve cet acte de la main de l'homme.

ME 1884 page 119

Ce qui manque au milieu de nous, ce dont nous avons besoin, c'est d'une plus grande profondeur d'affections spirituelles; il faut des coeurs plus purifiés, en dehors des choses naturelles, pour donner place, et liberté aux choses du royaume de Dieu. On a à veiller sur les lèvres, sur les pensées, sur la plume, sur tous les instruments et les moyens naturels, afin que l'Esprit trouve en chacun de nous un vase plus libre pour son action. Soyons sûrs que nous devons *attendre la perfection*. Si Lot avait eu une marche de séparation, ses filles auraient pu trouver des époux dans la postérité d'Abraham, au lieu de devenir les mères des Ammonites et des Moabites.

Se glorifier en un Christ *crucifié* ne sera pas, si elle est seule, la chose parfaite de ce temps; il faut aussi être les compagnons d'un Christ *rejeté*. Je pense que *Babylone* peut être amenée à se glorifier en un Christ crucifié; c'est-à-dire qu'il peut y avoir beaucoup de vérité évangélique confessée dans des systèmes qui seront jugés avec Babylone. Car qu'est-ce que Babylone? N'est-ce pas quelque chose de fautif ou mondain dans la conduite, aussi bien qu'idolâtre en doctrine? Les dix-septième et dix-huitième chapitres de l'Apocalypse me montrent Babylone dans son iniquité mondaine, plus encore que dans ses idolâtries. Elle peut prêcher Christ *crucifié*, mais elle n'est pas en communion avec Christ *rejeté*, elle ne persévère pas avec Lui dans ses tentations. Christ *rejeté*, n'est-ce pas pour le moment actuel la grande pensée *pratique*?

Dans les temps de difficulté, la foi ne se montre pas dans la magnificence du résultat, mais dans l'amour pour l'oeuvre de Dieu, si petite puisse-t-elle être, et dans la persévérance avec laquelle elle est poursuivie à travers toutes les difficultés qui appartiennent à cet état de faiblesse.

ME 1884 page 220

La parole de Dieu mentionne trois repos: le repos de la *conscience*, le repos du *coeur*, et le repos *éternel*.

Si nous avons le premier, par la grâce de Dieu, nous posséderons le troisième par sa justice; quant à la jouissance du second, elle dépend de notre marche (Matthieu 11: 29; Hébreux 4: 11).

Le premier, déjà parfait ici-bas, nous a été acquis par Christ sur la croix; le second se trouve dans le chemin de Dieu, possédant ce même Seigneur dans notre coeur comme *notre tout*; le troisième, dont nous allons bientôt jouir, est le résultat parfait de l'oeuvre de Christ pour nous. Là le repos du coeur sera aussi inaltérable que l'est déjà le repos de la conscience.

ME 1884 page 240

L'apôtre Jean nous donne, dans sa première épître, un exposé de grands principes qu'il établit d'une manière absolue, laissant de côté tous les détails auxquels ils s'appliquent. L'expérience introduit sans doute des modifications variées, mais elles n'affectent en aucune façon la force originare de ces principes. Je dis, par exemple: Notre salle de réunion est ouverte à chacun; chacun peut y entrer. Or voici un homme qui ne peut y entrer, parce qu'il est paralysé. L'exception qu'il faut faire dans ce cas, changera-t-elle ce que j'ai dit? Nullement. Il en est de même des choses divines. *Si nous ne possédions les grands principes de la vérité de Dieu que dans la mesure de leur application à l'homme, nous ne les posséderions jamais réellement*. Il est indispensable de discerner cette manière absolue de présenter la vérité de Dieu, pour comprendre l'épître de Jean.

ME 1884 page 475

... Quand nous arrivons à Christ, je trouve une autre vérité d'une immense importance: il est Dieu manifesté en chair; il est la perfection. C'est pourquoi l'apôtre Jean nous dit de demeurer dans ce que nous avons entendu dès le commencement. Et je trouve aussi là un principe scripturaire, dont l'ignorance et la négation est la racine de quantité d'erreurs et de raisonnements modernes. L'écriture présente Christ comme le *second homme*, un nouveau point de départ pour la race humaine: il est le dernier Adam. Elle ne parle point de progrès de l'homme dans la chair. Il faut dépouiller ou avoir dépouillé le vieil homme et revêtu le nouveau, créé selon Dieu en justice et en vraie sainteté. L'homme doit se tenir pour mort; il est crucifié avec Christ; l'apôtre dit: quand *nous étions* dans la chair. Ainsi l'admirable et précieuse doctrine de l'écriture est l'absolu jugement moral de l'homme comme homme, à cause du péché qui est en lui; il est un enfant d'Adam dans la chair. Dans le bonheur que le nouvel homme trouve en Dieu, il ne peut supporter cela. Il a crucifié la chair avec les passions et les convoitises, et il vit comme vivant à Dieu dans le second homme. Je suis crucifié avec Christ; néanmoins je vis: non plus moi, mais Christ vit en moi. Et les grandes ordonnances du christianisme proclament que c'est bien là sa nature. Nous sommes ensevelis dans le baptême

pour la mort, et ressuscités, et dans la cène du Seigneur nous rappelons un Christ qui est mort pour nous. Le christianisme est donc fondé sur l'entière condamnation du vieil homme (Christ étant mort en grâce pour ôter la condamnation, et comme sacrifice pour le péché, il a condamné le péché dans la chair), et sur l'introduction d'un nouvel homme, en relation, selon la puissance de la résurrection de Christ, avec ce qui est dans le ciel, où Christ se trouve maintenant. L'objet de cette vie nouvelle n'est point ici-bas, bien qu'elle s'y déploie. C'est le vrai caractère de la puissance dans une créature, que de vivre au milieu des circonstances où elle se trouve, selon des motifs et une puissance qui ne se trouvent pas dans ces circonstances; sans quoi elle serait gouvernée par elles, c'est-à-dire serait faible. Il en est ainsi du chrétien: il a la paix dans sa conscience par un Christ mort pour lui, et, devant lui, il a un Christ céleste. Ses motifs étant entièrement hors de ce monde, il a, par grâce, la puissance pour y vivre selon le caractère des motifs qui le gouvernent.

Ce n'est pas le moment de développer l'exquise beauté morale de ce principe, opérant pour son accomplissement dans la dépendance de la grâce, au milieu des luttes que nous rencontrons dans un monde méchant, portant en nous une nature inclinée vers ce monde; ni de nous étendre sur notre continuelle association avec Christ, notre chef glorifié, l'Homme à la droite de Dieu, en qui ce principe est parfaitement accompli, de sorte que nous croissions en toutes choses jusqu'à lui qui est le Chef. Il faudrait exposer tout le contenu des épîtres comme développant ce principe dans la doctrine, et tous les évangiles comme le montrant dans sa perfection en Christ. J'en ai dit assez pour faire voir que l'enseignement du Nouveau Testament est, d'une part, la mise de côté du vieil homme, la chair, le premier Adam, parce que le péché est en lui (or le péché ne peut plus être supporté quand la vraie lumière, Christ, est dans le coeur comme vie), et, de l'autre, au lieu du vieil homme, la possession du nouvel homme, Christ notre vie, déployée dans une vie que nous vivons par la foi au Fils de Dieu qui nous a aimés et s'est donné lui-même pour nous. Il ne s'agit donc point en Christ de progrès dans le développement de la nature humaine, c'est-à-dire de la vie d'Adam déchu, mais de la présentation d'une chose nouvelle, la vie éternelle qui était auprès du Père, qui nous a été manifestée et est devenue la source de la vie pour d'autres, tandis qu'il est mort pour la condamnation et le péché qui caractérisaient le vieil homme.

Au nombre des bénédictions qui sont devenues notre partage, nous trouvons celles qui découlent des conseils de Dieu: la part de l'Eglise en tant qu'unie à Christ, l'héritage promis aux saints, bénédictions révélées dans les épîtres de Paul.

Mais dans l'épître de Jean, nous avons une série de privilèges qui sont plus en rapport avec la personne de Dieu lui-même, avec sa nature qui, par grâce, nous a été communiquée.

Les voies et le témoignage de Dieu

ME 1884 page 49 - Jérémie 2

Il y a, dans les voies et le témoignage de Dieu par rapport à nous, deux choses distinctes: premièrement, la foi est en nous la condition d'âme qui, lorsqu'elle est en exercice ou autrement, peut empêcher ou favoriser la jouissance que le témoignage de la Parole doit habituellement nous donner. En second lieu, en présentant à nos âmes les objets de la foi, — l'amour du Père et l'oeuvre du Fils, — la parole de Dieu s'applique à la *conscience* et au coeur; car si la conscience n'est pas en exercice, le coeur ne le sera pas: tout sera vide et creux. Quand les affections sont appesanties, le «moi» s'introduit, et je rattache ces saintes affections à moi-même; car si je pense à *mes* affections, je pense à *moi-même*. Mais quand la conscience est en exercice, nous pensons à l'objet qui nous est présenté; autrement le coeur se retourne sur lui-même, le Seigneur est oublié, et la faiblesse s'ensuit. La conséquence est que nous tombons dans un état misérable; mais alors la parole de Dieu, présentant l'objet de la foi, s'applique à la conscience, la met en exercice, et ainsi le coeur est ramené à Dieu.

Il ne saurait y avoir de vrai amour pour Christ s'il n'y a pas le sentiment du tort qui a été fait, car je ne puis aimer une personne à qui j'ai fait tort. Ce qu'il faut d'abord, c'est la conscience du tort. «J'ai péché», disait le fils prodigue, «et je ne suis plus digne d'être appelé ton fils». Quand la conscience est éveillée et que le coeur est mis en jeu, nous demeurons dans la présence de Dieu. L'Esprit de Dieu peut nous humilier à cause de ce que *nous avons fait*, mais quand la conscience est en activité, elle fait ressortir notre *condition tout entière* devant Dieu. Ce n'est pas la loi intervenant de nouveau, c'est Dieu se présentant *lui-même*; ainsi il y aura de vraies affections et la conscience sera en exercice. La confiance en soi-même et l'exaltation de soi-même, sous quelque forme que ce soit, sont toujours les effets d'une conscience non exercée. Placez seulement quelqu'un en la présence du Seigneur, et il sera gardé dans l'humilité et dans un état de discernement spirituel; mais il n'y a rien que nous perdions si aisément que la conscience de la présence de Dieu. Il en est ainsi dans nos prières. Vous pouvez sentir souvent que vous continuez à prier après avoir perdu la conscience que vous parlez à Dieu; cependant l'âme continue à s'exprimer elle-même. Même quand on a été conduit par l'Esprit, la conséquence sera que la manière est tout à fait mauvaise, bien que les mots soient justes. Eh bien, quoique tout cela soit vrai, quand le Seigneur reprend une âme, il la rappelle en sa propre présence. Il veut agir sur la conscience; il veut nous parler clairement. Pourquoi? Parce qu'il connaît la relation qui aurait dû produire une conduite qui convient à la relation que nous avons oubliée. «Ephraïm ne m'a-t-il pas été un cher enfant, ne m'a-t-il pas été un enfant que j'ai aimé? Car toutes les fois que j'ai parlé de lui, je n'ai pas manqué de m'en souvenir avec tendresse; c'est pourquoi mes entrailles se sont émues à cause de lui» (Jérémie 31: 20). Quand le Seigneur rappelle une âme à lui-même, il peut lui reprocher d'avoir *oublié* la relation dans laquelle elle se trouvait avec Dieu, et Dieu avec elle; mais il ne peut la blâmer comme *n'ayant pas connu* cette relation. La force de toute réprimande est fondée sur la

relation, et Dieu, en rappelant la relation, agit sur le terrain de cette relation, avec toutes les affections qui y appartiennent. Ainsi toute réprimande nous est adressée comme l'expression de la plus merveilleuse tendresse, et plus profondément nous apprenons qu'il n'y a aucune lacune dans l'affection de Dieu, plus profondément nous gémissons d'avoir failli à cette relation qui subsiste toujours.

Dieu dit à Jérémie: «Va, dis aux oreilles de Jérusalem ces paroles;» mais, hélas! Israël ne voulait pas entendre. C'est ce qu'il y avait de plus désastreux; mais Dieu leur rappelle leur relation avec lui et dit: «Il arrivera en ce jour que tu m'appelleras: Mon mari, et que tu ne m'appelleras plus mon Baal», c'est-à-dire mon Seigneur (Osée 2: 16). Quelque mauvais que fût leur état, il rappelle dans toute sa force et son énergie le souvenir de leur relation: «Va, dis aux oreilles de Jérusalem». Ce n'est pas: «Que celui qui a des oreilles, écoute», mais Dieu vient et parle à leurs oreilles. Oh! puisse-t-il parler aux nôtres! Quand Dieu parle de consolation à Jérusalem, il parle à son *coeur* et c'est après le châtement; mais ici, il s'occupe d'autre chose; il parle aux oreilles de Jérusalem, afin qu'ils entendent ce que Dieu a à leur dire. Le vrai Serviteur pouvait dire: «Le Seigneur, l'Eternel m'a ouvert l'oreille», pour entendre ce que Dieu avait à lui dire, et il n'était point rebelle, ni ne se retirait point en arrière; mais Israël avait «oublié Dieu durant des jours sans nombre;» ils avaient fait une chose terrible, telle qu'aucune autre nation n'avait faite: «Y a-t-il une nation qui ait changé ses dieux, lesquels toutefois ne sont pas des dieux? Mais mon peuple a changé sa gloire en ce qui ne profite de rien». Et encore: «Cieux, soyez étonnés de ceci; ayez-en de l'horreur, et soyez extrêmement asséchés, dit l'Eternel. Car mon peuple a fait deux maux: ils m'ont abandonné, moi qui suis la source des eaux vives, pour se creuser des citernes, des citernes crevassées qui ne peuvent point contenir d'eau?» Et maintenant que Dieu leur envoie un message, dit-il: «Va, dis aux oreilles de Jérusalem: Je me souviens de *tes péchés?*» Non, mais il dit: «Je me souviens de l'affection de ta jeunesse, et de l'amour de ton temps de fiancée, quand tu venais après moi dans le désert, dans un pays où l'on ne sème pas». Il rappelle ce qu'Israël était pour Dieu lui-même: Je me rappelle l'effusion de ton coeur envers moi; «je me souviens de l'affection de ta jeunesse et de l'amour de ton temps de fiancée».

Quelle chose de la part de Dieu que de dire à Israël: «Je n'ai pas oublié ce que tu étais pour moi dans les jours de ta jeunesse, quand ton coeur se tourna d'abord vers moi». Nous avons là le même principe que dans les paroles du Seigneur: «Vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes tentations», alors que les disciples contestaient entre eux pour savoir lequel serait estimé le plus grand. Et ainsi Israël murmurait toujours, pensant que leurs poireaux et leurs concombres étaient meilleurs que Dieu; mais Dieu rappelle les *principes* d'après lesquels Israël agissait: «Quand tu venais après *moi* dans le désert». En suivant Dieu, ils obtinrent davantage de ces biens du monde en Canaan; ils eurent des villes qu'ils n'avaient pas bâties, des puits qu'ils n'avaient pas creusés, des palmiers qu'ils n'avaient pas plantés. Toutes ces choses étaient la conséquence de ce qu'ils étaient venus après Dieu, mais il ne les mentionne pas; il dit: «Tu venais après moi dans le désert, dans une terre aride et crevassée, dans la terre de sécheresse et de l'ombre de la mort, dans la terre où nul homme ne passe et

où personne n'habite»; «tu venais après *moi* dans le désert, où il n'y avait rien pour attirer tes affections excepté moi-même; *moi-même* j'étais le seul et unique objet de toutes tes affections;» c'est là ce que Dieu rappelait. Il oublie tous leurs manquements; ce qu'il fait ressortir c'est qu'il était tout pour eux. Et c'est ce qui caractérise un coeur quand d'abord il est converti à Dieu — le Seigneur est tout pour lui. Qu'est le monde pour un tel coeur? De la boue et des ordures. Tout, soucis et plaisirs, est oublié; tout est compté pour rien, excepté ce qui se trouve en Dieu lui-même. Les louanges d'Israël s'épanchaient librement: «Je le glorifierai; il est le Dieu de mon père, je l'exalterai», parce qu'ils avaient trouvé Celui qui était tout pour eux, et que le monde et tout ce qu'il pouvait donner n'était qu'un pur néant.

Maintenant regardons l'autre côté du tableau; voyons dans quel état désespérément mauvais était tombé le coeur d'Israël, et souvenons-nous qu'il est un type de ce que nous sommes. Ils n'étaient pas satisfaits et disaient: «Ah! que ne sommes-nous morts au pays d'Egypte, quand nous étions assis auprès des pots de chair, quand nous mangions du pain à satiété». Et encore: «Pourquoi nous avez-vous fait monter hors d'Egypte, pour nous amener dans ce mauvais lieu? Ce n'est pas un lieu où l'on puisse semer; on n'y trouve ni figuiers, ni vignes, ni grenadiers, et il n'y a pas d'eau pour boire». Dans le désert, il n'y a rien à voir, rien à quoi l'on puisse regarder, et c'est le contraire de cela qu'Israël désirait. Dieu dit: «Je vous ai fait entrer dans un pays d'abondance, afin que vous mangeassiez ses fruits et ses biens; mais sitôt que vous y êtes entrés, vous avez souillé mon pays; vous avez fait de mon héritage une abomination». Ils sentaient leur propre importance et oublièrent l'Eternel; ils avaient la bénédiction, et ils ne se soucièrent plus du Seigneur de la bénédiction.

Et cela n'est-il pas vrai de l'Eglise de Dieu? Nous introduisons le «moi», qui n'est qu'une citerne crevassée, et nous abandonnons Celui qui est la fontaine vive et la puissance de la bénédiction, oubliant ceci: «Mon père était un Syrien qui périssait». La conséquence en est la faiblesse morale, et Satan acquiert de la puissance. Un croyant ne peut pas retourner dans le monde. Celui qui n'a que la simple profession de la piété, peut y retourner et en jouir; mais non pas un chrétien. Un Israélite ne pouvait pas, en retournant en arrière, retraverser la mer Rouge. Vous ne pouvez pas penser à vous-même et en même temps au Seigneur avec satisfaction. La présence du Seigneur dans l'âme réduit le «moi» à néant. Laissons seulement le Seigneur avoir sa place dans nos âmes, et nous serons mis à notre place. Si je marche à travers le monde, le trouverai-je un désert? Certainement; mais si le Seigneur est ma joie et ma force, je ne penserai pas au désert. Vos coeurs disent-ils: «C'est une terre où nous ne voyons rien?» S'il en est ainsi, qu'est-ce que cela prouve? C'est que vous désirez voir quelque chose, et voici la pensée qui se trouve dans votre coeur: «*C'est une terre où l'on ne peut semer*», bien que vous ayez honte de l'avouer. Mais l'Eternel rappelait à Israël le temps où il trouvait qu'il valait la peine de suivre Dieu pour l'amour de lui-même. Nous nous sentons tenus de dire que c'est une heureuse chose que d'être un chrétien; mais quand nous sommes seuls, nos coeurs ne disent-ils pas: «C'est une terre où l'on ne peut semer?» S'il en est ainsi pour vous, n'ayez point de repos jusqu'à ce que le Seigneur lui-même, et lui seul, satisfasse votre âme; car vous devriez trouver votre plaisir en lui. Lot *vit* une plaine bien arrosée et une cité,

et là il habita sur la terre, et par conséquent se trouva au milieu du jugement. Abraham, au contraire, cherchait une cité qui *ne se pouvait voir*, et il jouissait de la bénédiction et de la consolation de Dieu qui était avec lui, quelque part qu'il allât. Quand l'âme est abattue, comme un vaisseau à la marée basse, elle a à redouter les hauts fonds et les bancs de sable; mais quand la marée est haute, il n'y a pas de bancs de sable; le vaisseau flotte au-dessus. Ainsi, quand l'âme est heureuse en Christ, elle poursuit son chemin paisiblement, indépendamment de toutes les épreuves que nous pouvons être appelés à rencontrer dans les saints, nos compagnons de route. Nous sommes appelés à marcher ensemble à travers le monde, et une simple convenance naturelle ne suffit pas pour cela. Non. Nous ne pouvons avancer qu'autant que Christ remplit l'âme, et ainsi portés sur le flot de la bonté divine, oubliant toute autre chose, nous pouvons cheminer ensemble heureusement, étant occupés de Christ et non les uns des autres.

Mais malgré ce qu'Israël était, Dieu ne pouvait l'oublier. Pourquoi? Parce qu'il se souvenait de son affection au temps de ses fiançailles, «quand tu venais après moi dans le désert». Quand l'âme est occupée de *Dieu seul*, elle est sainteté *au Seigneur*. Dieu dit à Israël: «Si tu te retournes, retourne-toi à moi». Il ne sert à rien d'essayer de mettre l'âme en bon état, à moins que ce ne soit en réglant les choses avec Dieu. Israël était «sainteté à l'Eternel». Or sainteté n'est pas innocence. Dieu n'est pas ce que nous appelons innocent, mais il est saint. Il sépare parfaitement le bien d'avec le mal. Ainsi Christ sur la terre était séparé pour Dieu, et, près de quitter ce monde, il disait: «Je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité». La signification du mot «sanctifier» ici est la séparation pour Dieu. Il en est ainsi de l'Eglise de Dieu. Elle est séparée du monde pour Dieu, prise hors de la création pour lui-même; elle est les prémices de son revenu. Il y aura une moisson de bénédictions, quand Israël et les nations seront introduits dans la bénédiction; mais l'Eglise est les prémices de son revenu. Dieu rappelle cela, bien que l'Eglise puisse l'avoir oublié; mais si nous savons ce que c'est que de retourner dans les *affections* de Dieu, nous devons jouir de cet amour qui ne manque pas; car Dieu dit: «Je me souviens». L'âme saisit alors ce qu'est l'Eglise de Dieu dans le coeur de Dieu, et non ce qu'elle est ici-bas. Christ fut d'abord le grain brisé et broyé, et ensuite la gerbe présentée devant Dieu. Ainsi l'Eglise doit être dans un état d'humiliation et d'abaissement, et ensuite elle sera exaltée là où est Christ. Dieu aura la moisson tout entière, mais les prémices de son revenu, c'est ce qui occupe ses affections.

«Quelle injustice vos pères ont-ils trouvée en moi?» Ai-je manqué dans ma bonté envers vous? Qu'y a-t-il maintenant? Le Seigneur a-t-il changé? Est-il moins digne maintenant que quand tu venais après lui dans le désert? Non; mais nous nous sommes éloignés de lui, nous avons marché après la vanité, et nous sommes devenus vains. Nous avons joui de sa bénédiction, nous nous sommes engraisés, et nous avons regimbé (Deutéronome 32: 15), et nous nous sommes affaiblis dans la faiblesse et la méchanceté de nos coeurs. Quand est-ce que le Seigneur élevait son peuple? Quand les circonstances mêmes à travers lesquelles et dans lesquelles il les conduisait, étaient la preuve que le *Seigneur* les y amenait; car il les conduisit dans une terre déserte et crevassée, où ils n'avaient pas besoin de s'appuyer sur «un

roseau cassé, lequel si quelqu'un s'appuie dessus, il lui entrera dans la main et la percera», car ils s'appuyaient sur Dieu lui-même. «Ton vêtement ne s'est point usé sur toi, et ton pied ne s'est point enflé pendant ces quarante ans». Et pourquoi? Parce que «l'Eternel seul l'a conduit, et il n'y a point eu avec lui de Dieu étranger». Ainsi en était-il de Gédéon (Juges 6). Il se souvenait de ce que Dieu avait été pour Israël au jour de ses fiançailles. Il disait: «L'Eternel ne nous a-t-il pas fait monter hors d'Egypte?» Et l'Eternel le regarda et dit: «Va avec cette force que tu as». Nous voyons donc que le secret de la force de Gédéon consistait dans le souvenir qu'il avait de ce que Dieu était pour Israël au jour de ses fiançailles. L'âme de Gédéon était assez rapprochée de Dieu, pour dire: «Où est l'Eternel?» et alors quel fardeau est ôté du coeur! Plaçons-nous seulement devant le Seigneur, et voyons s'il ne rappelle pas le jour des fiançailles.

Si je pense aux concombres d'Egypte, le désert ne me convient pas, mais si je pense au Seigneur, je ne me demanderai même pas si je suis dans le désert ou non. Les affections de mon âme suivront l'affection de Dieu pour moi, car lui se souvient toujours de «l'amour de ton temps de fiancée», alors qu'il se révéla pour la première fois à nos âmes. Il est vrai que nous pouvons subir le châtement, mais Dieu n'oublie jamais l'oeuvre de grâce dans nos âmes. Il n'oublie jamais «l'affection de ta jeunesse, l'amour de ton temps de fiancée, quand tu allais après lui dans le désert, dans un pays où l'on ne sème pas». Et maintenant tu es «sainteté à l'Eternel», et, bien que Dieu doive avoir sa joie dans la moisson de la terre, cependant tu es «les prémices de son revenu».

Méditations sur l'épître aux Romains - Darby J.N.

Ces méditations ont été écrites par l'auteur en langue allemande. Il ne lui a pas été donné de les conduire jusqu'au dernier chapitre. Sa faiblesse croissante et enfin son délogement le 29 avril 1882, vinrent mettre un terme à son activité si richement bénie, de sorte que ces méditations s'arrêtent vers le milieu du chapitre 10. Mais l'enseignement spécial de l'épître y est pleinement et clairement exposé, et ainsi ce témoignage de la dernière période de l'activité infatigable du fidèle serviteur du Seigneur pourra être en bénédiction pour ceux qui le liront.

ME 1884 page 78

Introduction

Dans l'épître aux Romains, les chrétiens sont envisagés comme des hommes vivant et marchant sur la terre, mais possédant la vie de Christ et le Saint Esprit, de sorte qu'ils sont en Christ. Leurs péchés sont pardonnés; ils sont justifiés par l'oeuvre de Christ. Leur devoir est de présenter à Dieu leurs corps en sacrifice vivant, agréable à Dieu, tandis qu'ils sont transformés par le renouvellement de leur entendement, pour éprouver quelle est la volonté de Dieu, bonne, agréable et parfaite (chapitre 12: 1, 2).

L'épître commence avec la responsabilité de l'homme; elle démontre que tous sont coupables, à cause de ce qu'ils ont *fait*, et expose ensuite le résultat de la mort de Christ pour le pardon des péchés et la justification des croyants. Après cela, l'apôtre examine la *condition* dans laquelle l'homme se trouve, en suite du péché d'Adam, et montre comment il est affranchi de la puissance du péché.

Il n'est pas question, dans cette épître, des *conseils* de Dieu, sauf en trois ou quatre versets du chapitre 8, et seulement pour démontrer que l'oeuvre de sa grâce est immuable, et que, lorsqu'une fois on se l'est appropriée par l'appel de la grâce, elle est ferme et sûre, et se poursuit jusqu'à la gloire. L'oeuvre de Christ est accomplie, et ceux qui croient en lui seront conformes à son image. Tout est ainsi parfaitement assuré. Lorsque nous avons la vie de Christ, de sorte que nous souffrons avec lui, nous serons aussi glorifiés avec lui. L'épître ne renferme rien de plus, touchant les conseils de Dieu. Si nous voulons apprendre à les connaître, nous devons recourir à l'épître aux Ephésiens, tandis que l'épître aux Colossiens nous parle de la vie de l'homme qui par la foi est ressuscité avec Christ. Dans l'épître aux Romains, nous trouvons l'oeuvre de Dieu en grâce pour la justification des impies, par la mort et la résurrection de Christ, leur acceptation en Christ, et les croyants considérés comme étant en lui.

Comme nous l'avons indiqué plus haut, la doctrine de l'épître aux Romains comprend deux parties. La première traite des *péchés*. L'exposition de la manière dont ils sont ôtés et de la grâce de Dieu qui s'y déploie, va jusqu'à la fin du 11e verset du chapitre 5. De là, jusqu'à la fin du chapitre 8, l'apôtre s'occupe de la seconde partie, c'est-à-dire du *péché dans la chair*; c'est la condition dans laquelle nous sommes à cause du péché d'Adam; Paul montre comment

nous en sommes affranchis, et quelle est notre nouvelle condition en Christ. Comme appendice suivent trois chapitres, qui expliquent comment la doctrine de la condition générale de péché où se trouve l'homme, et de la réconciliation de tous avec Dieu par la foi, peut s'accorder avec les promesses spéciales faites aux Juifs. La conclusion (chapitre 12-16) renferme des exhortations et le rappel de certains principes importants.

L'exposition de la doctrine de la justification par la foi renfermée dans la première partie de l'épître, est introduite par une sorte de préface dans laquelle l'évangile est fondé sur la personne de Christ, et est présenté comme étant la révélation de la justice de Dieu.

Nous voyons donc dans cette épître, comment Dieu, dans sa parfaite grâce, est venu au-devant de nous, lorsque, selon notre responsabilité comme hommes, et devant sa justice, nous étions entièrement perdus; comment, par pure grâce, il nous a préparé le salut et la vie éternelle, lorsque nous étions éloignés de lui par le péché, et que, selon la chair, nous étions inimitié contre lui.

Chapitres 1 et 2

Avant d'entrer dans un examen plus détaillé de la doctrine de l'épître, de l'ordre et du contenu de ses diverses parties, nous dirons quelques mots sur l'apôtre lui-même. Il n'avait jamais été à Rome, mais, revêtu de l'autorité divine, il était apôtre de toutes les nations. C'est pourquoi il pouvait écrire aux Romains, bien que n'ayant pas été l'instrument de leur conversion. Il connaissait bien cependant quelques-uns d'entre eux: Rome, comme centre du monde connu, renfermait des personnes de toutes les contrées. Et c'est ce fait, que Paul n'avait pas été à Rome, qui donne à l'épître un caractère tout particulier, différent de celui de la plupart de ses autres lettres. L'épître aux Romains est plutôt un traité, caractère qui se rencontre moins dans les lettres écrites par l'apôtre aux églises qu'il avait fondées lui-même. Les circonstances personnelles y manquent, et font place à la doctrine qu'il a en vue. A la fin de l'épître, Paul salue beaucoup des saints qu'il connaissait, de même qu'au commencement il cherche à entrer avec les chrétiens de Rome dans une relation de coeur; toutefois c'est son apostolat qui est par-dessus tout la base de ses communications aux croyants de Rome. Nul apôtre n'a fondé l'assemblée de Rome. Paul n'y avait pas encore été; plus tard Pierre y alla, afin d'y donner sa vie en témoignage pour le Seigneur, mais jusqu'à ce moment, il n'avait rien eu à faire avec Rome; il était l'apôtre de la circoncision.

Paul commence par quelques mots sur son apostolat. Il était esclave de Jésus Christ, apôtre appelé, mis à part pour l'évangile de Dieu. Ce sont là ses titres. Il servait le Seigneur, et dans ce but il avait été appelé et mis à part d'une manière toute particulière. Il n'avait pas été du nombre de ceux qui avaient suivi le Seigneur sur la terre; il ne le connaissait pas ainsi. Au contraire, il avait été l'ennemi le plus acharné du nom de Jésus. Il aurait voulu extirper du milieu d'Israël cette nouvelle doctrine, savoir, la foi en Jésus, et punir tous ceux qui y étaient attachés. Le chemin lui fut fermé par le Seigneur, qui se révéla à lui dans sa gloire, et cette gloire même devint le point de départ de l'activité de Paul. Elle démontrait de la manière la plus éclatante que l'oeuvre de la réconciliation était accomplie, puisque Celui qui avait souffert

pour les péchés se trouvait dans la gloire. Ce n'était pas tout: les chrétiens persécutés étaient reconnus par le Seigneur, non comme disciples simplement, mais comme unis à lui, l'homme glorifié, le Fils de Dieu dans le ciel.

C'est ainsi que *l'appel* de Paul eut un caractère tout spécial. Mais il fut aussi *mis à part* d'une manière particulière. La révélation du Seigneur en gloire le sépara d'abord du *judaïsme*, mais non pas cependant afin d'aller alors vers le paganisme. Tandis qu'en contemplant Christ dans la gloire divine, il le reconnaissait comme Seigneur il fut retiré «du milieu du peuple et des nations» (Actes des Apôtres 26: 17), et fut envoyé dans le monde par l'homme glorifié, le Seigneur de gloire, afin de proclamer le salut accompli, pour délivrer du péché tous ceux qui croiraient en Jésus, et affranchir les Juifs du joug de la loi. Dès lors il ne connaissait plus personne selon la chair, même Christ; c'est-à-dire qu'il ne le connaissait pas, comme les Juifs charnels auraient voulu l'avoir sur la terre, comme Fils de David. Sans doute, il reconnaissait pleinement que Christ était venu comme tel, et qu'il avait tout droit à ce titre; mais le Seigneur, comme *fil de David*, a été rejeté, et maintenant tout est pure *grâce*, tant pour les Juifs que pour les païens, puisque les premiers ont perdu tout droit aux promesses, en rejetant Celui en qui les promesses avaient leur accomplissement. Assurément Dieu accomplira ce qu'il a promis, mais actuellement tout est pure grâce par l'Homme ressuscité que Paul a vu dans la gloire. Ces points sont clairement établis dans d'autres parties de l'épître.

Mais, bien que la glorification du Seigneur Jésus ait été le point de départ et le fondement du ministère de Paul, toutefois, dans la doctrine de l'épître aux Romains, l'apôtre ne va pas plus loin que la *résurrection* du Seigneur. Cette remarque aidera à mieux comprendre l'épître. Il est bien vrai que la position du Seigneur dans la gloire est supposée, et que les quelques versets qui présentent la suite des conseils de Dieu, mentionnent aussi la gloire des enfants de Dieu, car c'est une partie de ses conseils que les élus soient conformes à l'image de son Fils (chapitre 8: 29, 30). Toutefois, quand l'apôtre parle du fondement du salut, qu'il expose comment on est justifié et sauvé, il ne va pas plus loin que la résurrection du Seigneur. En effet, ce que Christ a *acquis* pour nous, est autre chose que la réponse à la question: comment un pécheur peut-il être agréé de Dieu, et comment arrive-t-il à la *condition* d'héritier de Dieu.? Dans l'épître aux Romains, nous avons précisément cette condition d'héritier, comme ayant été rendus en Christ capables de subsister devant Dieu et d'hériter avec Christ homme, selon la justice, comme homme nouveau, vivant et accepté de Dieu. Mais il n'est fait qu'une courte mention de la gloire et de l'héritage mêmes. Aussitôt que Christ, comme homme, descendu dans la mort, eut été ressuscité, *l'homme* fut introduit dans une toute nouvelle condition: fait vivant selon la puissance de l'Esprit et de la résurrection. L'oeuvre qui abolissait le péché avait été accomplie, nos péchés avaient été portés et expiés par la mort, Dieu avait été glorifié là où était le péché; la puissance de celui qui avait la force de la mort, avait été annulée, ainsi que la mort elle-même. Un homme nouveau existait, sur lequel la mort n'avait point de pouvoir. Je ne parle pas ici de la personne de Christ, de ce qu'il était dans sa nature, mais de la nouvelle position des *hommes*, position dans laquelle ils sont amenés par la résurrection de l'homme Christ Jésus; je parle de l'homme dans sa nouvelle condition selon les conseils de

Dieu. Nous avons là la preuve que l'oeuvre accomplie de Christ est acceptée selon la justice de Dieu, et nous avons aussi là le modèle, non pas encore de la gloire, mais de la condition fondamentale de tous les croyants en Christ. Ils se trouvent, pour ainsi dire, au delà de la mort, de la puissance de Satan, du péché et du jugement de Dieu, parce que Dieu a été pleinement glorifié en Christ; ils sont, selon la justice, dans la faveur de Dieu. Telle est la portée de la résurrection de Christ, comme doctrine fondamentale de cette épître, en même temps que sa mort est présentée comme base de sa résurrection et de la valeur de celle-ci: «Christ qui est mort, mais plutôt qui est aussi ressuscité».

Ainsi Paul fut appelé et mis à part de tous les hommes, pour annoncer la bonne nouvelle de Dieu, la bonne nouvelle de cette oeuvre de son amour. Cet évangile avait déjà auparavant été promis par les prophètes dans de saintes écritures. Mais maintenant la proclamation de l'évangile n'était plus une promesse. Nous avons bien, il est vrai, de précieuses promesses pour le chemin que nous avons à parcourir dans ce monde; mais l'évangile lui-même n'est pas une promesse. Au contraire, il est l'accomplissement des promesses de Dieu, en tant du moins que celles-ci se rapportent à l'incarnation du Seigneur, à l'accomplissement de son oeuvre, à sa résurrection (1 Pierre 1: 11, 12), et à sa glorification, bien que ce dernier point ne soit pas traité dans l'épître aux Romains. Il faut remarquer ici que les «saintes écritures» sont les promesses de Dieu, et que les prophètes, par qui elles furent données, sont les prophètes de Dieu.

En quoi consiste donc cette bonne nouvelle? Elle est «touchant son Fils (le Fils de Dieu), Jésus Christ, notre Seigneur». La personne de Christ est l'objet principal de l'évangile, qui annonce sa venue dans le monde. Mais ici, nous avons deux choses: premièrement, les promesses sont accomplies en ce que Christ est fils de David selon la chair; en second lieu, il est «déterminé Fils de Dieu en puissance, selon l'Esprit de sainteté, par la résurrection des morts». Ce sont là les deux grands faits accomplis, qui constituent pour l'homme la valeur de la venue du Seigneur dans ce monde. Les promesses étaient accomplies: le Fils de David était là. Les Juifs n'ont pas voulu le recevoir et ont ainsi perdu le bénéfice des promesses; celles-ci, toutefois, ont été accomplies, en tant que le Seigneur est venu. Mais alors a été révélée la puissance de Dieu, en ce que le Seigneur, après s'être soumis à la mort, a été déclaré Fils de Dieu par la résurrection. Bien que la plus forte preuve de la puissance de Dieu ait été donnée dans sa résurrection, nous voyons cependant déjà, dans la résurrection de Lazare, une manifestation de cette puissance divine, comme on le verra aussi plus tard dans la résurrection de tous les saints: «Cette maladie n'est pas à la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle» (Jean 11: 4). Il était, et il est, la résurrection et la vie. La puissance de résurrection est la preuve qu'il est le Fils de Dieu. Cela n'est point un accomplissement des promesses, mais la puissance de Dieu se manifestant là où la mort était intervenue comme conséquence du péché.

Relativement à l'expression «l'Esprit de sainteté», je remarque que le Saint Esprit est, pour ainsi dire, la force agissante dans la résurrection, comme en tout ce que Dieu a créé ou a fait. C'est ainsi que Pierre dit par rapport à la résurrection du Seigneur: «Mis à mort en chair,

mais vivifié par l'Esprit» (1 Pierre 3: 18), et des croyants, il est écrit: «Et si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts, habite en vous, celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts, vivifiera vos corps mortels aussi à cause de son Esprit qui habite en vous» (Romains 8: 11).

Mais pourquoi est-il dit: «Selon l'Esprit de sainteté?» Parce que le Saint Esprit est aussi la force agissante de Dieu pour manifester dans l'humanité tout ce qui lui est agréable. Cette force est naturellement toujours en Dieu; par elle, il a créé le monde; par elle, il a opéré dans tous les instruments de l'Ancien Testament et dans les prophètes. Mais maintenant il avait agi selon cette force divine dans l'humanité, (je veux dire la vie) de Christ, et dans la manifestation de la nouvelle condition de l'humanité. Les prophètes annonçaient ce qui leur avait été donné, et après cela prenait fin l'inspiration divine; et aussi, ce qu'ils annonçaient n'était pas pour eux. Jean le Baptiseur fut rempli du Saint Esprit dès le sein de sa mère. Mais Christ, comme homme, *naquit* du Saint Esprit; sa vie, bien qu'humaine sous tous les rapports, était l'expression de la puissance du Saint Esprit. Il chassait les démons par le Saint Esprit; ses paroles étaient Esprit et vie. La plénitude de la Dité habitait en lui corporellement. Son humanité était l'expression de la nature divine par le Saint Esprit, en amour, en puissance, et particulièrement en sainteté. Il était le Saint de Dieu. Par l'Esprit éternel, il s'est offert à Dieu sans tache. En toutes choses il servait son Père, mais son service était la parfaite représentation de ce qui est divin — du Père lui-même — au milieu des hommes, en ce que, comme homme, il manifestait à chaque instant, par l'Esprit, la divinité, et en était l'expression et la splendeur, sans tache et sans défaut. Toutes les offrandes de l'Ancien Testament sont des types de Christ, mais au point de vue que nous considérons, le type proéminent et frappant est l'offrande de gâteau: des gâteaux de fleur de farine, sans levain, pétris à l'huile, oints d'huile, brisés en morceaux et encore arrosés d'huile. Quel type frappant de l'humanité de Christ, qui selon sa nature était de l'Esprit et avait été oint de l'Esprit, duquel chaque action était caractérisée par l'Esprit qui y était répandu, et dans lequel tout le parfum de sa grâce était offert à Dieu comme une odeur d'agréable senteur. C'est ainsi qu'il devait être éprouvé par le feu, — la mort, — afin qu'il fût démontré que tout en lui était parfum de bonne odeur et rien d'autre. En dernier lieu, se montra la plus grande et la plus parfaite puissance du Saint Esprit dans la *résurrection* du Seigneur. Mis à mort en chair, il a été ressuscité par l'Esprit. L'Esprit, qui en puissance divine avait agi dans sa naissance et dans sa vie tout entière, par lequel enfin il s'était lui-même offert à Dieu, manifesta toute sa puissance en vivifiant d'entre les morts le Seigneur Jésus. Il est bien vrai qu'il a été ressuscité par la gloire du Père; il est bien vrai aussi qu'il a lui-même relevé son corps, le temple de Dieu (Jean 2: 19); mais c'est le Saint Esprit qui a été l'agent immédiat dans sa résurrection (1 Pierre 3: 18). Aussi le corps, du ressuscité est-il un corps *spirituel*.

C'est ainsi que l'homme a été introduit dans une toute nouvelle condition, par la résurrection, dans la personne de Christ, condition au delà de la mort, du péché, du jugement et de la puissance de Satan; et c'est ainsi que Christ a été déterminé Fils de Dieu, selon l'Esprit de sainteté, par la résurrection. Cet Esprit fut la puissance de la sainteté durant toute sa vie,

car «par l'Esprit éternel, il s'est offert à Dieu sans tache;» et, selon cet Esprit, il est déterminé Fils de Dieu, et par lui, il a été justifié même sur la terre. Comme tout ce qui glorifiait Dieu a été accompli par un homme qui était Fils de Dieu, et que celui-ci, comme homme, a manifesté sa parfaite obéissance et son amour envers son Père, l'homme, selon la valeur de cette oeuvre accomplie et la puissance vivifiante du Saint Esprit, est entré dans une toute nouvelle position, dans la personne du Fils de Dieu, de sorte que, par la foi, *nous* sommes agréés de Dieu et devenons ses *filis*. Christ qui, comme Fils de David, était l'accomplissement des anciennes promesses, mais qui fut rejeté sur la terre, Christ, après avoir achevé l'oeuvre que le Père lui avait donnée à faire et enduré la mort, fruit du péché, est entré en résurrection de l'autre côté de la mort, dans la position du second homme, le dernier Adam.

Nous voyons donc ici, dans la personne de Christ, les deux points essentiels des voies de Dieu: l'accomplissement des promesses (bien que les Juifs, en rejetant le Seigneur, y aient perdu tout droit), et la révélation du Fils de Dieu, déterminé tel selon la puissance vivifiante du Saint Esprit dans un homme ressuscité. La puissance de Dieu est ainsi démontrée, non dans l'accomplissement d'une promesse, mais dans la vie actuelle et la position du second homme, en relation avec une délivrance accomplie. Mais ici, la puissance divine de la vie et la nouvelle position introduite par la résurrection, sont montrées surtout en relation avec la situation de l'homme amené dans cette position devant Dieu, toutefois dans la personne même du Seigneur, en puissance.

Qu'elle est précieuse, la pensée que le Fils éternel de Dieu, devenu homme, a pris cette nouvelle position dont nous avons parlé, et cela comme modèle et premier-né entre plusieurs *frères* qui lui seront parfaitement semblables, selon la puissance de vie du Saint Esprit et dans la gloire même! «Car, et celui qui sanctifie, et ceux qui sont sanctifiés, sont tous d'un; c'est pourquoi il n'a pas honte de les appeler frères» (Hébreux 2: 11). A la vérité, il n'est pas question ici de la gloire, mais le Seigneur, après sa résurrection, quand tout était accompli, a pu dire (avant il ne le pouvait pas). «Dis à mes frères: Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu» (Jean 20: 17).

Le sujet de l'évangile, pour lequel Paul avait été mis à part, est donc Jésus Christ, notre Seigneur, comme Fils de David, pour l'accomplissement des promesses, et déterminé Fils de Dieu en puissance, selon l'Esprit de sainteté par la résurrection des morts. L'apôtre, sans doute, parle dans cette épître de la justice et expose tout clairement et complètement; mais l'objet principal devant ses yeux est la personne même de Christ, et ce qu'il est comme accomplissement des promesses, et comme Fils de Dieu en puissance et en résurrection. C'est ce que le Saint Esprit présente comme l'objet de Dieu lui-même dans l'évangile. C'est de lui déjà glorifié, que Paul a «reçu grâce et apostolat pour l'obéissance de la foi parmi toutes les nations, pour son nom». Parmi ces nations se trouvaient aussi les Romains. Il ne s'adresse point à eux comme assemblée, ainsi qu'il le faisait habituellement en écrivant aux assemblées qu'il avait fondées, mais il adresse sa lettre à tous les bien-aimés, saints appelés, qui sont à Rome. Comme apôtre des nations, il pouvait écrire à tous avec l'autorité de Christ.

Dans ses épîtres, il souhaite toujours grâce et paix de la part de Dieu le Père et du Seigneur Jésus Christ. Nous faisons souvent trop peu attention à ces noms. Le premier nous montre Dieu lui-même comme Père, connu ainsi en grâce; l'autre nous rappelle l'homme glorifié, le Fils de Dieu, qui est établi officiellement sur la maison et le peuple de Dieu. Avec Dieu notre Père, nous sommes dans la relation *d'enfants*, avec Jésus Christ le Seigneur, nous sommes dans la relation de *serviteurs*.

L'apôtre aurait volontiers vu plus tôt les chrétiens de Rome, mais il en avait été empêché par Satan; car l'oeuvre du Seigneur se poursuit toujours en présence de l'Ennemi qui cherche à en entraver les progrès, tantôt par la persécution, tantôt par le mal qu'il cherche à provoquer dans les assemblées, et dont les serviteurs ont à s'occuper, que ce soient des hérésies qui prennent le temps des serviteurs, ou toutes sortes d'autres ruses. Il est important pour le serviteur de faire attention à cela; il apprend par là à connaître sa dépendance, et à comprendre que la force et l'efficacité de la puissance du Seigneur lui sont absolument nécessaires. C'est pourquoi Paul, tout en rendant grâce à Dieu pour la foi des Romains, publiée dans le monde entier, demandait toujours dans ses prières que Dieu lui ouvrît un chemin pour aller vers eux. Il désirait les voir, afin de leur faire part de quelque don de grâce spirituel, pour leur affermissement, mais immédiatement, en disant cela, il prend sa place en amour parmi eux, par ces paroles: «C'est-à-dire pour que nous soyons consolés ensemble, vous et moi, chacun par la foi qui est dans l'autre». Il était apôtre et devait agir en amour, il s'abaissait donc comme apôtre jusqu'aux plus faibles, afin de les élever jusqu'à la confiance divine. Souvent il s'était proposé d'aller vers eux, afin de recueillir quelque fruit parmi eux. Il était débiteur envers toutes les nations, pour leur porter la grâce de Dieu; et ainsi, pour autant que cela dépendait de lui, il était tout prêt à leur annoncer aussi l'évangile, à *ceux qui étaient à Rome*. Combien il est préoccupé de s'exprimer comme il convenait à leur égard. Il ne pouvait pas les nommer des Grecs, non plus des barbares, ce qui eût été une offense pour les habitants de la Rome impériale. Il pense à tout, afin d'être utile à tous.

Cela amène l'apôtre à la *doctrine* de l'épître. Il était prêt à annoncer l'évangile à ceux qui étaient à Rome, parce qu'il n'avait pas honte de l'évangile; car, dit-il, «il est *la puissance de Dieu*, en salut à quiconque croit». Il n'est pas la puissance de l'homme, même pour l'acquisition de la justice selon *l'homme*; l'apôtre éclaircit plus loin ce point d'une manière encore plus nette et plus détaillée. C'est un salut *apporté* à l'homme, un salut saint et juste; mais c'est un salut qui vient de Dieu, par la *puissance de Dieu*. et par cela même que la *justice de Dieu y est* révélée, en contraste avec la *justice* de l'homme. C'est la justice de Dieu même, de laquelle nous devenons participants par la foi: c'est sa justice sur le fondement de *la foi*. Tout est déjà parfait et accompli, avant que nous n'y croyions; par la foi nous y obtenons part. Cette justice n'est point par des oeuvres d'homme, ni par la loi, car sans cela elle serait uniquement pour les Juifs qui seuls avaient la loi. Au contraire, elle est pour tous les hommes, parce qu'elle est sur le principe de la foi, et c'est pourquoi les gentils, s'ils croient, y ont aussi part.

Il sera peut-être utile de dire quelques mots sur l'expression: «la justice de Dieu». Bien que très simple, on la comprend souvent très peu. Dans la version allemande de Luther, elle est remplacée par celle-ci: «la justice qui compte devant Dieu». Or la justice de *l'homme* selon la loi, compte devant Dieu. Peut-être ne se trouvera-t-elle nulle part, mais toutefois, elle compte devant Dieu. Seulement elle n'est pas la justice de *Dieu*, si parfaite soit-elle d'ailleurs. En Jean 16: 10, nous voyons en quoi s'est montrée la justice de Dieu, savoir en ce que Dieu a fait asseoir Christ à sa droite, dans sa propre gloire, parce que Christ l'a parfaitement glorifié. En ceci consiste la justice, que le Père a élevé l'homme Christ dans sa propre gloire, — la gloire qu'il avait auprès de lui, avant que le monde fût. Et Dieu, comme Dieu *juste*, l'a glorifié, parce que *Lui* avait été glorifié par Christ sur la croix (Jean 17: 5; 13: 31, 32). Dans le passage cité plus haut (Jean 16: 10), le Seigneur dit: L'Esprit «convaincra le monde de justice, parce que je m'en vais à mon Père et que vous ne me voyez plus». Le monde a pour jamais perdu Christ comme venu en grâce, parce qu'il l'a rejeté; mais Dieu l'a élevé et glorifié. Quand le Seigneur, en Jean 17: 25, parle du monde, il dit: «*Père juste*», mais dans ses demandes pour les siens, il dit au contraire: «*Père saint*» (verset 11). Ainsi la preuve de la justice de Dieu consiste en ceci qu'il a glorifié Christ. Comme Dieu était en Christ dans le monde, le monde devait l'accepter ou le rejeter. Il l'a rejeté et, à cause de cela, il est jugé; le monde ne verra plus Christ jusqu'à ce qu'il vienne pour le jugement. Mais Christ, comme homme, a parfaitement glorifié *Dieu* en tout ce que Dieu est, et Dieu, selon sa justice, a glorifié Christ. L'évangile donc proclame *cette justice de Dieu*, savoir que Christ, en ce qu'il a fait pour nous, ayant glorifié Dieu, a été glorifié comme homme, et est assis à la droite de Dieu, revêtu de la gloire divine; de plus, l'évangile annonce que *notre* position devant Dieu est la conséquence de ce que Christ a accompli. *Notre* justification et notre glorification sont une partie de la justice de Dieu, car ce que Christ a accompli pour glorifier Dieu, a été accompli *pour* nous. Nous sommes «justice de Dieu» en lui (2 Corinthiens 5: 21). Christ perdrait le fruit de son oeuvre, si, tout indignes que nous en soyons par nous-mêmes, nous n'étions pas avec lui dans la gloire comme fruit du travail de son âme, après qu'il a glorifié tout ce qui est en Dieu.

Ensuite l'apôtre montre pourquoi une telle justice, la justice de Dieu même, était nécessaire, pour que l'homme pût être sauvé. De justice humaine, il ne s'en pouvait trouver sur la terre, et cependant la justice était nécessaire. Mais comme c'est la justice de Dieu, et certes point par nos oeuvres, il faut qu'elle nous soit comptée par la *foi*, sur le principe de la foi; car si les *oeuvres* de l'homme y ajoutaient quelque chose, ce ne serait plus la *justice de Dieu*. Mais si c'est par la foi que l'homme devient participant de cette justice, alors les croyants d'entre les nations y ont part tout aussi bien que les Juifs.

Nous voyons donc que si le premier sujet principal de l'épître est la personne de Christ, placée ainsi au premier plan, le second est *la justice de Dieu*, présentée sur le principe de la foi, de sorte qu'elle est pour *tous*; l'âme la saisit par la foi et ainsi se l'approprie.

Ce qui rend cette justice nécessaire, c'est l'état général de péché où se trouve l'homme, tandis que la colère de Dieu est révélée du ciel contre toute impiété et toute iniquité des hommes qui possèdent la vérité tout en vivant dans l'iniquité. Relativement aux païens,

l'apôtre donne deux raisons de cette colère: 1° Le témoignage de la création (verset 19, 20), et: 2° Ils n'ont pas voulu retenir la connaissance de Dieu, lorsqu'ils le connaissaient, mais ont préféré l'idolâtrie (verset 21-24). «Depuis la fondation du monde, ce qui ne se peut voir de lui, savoir et sa puissance éternelle et sa divinité, se discerne par le moyen de l'intelligence, par les choses qui sont faites, de manière à les rendre inexcusables». Cela ne veut pas dire qu'ils pussent connaître Dieu dans sa *nature*, mais qu'ils auraient dû le connaître comme *Créateur*. A moins que l'on ne soit aveugle, le Créateur se voit dans la création.

Mais Dieu ne s'est pas révélé seulement comme Créateur. Noé ne le connaissait pas uniquement comme tel, mais aussi comme un Dieu à qui l'homme a affaire comme être responsable, — comme un Dieu qui avait jugé le monde pour sa méchanceté, qui faisait attention à la manière d'agir des hommes, et qui ne voulait point de l'injustice et de la violence. Les hommes avaient appris à le connaître, lors de l'érection de la tour de Babel, comme un Dieu qui les avait dispersés, parce qu'ils voulaient être indépendants dans leur propre sagesse, et puissants dans leur propre force. Les païens n'avaient pas voulu avoir la connaissance d'un tel Dieu ou le reconnaître; ils se firent à eux-mêmes des dieux, tels que l'homme pouvait les faire, des dieux qui favorisaient leurs passions. Ainsi, au lieu de glorifier le vrai Dieu et de lui rendre grâces, ils tombèrent dans les ténèbres de leurs propres coeurs; «se disant sages, ils sont devenus fous; et ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible en la ressemblance de l'image d'un homme corruptible et d'oiseaux et de quadrupèdes et de reptiles». Et parce qu'ils n'ont pas voulu maintenir la gloire de Dieu, mais l'ont abandonnée pour leurs convoitises, Dieu les a livrés à ces convoitises. Il les a abandonnés à des passions infâmes, dans lesquelles ils se sont laissés aller à des choses déshonnêtes pour l'homme. Et non seulement, remplis de toute impiété et conduits par leurs passions, ils ont fait de telles choses, mais, avec une froide méchanceté, ils ont trouvé leur plaisir en ceux qui les commettaient.

Il est vrai qu'il se trouvait quelques hommes qui jugeaient ces voies (chapitre 2: 1); mais ils commettaient les mêmes choses, et ainsi se condamnaient eux-mêmes et tombaient sous le juste jugement de Dieu, tandis qu'ils méprisaient les richesses de sa bonté et de sa patience, ne comprenant pas que cette bonté les poussait à la repentance. Au lieu d'écouter cette bonté, ils s'amassaient la colère pour le jour de la colère par leur dureté et leur coeur sans repentance.

L'apôtre en vient maintenant à un principe important, simple à la vérité, mais jetant une vive lumière sur tout le sujet. C'est celui-ci: selon que Dieu s'est révélé, il agit envers l'homme dans ce que celui-ci a fait. Au jour du jugement, il rendra à chacun selon ses oeuvres, qu'il soit Juif ou Grec, car il n'y a pas d'acceptation de personnes auprès de Dieu. Il est vrai qu'il s'est choisi un peuple qu'il a approché de Lui, afin d'éprouver l'homme et de maintenir la vérité de *l'unité de Dieu*; mais, au fond, il n'y avait aucune différence entre les hommes. Tous sont pécheurs de nature, et tous ont péché. Nous voyons aussi que, bien que Dieu eût donné une loi à son peuple, il restait cependant toujours caché derrière le voile, sans se révéler. Mais maintenant le voile a été déchiré, et l'homme, le Juif d'abord, puis aussi le Grec, doivent être manifestés

devant lui, chacun suivant ce qu'il est dans sa marche et dans la réalité de sa condition morale; et là, il n'est pas question de savoir si, quant à sa position, il est Juif ou Grec. Dieu, selon sa justice, n'a égard qu'au degré de lumière que chacun possède. Quand l'apôtre parle de ceux qui cherchent la gloire, l'honneur et l'incorruptibilité, il suppose par là le christianisme, car la connaissance de ces choses dépend d'une révélation. A ceux qui, en persévérant dans les bonnes oeuvres, cherchent ces choses, Dieu leur donnera la vie éternelle, sans faire de distinction entre Juif et Grec. Dieu veut la réalité de la vie divine, et non une forme extérieure. Ceux qui désobéissent à la vérité et obéissent à l'iniquité, ont à attendre la colère et l'indignation. «Tribulation et angoisse sur toute âme d'homme qui fait le mal, et du Juif premièrement, et du Grec; mais gloire, et honneur, et paix, à tout homme qui fait le bien, et au Juif premièrement, et au Grec». Tous seront jugés, chacun d'après ses oeuvres, sans acception de personnes, selon la lumière qu'il aura possédée. «Tous ceux qui ont péché sans loi, périront aussi sans loi; et tous ceux qui ont péché sous la loi, seront jugés par la loi,... au jour où Dieu jugera par Jésus Christ les secrets des hommes». Car ce ne sont pas les auditeurs de la loi, mais ceux qui accomplissent la loi, qui seront justifiés. Et si quelqu'un d'entre les nations accomplit ce que la loi demande, il est accepté, et a l'avantage sur celui qui, possédant la loi, ne l'observe pas. Comme nous l'avons dit, il ne s'agit plus, après que Dieu est révélé, de relations extérieures, selon lesquelles les uns sont «près» et les autres «loin», mais de ce qui est juste devant les yeux de Dieu. En réalité, si quelqu'un d'entre les nations, par l'Esprit, marchait dans l'amour, celui-là faisait ce qu'exigeait la loi, tandis que le Juif, qui avait la loi et marchait dans le péché, ne pouvait être accepté de Dieu. Il n'est plus question de relations extérieures avec Dieu, de la manière dont il agit avec le monde ou avec son peuple; en un mot, de son gouvernement sur la terre, mais de la condition de l'âme devant Dieu et du jour du jugement, où les secrets du coeur seront amenés en lumière et où l'homme sera jugé selon ses oeuvres.

Après que l'apôtre a clairement posé ces grands et importants principes, il continue en décrivant la réelle condition des Juifs, ainsi qu'il l'avait fait pour les nations, dans le premier chapitre. Les Juifs se glorifiaient de la loi et des privilèges qu'ils possédaient; ils connaissaient la volonté de Dieu et étaient capables d'instruire les ignorants; oui, ils se glorifiaient même en Dieu. Mais s'enseignaient-ils aussi *eux-mêmes*? Au contraire, ils faisaient tout ce qu'avec sagesse ils enseignaient les autres à ne point faire. Ils déshonoraient Dieu, tout en portant son nom. Par eux, ainsi qu'il est écrit, le seul vrai Dieu était blasphémé parmi les païens. Ils avaient des prérogatives; mais si la loi, à laquelle se rattachaient ces prérogatives, était transgressée, leur circoncision devenait incirconcision. Et les nations, en observant la loi, condamnaient ceux qui, possédant la lettre et la circoncision, violaient la loi. Car celui-là n'était pas un vrai Juif, qui l'était extérieurement, mais c'était celui dont le coeur était circoncis, qui était un Juif de coeur et en esprit, non dans la lettre; et celui-là tirait sa louange, non des hommes, mais de Dieu.

Chapitre 3

Maintenant l'apôtre prend les Juifs sur leur propre terrain. Leur prérogative était grande; le profit de la circoncision était «grand, de toute manière», et surtout, en ce que les oracles de Dieu leur avaient été confiés. L'apôtre croyait cela réellement et avec raison. A ce point de vue, il ne s'agissait point de savoir si tous étaient personnellement convertis; ils jouissaient des privilèges du peuple de Dieu, lesquels ne se trouvaient nulle part ailleurs, et, s'ils étaient infidèles, leur infidélité ne pouvait annuler la fidélité de Dieu. Il en est de même actuellement avec la chrétienté professante. Les promesses de Dieu s'accompliront, à cause de sa fidélité, envers le peuple d'Israël, bien qu'ils y aient perdu tout droit. Mais l'apôtre traite ce sujet plus loin (chapitre 11).

Mais, pourrait-on dire, dans ce cas l'infidélité de l'homme fait ressortir d'autant plus l'immuable fidélité de Dieu! Et ce fait, que l'infidélité de l'homme fait éclater ainsi la fidélité de Dieu, n'annule-t-il pas le droit qu'a Dieu de juger les hommes? Aucunement, car d'après ce principe, il ne pourrait *juger* personne, puisque sa fidélité est mise aussi en lumière par la méchanceté des nations. Les Juifs sont tout aussi bien responsables que les autres pour leur infidélité; et que ceux-ci doivent être jugés, c'est ce dont ne doute point le Juif. En dépit de leurs privilèges, les Juifs sont donc aussi passibles du jugement de Dieu.

L'apôtre ne s'abaisse pas à répondre à la méchante accusation de quelques-uns: «Faisons du mal, afin qu'arrive le bien!» et dit simplement: «Desquels le jugement est juste». Le monde, en effet, accusait les chrétiens de parler ainsi. La grâce est toujours une occasion d'accusation, aussi longtemps que l'âme n'a pas été convaincue de péché; mais dès que la conscience arrive à la conviction de péché, la grâce devient une occasion de reconnaissance pour le coeur.

Puisque le Juif avait de tels privilèges, n'était-il donc pas meilleur que les gentils? Point du tout. L'apôtre avait déjà démontré que tous deux, le Juif, comme le gentil, étaient convaincus de péché. Et il produit une quantité de passages qui font voir que les Juifs, dans leurs propres écritures, sont envisagés comme étant sous la culpabilité et la puissance du péché. Par rapport aux païens, il ne pouvait y avoir aucun doute à cet égard, ils étaient tout à fait éloignés de Dieu, étant tombés dans l'idolâtrie, adorant de faux dieux et vivant dans l'iniquité. Mais le Juif pensait tout autrement de lui-même. Il avait été approché et rendu participant de tous les privilèges.

L'apôtre lui-même avait reconnu comme le plus grand de ces privilèges, le fait que la parole de Dieu, les oracles de Dieu, leur avaient été confiés. Mais que disaient ces oracles, qui se rapportaient aux Juifs, et dont ils se glorifiaient comme n'appartenant qu'à eux seuls? Ils disaient: «Il n'y a point de juste, non pas même un seul». L'apôtre présente toute une suite de citations tirées des Psaumes et d'Esaië, démontrant, sous tous les rapports, l'entière condition de péché de ceux dont il est question. Or qu'il fût parlé des Juifs, ceux-ci devaient en convenir d'après leur principe universel même, car: «Nous savons que tout ce que la loi dit, elle le dit à ceux qui sont sous la loi». Ainsi *toute* bouche est fermée, et *tout le monde* coupable devant Dieu. Les nations sont tout à fait *sans* Dieu; mais les Juifs sont *jugés* par cette parole de Dieu

même dont ils se glorifient. De sorte que nulle chair ne sera justifiée devant Dieu par des oeuvres de loi, «car par la loi est la *connaissance* du péché». La loi que l'on prenait pour règle de la justice, démontrait que l'homme était un pécheur; elle le convainquait et le condamnait, et cela expressément dans sa conscience, et produisait en même temps le sentiment que le péché est en lui.

Après que l'apôtre a ainsi démontré que tous les hommes sont pécheurs, il revient à ce qu'il avait déjà posé comme vérité fondamentale de l'évangile, dans le verset 17 du chapitre premier, savoir la révélation de la justice de Dieu. Tout ce qui est dit, du verset 18 du chapitre 1, jusqu'au verset 21 du chapitre 3, est une parenthèse destinée à montrer qu'une justice de Dieu est nécessaire, puisqu'il n'y a aucune justice dans l'homme. Après cela, l'apôtre entre plus avant dans la question de la justice de Dieu et de son application à l'homme. Cette justice n'est point en rapport avec la loi, qui n'était autre chose que la parfaite règle de conduite pour l'homme. Or Dieu ne peut mesurer sa justice, d'après la mesure de la justice de l'homme ou de sa responsabilité. C'est d'après cette mesure qu'il *juge* les hommes qui ont eu la loi. Sa justice doit être mesurée d'après sa propre nature, et sa nature se révèle dans ce qu'il fait. Il doit se glorifier lui-même en ce qui de lui est révélé, car pour Dieu la révélation de lui-même est aussi sa glorification. Lorsqu'il juge les hommes, c'est d'après la responsabilité de l'homme; lorsqu'il agit, c'est d'après sa propre nature. La loi ne connaît rien de la nature de Dieu. Elle dit que nous devons aimer Dieu; mais qu'est-il? La loi est appropriée à l'homme et à sa relation avec Dieu. La justice de Dieu est tout entière et tout à fait en dehors de toute question de la loi, et même de quelque loi que ce soit, à moins que la nature de Dieu ne soit considérée comme telle. Il est loi pour lui-même, loi parfaite dans Sa nature. Sa justice est maintenant démontrée dans ce qu'il a fait à l'égard de la personne de Christ, lequel il a placé à sa droite en conséquence de son oeuvre accomplie. La loi et les prophètes ont rendu témoignage à cette justice. La justice de Dieu même s'est montrée dans l'acceptation et la glorification de Christ en vertu de son oeuvre; et nous avons aussi part à cette acceptation par la foi, parce qu'il a accompli cette oeuvre pour nous. Précisément parce que c'est la *justice de Dieu*, fondée sur l'oeuvre de Christ, en ce qu'il est mort pour tous, elle s'étend à tout le monde et sur tous les hommes. Tous ceux qui croient en Christ, Juifs ou païens, y ont part, et ont aussi part à tous les privilèges qui en découlent. S'il s'était agi d'une justice de l'homme, elle aurait dû être selon la loi, et alors les Juifs seuls y auraient eu part, puisque seuls ils avaient la loi. Mais comme c'est la *justice de Dieu*, elle est manifestée pour tous, et elle est imputée à tous ceux qui croient. Ainsi la justice de Dieu par la foi en Jésus Christ est manifestée pour tous les pécheurs; elle repose sur tous ceux qui croient en lui: «Car il n'y a pas de différence, car tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu, — étant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus».

Tous les hommes se trouvent donc par nature *dans la même condition*; ils sont tous dans le péché; mais alors la grâce est la même pour tous, parce que la *justice de Dieu* est la *même* justice pour tous les croyants; et, à cause de cela, tous les croyants acceptés selon cette justice, se trouvent sur le *même terrain* devant Dieu. Dieu a publiquement présenté Jésus

Christ comme propitiatoire par la foi en son sang, et par là a montré sa justice, à l'égard des péchés des saints de l'Ancien Testament, qu'il avait supportés dans sa patience. Mais maintenant sa justice est démontrée quant à ce support, en ce que Christ est mort pour eux; sur le fondement de cette mort expiatoire que Dieu avait sous les yeux, il pouvait supporter ces péchés. De plus, cette justice a été aussi manifestée dans le temps présent. Non seulement elle éclaircit les voies passées de Dieu, mais elle est aussi pour le temps actuel la manifestation du fondement de la justification du croyant par une oeuvre accomplie. Elle est donc actuelle et se réalise dans la justification de tous les croyants selon la justice du Dieu juste. Dieu est juste et justifie à cause de l'oeuvre de Christ; et même, il démontre sa justice en le faisant. Ce n'est pas comme si nous en étions dignes; mais en nous justifiant, Dieu reconnaît la valeur de l'oeuvre de Christ. Ainsi la justification est une chose manifestée, reconnue, parce que l'oeuvre est accomplie.

L'homme n'a donc aucun sujet de se glorifier, non, pas même le Juif, en dépit de tous ses privilèges. Toute vanterie est exclue. Sur quel principe? Par quelle loi? Est-ce celle des oeuvres? Non, mais par la loi de la foi. L'homme, quel qu'il puisse être, prend la place de pécheur. La grâce, et elle seule, vaut pour tous de la même manière. En effet, nous concluons que l'homme est justifié par *la foi*, sans oeuvres de loi. «Dieu est-il seulement le Dieu des Juifs? ne l'est-il pas aussi des nations? Certes, aussi des nations».

Il doit être tel, et tel il était, même dans l'Ancien Testament, bien que, pour conserver la connaissance d'un seul Dieu sur la terre alors que tous les peuples étaient tombés dans l'idolâtrie, il eût choisi d'entre eux Israël, dans la personne d'Abraham. Mais maintenant, selon la grâce, il a pris sa place comme Dieu sur tous les hommes, selon la vérité de ses droits immuables, en ce qu'il y a un seul et même Dieu qui justifie, par la foi et la circoncision et l'incirconcision. La différence des expressions employées ici «*par la foi*» et «*sur le principe de la foi*», s'éclaircit par ce fait que les Juifs cherchaient bien la justice, mais sur un principe faux, c'est-à-dire celui des oeuvres; ils devaient avoir la justice, et sans doute une justice divine, mais sur un autre principe, sur celui de la foi. Et puisque cette justice repose sur le principe de la foi, le païen croyant devient aussi participant de cette justice divine par la foi, qui est produite en lui par la grâce. Ce principe annule-t-il donc la loi? Point du tout. L'autorité de la loi est pleinement établie et sanctionnée, mais pour la condamnation de ceux qui se trouvaient sous son autorité. Rien ne pouvait plus fortement établir son autorité que le fait que le Seigneur lui-même a pris sur lui la malédiction de la loi.

Chapitre 4

Mais il y avait encore une autre preuve comme quoi la justice ne vient pas des oeuvres de la loi. C'est l'exemple d'Abraham, qui reçut les promesses avant que la loi n'eût été donnée et proclamée. L'apôtre se sert de cette partie de l'histoire et des privilèges d'Israël, pour établir son principe fondamental: «Que dirons-nous donc d'Abraham?» demande-t-il. «S'il a été justifié sur le principe des oeuvres, il a de quoi se glorifier, mais non pas devant Dieu. Car que dit l'Écriture? Abraham *crut* Dieu, et cela lui fut compté à justice». Ainsi le principe de la

justification par la foi est pleinement établi par l'exemple d'Abraham. Ce n'est point par les oeuvres, sans quoi le salaire ne serait pas compté à titre de grâce, mais à titre de chose due. Mais quand on ne fait pas des oeuvres, mais que l'on *croit* à Celui qui justifie l'impie, alors la foi est comptée à justice. Et il en est de David comme d'Abraham. L'apôtre introduit ici l'exemple de ces deux hommes, parce qu'ils représentent les deux sources principales de la bénédiction d'Israël. Or David décrit en ces termes le bonheur de l'homme que Dieu tient pour juste sans les oeuvres: «Bienheureux ceux dont les iniquités sont pardonnées et dont les péchés ont été couverts! Bienheureux l'homme à qui le Seigneur ne compte pas le péché!» Sans doute, l'acceptation en Christ va plus loin, mais ici, en vue de la responsabilité de l'homme, nous trouvons énoncée cette vérité que tout est accompli pour ceux qui croient en Christ. Le péché ne leur est plus du tout imputé; ils sont déchargés de toute culpabilité; il n'y a plus d'accusation contre eux à jamais. L'apôtre parle plus loin de notre position en Christ. Etre acceptés en Christ, dans une nouvelle position, selon la valeur et l'acceptation de *Christ* devant les yeux de Dieu, est plus que la justification. Mais cette justification est parfaite pour nous, en tant qu'hommes responsables.

Maintenant se pose la question: cette bénédiction est-elle seulement pour Israël? L'exemple d'Abraham aussi est décisif. La foi lui fut comptée à justice, mais quand? Est-ce lorsqu'il eut été circoncis ou bien avant? C'est avant. Nous voyons donc dans cet ancien et décisif exemple d'Abraham, que, selon la volonté et la déclaration de Dieu, la foi d'un homme incirconcis lui est comptée à justice. La circoncision fut donnée ensuite à Abraham comme sceau de la justice qu'il possédait étant incirconcis, afin qu'il fût le père de *tous* les croyants, aussi bien des incirconcis — afin qu'à eux aussi la justice fût comptée, selon son exemple — que des circoncis, de sorte qu'il est le père d'une *vraie* circoncision, non pas seulement de ceux qui sont de la circoncision, mais de tous les croyants qui, dans une vraie séparation pour Dieu, marchent sur les traces de la foi d'Abraham, foi qu'il avait étant incirconcis.

De plus, la promesse d'être héritier du monde ne fut donnée ni à Abraham, ni à sa semence, par la *loi*, mais par la justice de la *foi*; en effet, la loi ne vint que beaucoup plus tard. Ainsi, toute l'histoire d'Israël démontre que ce n'est point par la loi, mais uniquement par la foi, que l'on a part à la bénédiction. Car si ceux qui sont héritiers, le sont par la loi, alors la promesse est annulée, et la foi, par laquelle Abraham a reçu la promesse, devient vaine et inutile. Bien plus, une loi produit la colère, car là où il n'y a point de loi, il n'y a point de transgression. Le péché est bien là, mais on ne peut point *transgresser* ce qui n'est ni ordonné, ni défendu.

L'apôtre développe encore plus, d'après l'Ecriture, ce principe fondamental de la bénédiction des croyants d'entre les nations. Il dit: «Pour cette raison, c'est sur le principe de la foi, afin que ce soit selon la grâce, pour que la promesse soit assurée à toute la semence, non seulement à celle qui est de la loi, mais aussi à celle qui est de la foi d'Abraham, lequel est père de *nous tous* (aussi bien des croyants d'entre les nations, que de ceux d'entre les Juifs), devant Dieu, qu'il a cru, qui fait vivre les morts, et appelle les choses qui ne sont point comme si elles étaient» (versets 16, 17). Ces paroles présentent une autre vérité. Elles montrent la

puissance de la résurrection; la puissance de donner la vie, là où tout gît dans la mort; la puissance créatrice. Cette puissance donna aussi entrée aux nations. Abraham comptait sur elle, quand son corps était déjà amorti et que le sein de Sara était aussi devenu comme mort. Pour la foi, tout dépend de l'activité de cette puissance qui produit ce que Dieu veut. Ce n'est pas seulement un propitiatoire établi pour tous ceux qui, par la foi au sang de Christ, viennent là comme au lieu où Dieu se rencontre avec le pécheur, mais c'est une puissance qui, là où il n'y a rien, engendre pour soi des enfants par ceux qui sont morts. Il y a cependant une différence entre la foi d'Abraham et la nôtre. Il crut que Dieu *pouvait* ressusciter les morts, et il avait raison; nous, nous croyons que Dieu *l'a fait*. Cette différence est très importante. Abraham avait raison de croire à la parole même de Dieu; nous avons la même foi, mais elle se base sur une oeuvre *accomplie*, et là se trouve le repos pour l'âme. Christ *est* ressuscité; lui, qui a été livré pour nos fautes, a été ressuscité, afin que nous croyions à cela et que nous soyons justifiés.

Chapitre 5

Nous sommes donc justifiés sur le principe de la foi. La doctrine de l'oeuvre de Christ trouve là, pour ainsi dire, sa conclusion, en tant du moins qu'il s'agit de son sang répandu pour ôter nos péchés. La résurrection de Christ est la preuve que Dieu a accepté cette oeuvre comme satisfaction pour nos péchés, et assurément pour sa propre gloire. Quelle précieuse pensée! La justice de Dieu repose sur l'oeuvre de Christ! Cette justice s'est révélée en ce qu'il a ressuscité son Fils d'entre les morts, et à cause de lui nous a justifiés. Nos péchés sont pardonnés; nous sommes lavés par son sang. Nous n'avons contribué en rien à notre justification; nous ne pouvions en rien y contribuer; nous sommes justifiés uniquement par l'oeuvre de Christ. Nos péchés sont la seule part que nous ayons aux souffrances de Christ, par lesquelles nous sommes purifiés devant la face de Dieu. Nous sommes rendus participants de la valeur de cette oeuvre par la foi, qui cependant ne peut rien y ajouter. Cette oeuvre est pour nous le motif le plus puissant de servir Dieu, et de le louer sans cesse. Mais par là non plus, nous n'ajoutons rien à l'oeuvre de Christ devant Dieu: elle est achevée, et non seulement cela, mais aussi acceptée et reconnue pleinement suffisante devant Dieu. Qu'il est précieux de savoir que tous nos péchés sont ôtés par Dieu lui-même, selon sa propre justice. Nous en sommes assurés, parce qu'il a ressuscité Christ à cause de l'oeuvre qu'il a accomplie pour nous, — preuve à jamais subsistante que Dieu a accepté cette oeuvre comme le glorifiant parfaitement. Cela serait suffisant pour notre justification; mais Dieu a fait plus. Il a élevé Christ à sa droite; et Christ est maintenant là comme homme, attendant jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour le marchepied de ses pieds. Par *une seule* offrande, il a rendu parfaits à perpétuité (quant à la conscience) ceux qu'il a sanctifiés. Si, par cette offrande, ils ne sont pas amenés à la perfection, ils ne peuvent jamais l'être, et tout aussi peu leurs péchés peuvent-ils être ôtés. Car, sans effusion de sang, il n'y a point de rémission, et Christ ne peut pas verser encore une fois son sang pour nous. L'oeuvre *est faite*, sinon elle ne peut absolument plus être faite.

La première partie du chapitre 5 (verset 1-11) réunit tous les traits de cette infinie grâce de Dieu. Examinons brièvement le contenu de ces précieux versets. L'oeuvre est accomplie; la foi sait que Dieu l'a acceptée, puisqu'il a ressuscité Christ et l'a placé à sa droite. Il ne reste rien entre Dieu et l'homme, né de nouveau et sanctifié, que la valeur de l'oeuvre, de Christ et l'acceptation de sa personne. Le sang de Christ est toujours devant les yeux de Dieu, et lui-même paraît pour nous en la présence de Dieu. Cela nous donne pour le présent les privilèges les plus précieux, et pour l'avenir l'espérance de la gloire, dont nous jouirons près de lui. Mais nous ne voulons pas aller au delà de ce que notre chapitre dit; nous nous bornerons à considérer la perfection de la grâce de Dieu qui s'y trouve si merveilleusement développée. Nous y voyons ce que Dieu est pour nous, tandis que notre position devant lui en Christ est traitée plus loin.

Les 11 premiers versets présentent donc le développement de la grâce et des voies de Dieu en grâce; ils parlent d'abord de ce que la grâce donne, et ensuite des expériences de ceux qui ont reçu la grâce. Christ ayant été livré pour nos offenses et ressuscité pour notre justification, nous avons été justifiés par la foi. C'est une justification accomplie; nos péchés sont effacés, notre conscience est purifiée, et comme la valeur de cette oeuvre est toujours la même aux yeux de Dieu, ainsi notre justification est valable à jamais. En conséquence, nous possédons une paix constante avec Dieu. Aucun péché ne peut nous être imputé, car ils ont déjà tous été portés, de sorte que nous ne pouvons plus avoir aucune conscience de péchés. Nous avons bien conscience de la présence du péché dans la chair; mais quant aux péchés que Christ a déjà portés pour nous, il n'en saurait plus être question. Nous avons certes à nous humilier, lorsque quelque occasion vient nous rappeler que nous étions coupables de ces fruits odieux du péché et que nous en avons amassé le fardeau sur notre précieux Sauveur; mais, en la présence de Dieu, où se trouve pour toujours Christ et son sang, nous ne pouvons mettre en question que tout ne soit pardonné. Il est très important de ne pas confondre l'état de mon âme avec la valeur d'une oeuvre accomplie en dehors de moi, oeuvre à l'accomplissement de laquelle je n'ai contribué en rien, si ce n'est par mes péchés. Or si mes péchés ont été mis alors sur Christ, ils ne peuvent maintenant plus se trouver devant Dieu; Christ ne les a plus sur lui dans le ciel. Si je suis devant Dieu, d'une part je ne trouve là qu'un amour infini et immuable, parce que Christ y est; et d'autre part, aussi parce qu'il est là, je trouve en lui une justice parfaite et divine. Amour infini, justice parfaite et divine, et grâce immuable, sont devenus en Christ la part du croyant devant Dieu.

Cela nous fait faire un pas de plus dans la contemplation des fruits de la grâce. Non seulement tous nos péchés sont ôtés par la grâce, de sorte que nous avons la paix avec Dieu, mais nous pouvons aussi *jouir* de la grâce de Dieu qui a fait la paix, d'une grâce qui maintenant est constamment pour nous dans le coeur de Dieu. La grâce n'a pas seulement mis de côté tous les obstacles par l'oeuvre de Christ, mais elle demeure toujours la même dans le coeur de Dieu. Son regard repose sur nous avec le même amour que sur Christ. Par Christ nous avons la paix, par lui aussi nous avons accès par la foi à la grâce et à la faveur dans laquelle nous nous tenons devant Dieu. Nous jouissons de cette faveur en la présence de Dieu. Non seulement le

Juge céleste nous justifie, mais un *Père* céleste nous reçoit; sa face lumineuse, pleine de grâce et d'amour paternel, réjouit notre âme et rafraîchit notre coeur, de sorte que, dans un repos parfait, nous nous trouvons en sa présence et marchons dans son sentier. Nous avons le sentiment précieux d'être dans la faveur de Dieu. Quant à nos péchés, ils sont tous ôtés; quant à notre condition actuelle devant Dieu, tout est amour et grâce dans la pure clarté de sa face; et quant à l'avenir, nous attendons la gloire: elle est notre portion quand bien même nous n'en jouissons pas encore. La paix, la faveur de Dieu, l'espérance de la gloire, telle est la part du croyant, le fruit béni de l'amour de Dieu.

On pourrait dire: il y a donc là tout pour le passé, le présent et l'avenir. L'apôtre a cependant quelque chose à ajouter. Puisque la gloire est encore à venir, nous avons un chemin à parcourir avant de l'atteindre, et Dieu ne nous oublie pas durant ce chemin. L'apôtre dit: «*Non seulement cela, mais aussi nous nous glorifions dans les tribulations*». Le désert est le lieu où se font les expériences des rachetés relativement à leurs circonstances et aux voies gouvernementales de Dieu. La rédemption est accomplie: nous avons été amenés à Dieu, comme il est écrit: «Je vous ai portés sur des ailes d'aigle et vous ai amenés à moi». C'est un fait déterminé à l'avance dans les desseins de Dieu et maintenant accompli. La gloire est une partie des desseins de Dieu qui doit aussi avoir sa réalisation pour celui qui est justifié. Le désert n'entre point dans ces desseins, mais c'est le lieu où nous apprenons à connaître ses voies envers nous. Assurément le brigand crucifié alla le jour même en paradis avec Christ, pour rester là avec lui. Il était dans une condition propre à une telle place. S'il souffrait de la part des hommes la conséquence de ses forfaits, du côté de Dieu, Christ subissait pour lui la peine de tout ce dont il était coupable, et le pécheur justifié suivit le même jour son Sauveur dans les demeures de la félicité. Par conséquent, il n'avait point à faire un long chemin d'expériences. Mais, en général, il faut que le croyant traverse en pèlerin, un monde où le rencontrent et l'entourent de tous côtés les difficultés et les tentations. Christ a passé avant nous dans ce monde, et nous sommes appelés à marcher sur ses traces. C'est ainsi que notre *état* est mis à l'épreuve. La rédemption n'est pas mise en question, car c'est elle qui nous a amenés dans le désert. Mais nous sommes responsables de marcher selon notre appel et la position où la rédemption nous a introduits, d'une manière digne de Dieu qui nous a appelés à son propre royaume et à sa propre gloire. Les tribulations sont une pierre de touche pour l'âme; elles nous montrent jusqu'à quel point la propre volonté agit, et rendent manifeste en nous l'activité du péché, afin que nous puissions le découvrir. Dieu nous sonde. D'un côté, nous apprenons par là à connaître ce que nous sommes; mais nous apprenons aussi ce que Dieu est pour nous dans sa fidélité et ses soins de chaque jour. Nous sommes sevrés du monde et nos yeux deviennent plus capables de réaliser et d'apprécier ce qui est céleste. Ainsi l'espérance, qui est déjà dans le coeur, devient beaucoup plus claire et vivante. C'est de cette manière que nous pouvons envisager les tribulations, parce que nous avons la clef de toutes: «L'amour de Dieu est versé dans nos coeurs par le Saint Esprit qui nous a été donné». La sollicitude de Dieu à ce point de vue est merveilleuse. «Il ne retire point ses yeux de dessus le juste». Il pense à tout ce qui regarde ses enfants; à leur caractère, à leurs circonstances, à leurs tentations; il fait tout ce qui est nécessaire afin de les amener à l'heureuse fin de leur

pèlerinage. Après quarante ans de voyage dans le désert, les pieds des Israélites ne s'étaient point enflés et leurs vêtements ne s'étaient point usés. Il fait travailler toutes choses ensemble pour le bien de ceux qui l'aiment.

Quelques points très importants nous restent encore à considérer. Le Saint Esprit est mentionné ici pour la première fois. L'Esprit Saint versé dans le coeur est une tout autre chose que la nouvelle naissance. Il faut nécessairement être né de nouveau pour recevoir le Saint Esprit, mais le pécheur a besoin de plus que de la nouvelle naissance. Dans ce passage, le Saint Esprit est considéré comme le sceau donné aux croyants de la valeur du sang de Christ et de la parfaite purification dont ils sont devenus participants par l'application de ce sang. Ayant été lavés de leurs péchés, ils deviennent *l'habitation* du Saint Esprit. Il est l'onction, le sceau des croyants et les arrhes de la gloire. Par lui ils crient: «Abba, Père!» (Galates 4: 6); par lui ils savent qu'ils sont en Christ et Christ en eux (Jean 14: 16-20); et, dans le passage qui nous occupe, nous apprenons que par lui l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs. L'ordre que Dieu avait établi pour la purification du lépreux (Lévitique 14), présente une image frappante de ce qui a lieu dans le temps actuel pour le croyant. Le lépreux était d'abord lavé avec de l'eau, puis aspergé de sang et enfin oint d'huile. Ainsi on est d'abord converti, puis on est rendu participant de la parfaite purification opérée par le sang de Christ, et enfin on est scellé du Saint Esprit. C'est par le Saint Esprit que nous avons la pleine assurance de notre part à la rédemption accomplie, en vertu de notre relation bénie avec Dieu et avec Christ, et il est les arrhes de la gloire à venir. Mais tout est la conséquence de l'aspersion du sang de Christ.

Ainsi nous connaissons Dieu, nous sommes participants de la nature divine, nous avons compris notre rédemption et notre justification, et nous faisons l'expérience de sa fidélité. Il se révèle à notre âme et nous révèle aussi la gloire qui est devant nous. Nous savons que nous sommes en lui et que Dieu demeure en nous. C'est pourquoi, nous ne nous glorifions pas seulement de ce qu'il nous a donné, de notre salut; mais nous nous glorifions en Dieu lui-même. Un enfant reconnaissant n'est pas heureux seulement de ce qu'il a beaucoup reçu de son père, mais son coeur se réjouit aussi de ce que son père lui a fait connaître ses voies d'amour; il est heureux, parce que son père est pour son coeur tout ce qu'il aime; il se réjouit dans l'expérience personnelle qu'il fait de tout ce qu'est son père, et il se glorifie de lui. Quel privilège de pouvoir nous glorifier en Dieu lui-même! Cela rend grandes la joie et la jouissance de la grâce. Le caractère le plus élevé de notre joie éternelle se trouve ainsi réalisé déjà ici-bas, et cette joie est accompagnée d'une paix profonde. Ce que Dieu est en lui-même, est l'objet infini mais actuel pour une nature capable de jouir de lui, tandis que le Saint Esprit le révèle dans l'âme.

Ici (verset 11), se termine la première partie et, pour ainsi dire, la doctrine de l'épître. Ce qui suit, présente notre position en Christ et les expériences que fait l'âme pour être introduite dans cette position. Puis suivent des exhortations pour ceux qui sont affranchis. Notre position n'est pas dans la chair, mais dans l'Esprit, ou en Christ. Mais afin d'être réellement affranchi, nous avons à apprendre par expérience ce qu'est la chair, alors, et seulement alors, l'âme sort de son état légal pour passer dans l'état spirituel en Christ, en vertu de la mort et de la vie de

Jésus Christ. Mais nous reviendrons sur ce point. Il nous faut d'abord considérer la position elle-même, ou plutôt les deux positions et les enseignements qui s'y rapportent. Il est important de remarquer que, pour l'affranchissement, il s'agit *d'expérience*; c'est par là seulement qu'il peut être connu. Il en est tout autrement du pardon des péchés. Il est bien vrai que Dieu seul doit nous instruire en tout; mais croire que quelque chose a été accompli, ou est arrivé en dehors de moi, est tout à fait différent, que croire de moi une chose que je ne trouve point pratiquement réalisée en moi. L'oeuvre de Christ sur la croix, par laquelle j'obtiens le pardon et la paix, en tant qu'elle se lie au pardon, est une chose accomplie en dehors de moi, et je suis appelé à croire que Dieu l'a acceptée comme satisfaction pour mes péchés. Croire cela est bien l'oeuvre de Dieu dans mon coeur, mais la chose en elle-même est simple. Un enfant qui doit être puni, comprend très bien ce que c'est d'être pardonné. Mais lorsqu'on me dit: Si tu crois, *tu es mort au péché*; je réponds, d'autant plus que je suis sérieux et droit: Non, car je sens l'effet du péché dans mon coeur. La question donc de notre *condition*, est traitée dans la seconde partie de l'épître aux Romains. Sommes-nous dans la chair ou dans l'Esprit? Sommes-nous en Christ et Christ est-il en nous, et ainsi sommes-nous morts au péché, ou bien sommes-nous simplement des enfants d'Adam, de sorte que le péché exerce sa puissance en nous, lors même que nous ne le voulons pas?

Cette question est traitée à partir du verset 12 du chapitre 5. L'apôtre ne parle plus de ce que nous avons fait, comme dans la première partie de l'épître, mais de ce que nous *sommes*, en conséquence du péché d'Adam. Par la désobéissance d'*un seul*, plusieurs ont été constitués pécheurs; — plusieurs — c'est-à-dire tous ceux qui, par leur naissance, sont en relation avec ce seul comme leur premier père. «C'est pourquoi comme par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et qu'ainsi la mort a passé à tous les hommes, en ce que tous ont péché...» (verset 12). La suite de cette proposition se trouve au verset 18. Les versets 13 à 17 forment une parenthèse ayant pour objet de montrer dans quel rapport se trouve la loi avec cette question, et de prouver que l'homme, sans avoir reçu de loi de la part de Dieu, est sous le joug du péché et sujet au jugement. La preuve que le péché règne sur tous les hommes, c'est la mort. Adam était sous une loi; il lui avait été défendu de manger du fruit d'un certain arbre. Les Juifs comme peuple étaient sous la loi de Moïse. Quand donc Adam eut transgressé le commandement qui lui avait été donné, et que les Juifs eurent enfreint la loi, ils étaient positivement coupables à l'égard de ce en quoi ils avaient désobéi. Ils avaient fait ce que la loi défendait. Le verset 14 fait allusion à ce que dit Osée d'Israël: «Ils ont transgressé l'alliance comme Adam» (Osée 6: 7). Adam ainsi qu'Israël se trouvait en relation avec Dieu par une loi positive. Il en était tout autrement des païens. Ils n'avaient point de loi. Ils avaient bien la conscience et étaient tenus d'obéir à Dieu. Mais on ne pouvait pas dire qu'ils eussent transgressé en ceci ou en cela un commandement connu, puisqu'il n'y en avait point. Il n'y avait pour eux aucune loi existante, de sorte qu'on ne pouvait leur compter comme *transgression*, ce qu'ils avaient fait. Mais le *péché* était là. La conscience signalait ce qui était fait contre sa voix, et la mort régnait sur eux. La domination de la mort démontrait ainsi la présence du péché, dont elle était la conséquence. Chacun, même sans être sous la loi, avait

souillé sa conscience, et la mort était le constant témoignage de la présence du péché. Les gentils, qui n'avaient point de loi, mouraient aussi bien que les Juifs.

L'opération de la grâce devait-elle donc se borner au cercle étroit du judaïsme, parce que les Juifs possédaient seuls les promesses et tous les privilèges d'une révélation? Au contraire. Le christianisme était la révélation de Dieu lui-même, et pas seulement de la volonté de Dieu relativement à l'homme. C'est pourquoi cette révélation s'étendait nécessairement bien au delà des bornes du judaïsme. Dans le christianisme, il n'y a pas de loi donnée à un peuple unique. Au peuple d'Israël avait été donnée une loi qui enseignait ce que l'homme devait être, mais elle ne révélait pas Dieu. Elle était accompagnée de promesses, c'est vrai; mais ces promesses n'étaient pas encore accomplies. La loi en même temps interdisait à l'homme l'accès auprès de Dieu. Le christianisme, au contraire, donnait une révélation de Dieu, selon l'amour, dans la personne du Fils; il annonçait une délivrance parfaite par sa mort, et, en vertu de cette mort, une justification parfaite, actuelle par la foi. Il témoignait que le voile qui interdisait l'accès auprès de Dieu, était déchiré, et que l'accès était parfaitement libre; de sorte que le croyant pouvait approcher avec confiance par ce chemin nouveau et vivant. Ainsi l'éternelle bénédiction ne se trouve ni dans le *premier* homme pécheur, ni non plus par le moyen de la loi. En effet, celle-ci, étant appliquée à tout homme, ne pouvait que le condamner, parce qu'elle est la parfaite et divine règle de conduite pour l'homme, et puisque l'homme est pécheur, elle place sous la malédiction tous ceux qui sont sous la loi. La bénédiction de Dieu est dans le *dernier* Adam, le *second* homme, l'homme glorifié après avoir été fait péché pour nous; elle est en Lui qui a rencontré la puissance de Satan et qui s'est assujéti à la mort, bien qu'il ne pût être retenu par elle, en lui qui s'est placé sous la malédiction et l'abandon de Dieu dans son âme, et que Dieu, glorifié parfaitement par son oeuvre, a ressuscité d'entre les morts, et a fait asseoir comme homme à sa droite. Un Dieu, qui s'est révélé de cette manière, ne pouvait être le Dieu des Juifs seulement.

L'apôtre montre dans les versets 15 à 17, que la grâce surpasse de beaucoup le péché. Si les conséquences du péché d'Adam ne sont pas restées sur lui seul, mais se sont étendues à ses descendants, *beaucoup plus* les conséquences de l'oeuvre de Christ s'étendent-elles sur ceux qui sont de Lui. Selon le verset 16, tous les descendants d'Adam sont perdus par suite de son péché; mais la grâce, la pure grâce, ne compte pas seulement pour la condition de ruine, mais aussi pour beaucoup de *transgressions*. La surabondance de la grâce brille surtout dans son éclat au verset 17: «Car si, par la faute d'un seul, la mort a régné par un seul, beaucoup plutôt *ceux*» — on aurait pu penser que la suite serait: beaucoup plutôt la *vie* régnera; mais non, l'apôtre dit: «beaucoup plutôt *ceux* qui reçoivent l'abondance de la grâce et du don de la justice, régneront-ils en vie par un seul, Jésus Christ».

Avec le verset 17, se ferme la parenthèse, et l'apôtre reprend la suite de la pensée interrompue au verset 12. Les, conséquences de la chute d'Adam s'étendent à *tous* les hommes, de même aussi, par l'oeuvre de Christ, le libre don s'étend à *tous* les hommes. L'évangile peut ainsi être appliqué à tous; il s'adresse au monde entier, à tous les pécheurs. Au verset 19, nous avons l'application positive. Par la désobéissance d'un *seul* homme,

plusieurs, tous ceux qui sont en relation avec lui, c'est-à-dire *tous* les hommes, se trouvent dans la même condition que *ce seul*, dans une condition de péché. Par l'obéissance d'un *seul* homme, tous ceux qui sont en relation avec lui, c'est-à-dire tous les chrétiens, se trouvent dans la position de ce seul, position de justice devant Dieu. Adam était la *figure* de l'homme qui devait venir. Dans le premier, nous sommes tous perdus; dans le second, tous ceux qui lui sont unis, sont sauvés, justes devant Dieu. La culpabilité d'un homme dépend de ce que *lui* a fait; mais sa réelle *condition* dépend de ce que *Adam* a fait. Adam et Christ sont les chefs, de deux races, l'un est le chef d'une race pécheresse, l'autre le chef d'une race juste devant Dieu, et ici la vie et la position sont inséparables. La loi est intervenue comme une chose secondaire entre le premier et le second Adam. La souche de la race humaine déchue est Adam, le premier homme. Le chef et la racine de vie de la race bénie et sauvée, est Christ. «La loi est intervenue», comme la mesure de ce qui aurait dû être réalisé par l'humanité déchue, mais qui ne l'a pas été véritablement. La loi n'était le moyen ni d'arriver à la vie, ni d'être sauvé, mais seulement la règle de ce que l'homme aurait dû être ici-bas, liée à une *promesse* de vie. «Celui qui aura fait ces choses vivra par elles» (Galates 3: 12). Mais la loi commandait à un homme *pécheur* de ne pas *pécher!* Son but était, comme l'apôtre le dit, de faire abonder la faute, — non le péché, car Dieu ne peut rien faire pour augmenter le péché; mais il pouvait donner une règle, quand le péché était déjà là, afin de mettre en évidence les fruits du péché. Ainsi, bien que la loi fût la parfaite règle de conduite pour un enfant d'Adam, elle n'était cependant en réalité qu'une chose accessoire. L'homme était déjà un pécheur perdu, et la loi manifestait le fruit de l'arbre mauvais et pourri. Plus loin, nous verrons qu'elle fait plus encore. Il nous est dit seulement ici qu'elle fait abonder la faute. En vérité, nous voyons les voies de Dieu dans le premier, comme dans le second Adam. L'homme était un pécheur, un pécheur perdu — Christ était un Sauveur. Comme preuve de ce que l'homme était, la loi était nécessaire, parce qu'elle exigeait de l'homme la justice, selon la mesure de sa responsabilité. Le but de la loi, dans le gouvernement de Dieu, était de manifester par la désobéissance et dans les transgressions, la propre volonté de l'homme, car, sans la loi, il n'y a point de transgression. Or cela suppose le péché, comme d'ailleurs on peut le voir dans la loi même. Le jugement de Dieu s'exerce selon la responsabilité de l'homme, d'après ce qu'il a *fait*, sans la loi ou sous la loi. Mais son *état* de ruine, sa *condition* de perdu, est une autre chose. En Adam, il est perdu; le monde en donne la preuve d'une manière effrayante, ainsi que nos propres coeurs, si d'ailleurs nous les connaissons. La désobéissance d'un *seul* a introduit la *condition*. Cette condition n'est pas un jugement à venir, mais un fait actuel: nous sommes constitués pécheurs. La famille entière est, par son premier père, dans la même condition que lui: séparés de Dieu, oui, chassés loin de lui, en inimitié contre lui, bannis de sa présence et sans désir d'y être introduits. L'homme préfère à Dieu les plaisirs, l'argent, la vanité, la puissance du monde, les beaux vêtements, tout en un mot, même lorsqu'il se pose comme quelqu'un qui croit que le Fils de Dieu, par amour, est mort pour lui. Il n'y a qu'un objet que le monde ne veuille pas admettre, c'est Christ et la révélation de Dieu en lui, bien que cette révélation soit l'amour. Par la désobéissance d'un seul, plusieurs ont été constitués pécheurs.

Ainsi, l'importante vérité placée ici sous nos yeux, n'est pas la culpabilité attirée sur l'homme par de mauvaises oeuvres et la grâce par laquelle cette culpabilité est enlevée; mais, comme principe général, c'est la *condition des enfants d'Adam déchus*. (C'est pourquoi la loi, comme chose accessoire, est mise de côté, bien qu'elle fût valable pour la conscience des Juifs, qu'elle demeurât toujours la règle parfaite de la justice de l'homme, et qu'elle le fût là, où, appuyée sur l'autorité de Dieu, elle était appliquée). En relation avec cela, on trouve l'introduction d'une nouvelle ou seconde souche, *celle des hommes sauvés*; cette souche est l'homme ressuscité, de même qu'Adam est la souche *des hommes déchus*. Adam ne devint chef de race qu'après sa chute, et Christ n'est devenu en fait le chef d'une nouvelle création (bien que, dès le commencement, Dieu ait agi par son Esprit) que lorsque la justice divine eut été démontrée par sa glorification. Après que la justice de Dieu eut été révélée, et nous eut été rendue applicable, en vertu de la glorification de Christ qui avait porté nos péchés et parfaitement glorifié Dieu lorsqu'il fut fait péché; alors seulement Christ est devenu le chef vivifiant d'une race nouvelle, agréée de Dieu; et tout, du commencement à la fin, est le fruit de l'incommensurable, infinie et ineffable grâce de Dieu. La grâce règne, mais c'est parce qu'elle est fondée sur l'oeuvre de Christ, et ainsi elle règne par la justice. Le but est la vie éternelle, et cela dans son plein et réel caractère selon les conseils de Dieu, dans la gloire où Christ, selon la justice, est déjà entré comme homme. La justice ne règne pas encore; elle régnera au jour du jugement. Car alors la mesure du jugement sera la justice de l'homme, c'est-à-dire ce que l'homme était tenu d'accomplir; l'homme sera alors jugé d'après les devoirs qui lui étaient prescrits envers Dieu et envers son prochain, selon les droits de Dieu. Mais l'origine, la source du salut pour l'homme, est la grâce, parce que Dieu est amour, et que nous sommes pécheurs. La grâce, en effet, est l'exercice de l'amour envers ceux qui ne possèdent aucun mérite, rien qui les en rende dignes. Et en cela s'est révélé l'amour, de sorte que les anges apprennent à le connaître dans les voies de Dieu envers nous. Mais Dieu est juste aussi, et il doit maintenir sa justice, et sa sainteté ne peut à toujours souffrir le péché dans sa présence. Il a démontré l'état de péché et la culpabilité de tous les hommes, et il a agi selon son amour infini, non pas seulement pour pardonner les péchés (sujet dont nous avons déjà parlé), mais pour préparer à l'homme une position toute nouvelle, d'après ses desseins éternels, et pour sa gloire dans l'éternité, et cela selon ce qu'il est en lui-même. L'accomplissement de ces desseins, en vertu de l'oeuvre de Christ, selon sa parfaite justice, est l'expression et la révélation de son amour infini. En ceci *l'amour* s'est révélé, qu'il a envoyé son Fils et l'a livré pour nous à la mort et à la malédiction. En ceci la *justice* est révélée, qu'il a placé Christ, ayant été parfaitement glorifié par lui, à sa droite comme homme, dans la gloire divine, dans *cette gloire*, que Christ, comme Fils de Dieu, avait auprès du Père avant que le monde fût, mais qu'il a méritée comme fils de l'homme, en sorte que la justice divine devait nécessairement lui donner cette place. Et nous avons part à cette gloire de Dieu, parce que l'oeuvre par laquelle Dieu a été parfaitement glorifié, a été aussi accomplie *pour nous*. Nous faisons partie de la gloire de Christ dans l'éternité. Il ne verrait pas le fruit du travail de son âme, s'il n'avait pas ses rachetés auprès de lui dans la gloire.

Chapitre 6

Mais la chair, qui veut avoir sa justice à elle, et le monde, qui se pose en gardien de la moralité, présentent ici une objection, afin de faire opposition à la vérité et à la grâce, qui montrent l'homme comme étant perdu à cause du péché. Ils disent: Si, par l'obéissance d'un seul, nous sommes constitués *justes*, il est donc indifférent que nous soyons obéissants ou non. Cette objection montre seulement que celui qui la fait ne connaît rien de la vérité, qu'il ne comprend rien, ni à l'état de perdition dans lequel il se trouve, ni à la nouvelle vie que le croyant a reçue et qui ne peut supporter le péché, parce qu'elle est de Dieu.

Remarquons ici quelles importantes vérités sont renfermées dans le changement de la base sur laquelle repose la relation de l'homme avec Dieu. Le point de séparation, c'est la croix, la mort de Christ. Le vieil homme, la race d'Adam, a été mis à l'épreuve sans loi, sous la loi, et ensuite sous la révélation de la grâce et de la vérité, lorsque le Fils de Dieu se trouvait comme homme dans ce monde. Dieu lui-même était venu, manifesté en chair, non point pour imputer les péchés, mais «réconciliant le monde avec lui-même», et si la bénédiction de la race du *premier Adam* avait été possible, c'est alors qu'elle aurait dû avoir lieu. Mais elle était impossible. On parle beaucoup d'un point d'attache que Dieu trouverait en l'homme; mais même Dieu manifesté *en grâce et en vérité* n'en trouva aucun. Au contraire, la mort de Christ est la *rupture* positive, décidée et définitive entre l'homme et Dieu. Non seulement l'homme *sans loi* était sous le péché; non seulement, lorsqu'il était *sous la loi*, se trouvait-il en flagrante désobéissance à la loi, mais en rejetant Christ il repoussa la *grâce* de Dieu apparue dans ce divin Sauveur. En parlant de sa mort, le Seigneur dit: «Maintenant est le jugement de ce monde» (Jean 12: 31), et plus loin: «Ils m'ont vu, et ils ont haï et moi et mon Père» (Jean 14: 24). C'est pourquoi il est dit: «En la *consommation* des siècles, il a été manifesté une fois» (Hébreux 9: 26). La croix était moralement la *fin* de l'humanité. Mais en même temps, et par le même fait, dans la mort de Christ, était posé le fondement de la nouvelle création, selon la justice de Dieu. Ce fait même, qui devant Dieu mettait fin au premier Adam, alors que sa race rejetait le Fils de Dieu, a aussi posé le fondement d'une nouvelle position de l'humanité dans le *second Adam*. Christ fut fait péché sur la croix, — là le péché a été jugé et le vieil homme mis de côté pour toujours. Maintenant *l'accès auprès de Dieu*, par la foi, a été rendu possible; dans la *résurrection*, *la nouvelle vie*, même pour le corps, a été réellement mise en lumière, et le second homme a pris place dans *la gloire*. De même que le premier homme a été chassé du jardin d'Eden, afin de devenir la souche d'une postérité pécheresse et perdue, ainsi le second homme est entré dans le paradis céleste comme la racine et le chef de la race sauvée, comme la justice de Dieu qui est imputée à l'homme, et ainsi *la vie et la justice* sont devenues inséparables. Le pardon par le sang de Christ est le plus puissant mobile pour une marche sainte; la résurrection de Christ réunit en elle la justice et la vie. C'est la «justification de vie» (Romains 5: 18).

Dans l'épître aux Romains, la vérité que nous sommes ressuscités avec Christ, n'est pas développée. Quant à la part que nous avons à sa mort et à sa résurrection, il est seulement

dit que par la foi nous nous tenons pour morts au péché, que Christ glorifié est notre vie et que le Saint Esprit nous est donné.

Si donc, par l'obéissance d'un seul, nous sommes constitués justes, et si, là où le péché abondait, la grâce a surabondé, demeurerions-nous dans le péché, afin que la grâce abonde? «Qu'ainsi n'advienne», dit l'apôtre. Cependant, dans sa réponse, il ne nous replace point sous la loi. Cela aurait été reconnaître le *vieil* homme, la chair, et introduire de nouveau ce par quoi nous sommes déjà perdus, savoir la responsabilité et la condamnation, car la chair ne se soumet pas à la loi de Dieu, et aussi ne le peut-elle point. La réponse de l'Esprit, au contraire, nous reporte à *la mort de Christ*; tout ce que *Lui* a fait, nous est appliqué. Le vieil homme s'est montré irrémédiablement mauvais, et il l'a manifesté dans *la mort* de Christ. Moi, qui suis crucifié avec *Lui*, je ne puis absolument pas reconnaître cet homme qui a mis Christ à mort. Je suis venu à Christ, parce que l'homme (moi-même dans mon ancienne condition) était tel, et parce que j'ai reçu maintenant une nouvelle vie, savoir Christ, qui est ressuscité d'entre les morts. Mais il nous faut considérer cela d'un peu plus près.

En ayant été baptisés pour Christ Jésus (ce qui est notre vraie profession de foi), nous n'avons point été baptisés pour un Christ que le monde a reconnu, ou qui a trouvé un point d'attache dans le premier Adam. Au contraire, le monde, l'homme, l'a absolument et entièrement rejeté et repoussé de la terre, et ainsi, comme nous l'avons déjà dit, il a été rendu évident qu'une union entre Dieu et l'homme, comme enfant d'Adam, était complètement impossible. Alors Dieu a commencé à nouveau, nous sommes nés de *nouveau*.

Christ, Dieu en soit béni, ayant été rejeté, a accompli l'oeuvre de la réconciliation; il a acquis la justification, le pardon et la gloire pour ceux qui croient en lui. Mais il est le *second* homme, et en lui l'homme se trouve dans une position entièrement nouvelle devant Dieu, de même que dans une nouvelle condition. Un Christ *ressuscité* est notre vie, un Christ *ressuscité* est notre justice; le vieil homme est pour jamais *condamné*. Celui qui possède Christ pour sa vie, a part à tout cela, parce qu'il a part à sa mort et à sa résurrection. La première partie seule est développée dans l'épître aux Romains; nous sommes morts, nous mourûmes avec lui. Il est bien présenté comme notre vie, mais l'apôtre ne traite pas ici de notre résurrection avec lui, parce que le Saint Esprit envisage ici les chrétiens comme des hommes vivants sur la terre. Christ est mort et ressuscité; nous sommes baptisés pour sa mort. Nous avons part à sa mort, puisqu'il est notre vie. Celui qui est ma vie est mort, et il est mort *au péché*. Je le reconnais Lui seul comme étant mon «moi», et, comme étant ce nouveau «moi», je me tiens pour mort au vieux «moi». Selon cette nouvelle vie, je suis vivant à Dieu, mais, pour ce qui regarde mon vieil homme, je suis mort avec Christ; comment donc vivrais-je encore la vie du vieil homme, puisque comme tel je suis mort? C'est pourquoi, ensevelis avec Christ par le baptême pour la mort, il nous convient de marcher en *nouveauté* de vie. Puisque nous avons part à sa position, comme morts au péché, nous aurons aussi part à sa résurrection. L'apôtre ne dit pas que nous *y avons* part, mais que nous *y aurons* part. Cette vie de résurrection trouvera sa consommation dans la gloire, mais elle se manifeste déjà dans une nouvelle marche, de même que la puissance de la vie de Christ, mise en évidence d'une manière positive dans sa résurrection,

s'était aussi manifestée réellement dans sa marche sur la terre. «Sachant ceci», dit l'apôtre, «que notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit annulé» (c'est-à-dire, afin que le péché en nous, considéré comme un tout, soit annulé), «pour que nous ne servions plus le péché. Car celui qui est mort, est justifié (ou quitte) du péché». Mais cela demande à être considéré de plus près.

Premièrement, il faut bien saisir que le chrétien n'a pas à mourir au péché, mais qu'il est mort, puisqu'il est crucifié avec Christ. Ayant maintenant Christ pour sa vie, il tient le vieil homme pour mort. Ce n'est point seulement de péchés ou de convoitises particulières qu'il est délivré, mais *tout* le vieil homme est mis de côté; il est mort, et il doit être tenu pour mort, par la foi qui agit selon le nouvel homme. Il est vrai que la nature du vieil homme est encore présente en nous; le fait de notre mort avec Christ n'a pas pour conséquence que cette nature n'a plus d'existence en nous; mais elle ne domine plus «pour que nous ne servions plus le péché». Il n'est pas du tout nécessaire d'avoir même *une seule* mauvaise pensée, bien que la nature qui produit les mauvaises pensées soit encore présente; mais nous ne *servons* cette nature en aucune manière, pas même en pensée, lorsque la nouvelle vie et la puissance du Saint Esprit agissent en nous. Le chrétien est affranchi, non parce que ses péchés sont pardonnés pour toujours, mais *parce qu'il est mort au péché*, crucifié avec Christ. Comme mort avec Christ, il est *justifié* du péché, précisément parce qu'il est *mort*, mais il est aussi *vivant* en Christ. Il n'est pas seulement vrai que le péché ne domine plus, mais le chrétien est aussi libre de se livrer: il possède une nouvelle nature, une nouvelle et sainte vie. Mais à qui se livrera-t-il maintenant? A la justice et à Dieu. Se livrer ainsi, n'est pas le fait du *pécheur*, comme on l'affirme souvent très fausement, mais celui de l'âme *affranchie*. Le chrétien, parce qu'il est purifié, justifié, assuré de l'amour et de la faveur de Dieu, et qu'il possède par le sang de Christ une conscience rendue parfaite, puisque aucun péché ne lui est plus imputé, — le chrétien est libre, de franche volonté devant Dieu. Le même coup qui déchira le voile, a aussi ôté tous ses péchés. A travers ce voile déchiré brille maintenant sur lui sans obstacle la lumière de Dieu, et elle montre que ses vêtements sont plus blancs que la neige. Il est affranchi de la *puissance* du péché, puisque Christ est sa vie, et maintenant, crucifié avec Christ et vivant par lui seulement, il se tient pour mort à l'égard de la chair. Il est libre devant Dieu et aussi affranchi du péché. Et dans cette liberté qu'il possède, il se livre à Dieu.

Ainsi la nouvelle vie qui marche aussi avec Dieu, gagne déjà quelque chose en chemin: nous avons des *fruits*, même avant d'arriver à la gloire, et ce fruit c'est la sainteté. Fruit précieux! Dès que nous sommes participants de la nature divine, nous croissons aussi dans la *communion pratique* avec Dieu, en ce que la sainteté croît en nous. Cette croissance ne va pas à l'encontre de cette vérité que la nouvelle nature que nous avons reçue est parfaite en elle-même. Nous appartenons entièrement et absolument à Dieu; nous avons été achetés à prix; nous sommes séparés du péché et du monde. Nous appartenons à Dieu selon la valeur de l'oeuvre de Christ, selon la nouvelle nature et selon la puissance du Saint Esprit. Selon l'homme intérieur, nous appartenons déjà à la nouvelle création, bien que nous ayons «ce trésor dans des vases de terre». Nous sommes en Christ, et en lui nous sommes pleinement acceptés. Il

est notre justice, une justice valable pour la gloire, car il est dans la gloire selon cette justice. Mais il est aussi *en nous*, comme notre vie et selon la puissance de l'Esprit. Cette vie est parfaite en elle-même et ne peut pécher; mais nous devons avoir en dehors de nous un objet de la sainteté. C'est pourquoi le Saint Esprit prend ce qui est en Christ et nous le révèle; oui, il nous révèle tout ce qui est là-haut, où est Christ et aussi le Père. Par là nous croissons, d'une manière objective en ce qui est céleste, nous sommes dégagés du monde, nous demeurons en esprit dans les lieux célestes, nous jouissons de l'amour du Père, et ainsi nous devenons saints d'une manière pratique.

Nous sommes sanctifiés selon les conseils de Dieu par l'offrande de Christ, par son sang; nous le sommes en ce que nous possédons une nouvelle nature, une nouvelle vie; nous le sommes par la présence et l'opération du Saint Esprit, et, pouvons-nous ajouter, par la parole de Dieu. La sanctification de l'Esprit est opérée en ceci, que nous sommes nés de Dieu. Mais, comme nous l'avons déjà dit, il nous faut avoir un objet, et la nature spirituelle, la vie que nous avons reçue, est capable de jouir de cet objet, de Dieu lui-même. Par la Parole, le Saint Esprit nous communique les choses qui sont saintes et divines. Nous sommes d'abord régénérés par la Parole, moyennant la foi, ensuite cette même Parole nous nourrit, et le coeur est purifié également par la foi, et l'un et l'autre s'opèrent par la révélation de Christ dans le coeur. «Sanctifie-les par la vérité; ta Parole est la vérité. Et moi, je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité» (Jean 17: 17, 19).

Si nous voulons être exacts, nous ne pouvons pas dire que le nouvel homme, la vie que nous avons reçue de Dieu, *est* sanctifié; car la nouvelle vie elle-même *est* sainte, et en ce que nous l'avons reçue, *nous* sommes sanctifiés pour Dieu, et c'est pour cela que, dans les lettres apostoliques, les croyants sont appelés saints. La sainteté en nous est une chose relative, c'est-à-dire qu'elle se rapporte à Dieu, parce que nous ne pouvons pas être indépendants. Sans doute que par là se trouve produit en nous un état réel; mais nous ne sommes pas saints d'une manière indépendante, car, pour une créature, être indépendant est péché, et aussi ne *peut*-elle être vraiment indépendante. Ainsi la sainteté en nous est objective; c'est là un principe important.

Tout ce que le Saint Esprit nous a révélé, — l'amour du Père et de Christ, la sainteté de Dieu, la perfection de Christ, sa personne qui nous a été donnée et a été livrée pour nous, sa glorification actuelle dans le ciel, — tout cela opère en nous et forme le coeur, les pensées, l'homme intérieur, et par là aussi l'homme extérieur, selon l'objet que nous contemplons. Tout ce qu'est Christ et tout ce qu'il a souffert y à sa part, non seulement parce que sa marche et toutes ses voies sont un modèle pour nous, mais parce qu'elles attirent le coeur vers lui. Les affections du coeur sont occupées de Christ et de sa perfection; il remplit notre coeur. C'est là la sanctification, car c'est aussi ce qui remplit le coeur du Père: «A cause de ceci le Père m'aime, c'est que moi je laisse ma vie, afin que je la reprenne» (Jean 10: 17). Le Père apprécie ce que Christ a accompli et ce qu'il était en l'accomplissant. Et cela a été accompli pour *nous!* Nous avons de saintes pensées, en aimant et en appréciant ce qu'il a fait et ce qu'il a été. C'est ainsi que nous avons en nous la pensée qui était en Christ (Philippiens 2: 5).

C'est un côté du caractère chrétien. Mais la puissance de la sanctification est surtout opérée par la contemplation de *la gloire* de Christ. Sans doute le coeur est nourri par tout ce qu'il a été ici-bas. Nous mangeons sa chair et nous buvons son sang, nous savourons aussi le pain qui est descendu du ciel; mais ce qui nous transforme à son image est la gloire dans laquelle il se trouve actuellement (2 Corinthiens 3: 13; 1 Jean 3: 2, 3). En contemplant cette gloire, nous sommes transformés en la même image. La *gloire* de Christ opère en nous l'énergie de la vie, tandis que nous ne considérons plus toutes les autres choses que comme une perte. La *vie* et les *souffrances* de Christ attirent le coeur vers lui (voyez Philippiens 3 et 2).

Il s'est sanctifié lui-même pour nous, afin que nous fussions sanctifiés par la Parole. Merveilleuse grâce! Merveilleuse union! Cela nous sépare du monde, nous unit à ce qui est céleste, et nous conduit à la ressemblance avec le céleste. La fin est la vie éternelle dans cette gloire même, après que notre vase terrestre aussi aura été transformé à l'image de cette gloire.

Nous apprenons de plus en Hébreux 12: 10, relativement à la sainteté, que la *discipline* de Dieu a pour but de nous rendre participants de *sa* sainteté. Ce passage non seulement nous découvre les soins incessants de Dieu pour nous, mais nous fait aussi comprendre le précieux caractère de cette sainteté.

Nous avons mérité la mort comme le triste salaire d'un triste travail; la vie éternelle, le don de Dieu, devient notre partage par Jésus Christ, notre Seigneur: c'est pure grâce. Qui d'autre que Dieu seul pouvait nous donner la vie, la vie éternelle, la vie divine? Christ lui-même est cette vie, envoyée du Père dans le monde, et manifestée ici-bas dans l'homme Christ. Maintenant, «celui qui a le Fils a la vie;» «celui qui croit en lui, a la vie éternelle» (1 Jean 1: 1, 2; 5: 12; Jean 3: 36). Bien que dans le dernier passage de notre chapitre, il s'agisse plutôt du résultat dans la gloire, puisque, dans les conseils de Dieu, la vie éternelle signifie une parfaite conformité avec Christ dans la gloire, elle ne nous est pas moins donnée maintenant comme vie, quoique nous ne soyons pas encore dans la gloire. Il est important pour nous de remarquer que c'est le don de Dieu. Par le péché, la mort s'était acquis l'homme; la vie, la vie éternelle, dans laquelle nous sommes capables d'avoir communion avec Dieu, doit être donnée de Dieu. Cette vie est Christ lui-même (1 Jean 1). Il est la vie qui était auprès du Père, et qui est descendue ici-bas. En lui était la vie; celui qui a le Fils, a la vie, et cette vie sera bientôt pleinement manifestée dans la gloire. C'est là le principe de la nouvelle position. Nous sommes morts avec Christ à l'ancienne, et Christ est devenu notre vie.

Chapitre 7

Dans ce chapitre, l'apôtre traite une nouvelle question: Quelle est l'opération de *la loi* par rapport à notre nouvelle position? Le principe est simple. Nous sommes morts avec Christ: or une *loi* ne domine sur un homme qu'autant qu'il *vit*. Quand un meurtrier a été condamné à mort et qu'il a subi sa peine, l'autorité judiciaire ne peut rien lui faire de plus. Nous sommes morts, toutefois si nous n'avions été mis à mort que par la loi, non seulement nous serions

morts, mais aussi condamnés. Mais nous sommes morts *avec Christ*, et il a subi pour nous la condamnation due au péché. Ainsi nous sommes morts, et la loi n'a plus aucune autorité sur nous. Christ est entré à la place de la loi. Au lieu d'une loi qui défendait les péchés et les convoitises, et qui devait nécessairement nous condamner, — parce que la chair à laquelle la loi adresse ses exigences n'était point soumise à la loi de Dieu et ne pouvait l'être, — au lieu de la loi, nous possédons en Christ une nouvelle vie, tandis que, par la foi, nous tenons pour morte la chair qui est sujette au péché. L'apôtre prend pour exemple le mariage. La mort brise le lien qui unissait les époux. Ainsi *nous* sommes morts par rapport à la loi et nous sommes liés à un autre mari, savoir le Christ ressuscité. La figure est appliquée ici en sens inverse. Ce n'est pas *la loi* qui est morte, mais *nous* sommes morts, nous qui avons notre vie dans la chair (verset 4).

Telle est la *doctrine*. Dans ce qui suit, l'apôtre parle de *l'expérience*. Celle-ci ne renverse nullement le principe important qui a été posé, mais plutôt confirme l'affranchissement de l'âme à l'égard de la loi, par le fait de sa mort avec Christ, qui maintenant est devenu notre nouvelle vie. Selon la figure du mariage employée par l'apôtre, nous sommes unis à Christ comme par mariage, et par là nous sommes introduits dans une toute nouvelle relation avec Dieu, dans celle de la parenté. C'est pourquoi il est dit: «Quand nous *étions* dans la chair». Être «dans la chair», veut dire se trouver devant Dieu sur le terrain ou dans la position du premier homme, et selon cette position être responsable envers Dieu. Il ne s'agit pas ici de la *culpabilité*, mais de la délivrance de l'âme du *joug du péché*. Lorsqu'un homme est sans loi et ne cherche autre chose que la satisfaction de ses penchants, la conscience peut bien une fois s'éveiller; mais la puissance du péché n'est pas sentie. On nage avec le courant et l'on ne sent pas que l'on est sous la domination du péché. Lorsqu'on est converti, on est d'abord occupé de sa culpabilité, du fardeau des péchés. Même après avoir appris à connaître le pardon des péchés et avec la certitude que l'on est un enfant de Dieu, la forme de l'expérience peut bien changer, parce qu'il ne s'agit plus de justification, mais l'âme n'en est pas moins angoissée, aussi longtemps que, dans le chemin de l'expérience, elle n'est pas affranchie de la puissance du péché qui habite en nous. Toujours de nouveau se pose la question: comment Dieu peut-il m'agréer, ou comment peut-il prendre son bon plaisir en moi, lorsque le péché est encore là et que je ne puis le vaincre? Aussi longtemps que l'on ne connaît pas le pardon, on demande: «comment puis-je trouver le pardon?» L'a-t-on trouvé, reste la question: «que *suis-je* devant Dieu; comment un être tel que moi peut-il être agréé de Dieu? Ne me serais-je pas fait illusion?» En un mot, le regard s'arrête seulement sur ce que nous sommes en nous-mêmes devant Dieu; l'on voit que le péché est encore là, et cependant un chrétien doit remporter la victoire sur le péché. Une telle personne est, de fait, encore dans la chair, au moins quant à l'état de son esprit et de ses sentiments.

Nous avons déjà remarqué que la *position* se trouve dans les quatre premiers versets de notre chapitre. Le cinquième et le sixième nous conduisent à *l'expérience*. Dans la chair, nous étions comme par mariage unis avec la loi. Mais, celle-ci ne donnait ni vie, ni force, ni confiance en Dieu. Elle défendait de commettre les péchés et me les imputait. Non seulement cela: elle

donnait encore au péché dans la chair, une occasion d'agir et de porter du fruit pour la mort. Tout en les défendant, elle plaçait devant le cœur les péchés et les convoitises. Si une somme d'argent est placée sur la table et que l'on me dise: «Tu n'y toucheras pas;» immédiatement le désir de le faire s'empare de moi. Ou bien encore, si je dis: «Il y a quelque chose dans ce tiroir, mais personne ne doit savoir ce que c'est;» aussitôt petits et grands ont envie d'ouvrir le tiroir. Les passions des péchés ne sont point du tout *de* la loi, mais *par* la loi. Elle suppose que la chair est présente, et que nous ne possédons pas la force de Christ. Mais maintenant (en Christ) nous sommes déliés de la loi, parce que nous sommes morts dans ce en quoi nous étions tenus. Nous étions dans la chair sous le joug de la loi; la chair était la source des péchés, et maintenant pour la foi elle est morte, afin que nous servions en nouveauté d'esprit. La mort de la chair, du vieil homme, forme la base de la transition de la servitude dans la chair à la liberté dans l'Esprit; en même temps, cette mort est en relation avec la délivrance.

Mais comment ce but peut-il être *atteint*? Cela est tout autre chose que de le désirer. La doctrine est présentée dans la parole de Dieu d'une manière très claire et très simple. Mais il y a beaucoup de personnes qui connaissent passablement cette doctrine, savoir que le chrétien est mort avec Christ et même ressuscité avec lui; elles croient aussi qu'elles sont mortes avec lui, puisque la parole de Dieu le déclare si clairement; elles ne doutent pas qu'elles ne soient des enfants de Dieu, et qu'une telle position n'appartienne aux enfants de Dieu, et avec tout cela elles ne sont pas affranchies. Il y a même de ces âmes droites qui, voyant qu'elles ne marchent pas comme elles le voudraient, commencent à douter et à se demander si elles ne sont pas des hypocrites, si elles ne se sont pas trompées. Elles croient, et avec raison, que Dieu pourrait voir en elles quelque chose d'autre que ce qu'il voit. Elles font tout dépendre de ce qu'elles sont en elles-mêmes devant Dieu. Or cela est la loi et non point la grâce. Nous trouvons, depuis le septième verset, le développement de la réponse à la question, comment on peut obtenir la liberté. Afin d'être réellement affranchi, on doit apprendre, et cela par l'expérience, que l'on est captif sous la puissance du péché, et que l'on n'a aucune force pour s'affranchir soi-même, même quand on désirerait ardemment être délivré. Pour cela, Dieu se sert de la loi et du désir du nouvel homme d'être affranchi du joug du péché qu'il liait. Ainsi le chrétien apprend, non pas qu'il a péché, — ce n'est pas l'objet que l'on a en vue ici, — mais, qu'en lui agit le principe du péché dans la chair; alors qu'il désirerait volontiers atteindre la sainteté. La loi lui apprend que Dieu ne peut pas permettre cela; son entendement renouvelé reconnaît que Dieu ne doit pas le permettre, et lui-même aussi ne le veut pas. Et cependant, ce principe du péché est présent, agissant avec force, trop fort pour qu'il puisse s'en affranchir. C'est pour cela que la loi n'a pas seulement établi, avec une autorité divine, les devoirs qui se rapportent à toutes les circonstances de l'homme, mais elle a aussi ajouté: «Tu ne *convoiteras* pas». C'est une pierre de touche pour l'homme, mettant clairement en évidence son *état*, même lorsqu'il n'a pas péché extérieurement, même quand, étant converti, sa volonté est dirigée vers la sainteté. Cette sainteté, à laquelle il aspire, il ne peut l'atteindre. Lorsqu'il était *sans loi*, et qu'il n'avait rien fait contre la voix de sa conscience, celle-ci ne lui faisait pas sentir l'arrêt de mort du juge. Auparavant il vivait tranquille, sans porter partout avec lui le sentiment de la condamnation. Mais la loi vint et prononça la condamnation sur «*la convoitise*;»

l'expérience lui apprend que cette convoitise est présente dans le coeur, et alors la conscience sent le jugement de condamnation; la convoitise elle-même est réveillée et tout vient en lumière. La conscience sent l'arrêt du juge; on voudrait faire le bien, mais l'on trouve toujours que le mal est là.

La loi dit: «Fais cela et tu vivras». L'homme converti, sur la conscience duquel la loi exerce sa puissance, regarde cette loi comme étant de Dieu: la crainte de Dieu est dans son coeur, et il voudrait faire ce que la loi prescrit. Nous parlons ici de l'état d'un homme converti et non de celui d'un homme affranchi. Puisque la loi promettait la vie à celui qui la garderait, elle était aussi donnée pour la vie; mais comme la chair ne se soumet pas à la loi, elle se trouve être en réalité, à l'égard de l'homme, pour la mort. C'est ce dont l'âme sérieusement convertie fait l'expérience. Il est bon de remarquer ici la différence entre un homme naturel qui n'a que la conscience, et l'état de l'homme tel qu'il nous est présenté ici. La conscience distingue entre le bien et le mal. Dieu a pourvu à ce que l'homme, devenu pécheur, apportât la conscience avec lui dans ce monde. Elle juge d'après sa nature ce qui est mal, néanmoins l'homme *fait* le mal. Un païen, dont la volonté n'est pas changée, peut dire: «J'approuve, il est vrai, ce qui est meilleur, mais je ne *veux* pas ce qui est bon, et je fais le mal». Mais il n'en est pas ainsi de l'homme dont parle ici l'apôtre. Sa *volonté* est renouvelée; il prend plaisir à la loi de Dieu. C'est là le sentiment de Christ lui-même, et c'est la preuve que l'homme en qui se trouve ce sentiment, est converti et a reçu une nouvelle vie au fond du coeur. La conscience dans l'homme inconverti lui fait reconnaître ce qui est bon, mais la volonté de la chair reste toujours la même. Il vit dans la chair, a une conscience, mais pas une nouvelle volonté. Au contraire, la *volonté* ne manque pas à l'homme décrit dans le chapitre 7 aux Romains, mais bien la force de faire ce qu'il veut! Il s'agit donc ici de l'état d'une âme qui veut le bien.

Au verset 13, l'apôtre passe à la description de l'effet de la loi sur l'expérience de l'âme qui veut aussi le bien. Le verset précédent reconnaît que la loi est sainte, et que le commandement est saint, juste et bon. La question qui se présente maintenant naturellement est celle-ci: «Ce qui est bon est-il donc devenu pour moi la mort?» Aucunement. Mais le *péché* a produit la mort *par* ce qui est bon, — la loi, — afin que le péché fût pleinement manifesté, prît son vrai caractère et devint excessivement pécheur, en ce qu'il s'est servi du bien pour causer la mort. Le mal ne se manifeste pas seulement comme mal en soi et pour soi, mais aussi comme *désobéissance*, parce qu'il est défendu et que, par la défense, il devient excessivement pécheur. Le péché a une forte volonté dans l'homme, puisqu'il *veut* faire ce qui est mal, même quand Dieu l'a défendu. Si mon enfant va s'amuser dehors au lieu de faire ses tâches, c'est une mauvaise habitude; mais si je lui défends de sortir, et que cependant il suive sa mauvaise habitude, alors cela devient de plus de la désobéissance. Par le commandement, le péché est devenu excessivement pécheur. Il montre qu'il y a en moi non seulement de mauvais désirs, mais qu'il y a aussi une propre volonté qui fait le mal, malgré la défense de Dieu: on méprise Dieu et sa Parole.

Mais la loi nous apprend davantage; elle nous fait connaître notre faiblesse, même quand nous *voulons* faire le bien. L'homme converti, mais non affranchi, ne réussit pas à accomplir

ce qu'il aimerait à faire; la force lui manque. Il trouve qu'il est charnel, vendu au péché, c'est-à-dire un esclave de celui-ci. Il sait que la loi est spirituelle, mais lui est dans la chair, charnel, sous le joug du péché, auquel il est vendu comme esclave. La conscience est active dans la mesure où il connaît la volonté de Dieu par la loi, et il aperçoit dans la loi, non seulement des préceptes extérieurs, mais aussi quelque chose qui juge les *sources* du mal dans le coeur. On peut être irrépréhensible au dehors: Saul et bien d'autres l'étaient, mais par là même ils étaient remplis de propre justice. Mais quand la loi défend la *convoitise*, elle pourrait tout aussi bien nous défendre d'être des hommes. Et c'est pourquoi Dieu a ajouté ce commandement: «Tu ne convoiteras pas».

Il ne s'agit donc point ici de ce que j'ai *fait*, mais de ce que je *suis*, et je découvre ainsi qu'en moi il n'y a rien de bon. Je veux faire le bien, mais je ne le fais pas. Je suis sous le joug du péché, dans la chair. Je reconnais que la loi est bonne; je hais le péché, et cependant je le pratique. Mais ce que je hais, cela je ne le suis pas moi-même; *moi* je le hais. Ainsi, étant enseigné de Dieu, j'apprends à faire une différence entre *moi* et ce que je fais, comme l'apôtre le dit: «Or, si ce que je ne veux pas, moi, je le pratique, ce n'est plus moi qui l'accomplis, mais c'est le péché qui habite en moi». Toutefois ce n'est point là la liberté; celle-ci demande de la force. Mais c'est cependant un rafraîchissement très réel et important que d'avoir appris, non seulement qu'en moi il n'habite aucun bien, mais aussi à faire la différence entre *moi* et le péché qui habite en moi. Je prends plaisir à la loi de Dieu selon l'homme intérieur; la conscience est en activité et la volonté mise en ordre. Ce qui manque encore, c'est la puissance, et on ne la possède pas, parce que l'on ne connaît pas clairement la rédemption. Par l'expérience, on n'apprend pas seulement que l'on ne fait pas le bien, mais que l'on ne *peut* pas le faire: le joug du péché est toujours là. Et c'est justement ce que l'on a à apprendre, savoir que l'on n'a «aucune force» pour faire la volonté de Dieu.

Il y a donc trois vérités dont nous avons parlé jusqu'ici, et qui doivent être apprises par l'expérience:

1. Dans la chair n'habite aucun bien.
2. Nous avons à distinguer entre nous-mêmes, qui voulons le bien, et le péché qui habite en nous.
3. Aussi longtemps que nous ne sommes pas affranchis, il n'y a en nous aucune puissance pour vaincre le péché dans la chair; au contraire, nous sommes vaincus par lui.

Nous ne pouvons donc nous affranchir nous-mêmes; il faut, au contraire, qu'un autre nous affranchisse, et c'est à reconnaître cela, que l'âme doit être amenée. «Qui m'affranchira?» est le cri, provenant de la conscience que nous ne le pouvons pas nous-mêmes. Nous cherchons autour de nous quelqu'un qui le fasse. Voilà ce que nous avons à apprendre, — non pas notre culpabilité, mais notre faiblesse, notre entière impuissance, notre dépendance de Dieu. Toutefois nous avons encore plusieurs choses à considérer.

Celui-là seul peut décrire cette condition, qui s'y est trouvé, mais qui n'y est plus. Un homme qui est tombé dans un borbier, ne peut pas tranquillement décrire sa situation, aussi

longtemps qu'il s'y trouve. Il sent seulement qu'il enfonce et qu'il va périr, de sorte qu'il ne peut faire autre chose que de crier au secours. C'est quand il est sauvé, qu'il peut tout décrire avec calme. Quelqu'un qui ne s'est pas trouvé dans une pareille situation, lui dira peut-être: «Pourquoi n'es-tu pas allé en avant, jusqu'à ce que tu aies trouvé un terrain solide?» «C'est facile à dire», répondra l'autre, «mais quand je soulevais un pied hors du borbier, l'autre s'enfonçait d'autant plus». Telle est la condition d'âme décrite dans Romains 7, et décrite par un chrétien qui s'y était trouvé lui-même, mais qui en était délivré. Je dis «par un chrétien», car lorsque l'apôtre dit: «*nous savons*» (verset 14), c'est ce que savent les chrétiens. Mais *l'expérience* est ce dont a conscience *une* personne unique. Quand donc il dit: «*Je suis*», c'est expérience et non doctrine. Tout dans ces expériences décrites est encore absolument légal. La personne dont il est question reconnaît que la *loi* est juste, et même elle prend plaisir à la *loi*. La conscience et la volonté sont droites quant aux choses de Dieu, mais toutes deux ont la loi pour objet et pour mesure. Il n'y a pas un mot de Christ, ni de l'Esprit; la loi est l'unique objet de l'âme, Mais au verset 25, nous voyons que la vraie délivrance est atteinte, et le chrétien *affranchi* rend grâces à Dieu. Il est vrai que le combat continue toujours; nous trouvons cela en Galates 5: 16-18. Mais, dans ce dernier passage, il est dit que la chair convoite *contre l'Esprit* et l'Esprit contre la chair, Mais si nous sommes conduits par *l'Esprit*, nous ne sommes pas sous la loi, c'est-à-dire dans l'état décrit au chapitre 7 des Romains.

Chapitre 8

La délivrance dont nous avons parlé est dans le rapport le plus étroit avec la rédemption, non point tant à l'égard du pardon qu'à l'égard de notre mort avec Christ. Nous avons déjà vu qu'il y a dans la rédemption deux points principaux: premièrement, le pardon des péchés ou la justification, et ensuite la délivrance, c'est-à-dire liberté devant Dieu et affranchissement du joug du péché dans la chair. Or, si nous sommes morts avec Christ, nous sommes morts *au péché*, et nous ne sommes plus *dans la chair* devant Dieu. La vie dans la chair n'est plus notre condition, puisque Christ, après avoir été *mort*, est devenu notre vie. Le péché dans la chair est jugé, condamné, — non pardonné, — et cela dans la *mort* de Christ sur la croix. La puissance de la *vie* de Christ est en moi, elle est ma vie. Mais ce n'est pas cela seulement. Le péché dans la chair qui faisait mon tourment, a déjà été condamné, mais dans un autre, de sorte qu'il n'y a plus pour moi de condamnation à cause de la chair. La mort est intervenue là où cette condamnation — le jugement de la chair — a été exercée, et ceux qui sont dans le Christ Jésus, sont morts avec lui, de sorte que pour eux il n'y a plus de condamnation. Ce qu'il a subi, nous l'avons subi; il est mort au péché, et la condamnation est passée. Telle est notre condition relativement au péché dans la chair. Si la première partie de l'épître nous montre avec la plus grande clarté comment *les péchés* sont ôtés, nous trouvons ici non moins clairement comment sont mis de côté *le péché dans la chair* et la condamnation; oui, pour la foi, la chair elle-même est mise de côté, puisque nous sommes *morts*.

Cette condition est décrite dans les trois premiers versets du chapitre 8. Le chrétien se trouve dans une position toute nouvelle: il est en Christ. La grâce de Dieu ne s'est pas

seulement révélée en ce que les péchés du vieil homme sont pardonnés, mais sa *position* aussi est toute nouvelle: *nous* sommes délivrés. L'apôtre ne dit pas: «Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux dont les péchés sont pardonnés;» mais: «pour ceux qui sont *dans le Christ Jésus*». Cette position est le résultat de l'oeuvre de Christ, de la rédemption. Le chrétien est affranchi avec Christ de la position dans la chair, parce qu'il est mort avec lui et qu'il participe à la vie de Christ ressuscité et glorifié. Ainsi il n'est plus devant Dieu comme un enfant d'Adam responsable dans la chair, mais il est comme quelqu'un qui a réellement quitté cette position par la mort, et qui est vivant en Christ. La chair est envisagée comme morte, comme condamnée, comme n'étant plus présente, mais comme engloutie dans la mort de Christ. Le chrétien est vivant en Christ: il n'est plus dans la chair (comparez Galates 2: 19, 20).

L'expression: «la *loi* de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, etc.», qui se trouve dans le second verset, peut paraître étrange à plus d'un lecteur. Je pense qu'il faut entendre par là que l'Esprit de vie dans le Christ Jésus opère constamment et sans interruption d'après un seul et même principe, afin que la chair soit morte dans le croyant, puisqu'elle a été condamnée dans un autre. Le croyant est *en Christ* par la vie de Christ et par le Saint Esprit; comment pourrai-t-il y avoir encore condamnation? Dieu s'est déjà occupé à la croix du péché dans la chair et en a, pour ainsi dire, fini avec lui. La nouvelle vie et le Saint Esprit donnent au croyant, rendu vivant, sa place en Christ; il est délivré et, devant Dieu, il est vivant en Christ. Il ne s'agit pas ici, comme on l'a déjà dit, du pardon des péchés du vieil homme, mais d'une nouvelle et vivante position en Christ. C'est là ce qui est exposé dans les trois premiers versets du 8^e chapitre.

Après que le 7^e a décrit, comme des faits réels, l'expérience de l'homme dans la première position, aussi bien que l'affranchissement par la rédemption en Christ, et la persistance des deux natures, les trois premiers versets du chapitre suivant présentent la nouvelle position en Christ, en contraste avec la position dans la chair, ou dans le premier Adam. Au premier verset, point de condamnation; au second, la puissance de la vie; au troisième, le jugement du péché dans la chair exécuté sur Christ à la croix. Ce qui caractérise le second verset, c'est la vie en Christ selon la puissance du Saint Esprit, et cela comme un principe agissant sans interruption. Le troisième verset est caractérisé par le jugement du péché dans la chair en Christ, offert comme sacrifice pour le péché. Le péché, il est vrai, est encore là, et si nous ne sommes pas fidèles, si, pratiquement, nous ne portons pas avec nous la mort du Seigneur Jésus, alors il agit en nous; nous perdons la communion avec Dieu et déshonorons le Seigneur par notre marche, en ne nous conduisant pas selon l'Esprit de vie, d'une manière digne du Seigneur. Mais nous ne sommes plus *sous la loi du péché*, mais, étant morts avec Christ et rendus participants d'une nouvelle vie en lui et du Saint Esprit, nous sommes affranchis de cette loi. Nous nous trouvons dans une nouvelle position, nous sommes devant Dieu dans le *second* Adam, et la marche conforme à notre nature est selon l'Esprit, non selon la chair. Ainsi la loi de Dieu et sa juste exigence sont accomplies en nous. Il ne suit pas de là que l'on veuille *la loi*. La loi n'est pas la mesure de la marche chrétienne; il est seulement dit qu'elle est accomplie par celui qui marche selon l'Esprit. Je ne pouvais pas l'accomplir, lorsque j'étais dans la chair, parce que la

chair ne se soumet pas à la loi de Dieu et qu'aussi elle ne le peut, mais qu'elle ne suit que sa propre volonté. Mais l'Esprit assurément ne nous conduira pas dans ce qui est contraire à la loi de Dieu. La loi est accomplie pratiquement, tandis que nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la direction de l'Esprit. Nous sommes sous l'influence de l'Esprit, et il ne s'agit pas d'une loi *en dehors* de nous, mais d'une nature *en nous*, nature qui possède l'objet qui lui convient. Ceux qui vivent selon l'Esprit, conformément au nouvel homme, désirent les choses qui sont de l'Esprit; mais ceux qui sont selon la chair, ont leurs pensées aux objets de leurs convoitises charnelles. Il ne s'agit pas d'une loi imposée, mais de nouveaux sentiments, sentiments d'une nature née de l'Esprit et qui cherche ce qui est spirituel; — c'est une sainte liberté, tandis que l'homme, comme mort avec Christ, est affranchi du joug du péché, possède une nouvelle nature née de Dieu, a de saints objets sous les yeux, et est la demeure du Saint Esprit, qui produit dans le coeur de saintes pensées et révèle les choses qui sont en haut. La pensée de la chair est la mort de l'âme, ne produit aucun fruit, et sépare l'âme de Dieu, maintenant et pour l'éternité. Mais la pensée de l'Esprit est vie; c'est en nous une fontaine qui jaillit en vie éternelle et remplit l'âme de paix. La pensée de la chair se révolte contre l'autorité de Dieu. En manifestant l'activité de l'homme naturel, elle a affaire avec la loi qui est l'expression de cette autorité de Dieu sur l'homme et la règle de la responsabilité de celui-ci comme créature de Dieu. Mais elle ne se soumet pas à la loi et aussi elle ne le peut, parce que la propre volonté veut suivre son propre chemin; aussi n'aime-t-elle absolument pas ce qui plaît à Dieu. Et c'est pourquoi ceux qui sont dans la chair, qui se trouvent devant Dieu dans la position du premier Adam et marchent selon sa vie, ne peuvent plaire à Dieu.

Nous trouvons, au verset 9, un principe très important. Quand est-ce qu'un homme peut dire: Je ne suis pas dans la chair? Réponse: Quand le Saint Esprit habite en lui. Quelqu'un peut être converti et se trouver encore dans la condition décrite dans le 7^e chapitre. Nous en avons un exemple dans le fils prodigue, avant qu'il eût rencontré son père. Il était converti et dans le bon chemin, et cependant il ne voulait être qu'un mercenaire de son père. Mais aussitôt qu'il se fut rencontré avec son père, nous n'entendons plus rien de cela; nous avons seulement ce que son père était et ce qu'il fit pour lui. L'affranchissement a lieu par la connaissance personnelle de ce qu'est le Père révélé en Jésus Christ, par la connaissance de la rédemption. Or cela ne se trouve que dans une âme en qui le Saint Esprit habite. Un homme converti n'est dans la position chrétienne que lorsqu'il a été oint. Le fils perdu avait de la conscience et du coeur quand, atteint par la grâce et bien dirigé, il était en chemin vers la maison paternelle, mais il n'était pas revêtu de la plus belle robe et ne connaissait pas encore le coeur de son père. Il n'entra dans la position chrétienne qu'après avoir rencontré son père, et dès cet instant nous n'entendons plus rien de lui, mais de ce que dit et fait le père. Avant cela, il n'était pas dans une condition qui convînt à la maison.

Nous avons, au verset 10, une autre face des relations chrétiennes. Au commencement du chapitre, on lit: «qui sont *dans le Christ Jésus*»; ici: «si Christ *est en vous*». Ainsi, d'un côté, le chrétien est «en Christ», et, d'un autre, «Christ est en lui». *En Christ*, nous nous trouvons devant Dieu selon toute la perfection de ce qu'il est; *Christ en nous* est le fondement et la

mesure de notre responsabilité, en même temps qu'il est la source de notre force, d'après ce qui a été dit au commencement de ce chapitre. Un chrétien est un homme qui n'est pas seulement né de nouveau, — ce qui est absolument nécessaire, — mais en qui aussi le Saint Esprit demeure. Celui-ci dirige le regard du croyant sur l'oeuvre de Christ et lui en fait apprécier la valeur. Il lui donne la conscience que lui, le croyant, est en Christ et que Christ est en lui (Jean 14: 20), et il remplit son coeur de l'espérance de la gloire, avec l'assurance qu'il sera semblable à Christ et près de lui pour jamais. Quand l'homme converti sait que ses péchés sont pardonnés, quand il peut crier: «Abba, Père!» quand il a la conscience que, pour lui, il n'y a plus de condamnation, il est *affranchi*; il est en liberté devant Dieu, et est affranchi de la loi du péché et de la mort. Mais il n'est un chrétien accompli, parfait, que lorsqu'il comprend, par le Saint Esprit, qu'il est entré dans la position de Christ, que Dieu est son Père et son Dieu, comme il est le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, — quand il comprend qu'il a passé de la position d'Adam dans la position de Christ, qu'il est mort avec Christ, et ainsi que ce n'est plus lui qui vit, mais Christ en lui (Galates 2: 20).

Cette liberté est présentée et développée très clairement dans l'épître aux Romains, mais seulement en tant que le croyant y est envisagé comme étant mort avec Christ et possédant Christ pour sa vie; par là il est affranchi de la loi du péché et de la mort, aussi bien que de la loi mosaïque, parce que celle-ci n'a de pouvoir sur quelqu'un qu'aussi longtemps qu'il vit et qu'elle ne peut aller plus loin. L'épître ne traite donc pas des conseils de Dieu et de la gloire de notre nouvelle position. Il est vrai que les versets 29 et 30 de notre chapitre présentent un point d'attache pour cette doctrine, mais en général l'épître s'occupe de la responsabilité de l'homme, de ce que Dieu a fait pour nous purifier de notre culpabilité et nous justifier, et en même temps elle nous apprend comment, par notre mort avec Christ, nous sommes affranchis de la loi du péché et de la mort. Les deux versets indiqués nous ouvrent un horizon plus étendu, toutefois la nouvelle position n'est pas développée avec plus de détails. L'épître ne va pas au delà de la vérité que nous sommes faits vivants par Christ: elle ne parle pas de notre résurrection avec lui. Ceci — point de départ de notre nouvelle position — doit être cherché dans l'épître aux Colossiens.

Celle aux Ephésiens développe encore plus cette doctrine, toutefois c'est à un autre point de vue. Là nous n'apprenons pas qu'un enfant d'Adam doit mourir et ressusciter, que le croyant est mort, bien qu'il soit représenté comme ressuscité avec Christ. L'homme inconverti est envisagé, dans les Ephésiens, comme *mort* dans les péchés, et tout est une *nouvelle* création. Nous trouvons là tous les conseils de Dieu, aussi bien par rapport aux croyants ressuscités avec Christ, qu'à Christ lui-même, aux enfants de Dieu et à notre unité avec Christ comme étant son corps.

Il sera bon de remarquer que, tandis que les trois premiers versets du 8^e chapitre posent les *principes* de l'affranchissement, les huit suivants en décrivent le caractère pratique et le *résultat*. Le Saint Esprit agit dans la nouvelle vie, au lieu de présenter à l'homme une loi en dehors de lui, et à laquelle la chair oppose une résistance invincible. L'Esprit fournit à la nouvelle vie des objets célestes dans lesquels elle trouve sa joie et sa nourriture. «La pensée

de l'Esprit est vie et paix». Tout cela dépend de l'habitation du Saint Esprit en nous. «Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est pas de lui». Nous avons déjà vu que la condition d'une telle personne est semblable à celle du fils prodigue, avant d'avoir rencontré son père. Mais si, au contraire, l'Esprit de Christ habite dans celui qui est converti, alors pour lui le corps est mort à cause du péché, mais l'Esprit est vie à cause de la justice. Quand le corps vit en vertu de sa propre vie, il ne produit rien que péché; mais, d'après le chapitre 6, l'homme spirituel le tient pour mort.

L'Esprit ne peut pas être séparé de la nouvelle vie. Il est la source de la vie et la caractérise. Puis donc que l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus, habite en nous, celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts, vivifiera aussi nos corps mortels, à cause de son Esprit qui habite en nous. Telle est la fin bénie de la vie de l'Esprit dans le Christ Jésus, ou plutôt c'en est le commencement dans sa vraie plénitude. L'Esprit est l'Esprit de Dieu. Dieu a ressuscité Jésus, la personne humaine; *Jésus* est son nom *personnel*. Mais ce n'est pas pour lui-même qu'il gisait parmi les morts; *Christ* est son nom, comme étant venu pour d'*autres*. Si donc l'Esprit de Dieu habite en nous, Celui qui l'a ressuscité, lui le premier-né, ressuscitera aussi les brebis rachetées.

Trois noms sont ici attribués au Saint Esprit; l'Esprit de *Dieu* (verset 9), en contraste avec la chair; l'Esprit de *Christ*, comme la puissance qui produit le nouvel homme; et l'Esprit de *Celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts*, parce qu'il est en nous le gage de notre résurrection.

Le but glorieux de la grâce qui affranchit, est atteint. Les circonstances qui nous entourent, demeurent sans doute les mêmes; et c'est notre position devant Dieu en relation avec ces circonstances qui est présentée dans les versets suivants.

(Verset 12). «Ainsi donc, frères, nous sommes débiteurs, non pas à la chair, pour vivre selon la chair». La chair nous a amenés dans une fâcheuse condition et dans une mauvaise position; aussi ne sommes-nous plus *dans* la chair, mais nous en sommes affranchis par la rédemption. Par la mort du Rédempteur, nous avons été amenés dans une nouvelle position, de laquelle nous avons aussi la conscience par la puissance de l'Esprit Saint qui habite en nous. Les deux vies, les deux principes, sont en complète opposition l'un avec l'autre, et il est important de remarquer (ce qui a déjà été posé comme principe dans le chapitre 2) que là où ces deux natures agissent, elles produisent leurs conséquences naturelles. Je puis vaincre la chair par l'Esprit. J'ai le droit et le devoir de la tenir pour morte. Mais quand la chair vit, elle produit la mort; si je vis selon la chair, la mort est mon lot. La nature et l'action de cette nature — ses conséquences — sont toujours les mêmes: Dieu peut me donner une *nouvelle* nature, et — béni soit son nom! — il me la donne en Christ, de manière que par elle j'ai part au salut, et que, par la puissance du Saint Esprit, je puis vaincre la vieille nature et marcher selon l'Esprit. Mais la nature de la chair n'est pas changée, non plus que les conséquences de son action en elles-mêmes; si je vis selon la chair, je dois mourir. La grâce me sauve, me donne une nouvelle vie, dans laquelle je marche selon l'Esprit et tiens la chair pour morte; la grâce me donne enfin la gloire. Mais cette nouvelle vie ne vit pas selon la chair, et elle ne le peut pas. Si je vis selon la chair, je meurs, éloigné de Dieu; car le fruit et le salaire de la vie de la

chair, c'est la mort. Mais si, par l'Esprit, je fais mourir les actions du corps, je vis et je vivrai pour toujours avec Dieu, duquel cette vie découle dans mon âme, vie dont l'Esprit est la force et le guide.

Cela donne occasion à l'apôtre de parler de la position de ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, et d'abord de leur relation avec Dieu. L'Esprit qu'ils ont reçu, est l'Esprit d'adoption; ils le possèdent, parce qu'ils sont enfants. De cette relation résultent des bénédictions étendues. Etant enfants, ils sont aussi héritiers — héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ. Cependant la condition des créatures qui nous entourent ici-bas, et en particulier celle de notre corps, n'est pas encore restaurée. La pensée de la *chair* est inimitié contre Dieu, et de la même manière l'amitié du *monde* est aussi inimitié contre lui. Les principes de la chair, comme ceux du monde, nous font opposition; tous deux sont sous la servitude de la corruption. Le monde, que nous avons à traverser, étant éloigné de Dieu et sous la domination de Satan, nous fournit de nombreuses sources de peine et de douleurs. Le Seigneur Jésus, dans ce monde, était «un homme de douleurs et sachant ce que c'est que la langueur». Un monde de *péché*, en face de sa sainteté, un monde de *peine* et de *douleurs*, en face de son amour, ne pouvait être pour son cœur autre chose qu'une source de peine et de douleurs. Il se trouvait isolé, seul dans un tel monde, et n'était pas même compris par ses disciples, Tandis que lui était rempli de sympathie envers tous, il n'en trouvait nulle part pour lui-même. Si, par extraordinaire, une fois, quelque sympathie perceait l'obscurité du cœur de l'homme, c'était quelque chose de si étonnant que le Seigneur disait: «En quelque lieu que cet évangile soit prêché dans le monde entier, ce que cette femme a fait sera aussi publié en mémoire d'elle» (Marc 14: 9). Pouvons-nous, lorsque nous avons l'Esprit de Christ, traverser le même monde, sans sentir sa condition? Nos cœurs ne seraient-ils pas attristés, quand partout nous voyons la domination du péché, et que journellement nous avons sous les yeux les souffrances des hommes pécheurs? quand nous voyons que tout est sous la servitude de la corruption? Le temps viendra où nos yeux contempleront la bénédiction universelle du monde et où nous nous en réjouirons avec Dieu lui-même. Mais maintenant, renouvelés dans notre cœur et affranchis, nous ne pouvons que *souffrir* au milieu d'une création qui est sous la servitude.

Mais remarquons que c'est souffrir *avec* Christ et non *pour* lui. Souffrir *pour* Christ est un privilège, un don spécial de Dieu (Philippiens 1: 29). On ne peut pas être chrétien, sans souffrir *avec* Christ. En effet, comment l'Esprit de Christ pourrait-il produire en nous une pensée différente de celle qui était en Christ, lorsqu'il traversait ce pauvre monde? La gloire des enfants de Dieu est un objet d'espérance; maintenant les *souffrances* de Christ, en infirmité, se produisent de nouveau dans un cœur dans lequel Christ habite. Nous souffrons là où Christ a souffert, comme cohéritiers du royaume de l'amour, où tout sera joie et délices. Bien que déjà maintenant nous soyons enfants, ou plutôt fils et, par conséquent, héritiers, nous ne possédons pas encore l'héritage, nous ne pouvons pas même encore le posséder, puisqu'il n'est pas encore affranchi de la corruption et de la souillure, et que, dans cette condition, il ne saurait nous convenir. Christ est assis à la droite de Dieu, jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds. Alors nous régnerons avec lui et nous lui serons semblables.

A cause de cela l'apôtre, qui savait bien ce que sont les souffrances, pouvait dire: «J'estime que les souffrances du temps présent ne sont pas dignes d'être comparées avec la gloire à venir qui doit nous être révélée». Nous sommes dans la relation d'adoption, nous en avons aussi la conscience et, par conséquent, nous n'avons plus aucune crainte. Là où se trouve la crainte, n'existe point dans le coeur la connaissance de cette position. L'Esprit, crie en nous: «Abba, Père!» et ne peut crier autre chose, car il est venu seulement après qu'eut été accompli tout ce qui nous a placé dans cette relation. Christ nous a donné sa propre position devant Dieu. Après avoir accompli tout ce qui était exigible, aussi bien pour la gloire de Dieu que pour notre salut, et l'avoir fait là où c'était nécessaire dans les deux cas, c'est-à-dire dans la place même du péché, — «il a été fait péché», — après cela, dis-je, comme homme, il est monté au ciel. En lui, un homme est entré dans la gloire de Dieu, au delà du péché, de la mort, de la puissance de Satan et du jugement de Dieu sur le péché, de sorte qu'il a pu envoyer à ses disciples, par Marie de Magdala, ce message: «Va vers mes frères et leur dis: Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu». Ensuite il envoya le Saint Esprit comme conséquence bénie de l'ascension de l'homme dans le ciel, après avoir tout accompli pour notre rédemption. Cet Esprit habite dans les croyants qui se fondent sur la valeur de son sang, de sorte que leur corps est un temple de Dieu (1 Corinthiens 6). Ils sont scellés du Saint Esprit et ont les arrhes de l'héritage, la conscience qu'ils sont enfants de Dieu L'Esprit Saint présente Christ qui est dans le ciel et nous fait jouir des choses invisibles. Il ne peut donc absolument pas être un esprit de crainte ou de servitude.

Mais l'Esprit opère en nous de deux manières: il nous fait apprécier la gloire qui est devant nous, et nous donne le sentiment que les souffrances à travers lesquelles nous passons, en nous efforçant d'atteindre cette gloire et en étant fidèles à Christ, ne sont pas dignes d'être comparées à la gloire qui nous sera révélée, de sorte que nous pouvons poursuivre le chemin de Dieu avec persévérance et courage. De même, il nous vient aussi en aide dans notre faiblesse, afin que nous *prenions part* selon Dieu à ces souffrances, et que par l'Esprit notre coeur soit le vase de la sympathie répondant au coeur de Christ, tandis que par nos soupirs nous donnons expression aux soupirs que fait monter vers Dieu la création souffrante. Quelle précieuse position de pouvoir ainsi réaliser la gloire et l'amour de Celui qui vint ici-bas au milieu de la création souffrante, de sorte que, tandis que, par notre corps, nous participons encore à la création déchue, nos coeurs, par l'Esprit, sont l'organe de toute la création et peuvent exprimer selon Dieu les soupirs qu'elle fait monter à Dieu! C'est de ce sentiment qu'était rempli en amour parfait et accompli le coeur de Christ. Tout en étant vrai homme, il était dans sa personne absolument libre du péché qui avait amené ces souffrances dans la création, et c'est pour cela que sa sympathie pour nous à cause des suites du péché était d'autant plus parfaite. «Il a porté nos langueurs, et s'est chargé de nos douleurs» (comparez Matthieu 8: 17). Au tombeau de Lazare, en voyant pleurer Marie et tous les Juifs, il frémit en son esprit et se troubla (*). Ainsi, bien que, comme hommes déchus, nous soyons dans la faiblesse et l'imperfection, il nous est aussi donné, par l'Esprit qui habite en nous, de prendre part aux souffrances de la création, non pas avec l'impatience de l'égoïsme, parce que nous-mêmes nous souffrons, mais *selon Dieu*. L'exposition que fait l'apôtre de la condition où se

trouve la création qui nous entoure, rendra cette expérience plus claire. Bien que nous en ayons considéré quelques points dans ce qui précède, nous pouvons cependant recommencer encore une fois au verset 19.

(*) Les deux mots grecs du texte, employés ici, sont des expressions très fortes pour indiquer un mouvement intérieur.

Nous avons dit que nous avons à souffrir dans le *monde*, parce que tout y est dans le péché et dans le désordre, tandis que nous avons été ramenés à Dieu; et de plus que nous avons aussi à souffrir dans le *coeur*, parce que nous demeurons au milieu d'une création qui n'est pas affranchie. Mais le regard de la foi est tourné vers la gloire qui est placée devant nous, et cette perspective réjouissante, ainsi que notre communion avec Dieu, de laquelle nous jouissons déjà ici-bas, nous fait sentir que tout, autour de nous, est irréconcilié.

Cette création attend sa délivrance, mais elle ne peut pas être affranchie et restaurée, avant que les enfants de Dieu, dans la gloire du règne, soient prêts à la posséder comme cohéritiers de Christ. Christ reste assis à la droite de Dieu, jusqu'à ce que ces cohéritiers soient rassemblés. Quelle précieuse pensée que celle-ci: de même que *nous* avons amené la création terrestre sous la servitude de la corruption, ainsi maintenant elle doit attendre *notre* glorification, afin d'être restaurée et affranchie de cette servitude (verset 19).

Ce n'est pas de sa volonté que la *création* a été assujettie à la servitude; c'est *nous* qui l'avons fait. Mais il y a l'espérance; car cette condition ne durera pas toujours; la création sera restaurée. Toutefois Dieu, dans les conseils de sa grâce, commence avec les coupables, avec ceux qui sont les plus éloignés, avec ceux envers lesquels il veut, dans les siècles à venir, montrer les immenses richesses de sa grâce dans le Christ Jésus (Ephésiens 2: 7; comparez avec Colossiens 1: 20, 21). La création, chose physique, ne pouvait pas entrer dans la liberté de la grâce; elle doit attendre la liberté de la gloire des *enfants de Dieu*. Lorsque ceux-ci auront été délivrés, et que leurs corps, qui appartiennent à la création, auront été changés et glorifiés, et quand Satan sera lié, alors la création aussi sera affranchie de la servitude de la corruption, dans laquelle elle se trouve captive.

Car nous savons — nous qui sommes instruits dans la doctrine chrétienne — que toute la création ensemble soupire et est en travail jusqu'à maintenant. Nous le savons encore bien plus, parce que nous avons les prémices de l'Esprit, et «nous soupignons en nous-mêmes, attendant l'adoption, la délivrance de notre corps». Nous attendons donc avec patience de posséder ce qui est sauvé en espérance; non seulement de posséder la vie éternelle, comme vie, — cela nous l'avons déjà, — mais d'être glorifiés, lorsque notre corps, qui appartient à la création (*), sera changé, et que nous serons transformés à la ressemblance de Christ le Seigneur, selon la puissance qu'il a de s'assujettir toutes choses (Philippiens 3: 21).

(*) Il s'agit toujours ici de la création physique. (*Note du Traducteur*)

Ainsi la paix est faite, nos péchés sont ôtés, nous avons une nouvelle vie, nous possédons les arrhes de l'Esprit, la gloire est devant nous en espérance, et nous serons semblables au Seigneur. Mais aussi longtemps que nous n'avons pas atteint cette gloire, nous soupignons avec

la création. Car, tout en réalisant notre glorieuse espérance, nous sentons la triste condition de toute la création déchue avec laquelle nous sommes liés par notre corps. Libres devant Dieu, affranchis de la loi du péché et de la mort, remplis de l'espérance de la gloire, nous sommes amenés, par la connaissance de cette gloire et du parfait affranchissement de la création, à pousser des soupirs, qui sont la voix *des soupirs de la création* vers Dieu. Mais nos soupirs ne sont pas une plainte, fruit du mécontentement, mais l'opération du Saint Esprit dans le coeur. Cet Esprit dirige nos regards vers la gloire où nous n'aurons plus occasion de soupirer, et, selon l'amour de Dieu, il nous fait sentir la douleur d'une création asservie; nous sentons avec elle, parce que, par notre corps, nous y appartenons encore. L'Esprit de Dieu qui habite en nous, forme ces sentiments selon Dieu. Dieu sonde le coeur de l'homme, et dans le coeur du chrétien affranchi, il trouve cette opération de l'Esprit. L'Esprit lui-même est là, source de la sympathie divine avec une création qui soupire (verset 27). Les regards du chrétien sont dirigés, par le Saint Esprit qui demeure en lui, en haut, vers la gloire et le repos de Dieu, où tout est bénédiction. Il réalise avec joie ce qui est devant lui. Mais comme il est encore dans le corps, il sent d'autant plus la condition de la création déchue, il prend part à ses soupirs, et par là devient devant Dieu la voix de la création qui soupire. Cependant il soupire dans l'esprit d'amour, selon Dieu, puisque, quant à lui, il est parfaitement libre dans ses rapports avec Dieu. Par rapport à sa condition, il est sauvé en *espérance*, mais devant Dieu, dans la conscience de son amour, son coeur est libre. Il peut se réjouir dans l'espérance, l'espérance de la gloire; il a une conscience parfaite; l'amour de Dieu est versé dans son coeur par le Saint Esprit. Et ainsi, selon cet amour, il peut sympathiser avec la misère universelle qui l'entoure. Il ignore, il est vrai, quel remède il doit demander dans ses prières, peut-être n'y en a-t-il aucun? Mais l'amour peut exprimer les besoins, et il le fait selon l'opération de l'Esprit, et bien que le chrétien ne sache pas ce qu'il doit demander, Celui qui sonde les coeurs trouve dans ses soupirs la pensée de l'Esprit, car c'est l'Esprit qui, dans le fond du coeur, donne expression au sentiment des besoins. Il y a d'autant plus de sympathie, que nous-mêmes sommes encore dans le corps, et qu'ainsi dans notre propre condition nous faisons partie de la création qui soupire, et que nous attendons la rédemption de nos corps.

Mais, bien que souvent nous ne sachions pas ce qu'il nous faut demander, il y a une chose que nous savons parfaitement, c'est que Dieu fait travailler toutes choses ensemble pour le bien de ceux qui l'aiment, de ceux qu'il a appelés selon son propos arrêté.

De quel privilège nous sommes devenus participants par la grâce, privilège dont nous jouissons par le Saint Esprit! Nous sommes enfants de Dieu, nous connaissons notre relation avec Dieu, et nous pouvons la réaliser par le Saint Esprit; nous crions: «Abba, Père!» nous sommes enfants et par conséquent héritiers, «héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ». L'Esprit nous révèle notre héritage, et nous fait comprendre ce qu'il est: nous serons semblables à Christ dans le repos de Dieu et dans son propre repos, rendus parfaits, à la gloire de Christ, et nous régnerons avec lui sur toutes choses. Comme hommes sur la terre, nous élevons nos regards vers la gloire de Dieu qui est notre espérance, et à laquelle nous aurons part avec Christ, là où tout est pur, selon la pureté de Dieu. Par rapport au monde d'ici-bas,

nos coeurs sont remplis de l'amour de Dieu, dans lequel nous prenons part aux souffrances d'une création non affranchie, et cela, selon Dieu, de sorte que Celui qui sonde les coeurs, y trouve la pensée de l'Esprit qui produit en nous cette sympathie pour les souffrances d'une création déchue, afin que, par nos soupirs, nous devenions la bouche de la création devant Dieu. Et comme, par manque de connaissance, nous ne savons pas toujours ce que nous avons à demander, la parole de Dieu nous console en nous assurant que Dieu, selon sa propre volonté et son amour, fait travailler ensemble toutes choses pour notre bien.

Cela conduit l'apôtre à dire quelques mots des conseils de Dieu, bien que ce ne soit pas le sujet de l'épître. Il n'en parle que pour indiquer le fondement de toutes les bénédictions. A part cela, l'épître, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, traite de la responsabilité de l'homme, en même temps que de la grâce et de l'oeuvre de Dieu pour nous sauver des conséquences de cette responsabilité.

Dieu agit toujours en faveur de ceux qui sont appelés, car il les a préconnus; et ceux qu'il a préconnus, il les a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils. «Et ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés; et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés». Tout est grâce, et par conséquent, tout est sûr. C'est pourquoi aussi Dieu ne termine pas la série des manifestations de sa grâce avant que le but ne soit atteint; l'activité de la grâce de Dieu ne cesse pas avant que ceux qui sont appelés soient *glorifiés*. Toute la doctrine de l'évangile nous ramène à Dieu et à ses pensées, qui ne peuvent ni manquer ni être entravées.

Et ainsi nous trouvons que *Dieu est pour nous*. Que son Nom en soit loué. C'est dans les versets 31 à 39, que l'apôtre développe cette doctrine. Nous voyons la preuve que Dieu est pour nous, premièrement en ce qu'il donne, ensuite en ce qu'il nous justifie, et enfin en ce que rien ne peut nous séparer de son amour. «Dieu est *pour nous*», telle est la précieuse conclusion de la doctrine de toute l'épître; c'est la source de la bénédiction; c'est la conclusion que tire le coeur de tout ce qui nous est ici révélé de Lui. Non seulement la justice de Dieu a été glorifiée et satisfaite par l'oeuvre de Christ, mais nous voyons aussi que *l'amour* de Dieu est la source de tout, et cela change toutes nos pensées quant à Dieu. C'est juste sur ce point qu'était en défaut la doctrine des réformateurs du XVIe siècle. Loin de moi la pensée de déprécier la valeur de ces hommes! Personne ne saurait être plus reconnaissant que moi pour l'affranchissement de la superstition que nous devons à la Réformation; personne plus que moi ne peut apprécier la foi de ceux qui ont sacrifié même leur vie pour l'amour de la vérité. Je ne pourrais pas à cette heure écrire tranquillement sur ce qui a manqué à leur enseignement, s'ils n'avaient pas joyeusement laissé leur vie pour le maintien de la vérité. Mais la vérité demeure toujours la même dans la parole de Dieu. Les réformateurs enseignaient, il est vrai, que Christ avait fait tout ce qu'il fallait pour satisfaire la justice de Dieu, mais non pas que *l'amour de Dieu* avait donné l'Agneau, son propre Fils, pour accomplir l'oeuvre. Selon eux, Dieu était toujours le juge, réconcilié, à la vérité, avec nous par l'oeuvre de Christ, mais non pas connu comme Celui qui nous a aimés, alors que nous étions encore pécheurs. En Jean 3: 14, le Seigneur dit: «Il *faut* que le Fils de l'homme soit élevé», car Dieu

est saint et juste. Puis vient, au verset 16, *la cause* de tout: «Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique». La conséquence pratique de la doctrine des réformateurs était, sans que peut-être ils s'en rendissent compte, que l'amour était en *Christ*, et que Dieu était assis sur son tribunal comme un *Juge* austère. Mais «*la grâce* règne par la justice» (Romains 5: 21). Au jour du jugement, la *justice* régnera. L'amour a fermement établi en Christ la justice de Dieu en notre faveur. La justice était nécessaire — l'amour y a pourvu.

Ainsi, nous savons que Dieu est pour nous selon son amour infini et selon sa justice éternelle et immuable. La première preuve en est qu'il n'a pas épargné son propre Fils, mais qu'il l'a livré pour nous: «Comment ne nous fera-t-il pas don aussi, librement, de toutes choses avec lui?» Oui, nous pouvons compter sur lui; il nous donnera *tout* ce qui est bon. Mais comment Lui, le Saint, peut-il être *pour* nous, à la vue de tous nos péchés? C'est en cela justement que nous voyons combien il est entièrement pour nous; car il a donné son Fils même pour nos péchés. Qui intentera accusation contre des élus de Dieu? Dieu lui-même nous justifie — qui nous condamnera? Remarquons que tout ici est attribué à Dieu. Il n'est pas dit: Nous sommes justifiés devant Dieu; mais bien: «*Dieu justifie*», de sorte que l'apôtre peut bien s'écrier: «Qui est celui qui condamne?» quel qu'il puisse être.

Il change ensuite quelque peu la forme de la phrase. Il faut qu'il pense à *Christ*, et par lui il voit aussi disparaître toutes les *difficultés du chemin*. Non pas comme si elles n'étaient point présentes; elles sont là, mais elles s'évanouissent parce que Christ lui-même les a toutes traversées. Devenu homme dans son amour, il a enduré toutes les épreuves du chemin, toutes les douleurs humaines, tout ce par quoi l'ennemi s'oppose au fidèle serviteur de Dieu dans le sentier de la sainteté, oui, tout jusqu'à la mort. Ainsi non seulement nous sommes vainqueurs par sa force toute puissante, mais nous faisons d'une manière particulière *l'expérience de son amour*. Les souffrances sont les gages d'une gloire meilleure. Et puisque comme homme il a tout enduré, il nous a montré par là son amour infini comme *Dieu*, et nous savons que rien ne peut nous séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur.

Sous tous les rapports, Dieu est *pour* nous. Précieuse vérité! Il a donné son propre Fils — il donnera *toutes choses*. Lui-même nous justifie, qui est celui qui condamne? Et de cet amour ainsi manifesté, rien ne peut nous séparer. Tout ce qui est contre nous, dans le chemin de la gloire, ne peut, comme étant des créatures, être plus grand que lui qui est le Seigneur de tout. Dieu est pour nous en Christ, en Celui qui a tout vaincu. Le chemin qu'il a parcouru comme homme pour pouvoir souffrir, et comme Dieu afin de pouvoir révéler l'amour dans les souffrances, est non seulement la *preuve* de son amour, mais tandis que nous le suivons dans ce chemin, nous faisons aussi *l'expérience* de son amour. Rien ne peut nous en séparer.

Chapitre 9

La doctrine de l'épître se termine avec le chapitre 8. Les deux questions principales qui se rapportent à l'homme pécheur, savoir: sa culpabilité et son état, ou bien, ce qu'il a *fait* et ce qu'il *est*, — ont été traitées complètement. Christ est mort *pour* nos péchés, de sorte que nous (les croyants) sommes justifiés, et nous sommes morts *avec* Christ, afin d'être affranchis de la

puissance du péché et de la chair. Toutes les *actions* de la chair nous sont *pardonnées*, et nous ne sommes plus dans la chair mais *en Christ*. C'est pourquoi il n'y a plus pour nous de condamnation, ni de séparation d'avec Dieu.

Mais cette doctrine, complète en elle-même, laissait encore sans réponse une question difficile, celle qui se rapporte à la condition des Juifs. L'apôtre avait pleinement démontré que le Juif est coupable, parce qu'il a transgressé la *loi*, et qu'ainsi il n'y a aucune différence entre les Juifs et les nations; tous ont péché, sont coupables devant Dieu et sous son jugement. Que les Juifs eussent transgressé la loi, ils ne pouvaient le nier; mais ils pouvaient en appeler aux promesses inconditionnelles faites à Abraham et à leurs autres ancêtres. C'est à ces difficultés que répondent les chapitres 9 à 11.

Il existe, sans doute, des promesses *inconditionnelles* faites au peuple d'Israël. Mais en même temps, tous ceux qui sont issus d'Israël ne sont pas pour cela Israël, et, ce qui est encore plus important, ils ont rejeté Celui en qui ces promesses devaient être accomplies et en qui cet accomplissement leur était offert par là, ils ont perdu tout droit à ces promesses «ils ont heurté contre la pierre d'achoppement». Mais ensuite, après que toute bénédiction, non moindre pour eux que pour les nations, est devenue une affaire de pure grâce, l'apôtre montre que Dieu, dont la fidélité est immuable, accomplira aussi, *par grâce*, ce qu'il a promis. Nous trouvons dans les chapitres indiqués plus haut, la démonstration de ces principes.

En premier lieu, l'apôtre exprime l'affection immuable qu'il a pour son peuple. Son coeur était rempli de tristesse en voyant Israël mis de côté; il était si éloigné d'être indifférent à cet égard, qu'il aurait voulu être comme anathème, séparé du Christ, à la place du peuple qu'il aimait. Comme Christ lui-même pleura sur Jérusalem à cause de la dureté de coeur du peuple, lorsque du sommet du Mont des Oliviers il voyait devant lui la ville coupable, ou comme Moïse, autrefois, intercèda pour le peuple idolâtre, ainsi nous trouvons chez l'apôtre l'expression du même sentiment d'amour et de douleur. Son désir n'était pas l'expression d'un sentiment calme et réfléchi; il ne pouvait se réaliser, mais il sortait d'un coeur profondément accablé par la pensée du rejet du peuple bien-aimé de Dieu, ses parents selon la chair. C'était le cri d'un coeur qui ne pouvait comprimer le sentiment dont il débordait. Son coeur était rempli de tout ce qui appartenait à la relation des Israélites avec Dieu, et il énumère tous leurs privilèges jusqu'au Messie issu d'eux selon la chair. Aussi ne parle-t-il pas comme si la parole de Dieu avait manqué son but, car tous ceux qui sont issus d'Israël, ne sont pas pour cela Israël; et ils ne sont pas tous enfants, parce qu'ils sont de la semence d'Abraham. C'est en Isaac seul que la semence avait sa relation d'enfants devant Dieu. Les enfants selon la chair ne sont pas à cause de cela des enfants de Dieu; il n'y a que les enfants selon la promesse qui soient comptés comme semence. Ismaël n'appartient pas à cette semence de Dieu, car la parole: «En cette saison-ci, je viendrai, et Sara aura un fils», est une parole de promesse et ne s'applique point à Ismaël. Si l'on objectait: «C'est vrai, mais Agar n'était qu'une esclave, une concubine», ce n'était pas le cas de Rebecca, et il lui fut dit, par rapport aux enfants qui devaient naître d'elle seule en une fois, et cela avant qu'ils fussent nés et eussent fait ni bien ni mal (afin que le propos de Dieu selon l'élection de grâce demeurât ferme): «Le plus grand sera asservi au

plus petit», ainsi qu'il est écrit: «J'ai aimé Jacob, et j'ai haï Esaü». Si donc les Juifs ne voulaient pas reconnaître la souveraineté de Dieu, mais se réclamaient de leur descendance d'Abraham selon la chair, alors ils devaient aussi laisser les Ismaélites et les Edomites avoir part aux promesses. Or c'est ce dont ils ne voulaient pas entendre parler.

Tout important que cela soit, ce n'est pas tout ce que l'apôtre pouvait avancer comme preuve de son assertion. Il demande: «Y a-t-il donc de l'injustice en Dieu? — Qu'ainsi n'advienne!» Selon son droit divin, il peut assurément montrer de la miséricorde à qui il veut, comme il le dit à Moïse: «Je ferai miséricorde à celui à qui je fais miséricorde». Ce n'est donc pas de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde. Et dans quelle occasion Dieu dit-il cela à Moïse? Après qu'Israël eut fait le veau d'or; dans un moment où Dieu, s'il ne se fût retiré dans sa souveraineté suivant laquelle il était libre de faire *grâce*, aurait dû anéantir le peuple entier, sauf Moïse et Josué. Et ainsi, selon le principe charnel des Juifs, les Ismaélites et les Edomites eussent dû devenir héritiers des promesses, à l'exclusion d'Israël. Nous avons le même principe dans la délivrance d'Israël de la servitude d'Égypte. Dieu n'avait pas rendu *mauvais* le cœur de Pharaon — il l'était déjà — mais il l'*endurcit*, afin de montrer sa puissance, et afin que son nom fût glorifié dans toute la terre. Ainsi il fait miséricorde à qui il veut, et il enduret qui il veut. Ses voies envers Israël en étaient une démonstration claire et irréfutable, car sans cela leurs ennemis seraient devenus les héritiers des promesses; eux-mêmes auraient été exclus et le glorieux commencement de leur histoire aurait été *altéré*.

Ensuite l'apôtre considère la doctrine qui se trouve en relation avec ce qu'il a exposé, et applique le tout aux voies de Dieu envers Israël et envers les païens à toutes les époques. En même temps, il va au-devant des objections de la chair, telles que «Que devient la responsabilité de l'homme? Pourquoi Dieu impute-t-il encore le péché à l'homme? Qui peut résister à sa volonté?» L'apôtre répond de trois manières à ces questions. En premier lieu, nous n'avons pas le droit, comme créatures de Dieu, de juger ses actes; la chose formée ne peut pas dire à celui qui l'a formée: Pourquoi m'as-tu faite ainsi? Ce droit absolu de Dieu forme le fondement de l'argumentation de l'apôtre. Si les droits de la *créature* doivent être maintenus, combien plus ceux du *Dieu Tout-puissant*. Lui juge les hommes, mais les hommes ne sont pas capables de le juger. Là-dessus l'apôtre en vient aux faits, et montre comment Dieu a supporté avec une grande patience les méchants, afin de faire connaître sa puissance qu'ils avaient méprisée, et a manifesté en eux sa colère contre la méchanceté endurcie; comment, au contraire, il fait connaître les richesses de sa gloire dans les vaisseaux de miséricorde qu'il a préparés d'avance pour la gloire. Dieu ne s'assujettit point aux appréciations des hommes. L'ordre de ses voies révélées est qu'il supporte les méchants que le jugement attend, et qu'il prépare pour la gloire les vaisseaux de miséricorde, c'est-à-dire les chrétiens d'entre les Juifs et d'entre les païens.

La force et la portée de l'argumentation de l'apôtre est donc celle-ci: si Dieu n'est pas entièrement libre d'agir selon son élection de grâce et son propos arrêté, et si les Juifs veulent s'appuyer sur leur descendance naturelle (ce qu'en réalité ils faisaient), alors ils doivent

admettre les Ismaélites aux promesses; s'y refusent-ils sous le prétexte qu'Ismaël était fils d'une esclave, ils ne peuvent sous aucun prétexte repousser les Edomites. Non seulement cela, mais à l'exception de la famille de Moïse et peut-être celle de Josué, les Juifs eux-mêmes auraient dû être exclus, puisqu'à Sinäi, ils n'avaient été épargnés que par la volonté de Dieu. Mais puisque Dieu fait ce qu'il veut, il sauve aussi des âmes du milieu des nations, ainsi qu'il est écrit en Osée. L'apôtre dit au verset 24: «Lesquels aussi il a appelés, savoir nous, non seulement d'entre les Juifs, mais aussi d'entre les nations». D'après cela, le verset 25 trouve son application au peuple d'Israël, et le verset 26 aux nations qui ne sont pas appelées son peuple, mais les fils du Dieu vivant. Pierre, qui écrivait aux Juifs, ne cite que la première partie du passage. Pour démontrer que Dieu avait prévu et prédit le rejet d'Israël, Paul avance encore un passage du prophète Esaïe. Un résidu seul devait être épargné, sans quoi, ils (les Juifs) seraient «devenus comme Sodome et semblables à Gomorrhe».

Les païens, qui ne poursuivaient pas la justice, avaient trouvé la justice, mais cette justice qui est sur le principe de la foi, tandis qu'Israël poursuivant une loi de justice, a manqué le but. Et pourquoi? Parce qu'ils cherchaient la justice qui est sur le principe des oeuvres de loi, et non celle qui est sur le principe de la foi. Car ils ont heurté contre la pierre d'achoppement, selon qu'il est écrit: «Voici, je mets en Sion une pierre d'achoppement et un rocher de chute, et quiconque croit en lui ne sera pas confus».

Chapitre 10

L'apôtre entre ensuite dans plus de détails sur ce sujet, savoir la différence entre la justice légale et la justice de la foi, la justice de *Dieu*. Cette différence est de la plus haute importance. La justice qui vient de la loi est une justice *humaine*. Il est vrai qu'une telle justice n'existe pas, mais la conscience sent que l'homme doit avoir une justice, et elle a raison. Lorsqu'on a de la confiance en soi-même, on s'efforce d'accomplir cette justice, afin de pouvoir la présenter à Dieu pour être accepté de lui. Que l'homme soit responsable, c'est parfaitement vrai; mais, non seulement il n'a pas accompli pleinement ce que sa responsabilité exige, mais il ne l'a pas même commencé, parce que la chair ne se soumet pas à la loi de Dieu et qu'aussi elle ne le peut. L'homme dans la chair est *contre* Dieu. La justice de *Dieu* est en Dieu même, dans son être; elle s'exerce selon la grâce envers l'homme et lui est imputée par Christ. La propre justice n'est rien qu'orgueil et manque de conscience; elle ne se trouve que là où le coeur n'est pas illuminé par la lumière de Dieu. Car la lumière de Dieu nous montre clairement que nous sommes des pécheurs, et nous en donne la conscience devant Dieu. Dans cette lumière aussi, la loi, appliquée par le Saint Esprit, peut nous convaincre de péché, mais elle ne peut nous procurer aucune justice, car le ministère de la loi est le ministère de la mort et de la condamnation (2 Corinthiens 3).

La justice de *Dieu* est révélée dans l'évangile, et nous sommes devenus cette justice en Christ (Romains 1: 17; 2 Corinthiens 5: 21). Examinons de quelle manière cela a eu lieu. Sur la croix, Christ a été fait péché pour nous, et là, il a porté les péchés du croyant. Dans cette position, il a parfaitement glorifié Dieu en tout ce que Dieu est: sa majesté, sa vérité, sa justice

contre le péché, son amour pour les pécheurs, et il l'a fait en montrant son obéissance jusqu'à la mort, et son amour envers son Père dans l'entière offrande de lui-même. La *démonstration* de la justice de Dieu, et cela en rapport avec ce qu'il est lui-même, avec ce qu'est le péché pour lui et la relation du péché avec lui, cette démonstration est donnée en ce que Christ, ayant parfaitement glorifié Dieu en tout ce qu'il est dans cette place du péché, — là où tout avait été déshonoré par le péché de l'homme, — Dieu a glorifié Christ, a placé à sa droite l'homme descendu dans la mort, son propre Fils, et l'a couronné, de gloire divine. C'est ce que disait le Seigneur en vue de sa mort, après que Judas fut sorti: «Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui. Si Dieu est glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même; et incontinent il le glorifiera» (Jean 13: 31, 32). Le Fils de l'homme a glorifié Dieu sur la croix, et Dieu l'a glorifié près de lui; un homme est entré dans la gloire de Dieu (voyez Jean 17: 4, 5; Philippiens 2: 5-11). La justice de Dieu a été révélée en ceci, qu'il a donné à Christ qui l'a glorifié, une place auprès de lui dans la gloire divine. C'est ce que Jésus déclare distinctement en Jean 16: 10. La descente du Saint Esprit et sa présence sur la terre, est la preuve de la justice, tandis qu'il n'y en avait aucune dans le monde, puisqu'ils ne croyaient pas au Fils, mais l'avaient rejeté. De même, la présence du Sauveur dans le ciel, à la droite de Dieu, est la preuve de la justice de Dieu; cette même personne qui a été rejetée par le monde, a été acceptée par Dieu, et maintenant, comme venue en grâce, elle est pour toujours séparée du monde.

Maintenant se pose la question: comment pouvons-nous avoir part à cela? C'est parce que l'oeuvre, en vertu de laquelle il est dans la gloire, a été accomplie *pour nous*. Par elle, il a glorifié Dieu. Si *nous* qui *croyons* en lui, n'étions pas justifiés, et ne lui étions pas faits semblables, il ne verrait pas «le fruit du travail de son âme». C'est une partie de la justice de Dieu que de lui donner ce fruit. Personnellement, il est glorifié sans doute; mais un rédempteur sans rachetés perdrait le salaire de son oeuvre et de ses souffrances. Nous faisons partie de la gloire de Christ, et c'est une profonde source de joie pour nos âmes que, dans notre conformité avec lui pour l'éternité, nous serons la preuve de la valeur de son oeuvre. Dieu ne fait que manifester sa justice à l'égard de Christ, lorsqu'il nous donne la gloire avec lui. Combien notre espérance est certaine! En lui, nous serons la justice de Dieu durant l'éternité.

Les Juifs voulaient établir leur *propre* justice selon la loi, une justice *humaine*, s'il eût pu y en avoir une, ce qui n'était pas le cas, et c'est pourquoi ils heurtaient contre Christ, la pierre d'achoppement, parce que, dans ce but, il devait être abaissé. Sa *mort* était nécessaire pour nous sauver et nous acquérir la justice et même la gloire, selon les desseins de Dieu. Christ était ainsi la fin de la loi en justice à tout croyant. Il était impossible que, la loi fût encore tenue pour règle et mesure de la justice pour l'homme, après que la justice divine eut été révélée en Christ et donnée au croyant. La justice selon la loi était une justice humaine, et, en réalité, elle n'existait pas du tout; la justice imputée par la grâce au croyant, était divine et parfaite. La loi n'avait nullement perdu sa validité pour ceux qui étaient sous la loi, car ceux qui ont péché sous la loi, seront jugés d'après la loi. Mais nous sommes *morts* avec Christ et en lui; or la loi n'a d'autorité sur l'homme que durant sa vie. Quiconque veut avoir la justice *humaine*, doit

accomplir la loi pour lui-même, car celui qui *aura pratiqué* les choses qu'exige la loi, vivra par elles.

L'apôtre cite ensuite un passage du Deutéronome sur lequel je désire dire quelques mots (Deutéronome 30: 12-14). Moïse avait donné dans ce livre les commandements de Dieu, à l'observation desquels était attachée la possession du pays dans lequel Israël devait être introduit. Il avait présenté les bénédictions comme conséquences de l'obéissance, et la malédiction comme suite de la désobéissance. Ensuite, dans le chapitre cité, nous voyons qu'Israël, par suite de sa désobéissance, devait perdre le pays, et une promesse est donnée, en rapport avec ce que la miséricorde du Seigneur ferait, après que le peuple, souffrant en captivité, aurait été amené par la grâce à se repentir. Comme cette promesse est accomplie en Christ, l'apôtre applique à Christ les versets 12-14 du 30^e chapitre. Accomplir la loi dans un pays étranger est impossible, pour Israël, mais quand le peuple sera retourné de coeur vers l'Eternel et à l'obéissance, alors Dieu le bénira, bien que la loi n'ait pas pu être observée. Et puisque le «faire» exigé par la loi aura été impossible, la bénédiction aura lieu sur le fondement d'une justice par *la* foi, comme Paul le montre dans le verset 6. C'est pourquoi, Christ étant pour un Juif l'objet de l'espérance, est introduit ici comme celui qui rétablit la nation. L'apôtre dit: il n'est pas nécessaire d'aller loin, de monter ou de descendre, afin de trouver Christ. Quand la Parole, qui révèle Christ comme ressuscité d'entre les morts selon la puissance du Saint Esprit, est dans le coeur, quand on le confesse avec un coeur droit, on est sauvé. Car du coeur on croit à justice, et, de la bouche, c'est-à-dire ouvertement, on fait confession à salut. Et cela compte aussi bien pour les nations que pour les Juifs, car «quiconque croit en lui ne sera pas confus». Il n'y a aucune différence entre le Juif et le Grec, car le même Seigneur, le Seigneur de tous, est riche en grâce envers tous ceux qui l'invoquent. Quelle beauté dans ce verset, quand on le compare avec les versets 22 et 23 du chapitre 3! Là il n'y a point de différence, car tous ont péché; ici il n'y a point de différence, car le même Seigneur de tous est riche en grâce envers tous ceux qui l'invoquent: «Car quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé» (verset 13). Mais pour pouvoir l'invoquer, il faut croire en lui, et afin de pouvoir croire en lui, il faut avoir entendu parler de lui, et pour en entendre parler, il doit être annoncé, et par conséquent il faut un prédicateur. Ainsi qu'il est écrit: «Combien sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix, de ceux qui annoncent de bonnes choses», c'est-à-dire des bénédictions divines! Mais tous n'ont pas obéi à l'évangile, comme le dit Esaïe: «Seigneur, qui est-ce qui a cru à ce qu'il a entendu de nous?» Ainsi la foi est opérée par ce que l'on entend, et ce que l'on entend est par la parole de Dieu.

Ensuite, l'apôtre montre la position relative des Juifs et des nations à l'égard de cette proclamation de l'évangile. Esaïe dit des Juifs: «Qui est-ce qui a cru à ce qu'il a entendu de nous?»

C'était le dessein de Dieu, que le témoignage retentît jusqu'aux extrémités de la terre et fût entendu des nations. Ensuite, Moïse déclare que Dieu exciterait Israël à la jalousie par ce qui n'était pas une nation, et l'exciterait à la colère par une nation sans intelligence...

Ici se terminent ces méditations sur l'épître aux Romains. Il n'a pas été donné à l'écrivain de conduire jusqu'à la fin son précieux travail. Son état de souffrance dans les dernières semaines de sa présence ici-bas, lui avait rendu impossible la continuation de cet ouvrage.

Manifestés avec Christ

ME 1884 page 139

La manifestation de Christ sera aussi la manifestation des saints sur la terre avec lui. Ce sera alors, et seulement alors, qu'ils seront mis en lumière; et cette vérité va à l'encontre de toutes les pensées humaines, de tout ce que l'homme recherche. Le grand principe du christianisme est d'attendre: nous *serons* manifestés en gloire. Le temps pour être mis en lumière est futur, et alors, non seulement l'apparence, mais aussi tout l'être des saints sera sans tache. Heureuse pensée! En toutes choses nous serons propres à être les compagnons de Christ dans la gloire! La chose importante maintenant, c'est de contempler cette gloire et d'être transformés à la même image. Nous ne devons pas nous attendre à l'admiration du monde, mais nous attendons la gloire, où nous serons manifestés avec Christ. Notre vie est cachée avec le Christ en Dieu, et nous n'avons pas à *paraître* maintenant en quoi que ce soit, ni religieusement, ni ecclésiastiquement, ni collectivement, ni localement. Paraître, tel est le danger d'un chrétien qui sait beaucoup, mais le secret pour lui consiste à savoir que le temps de paraître n'est pas encore venu. «Quand le Christ, qui est votre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire». C'est là ce que nous attendons. Jusque-là, si j'avais quelque chose de moi à mettre en lumière, ce ne serait qu'imperfection. Notre seule affaire est d'attendre. Comme cela nous calme et nous fait prendre notre parti des difficultés qui nous entourent! La position chrétienne est d'être ressuscité avec Christ, ayant la mort derrière soi, et d'attendre comme Christ lui-même. Le Seigneur est assis; il faut que l'attitude de l'Eglise ressemble à la sienne... Nous n'avons qu'à nous tenir tranquilles, contents de ne rien *être*, en attendant le jour de la manifestation. Il est assis à la droite de Dieu: telle est la simple position des saints. Nous sommes dans la bonne position, mais sommes-nous dans la vraie attitude? Pouvons-nous rester assis dans une paisible attente, ou sommes-nous agités et courants çà et là? Christ attend. Que cette pensée soit toujours devant nous, et tienne nos âmes en équilibre jusqu'à la gloire. Veuille le Seigneur nous garder pour l'amour de son nom, dans l'attente de sa manifestation.

Le caractère du ministère de l'évangile

Notes d'une méditation sur 2 Corinthiens 4: 5

ME 1884 page 154

Le caractère du ministère de l'évangile est que nous possédons les choses pour nous-mêmes, avant de pouvoir les communiquer à d'autres. Quant aux prophètes de l'Ancien Testament, «ce n'était pas pour eux-mêmes, mais pour vous, qu'ils administraient ces choses» (1 Pierre 1: 10-12). Mais nous sommes placés entre les souffrances et les gloires de Christ, avec le Saint Esprit envoyé du ciel, brillant dans nos coeurs, «pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Jésus Christ». Paul dit: «Quand il plut à Dieu, qui m'a mis à part dès le ventre de ma mère, et qui m'a appelé par sa grâce, de révéler son Fils *en* moi, afin que je l'annonçasse parmi les nations» (Galates 1: 15-18). Remarquez que Christ fut révélé non point à Paul, mais *en* Paul. C'est la lumière de l'évangile de la gloire de Dieu, appelé l'évangile de la gloire — Christ parlant du ciel. Nous possédons les dernières choses, les dernières révélations, qui se rattachent à la gloire de Dieu dans l'homme Christ Jésus, maintenant dans le ciel. «C'est pourquoi, ayant ce ministère, comme ayant obtenu miséricorde, nous ne nous laissons point», etc. (2 Corinthiens 4: 1-6). Et dans ces dernières paroles, l'apôtre parle du contraste avec Moïse, qui mettait un voile sur sa face.

Nulle gloire n'est à comparer avec celle de la face de Christ. L'homme ne pouvait pas la regarder, lorsqu'elle venait vers lui avec l'exigence de la loi. Jamais la lumière de la gloire de Dieu ne brille dans le coeur d'un homme sans réveiller sa conscience, s'il est sous la loi. Je ne puis me tenir dans la présence de Dieu; elle me dit ce que je devrais être, et si je ne *le* suis pas, je ne puis regarder la gloire - Dieu doit cacher Moïse dans la fente du rocher. Mais quand je vois la gloire de Dieu dans la face de Jésus Christ, où est-ce que je la vois? Dans le ciel, dans un *homme*, l'homme qui a été attaché à la croix pour mes péchés. Ce que signifie la gloire, lorsqu'elle est vue là, c'est que le péché, la mort et Satan ont été ôtés tous ensemble. Christ, ayant été fait péché, est mort, est descendu dans le sépulcre, a été ressuscité et est monté au ciel, et la seule part que l'homme ait eu en cela est le péché et sa haine pour Christ.

La gloire de Dieu est le témoin qu'il y a une entière purification de tout péché. Celui qui est à la droite de Dieu, qui a été fait péché, qui est descendu dans la mort et dans le sépulcre, est maintenant dans la gloire, et, en vertu de l'oeuvre accomplie, ce témoignage vient à moi: Celui qui a porté mes péchés est dans la gloire — tous sont ôtés. Nous avons là le plein témoignage de la gloire de Christ — le témoignage de la valeur que Dieu y attache. J'ai *tout cela* dans la gloire de Dieu, dans la face de *Jésus Christ*. Ayant été amené par lui à croire en Dieu, je vois la gloire de Dieu; je puis la contempler et y trouver mes délices. Le témoignage de mon salut c'est la gloire, et, la contemplant à face découverte, nous sommes transformés en la même image de gloire en gloire.

Je vois dans la gloire de Dieu Celui qui a porté mes péchés, et j'ai la certitude que tout péché a été ôté, et alors le Saint Esprit vient, et, parce que je suis purifié, je suis scellé par lui. Un chrétien regarde aux souffrances accomplies; il regarde en arrière à l'oeuvre accomplie qui a ôté le péché; il regarde en haut et voit dans la gloire Celui qui a *tout effectué*, et c'est là le chemin par lequel la gloire obtient son plein effet dans le coeur. C'est la gloire de Dieu dans la face de Jésus Christ. L'âme demeure confondue quand elle la voit d'abord, mais qu'est-ce que j'attends, s'il me reconnaît comme un avec lui-même? J'attends qu'il vienne et me prenne là; qu'il m'introduise dans la chose qu'il a faite mienne.

La puissance est venue dans ce lieu de mort. Je ne désire pas mourir, mais être revêtu — ce qui est mortel étant absorbé par la vie. Je ne désire pas mourir, je désire être changé dans le corps de gloire, sans mourir du tout. C'est une puissance vivante actuelle. Nous ne mourrons pas tous, mais nous serons tous changés: la puissance de la mort est brisée. Si je vais devant le tribunal du Christ, dans quel état irai-je? Le Seigneur viendra et m'amènera là. Christ, qui prend son plaisir en moi, vient pour moi, me transforme et me conduit là glorifié, et j'aurai là à rendre compte de moi-même. Ce sera une grande bénédiction de voir tout amené en lumière, — comment Christ m'a gardé quand je tombais, comment il m'a relevé. La plénitude de la rédemption est manifestée, quand nous allons devant le tribunal de Christ dans des corps glorifiés. Quand il paraîtra, nous lui serons semblables, et qu'ai-je à craindre maintenant quant au jugement? Celui qui a porté mes péchés est à la droite de Dieu, ayant ôté le péché à sa première venue, et il apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut, et nous prendra à lui, comme faits semblables à lui.

Les vierges sages étaient endormies, aussi bien que les folles. Qu'est-ce qui changea la chose. Le cri de minuit — le témoignage de la venue du Seigneur — les éveilla; elles avaient de l'huile (la grâce), et éveillées par le cri, elles étaient prêtes, et entrèrent. En s'endormant elles avaient abandonné l'attente de l'Époux, et quand le cri se fit entendre, elles s'éveillèrent. D'abord elles étaient sorties le coeur rempli de la pensée de sa venue, puis se laissant aller à prendre leurs aises, elles s'endormirent plus ou moins dans le monde.

Si le Seigneur Jésus venait ce soir, seriez-vous avec vos lampes allumées prêts à le recevoir? C'est l'état de vos âmes que vous pouvez voir par là. Dans les derniers jours, nous devons nous attendre à des temps difficiles, mais, au milieu de tout, à de grandes bénédictions aussi, dans le *sentier de la foi*. Nous trouvons la forme du christianisme, mais la puissance en est reniée. Dans la seconde épître à Timothée, je suis renvoyé aux Ecritures, parce que si je dis: «L'*Eglise* enseigne *ceci* ou *cela*», la question sera: «Qu'est-ce que l'*Eglise*?» Mais si je dis: «L'*Ecriture* le dit», je sais où je l'ai appris: «Dès l'enfance tu connais les saintes lettres».

Or la parole de Dieu est «plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants», elle a affaire avec la conscience, non avec l'intelligence. Si j'y touche, elle agit sur ma conscience; elle vient en moi avec sa puissance invisible, et, comme la femme de Samarie, je puis dire: «Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait». La racine de la foi est dans la conscience. On parle de succession apostolique; il n'y a pas de succession dans la parole de Dieu. Juste avant que Laodicée ne soit vomie de la bouche de Christ, la parole adressée à

Philadelphie est: «Voici, j'ai mis devant toi une porte ouverte, que personne ne peut fermer». Il n'y a pas grand-chose à dire touchant Philadelphie, mais ce qui la caractérise, c'est ce en quoi Dieu prend plaisir, — la parole de Christ a autorité sur leurs coeurs et leurs consciences. Ils retiennent son nom, et regardent à la promesse. «Voici, je viens bientôt». Il attend, assis à la droite de Dieu, jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds. Ses amis sont parfaits à perpétuité, et il va venir pour les prendre à lui. Il ne veut pas avoir une parcelle de l'héritage avant d'avoir rassemblé ses cohéritiers; alors toutes choses dans le ciel et sur la terre seront réunies en un, et tout sera assujetti à Christ.

Nous occupons une place particulière, semblable à celle d'Eve. Elle n'était pas seigneur de la terre; dans toute la création dont l'homme était seigneur, elle était la *compagne* de celui-ci. Etre associés au Seigneur Jésus Christ est la *seule chose* qui distingue notre place particulière. Il est donné pour être chef sur toutes choses à l'assemblée, qui est son corps, la plénitude de Celui qui remplit tout en tous; et nous, les cohéritiers de Christ, nous l'attendons, — Lui, qui nous aime d'un amour éternel!

Ce qui caractérise le christianisme, c'est la connaissance sans voile de la gloire de Dieu dans la face de Jésus Christ, et «si notre évangile est voilé, il est voilé en ceux qui périssent». Il peut y avoir un voile sur le coeur de l'homme, mais le fait que l'Homme est dans la gloire de Dieu reste vrai, et quand le voile est ôté, il n'y a plus rien à attendre que la venue de Christ en jugement pour le monde. Quant aux épreuves et aux afflictions du temps présent, elles se rattachent toutes au vase de terre, à sa faiblesse. Si même vous étiez un apôtre, vous ne pouvez être gardé, jour après jour, que par la *puissance de Dieu*. Le vase est une chose, le trésor en est une autre. Le vase doit n'être rien, pour que le trésor brille au dehors. Le vieil homme est jugé et crucifié avec Christ; j'ai à me regarder comme un homme mort. Je puis allumer une lanterne, mais si les verres ne sont pas parfaitement propres, la lumière ne brillera pas au dehors. J'ai dans mon âme un Christ glorifié, mais si ma chair me gouverne, ce n'est plus le trésor qui brille. J'ai à me compter pour mort devant Dieu.

Un chrétien est un *homme nouveau* aux yeux de Dieu. Me tenir pour mort est un privilège pour moi, et c'est une nécessité pour mon témoignage que de garder cela simplement. Supposez qu'une mère apprenne que son fils a été grièvement blessé, s'arrêtera-t-elle, en allant le trouver, à regarder les étalages des magasins? Ainsi, si un chrétien est rempli de Christ, il ne sera distrait par aucune des choses du monde. Là où le vase de terre est ce qu'il doit être, la lumière brille. Il ne doit point y avoir de repos pour la chair; il n'y a rien qu'épreuves et douleurs; toujours «livrés à la mort», et «portant dans le corps la mort». Le Seigneur faisait passer l'apôtre par toutes sortes de circonstances. Si quelque chose de la chair se montrait, il fallait y appliquer le fer rouge pour détruire les bourgeons. La mort opérait en lui, afin qu'il ne parût rien d'autre que la vie de Christ.

Il existe une telle chose — un homme supérieur à toutes les circonstances par lesquelles il a à passer. Paul portait la sentence de mort en lui-même, à travers toutes choses, et cependant «prêchant avec hardiesse». Nous voyons chez Etienne la supériorité la plus

complète aux circonstances. Tandis que les pierres pleuvaient sur lui, il s'agenouille et prie pour ses meurtriers. Il ressemble à Christ; il vit au milieu de la mort.

«Un modèle des saines paroles» - 2 Timothée 1: 13

ME 1884 page 175

Si quelque chose a caractérisé le réveil de nos jours, c'est assurément la netteté avec laquelle les merveilleuses vérités du christianisme ont été présentées et placées devant les âmes.

Durant plusieurs siècles, l'ensemble de ces grandes vérités avait été perdu, et même ce qui était connu en partie était si peu défini que (c'est une chose notoire) on ne peut trouver qu'un exposé confus de la vérité dans les meilleurs livres de théologie, ou dans les plus excellents ouvrages religieux. Que l'on prenne, par exemple, un sujet tel que *la justice de Dieu* dans les écrits de Luther, de Calvin, ou de théologiens plus modernes, et qu'on le compare avec ce que nous possédons par la miséricorde et la grâce de Dieu.

Pour rendre plus clairement notre pensée, voyons ce qui se passe quand on regarde les corps célestes au moyen du télescope. Avant que l'image ait été amenée au foyer de l'instrument, tout est confus. Si l'on regarde la lune, par exemple, on ne peut pas dire positivement que *ce n'est pas* la lune, mais ce pourrait être quelque chose d'autre. Mais à mesure que l'image se trouve rapprochée du foyer et que les contours deviennent plus nets, que les sommets et les pics ressortent sur le fond de la planète, des cris d'admiration s'échappent de la bouche de ceux qui, pour la première fois, contemplant une telle vue.

Dès le commencement, l'effort de l'ennemi a été de rendre indistinct le «modèle» des vérités de la révélation chrétienne. Nulle personne éclairée par la Parole et qui a lu les écrits même des premiers Pères, n'a pu le faire sans rougir, pour ainsi dire, de la confusion de leurs pensées. L'Eglise de Dieu, dont la position et la gloire sont si clairement montrées dans les écrits de Paul, n'apparaît plus que comme à travers une épaisse brume; le contour défini n'existe plus. La plus triste confusion a lieu entre l'appel distinct d'Israël et celui du peuple céleste; le foyer se déplace de plus en plus à mesure que le temps s'écoule, jusqu'à ce qu'enfin il ne reste plus devant les yeux qu'une image tout à fait indistincte. Ainsi se perdit graduellement le «*modèle* des saines paroles» sur lequel Paul insistait auprès de Timothée, et les vérités les plus grandes et les plus précieuses, si majestueuses dans leur simplicité, furent réduites à un amas confus de lignes indéfinies. Oh! qu'aurait dit de l'état des choses dans le moyen âge, l'apôtre qui écrivait à son disciple dévoué de s'étudier à se présenter approuvé de Dieu, ouvrier qui n'a pas à avoir honte, exposant justement (ou *découpant droit*) la parole de la vérité!

De nos jours, le christianisme a été exposé clairement et distinctement. La vérité a été distinguée de l'erreur d'une manière générale et étendue, et les diverses parties de la vérité, les diverses vérités formant l'ensemble, ont été définies avec une clarté et une précision merveilleuses; c'est l'oeuvre de l'Esprit de Dieu par le moyen d'un don spécial. Nulle personne

spirituelle ne peut douter de la remarquable exactitude avec laquelle il a plu à Dieu de placer sa Parole devant nous dans ces derniers jours.

Mais une question s'élève maintenant. N'y a-t-il pas actuellement une tendance à altérer la précision de ces vérités? à effacer les lignes qui les délimitent si nettement? C'est un fait bien connu, même dans les choses du monde, qu'il est très difficile de faire des définitions. On apprécie avec raison celui qui dans le langage ordinaire de la vie peut définir les choses sans dire trop, ni trop peu. Dans les choses divines, ainsi que nous l'avons dit plus haut, nous croyons à l'action positive du Saint Esprit se montrant dans un don, et au choix des paroles de celui qui enseigne. Le danger que peut-être nous courons est plutôt de dire *trop* et ainsi de rendre obscur ce qui nous avait été présenté avec une clarté divine. Le voyageur qui parcourt l'Italie méridionale, est frappé de voir les inscriptions tracées sur les bornes miliaries le long de la voie Appienne aussi lisibles que lorsque le marbre fut taillé du temps de Nerva et de Trajan. Mais si l'on cherche à rafraîchir ce qui a été ainsi gravé depuis longtemps, on ne fait le plus souvent que d'altérer la netteté de l'inscription.

Dans le temps où nous sommes, lorsque nous avons perdu quelque chose de la fraîcheur des vérités recouvrées, et que tant de têtes et de plumes sont constamment à l'oeuvre, on peut craindre que les grandes et fondamentales vérités qui nous ont été si clairement présentées, et qui sont, pour ainsi dire, confiées à notre garde, ne souffrent quelque dommage par suite d'un trop grand désir de développer et d'expliquer. Le sujet suggère beaucoup de pensées et cependant, par sa nature même, demande la brièveté. Peut-être qu'en bien des cas, on aurait besoin d'étudier avec prières ce qui a déjà été dit et écrit, plutôt que de chercher à le développer soi-même.

Que Dieu nous donne non seulement de nous attacher à des lignes claires et définies, mais aussi d'apprécier dans nos coeurs sa vérité, et de vivre comme des hommes qui en connaissent la valeur! Sans doute, Dieu travaille encore en bien des lieux, et produit en plus d'une âme ce sincère désir de se conformer à sa pensée.

Puisse toute notre force être employée dans ce but.

Adam et Christ, ou les deux chefs

ME 1884 page 178

Il est de la plus haute importance de croire aux déclarations de l'Écriture. Dieu nous dit dans sa Parole qu'il y a deux grands chefs (ou têtes): «Le premier homme est tiré de la terre, poussière; le second homme est venu du ciel» (1 Corinthiens 15: 47). — Le premier homme, Adam, ne devint le chef d'une race, qu'après être devenu *pécheur*; le second homme, Christ, ne devint le chef d'une nouvelle race qu'après avoir accompli la *rédemption*. Voilà les deux chefs, le premier homme et le second homme. Ces deux hommes sont les chefs de deux races distinctes (1 Corinthiens 15: 48); il est très important de saisir clairement la chose et de bien se la fixer dans l'esprit. Lorsqu'un homme a accepté le fait de la position du «premier homme», Adam, comme tête, et le fait de la position du «second Homme», Christ, comme tête, il peut saisir d'autres anneaux de la parole de Dieu, qui le conduiront à saisir la chaîne tout entière (1 Jean 5: 20); mais la première chose à comprendre, c'est le premier anneau, savoir: que la race et le chef de race ne sont qu'*un* (1 Corinthiens 15: 21), et ne feront qu'*un* durant toute l'éternité.

La grande chose est de sortir de la lignée ou race d'Adam pour entrer dans la lignée de Christ. «Celui qui a le Fils a la vie; et celui qui n'a pas le Fils n'a pas la vie» (1 Jean 5: 11, 12). Voyez quelle division marquée entre ces deux états: je suis passé d'une race dans l'autre. (Jean 5: 24). Je suis sous un nouveau Chef (Ephésiens 4: 15). Voici comment Dieu donne la vie: «Celui qui a le Fils a la vie». C'est une nouvelle vie, que Dieu donne. C'est une autre vie que celle que nous recevons en naissant. Celui qui ne croit pas est de la race d'Adam et, par conséquent, compris dans la condamnation d'Adam, dans la mort d'Adam (Romains 5: 12); car Adam vivait dans l'innocence et l'a perdue. Comparé à d'autres hommes, un incrédule peut être un beau spécimen de la race déchue d'Adam, mais il n'en est pas moins de cette race. Mais le *croyant* est devant Dieu (Ephésiens 1: 4) de la race de Christ et sous un nouveau Chef; sa position est non plus celle d'un enfant d'Adam, mais celle d'un enfant de Dieu (Ephésiens 5: 1). Il a de nouveaux mobiles et une nouvelle force pour marcher. Il faut que vous sortiez de la race d'Adam pour entrer dans celle de Christ (2 Corinthiens 5: 17), ou vous périrez à jamais (*).

(*) Aucune des doctrines ou des théories les plus habiles qui aient jamais été mises en avant, ne satisfera le cœur de l'homme (Colossiens 2: 2, 6, 7); la Personne seule de Christ peut le satisfaire. «Ou vous êtes éloignés de Dieu», sous le premier Adam, ou «vous avez été approchés de Dieu par le second Adam», «approchés par le sang de Christ» (Ephésiens 2: 13); «rendus agréables dans le Bien-Aimé» (Ephésiens 1: 6); «accomplis en Lui» (Colossiens 2: 10), «en qui nous avons la rédemption par son sang, la rémission des péchés» (Ephésiens 1: 7).

Tel est donc le secret: Il y a *deux grands chefs*. Permettez-moi, cher lecteur, de vous poser cette question: Auquel de ces deux chefs, ou têtes, appartenez-vous? «Celui qui a le Fils, a la vie» — Christ est son chef — «et celui qui n'a pas le Fils, n'a pas la vie» — Adam est son chef.

Souvenez-vous de ceci: «Comme en Adam tous meurent, de même aussi, dans le Christ tous seront rendus vivants» (1 Corinthiens 15: 22).

«L'amour du Christ qui surpasse toute connaissance»

ME 1884 page 197 - Ephésiens 3: 14-21

Dans cette prière, l'apôtre se perd lui-même de vue, pour ainsi dire, et il n'y a là rien d'étonnant. Après avoir dit: «Je fléchis mes genoux devant le Père de notre Seigneur Jésus Christ», il ajoute: «Afin que, selon les richesses de sa gloire, il vous donne d'être fortifiés en puissance par son Esprit, quant à l'homme intérieur, de sorte que le Christ habite, par la foi, dans vos coeurs, et que vous soyez enracinés et fondés dans l'amour» (ce que Dieu est, la nature divine), «afin que vous soyez capables de comprendre avec tous les saints» (embrassant cette unité complète dans laquelle le Saint Esprit habite) «quelle est la largeur et la longueur, et la profondeur et la hauteur;» il ne peut dire de quoi: il est entré maintenant dans l'infini de toutes les pensées de Dieu et de tous ses desseins de bénédiction. De même que les soupirs (Romains 8: 26), la pensée ne peut être exprimée. C'est Dieu qui a été introduit, et Christ qui remplit toutes choses, selon la puissance de la rédemption, depuis le trône de Dieu jusqu'aux profondeurs de la mort, et depuis les profondeurs de la mort jusqu'au trône de Dieu. Christ ayant toutes choses et remplissant toutes choses, je me trouve, dit l'apôtre, placé au centre de cet infini, et il ajoute: «et connaître l'amour de Christ, qui surpasse toute connaissance». Il ne peut aller nulle part sans trouver l'amour et la puissance infinis; l'amour qui fit descendre Christ, la puissance qui l'a élevé de nouveau.

Cela répond à tous les exercices du coeur. Si l'on est abaissé comme Christ s'est abaissé, dans la poussière de la mort, le Saint Esprit vient vers l'affligé qui sent ce pouvoir de la mort dans son âme, il habite en lui, et le porte en haut, par la connaissance de la rédemption, jusque dans toute la plénitude de Dieu lui-même.

Cela, bien-aimés, est le résultat de l'habitation du Saint Esprit, ici-bas, en conséquence de la rédemption accomplie par Christ. Le Saint Esprit peut venir et apporter la paix à nos âmes, et l'effet de cette paix est de nous faire passer, «selon la puissance de Dieu», à travers tout le mal qui nous entoure. C'est ce que l'apôtre dit à Timothée: «Prends part aux souffrances de l'évangile selon la puissance de Dieu». Où nous arrêterons-nous? L'âme se réjouit dans ce qui doit être la joie et le bonheur du coeur qui sait que Dieu est descendu pour demeurer en lui: c'est l'immuable bénédiction de la présence de Dieu. Ensuite, quelles que soient les circonstances au milieu desquelles nous nous trouvons, si elles ne sont que des douleurs et des épreuves, quelle est la conséquence? Dieu assure nos âmes de la plénitude de la sympathie de son amour, et ainsi ces circonstances deviennent, pour ainsi dire, une porte pour introduire Dieu. Toutes les richesses, «les insondables richesses de Christ», sont nôtres, et Christ remplit tout. Il n'y a rien à quoi nous puissions penser, où nous ne trouvions la plénitude de Christ. Si nous pensons à la mort, nous y voyons Christ; au péché, nous ne saurons jamais pleinement ce qu'est le péché jusqu'à ce que nous ayons vu Christ «fait péché;» à Dieu, c'est uniquement en Christ que nous connaissons Dieu; à l'homme, en Christ seul nous voyons

l'homme élevé à la hauteur de sa bénédiction; à la paix, c'est par Christ que nous connaissons la paix de Dieu; à la vie, Christ est notre vie; à la gloire, elle est toute en Christ. A quoi que nous pensions, il n'y a rien, dans la création ou au-dessus d'elle, rien entre Dieu et l'homme, où nous ne devons trouver Christ. Il est le Chef de l'assemblée, qui est son corps, la plénitude de Celui qui remplit tout en tous. Nous ne pouvons tourner nos regards nulle part sans y trouver la plénitude de Christ, et, par la puissance du Saint Esprit, nos âmes sont amenées dans la joie de cette plénitude, comme étant à jamais et parfaitement unis à lui, dans une union vivante avec lui.

Il y a un autre point que je n'ai point touché, c'est l'effet pratique de ce dont je viens de parler. Quel serait-il, cet effet sur nos âmes, si nous sentions réellement que nous sommes «*édifiés ensemble*» etc., si nous sentions que dans le monde entier les chrétiens sont en vérité «l'habitation de Dieu!» Combien cette pensée agirait sur tout! Ce par quoi l'Eglise de Dieu a été corrompue, ordonnances et autres choses semblables, disparaîtrait comme les vapeurs devant la présence du soleil. Quelles pensées de gloire nous aurions, quelles pensées de sainteté, quelle paix dans les circonstances pratiques, quelle crainte d'attrister le Saint Esprit, quel amour envers les saints, quelle joie, quelle confiance! Comme nous pourrions nous rire de tous nos ennemis (Esaïe 37: 22, 23), non avec orgueil, mais dans le sentiment que Dieu est là! Et comme nous vivrions et agirions ainsi que des «*fils*» et des «héritiers de Dieu!» Quelle puissance en toutes choses serait la nôtre, si nous nous souvenions de la perfection de la rédemption qui donne la paix, et si nous pouvions réellement dire que Dieu habite avec nous! C'est là notre partage, et quelles que soient notre faiblesse et notre infirmité (hélas! combien grandes!), quel que soit notre manquement, cela demeure vrai. Nous pouvons attrister le Saint Esprit, affaiblir le sentiment de notre joie, et cependant Dieu est avec nous. Le Saint Esprit demeure en nous.

Que le Seigneur nous donne de savoir et de reconnaître ce qu'est cette présence de Dieu sur la terre avec les hommes, en vertu de la rédemption qui est dans le Christ Jésus.

Ravis par l'époux et revenant avec le Roi

ME 1884 page 216

Cher lecteur, savez-vous que le *Seigneur Jésus Christ va revenir*?

De toutes parts des milliers de personnes ont été rendues attentives à ce fait solennel; et bien que les moqueurs des derniers temps disent: «Où est la promesse de sa venue?» (2 Pierre 3: 4) et que le méchant serviteur dise en son coeur: «Mon maître tarde à venir» (Matthieu 24: 48), cependant, «Celui qui vient, viendra, et il ne tardera pas» (Hébreux 10: 37), et c'est «à l'heure que vous ne pensez pas que le Fils de l'homme viendra» (Matthieu 24: 44). On ne peut douter qu'il n'y ait partout dans les esprits de ceux qui appartiennent au Seigneur une conviction croissante, basée d'ailleurs sur la Parole, que nous touchons à la fin de l'histoire de l'Eglise sur la terre, et que le Seigneur Jésus va venir pour prendre son Epouse et l'introduire dans la maison du Père.

Lecteur, ce sujet solennel avec ce qu'il comporte, est-il une réalité pour vous? Sinon, veuille l'Esprit Saint se servir de ces quelques pages pour réveiller votre âme, «de peur, qu'arrivant tout à coup, il ne vous trouve dormant» (Marc 13: 36). Il y a quatre choses que je désire placer brièvement devant vous:

1. La promesse de la venue de Christ.
2. La personne qui vient.
3. Le but de sa venue.
4. La préparation pour sa venue.

La promesse de sa venue

Il y eut un temps où sa venue comme l'homme de douleurs était encore une prophétie non accomplie. Les générations s'étaient succédé; les empires s'étaient élevés et avaient été abattus, Israël et Juda avaient été dispersés ou emmenés en captivité et un résidu du peuple était rentré dans le pays. Mais le Messie promis n'avait pas encore paru. La grande majorité de ceux qui étaient revenus de la captivité de Babylone s'étaient établis confortablement, et avaient presque oublié Celui qui devait venir, lorsque, tout à coup, un grand mouvement se fit à Jérusalem. Des étrangers étaient arrivés, proclamant la nouvelle extraordinaire que le Roi promis depuis si longtemps était né. Du palais d'Hérode aux sacrificateurs dans le temple, et des sacrificateurs au peuple, la nouvelle s'était répandue rapidement.

Mais quel fut le résultat produit par l'annonce de ce fait? Y eut-il de la part des fils de Sion une voix unanime de louange à Dieu, qui accomplissait enfin sa Parole en envoyant le Messie? Chaque visage rayonnait-il de bonheur, et chaque coeur tressaillait-il de joie? Hélas non! tout au contraire, la tristesse remplissait la ville. «Le roi Hérode fut troublé, et tout Jérusalem avec

lui» (Matthieu 2: 3). Mais pourquoi cela? S'ils connaissaient quelque chose des Ecritures touchant ce sujet, ils devaient savoir qu'Esaië avait annoncé que «*le Roi régnerait en justice*» (Esaië 32: 1). Or, quoique, à cette époque, il y eut à Jérusalem une quantité de *propres justes*, il y avait sans doute dans l'esprit d'un grand nombre le sentiment intérieur qu'ils n'étaient pas prêts pour la présence du Juste, et par conséquent, ce qui aurait dû remplir tout coeur à Jérusalem d'actions de grâce et de joie, ne produisait que le trouble et l'épouvante.

Toutefois, qu'ils fussent préparés ou non à l'accueillir, *il était venu*; venu pour révéler le Père; venu non seulement comme le Messie d'Israël, mais comme le «Sauveur du monde». La suite vous est bien connue. Le Fils bien-aimé de Dieu fut haï et rejeté et son sentier sur la terre aboutit au Calvaire, où il fut cloué à une croix et où il périt par la main d'hommes méchants.

Dieu en envoyant Jésus avait ainsi accompli la promesse faite aux pères, et les Juifs avaient accompli les paroles des prophètes en condamnant Jésus (Actes des Apôtres 13: 27, 32, 33). Mais avant sa mort, celui qui avait été promis laissa lui-même une promesse. Les disciples qu'il aimait étaient réunis autour de lui, le traître Judas venait de quitter la petite compagnie, l'ombre terrible de la croix était à quelques pas devant eux, et il venait de la leur montrer.

Quel moment solennel! Pensez à la douleur et au trouble qui devaient se peindre sur leurs visages, tandis qu'ils se penchaient vers lui pour écouter ses paroles d'adieu. «Que votre coeur ne soit pas troublé, disait-il, vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi». C'est comme s'il leur eût dit: «Vous vous confiez en Dieu, bien que vous ne le voyiez pas, et maintenant que je vais disparaître de votre vue, ayez la même confiance en moi. Dieu vous avait fait une promesse par les prophètes, et il l'a accomplie fidèlement en m'envoyant. Moi aussi, je vais vous faire une promesse, et ayez la confiance que je l'accomplirai aussi».

Quelle était donc cette nouvelle promesse? Si vous lisez Jean 14: 2, 3, vous la trouverez: «Dans la maison de mon Père, il y a plusieurs demeures; s'il en était autrement, je vous l'eusse dit: car je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, *je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi; afin que là où je suis, vous, vous y soyez aussi*».

Il ne saurait y avoir de plus grande méprise que de supposer que cette seconde *venue* signifie la *mort*. Laissez-moi vous donner un exemple pour vous faire comprendre la différence des deux choses. Un tendre père a conduit son fils pour la première fois dans une pension éloignée. En le quittant, il voit clairement le combat qui se livre dans le coeur du pauvre enfant qui s'efforce de refouler ses larmes. Pour le consoler, le père dit: Prends courage, mon garçon, il faut maintenant que je te quitte et que je retourne à la maison. Mais aussitôt que le jour des vacances sera venu, *je reviendrai moi-même* et je te ramènerai à la maison.

Pensez-vous qu'il puisse y avoir quelque incertitude quant à ce que le père voulait dire par ces paroles pour consoler son enfant? Eh bien! le langage du Seigneur à ses disciples attristés dans l'occasion dont nous avons parlé, n'est pas moins clair ni moins sujet à méprise.

Il ne dit pas: «Je m'en vais au ciel, et puis vous mourrez et m'y rejoindrez», mais il dit: «Si je m'en vais, et que je vous prépare une place, *je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi*».

Si des croyants sont appelés à mourir, l'Écriture parle d'eux comme «*absents du corps et présents avec le Seigneur*» (2 Corinthiens 5: 8). Mais, quand il s'agit de la venue du Seigneur, au lieu d'être «absents *du corps*» (ou, comme le verset 4 l'exprime, «*dépouillés*»), *leurs corps* seront transformés «en la conformité du corps de sa gloire» (Philippiens 3: 21; 1 Corinthiens 15: 52). «En un instant, en un clin d'oeil», «les morts en Christ» seront ressuscités, et les vivants «changés». De sorte que, bien loin que la venue du Seigneur soit la mort, ce sera l'annulation de tout ce que la mort a fait depuis près de six mille ans aux corps de ceux qui appartiennent à Dieu. Quel instant de victoire, et pour Christ, et pour ceux qui le connaissent. Considérons maintenant la seconde partie de notre sujet, c'est-à-dire: la Personne qui vient

La Personne qui vient

Plusieurs de ceux qui savent quelque chose de la *doctrine* de la venue du Seigneur, semblent avoir leurs pensées remplies *d'événements*, qu'ils croient avoir été accomplis ou devoir s'accomplir. C'est ce dont ils s'occupent plutôt que de *la Personne* même qui vient.

Une mère veuve se tient à l'extrémité de la jetée d'un port. Ses regards se fixent avec intensité vers la mer; elle a appris que les vaisseaux qui ramènent les troupes d'un champ de bataille éloigné vont bientôt arriver, et elle espère ardemment voir sur l'un des bâtiments son fils bien-aimé. On a fait d'immenses préparatifs pour la «grande revue», qui doit avoir lieu peu de temps après l'arrivée des braves soldats. Mais ces choses ont très peu d'attraits pour *elle*, les sons de la musique militaire, les bannières qui flottent et les arcs de triomphe peuvent satisfaire le simple spectateur de ces événements, mais pour *elle*, c'est son fils qu'elle attend. Jour et nuit, depuis son départ, elle a soupiré après son retour, et qu'est-ce qui pourrait réellement lui donner de la joie si ce n'est de *le* revoir sain et sauf. Elle n'a, certes, aucune objection à le voir honoré à la revue qui doit avoir lieu, car elle le croit bien digne de tout l'honneur qui lui sera conféré, mais cela même vient *après* qu'il aura abordé. La pensée qui remplit son cœur, et qui efface toutes les autres *maintenant*, c'est: *il vient*.

Or, cher lecteur, *il peut* y avoir de nos jours certains événements qui semblent indiquer que le temps n'est pas éloigné où «*le Soleil de justice*» se lèvera avec «la santé dans ses rayons», pour le résidu d'Israël qui craint son nom, et pour le jugement terrible des méchants. (Lisez dans le dernier chapitre de Malachie ce qui est dit de ce jour «ardent comme un four», de ce grand et *terrible jour* de l'Éternel). Mais l'espérance immédiate du chrétien, c'est le retour de *Christ lui-même*, selon sa propre expression, comme «*l'étoile brillante du matin*». Se présentant sous son nom personnel et précieux à jamais, il dit: «Moi, Jésus, j'ai envoyé mon ange pour vous rendre témoignage de ces choses dans les *assemblées*. Moi, je suis la racine et la postérité de David, *l'étoile brillante du matin*».

Or l'étoile du matin apparaît dans le ciel *avant* le lever du soleil, et quelquefois même le précède d'un temps assez considérable. C'est entre l'instant où Jésus vient comme «l'étoile du matin», et le temps où il apparaît comme le «soleil de justice», que tomberont sur la terre les terribles jugements dont il est parlé dans l'Apocalypse. Alors paraîtra sur la scène ce comble terrible de la méchanceté et de l'iniquité, cet «*homme de péché*» (2 Thessaloniens 2), alors aussi sera «le temps de la détresse de Jacob» (Jérémie 30: 7). Alors aura lieu la grande tribulation (Matthieu 24: 21, 22), au milieu de laquelle sera préservé un résidu sauvé, comme les trois jeunes Hébreux à travers la fournaise ardente. Alors ceux qui, dans la chrétienté professante, n'auront pas reçu «l'amour de la vérité pour être sauvés», seront abandonnés par Dieu lui-même à «une *énergie d'erreur pour qu'ils croient au mensonge*, afin que tous ceux-là soient jugés qui n'ont pas cru la vérité, mais qui ont pris plaisir à l'injustice» (2 Thessaloniens 2: 11, 12). Alors, il y aura des signes, d'innombrables signes du caractère le plus effrayant, une abondance de douleurs qui étreindront le cœur; ce qui apparaîtra et ce qui se fera entendre ébranlera les plus fermes. «En ces jours-là, les hommes chercheront la mort, et ils ne la trouveront point, et ils désireront de mourir, et la mort s'enfuira d'eux» (Apocalypse 9: 6). Mais, remarquez bien que tout cela arrivera *après* et non *avant* le lever de «l'étoile du matin», c'est-à-dire après que l'Eglise, son épouse céleste, aura été ravie de la terre pour rencontrer le Seigneur. Oh! n'oublions jamais que c'est lui-même qui vient promptement pour rassembler auprès de lui ceux qu'il a rachetés.

Regarder aux événements plutôt qu'à *lui-même*, dérobe au cœur beaucoup de cette fraîcheur et de ce bonheur qui sont la vraie portion du croyant en vue de cette espérance céleste. L'ennemi n'a que trop réussi à nous présenter, autant que possible, la promesse de Sa venue, comme une menace terrible et judiciaire; tandis que, comme nous l'avons vu dans Jean 14, c'était la meilleure consolation du grand Médecin pour les cœurs abattus de ses disciples tremblants. Et quand, des années plus tard, l'apôtre inspiré écrivit sa première lettre aux jeunes convertis de Thessalonique, éprouvés et persécutés, il ajoute à ce qu'il vient de leur dire sur la venue du Seigneur, cette phrase courte mais significative: «C'est pourquoi, *consolez-vous l'un l'autre par ces paroles*».

Examinons maintenant soigneusement ces paroles de consolation: «Car le *Seigneur lui-même*, avec un cri de commandement, une voix d'archange, et la trompette de Dieu, descendra du ciel; et les morts en Christ ressusciteront premièrement; puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées A LA RENCONTRE DU SEIGNEUR, en l'air; et ainsi nous serons toujours *avec le Seigneur*» (1 Thessaloniens 4: 16, 17).

Remarquez que c'était un homme vivant, le *Seigneur lui-même*, qui allait *descendre du ciel*. C'était le *Seigneur lui-même* qu'ils allaient rencontrer dans les airs. Ils avaient appris, à leur conversion, que le «*même Jésus*», qui les avait délivrés de la «colère à venir» par sa mort et sa résurrection, allait revenir, et ils «s'étaient tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre» (non pas l'accomplissement de certains événements prophétiques, mais) «*des cieux son Fils*» (1 Thessaloniens 1: 9, 10). Et encore, en écrivant

aux Philippiens, Paul dit: «Notre bourgeoisie est dans les cieux, d'où aussi nous *attendons le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur;*» c'est-à-dire ils attendaient une Personne, et c'était le Fils de Dieu qu'ils connaissaient, qu'ils aimaient et en qui ils avaient confiance.

Mais où ce Sauveur précieux *n'est pas* connu, où l'on ne se confie pas en son oeuvre accomplie, et où l'on ne se courbe pas devant son autorité, il n'est pas étonnant que la nouvelle de sa prochaine venue frappe les consciences de terreur et d'épouvante, comme autrefois dans la religieuse Jérusalem.

Mais, bien-aimé frère chrétien, il ne devrait *pas* en être ainsi avec *vous*. Nous *devrions* assurément être exercés quant à la conformité de notre marche et de nos voies avec Celui qui vient; et si nous avons à *coeur* la promesse de son prochain retour, nous le serons certainement. «Quiconque a cette espérance en lui, se purifie, comme lui est pur» (1 Jean 3: 3). De plus, nous ne devrions jamais oublier que «nous devons tous être manifestés devant son tribunal;» quand toutes nos actions seront mises à nu, et que «tout homme recevra sa propre récompense selon ses oeuvres». Toutefois ceci, comme «*la grande revue*» dont nous avons parlé, *arrivera après*. Et de même que, dans une «revue militaire», tous les soldats mettent leurs plus beaux habits, *nous* apparaîtrons devant son tribunal, revêtus de corps glorieux semblables au sien — nous serons même ressuscités en gloire (1 Corinthiens 15: 43). Mais pour nous, il vient premièrement comme Epoux pour emmener son épouse; et, je le répète, le vrai croyant n'a rien à *craindre* à ce sujet, quoique cela soit assez pour humilier et exercer les plus avancés d'entre nous.

Il y a quelques années, à Manchester, je rencontrai un petit garçon de six ans à peu près, qui marchait dans la rue. Il chantait une petite chanson qui était, je pense, de sa propre composition. C'était une bien petite chanson, qui n'avait que trois mots: «A dix heures! à dix heures! à dix heures!» Il la répétait si souvent et il avait l'air si absorbé, que ma curiosité fut éveillée et je lui demandai ce qu'elle signifiait. Après quelques paroles affectueuses, il m'ouvrit son petit coeur. Sa mère avait été absente de la maison pendant quelque temps, et son père avait reçu une lettre qui annonçait son arrivée pour le jour même, «à dix heures». Il est inutile d'ajouter que la petite chanson n'eut pas besoin d'autre explication. La nouvelle du retour de sa mère avait rempli son coeur, l'avait rempli jusqu'à ce qu'il débordât. Sans doute elle lui avait beaucoup manqué, son absence l'avait attristé, et il désirait ardemment son retour. Mais elle *venait*; elle arrivait «à dix heures;» comment s'étonner de ce que cette nouvelle le réjouit tant.

Or, pourquoi en serait-il autrement de vous et de moi, cher lecteur chrétien, quand nous entendons parler du retour du Seigneur? N'avons-nous pas goûté la douceur de son amour? N'a-t-il pas souffert et n'est-il pas mort pour nous? Ne nous a-t-il pas gardé tout le long du chemin depuis que nous l'avons connu, nous déchargeant de plus d'un fardeau, nous secourant et sympathisant avec nous dans plus d'une douleur, nous relevant après plus d'une chute? Nulles paroles ne sauraient exprimer combien nous lui sommes chers. Ah! cher frère ou soeur, c'est lorsque nous pensons à Lui que nos coeurs brûlent du désir de le voir.

O Seigneur, quand je pense à toi,

A ta parfaite grâce,
Mon coeur brûle au dedans de moi
De te voir face à face.

Il n'y a pas longtemps qu'une dame chrétienne me disait: «Souvent quand je pense à la venue du Seigneur, mon coeur *saute* au dedans de moi;» et une petite fille de 11 ans que j'ai connue, il y a quelques années, disait en revenant d'une commission à la tombée de la nuit: «Maman, comme je traversais le chemin, je voyais les nuages qui couraient très vite dans le ciel. Alors je m'arrêtai et regardai en haut; car je pensais que si le Seigneur Jésus allait venir, *j'aimerais tant à être la première à le voir*». Quel était le secret de la paix et de la joie dans le coeur de cette chère enfant, lorsque seule, dans ce chemin isolé et au crépuscule, elle soupirait après la venue du Seigneur? C'est qu'elle connaissait la *Personne* qui allait venir, qu'elle se confiait en lui, qu'elle l'aimait, quoique ne l'ayant pas vu. Elle savait que par sa mort tous ses péchés étaient non seulement *gratuitement pardonnés*, mais *éternellement oubliés*.

Mais peut-être quelqu'un dira: «Je ne pourrais pas être si tranquille, si je pensais qu'il va venir tout à coup, quoique je me confie de tout mon coeur en son précieux sang».

Ah! c'est que vous oubliez *quel est Celui qui vient*. C'est *le même Jésus* qui, autrefois, «lassé du chemin», demandait à la femme de Samarie de lui donner à boire; c'est le même qui rencontra la procession funèbre sortant de la ville de Naïn, et qui rendit à la veuve son fils unique; le même qui permettait à la femme pécheresse, dans la maison de Simon, d'exprimer son amour en lui baisant les pieds et en les arrosant de ses larmes; oui, c'est le même Jésus qui disait au brigand sur le Calvaire des paroles si merveilleuses de grâce et de miséricorde. C'est *Lui*, c'est LUI-MEME qui vient.

Voulez-vous en avoir la preuve? Lisez au chapitre 1 des Actes ce que disaient les deux anges aux disciples sur le mont des Oliviers. Leur Maître venait de les quitter, il était monté au ciel, non sans avoir insisté d'abord auprès d'eux, d'une manière spéciale, sur ce qu'*il n'était pas un esprit*, mais un *homme vivant*, avec de la *chair* et des *os*, qu'ils pouvaient toucher et voir s'ils doutaient de ses paroles (Luc 24: 39). Les anges donc leur disent: «Hommes Galiléens... *Ce Jésus*, qui a été élevé d'avec vous dans le ciel, viendra *de la même manière* que vous l'avez vu s'en allant au ciel» (Actes des Apôtres 1: 11).

Dix-huit cents ans dans la gloire ne l'ont changé en rien. Le même homme que Marthe alla rencontrer après la mort de son frère, est Celui que nous attendons, et si nous sommes «endormis» *avant* son retour, lui-même qui est «la résurrection et la vie», et qui disait: «Lazare, notre ami, est endormi; mais *je viens pour l'éveiller*», nous éveillera aussi à sa venue, afin que, comme Lazare, nous soyons assis à table avec lui dans les saints parvis (voyez Jean 11 et 12). Pourquoi donc *craindrions-nous* à la pensée qu'un tel Ami vient du ciel pour nous prendre?

«Oui, *je viens bientôt*», est la réjouissante promesse; et n'est-il pas digne d'un amour tel que le sien que nos coeurs répondent: «*Amen! Viens, Seigneur Jésus!*» (Apocalypse 22: 20).

Mais examinons d'un peu plus près le but de sa venue

Le but de sa venue

Il est important de voir qu'après que la nation juive eût rejeté et mis à mort le Messie, Dieu révéla à l'apôtre Paul ce que l'Écriture appelle: «*le mystère*». Touchant ce mystère, «le silence a été gardé dès les temps éternels» (Romains 16: 25); il a été «caché dès les siècles en Dieu» (Ephésiens 3: 9); c'est-à-dire que, au-dessus et au delà de tout ce qui a été révélé dans l'Ancien Testament, il y avait dans le cœur de Dieu le dessein caché d'avoir une *Épouse* pour son Fils bien-aimé, épouse qui devait être formée par la réunion en «un seul corps» (l'Église) des Juifs et des gentils sauvés et unis par le Saint Esprit à Christ, la Tête glorifiée dans le ciel (voyez Colossiens 1: 18; Ephésiens 1: 22, 23; 3: 6; 5: 30-32). Le Saint Esprit à la Pentecôte commença à effectuer ce dessein de Dieu, en baptisant en ce «*seul corps*» les disciples à qui avait été faite la promesse spéciale à laquelle il a déjà été fait allusion (Jean 14).

Mais, pour bien faire comprendre le sujet qui nous occupe, il est également important de voir que ce rejet de Christ par les Juifs laisse, *sans être accomplies*, plusieurs des promesses les plus grandes de l'Ancien Testament, touchant la bénédiction d'Israël sur la terre; par exemple, lisons ce qui est dit du règne du *vrai Fils d'Isaï*, dans le chapitre 11 d'Ésaïe, quand il aura rassemblé *les Israélites qui auront été chassés et qu'il aura recueilli des quatre coins de la terre les dispersés de Juda* (verset 12): «Le loup habitera avec l'agneau et le léopard gîtera avec le chevreau; le veau, le lionceau, et le bétail qu'on engraisse seront ensemble, et un jeune enfant les conduira. La jeune vache paîtra avec l'ours, leurs petits gîteront ensemble, et le lion mangera du fourrage comme le boeuf. L'enfant qui tette s'ébattra sur le trou de l'aspic; et l'enfant qu'on sèvre mettra sa main au trou du basilic. *On ne nuira point et on ne fera aucun dommage dans toute la montagne de ma sainteté*: car la terre sera remplie de la connaissance de l'Éternel, comme le fond de la mer des eaux qui le couvrent» (verset 6-9).

Lisez aussi Ésaïe 65: 25; 35: 1; Amos 9: 13-15; Michée 4: 3; Habakuc 2: 14 (*); où il nous est dit que «le désert se réjouira et fleurira comme une rose», etc., et que les nations «forgeront leurs épées en hoyaux, et leurs halberdes en serpes, et qu'elles ne s'acharneront plus à la guerre».

(*) Le lecteur est particulièrement invité à examiner soigneusement les textes indiqués, lorsque, faute d'espace, ils ne sont pas cités en entier (Actes des Apôtres 17: 11).

Puis, quant au rétablissement de la nation juive dans sa propre terre, lisez les passages suivants: Ésaïe 35: 10; Jérémie 23: 5, 6; Ezéchiel 36: 24; Jérémie 31: 10.

En lisant soigneusement ces passages et d'autres semblables, vous verrez que les bénédictions promises *ne sont pas le résultat de la conversion du monde* par la prédication de l'évangile; mais au contraire qu'elles seront précédées et introduites par *les plus terribles jugements* sur les méchants. Maintenant, rappelez-vous que chaque iota et chaque trait de lettre des Écritures doivent certainement s'accomplir. Nous voyons donc que Christ, en allant au ciel, a laissé *deux séries de promesses* non encore accomplies, celles qui se rapportent à l'Église et celles qui se rapportent à Israël, entièrement distinctes les unes des autres. Pour l'accomplissement des unes, il viendra comme autrefois Isaac vint à la rencontre de Rebecca

(Genèse 24); non comme un juste juge ou un roi guerrier, mais avec la tendresse d'un époux plein d'amour. Au contraire, pour accomplir les autres, il viendra comme *David*, le puissant conquérant, et *prendra sa grande puissance* et *entrera dans son règne*. En d'autres mots, il est *l'Époux de l'Église*; il est le *Roi d'Israël*.

La parole de Dieu mentionne donc *deux phases distinctes* de la seconde venue du Seigneur; deux stations, pour ainsi dire, du même voyage.

Premièrement il descendra dans l'air pour enlever ses saints au ciel; puis, après une courte période, il reviendra pour régner et ses saints célestes partageront la gloire de son royaume et régneront avec lui.

Prenons un exemple pour éclaircir le sujet. Vous promenant un matin sur la route, vous remarquez une petite flaque d'eau. Vous l'évitez et vous continuez votre chemin sans y penser davantage. Quelques jours après, il vous arrive de repasser par le même endroit; mais les gouttes d'eau que vous aviez remarquées ont disparu, même celles qui avaient pénétré dans la terre se sont évanouies; que sont-elles devenues? Le soleil brillant dans le ciel les a toutes attirées vers lui. Personne ne les a vu partir et cependant elles sont certainement *loin*.

Quelques semaines après vous revoyez encore les mêmes gouttes d'eau. Mais combien elles sont *changées*, depuis que vous les vîtes la première fois dans la flaque boueuse et que vous vous en êtes détourné. Ce sont maintenant de blancs flocons de neige, dignes de toute admiration.

Il en sera bientôt ainsi, cher lecteur. Le Seigneur lui-même descendra du ciel, et, «en un clin d'oeil», il ressuscitera de la poussière les corps de tous ses saints endormis, et il changera les corps de ceux qui *vivront*, puis il les enlèvera ensemble pour aller à sa rencontre dans l'air.

L'Écriture ne nous dit rien qui fasse supposer que les *inconvertis les verront* partir. Probablement la découverte solennelle de *l'absence* de chacun d'eux proclamera d'abord ce qui a eu lieu. «Enoch ne fut pas trouvé, parce que Dieu l'avait enlevé» (Hébreux 11: 5). L'Église ayant donc été ainsi plus ou moins secrètement enlevée *dans la gloire*, elle apparaîtra aux yeux de tous «avec Christ *en gloire*», lorsque, ainsi qu'il est écrit: «*tout oeil* le verra» (Apocalypse 1: 7). Mais notre Seigneur lui-même, dans le chapitre 25 de Matthieu, trace devant nous ces deux phases de sa venue. Dans la parabole des *dix vierges*, il présente l'une; dans celle des *brebis* et des *chèvres*, il montre l'autre.

Dans l'une, on voit les vierges sages qui *entrent* avec l'Époux aux *noces*; dans l'autre, on voit *le Roi venant* pour juger. Je vous prie de bien remarquer le contraste frappant. Dans la première parabole, ceux qui sont *sauvés* sont enlevés au ciel, et les méchants sont *laissés* sur la terre pour le *jugement* à venir. Dans la seconde parabole, ce sont les *méchants* qui sont emportés par le jugement, tandis que les «*justes*» sont laissés sur la terre pour avoir part aux bénédictions du royaume du Messie.

Dans l'un des cas, les *saints entrent* et la «*porte est fermée*;» dans l'autre, «*le ciel est ouvert*» et les *saints sortent*.

Dans les chapitres 4, 5 et 19 de l'Apocalypse, nous voyons ce qui a lieu dans le ciel après que l'Eglise a été enlevée et y est entrée. Les saints représentés par les anciens sont montrés, assis autour du trône, vêtus de robes blanches, avec des couronnes d'or sur leurs têtes. Un peu plus loin, ils adorent, tombant sur leurs faces devant Celui qui est assis sur le trône, jetant leurs couronnes à ses pieds et disant: «Tu es digne, notre Seigneur et notre Dieu, etc.» (4: 4, 10, 11; voyez aussi 5: 9).

Puis, au chapitre 19: 8, nous lisons: «Réjouissons-nous et tressaillons de joie, et donnons-lui gloire; car les *noces de l'Agneau* sont venues, et sa femme s'est préparée». Puis vient le *banquet des noces* (verset 9). Ainsi vous voyez que si Matthieu 25: 11, nous fait entendre le cri plaintif des «vierges folles» qui sont *dehors*, Apocalypse 19 nous dit la joie triomphante des rachetés *au dedans*.

Lecteur, en compagnie de qui *serez-vous trouvé*? Ensuite, dans le même chapitre de l'Apocalypse, nous voyons le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs accompagné de ses armées sortant du ciel ouvert pour *juger et combattre*.

Jetons encore un coup d'oeil sur Matthieu 25. Une pensée généralement répandue et totalement erronée touchant la dernière parabole de ce chapitre, est qu'elle représente *le jugement final de tous*, et on demande souvent: «Ne devons-nous pas tous être là devant Christ pour être jugés et nous voir mis parmi les brebis à sa droite ou les chèvres à sa gauche?» Je répons hardiment: *non*. Ce qui est présenté ici, c'est le jugement des *nations gentiles* qui se trouveront sur la terre quand le vrai Roi viendra pour régner. Le mot grec, traduit ici par «*nations*» ou gentils, indique une existence actuelle sur la terre. Or Israël ne devait pas être «*mis entre les nations*» (Nombres 23: 9).

Encore moins peut-on compter, parmi elles les saints qui composent l'Eglise (voyez Colossiens 3: 11; Actes des Apôtres 15: 14).

On peut donc demander: si ni *Israël*, ni *l'Eglise*, ne font partie des *nations* qui sont ici jugées, où se trouvent-ils dans cette scène solennelle?

Que l'Ecriture réponde.

1° Quant aux saints de *cette dispensation*:

«Quand le Christ, qui est votre vie, sera manifesté, *alors vous aussi, vous serez manifestés avec Lui en gloire*» (Colossiens 3: 4).

«Voici, le Seigneur est venu au milieu de ses *saintes myriades* pour exécuter le jugement» (Jude 15).

«Alors l'Eternel, mon Dieu, viendra et tous les saints seront *avec toi...* et l'Eternel sera *Roi sur toute la terre*» (Zacharie 14: 5, 9. Voyez aussi Apocalypse 3: 21). Qu'est-ce qui peut montrer plus distinctement que ces versets où se trouvent les «*cohéritiers*», quand Celui qui a été «*établi héritier*» de toutes choses se mettra en possession de l'héritage?

2° Quant à *Israël*:

Rappelons-nous d'abord que ce peuple était de la semence d'Abraham selon la chair. Remarquons aussi qu'en Matthieu 1: 1, il est dit que Jésus Christ était fils de *David*, fils d'*Abraham*; et que, dans Hébreux 2, nous trouvons: «Il prend la *semence d'Abraham*». Ainsi, tandis que, comme fils de *David*, il est leur *Roi*, comme fils d'*Abraham* il peut parler d'eux comme étant ses «*frères*», et, en accomplissant la prophétie du fils d'Abraham, Isaac, il *bénit* tous ceux qui ont favorisé les *enfants* de Jacob, et *maudit* tous ceux qui ne l'ont pas fait: «Quiconque te maudira soit maudit, et quiconque te bénira soit béni» (Comparez Genèse 27: 29, avec Matthieu 25: 34, 41). Les «*brebis*» mentionnées dans cette parabole, représentent ceux d'entre les nations qui auront favorisé les fidèles d'entre les enfants dispersés de Jacob, et les «*chèvres*» ceux qui ne l'ont pas fait. Les premiers qui, comme Ruth, la Moabite, auront montré de la bonté à Israël dans son veuvage, seront récompensés en ayant part aux bénédictions du règne millénial de Christ sur la terre, tandis que les autres seront retranchés par le jugement.

Il n'y a *rien* dans cette parabole, touchant la résurrection des morts, ni touchant la fin du monde; ni non plus dans le 19^e chapitre de l'Apocalypse, qui présente une scène analogue. La *résurrection des sauvés* aura lieu auparavant, comme nous le voyons en 1 Thessaloniens 4: 16, et 1 Corinthiens 15: 52.

La *résurrection des méchants* n'arrivera qu'*après* les mille ans du règne du Messie. Dans le chapitre 20 de l'Apocalypse, versets 4-6, après qu'il a été question des diverses classes de rachetés qui «vivent et régneront avec le Christ les mille ans», nous lisons: «*Mais le reste des morts ne vécut pas jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis*. C'est ici la première résurrection. Bienheureux et saint celui qui a part à *la première résurrection*: sur eux, la *seconde mort* n'a point de pouvoir; mais ils seront sacrificateurs de Dieu et du Christ, et *ils régneront avec lui mille ans*».

N'est-il donc pas clair qu'il y aura DEUX RESURRECTIONS? *La première renfermant tous ceux qui régneront avec Lui mille ans*, et qui doit nécessairement avoir lieu *avant* les mille ans; et la seconde comprenant: «*le reste des morts*», qui ne seront pas ressuscités «*jusqu'à ce que les mille ans soient accomplis*», alors que le ciel et la terre s'enfuiront, et que «les morts, les grands et les petits», se tiendront devant le GRAND TRONE BLANC, et seront jetés pour toujours dans l'étang de feu. Jean ajoute ensuite: «Je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre», desquels Pierre dit: «dans lesquels la justice habite». Béni soit Dieu pour avoir révélé à nos esprits ces merveilleuses réalités, et pour nous en avoir donné l'intelligence par son Esprit. «O profondeur des richesses, et de la sagesse, et de la connaissance de Dieu!» (Romains 11: 33).

Considérons maintenant brièvement la dernière partie de notre sujet, c'est-à-dire: la préparation pour sa venue.

La préparation pour sa venue

L'Écriture présente de deux manières le fait d'être prêt.

1. «Celles qui étaient *prêtes* entrèrent avec lui aux noces, et la porte fut fermée» (Matthieu 25: 10).
2. Paul dit: «Pour moi, je sers *déjà* de libation... j'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi. Désormais m'est réservée la couronne de justice, que le Seigneur, juste juge, me donnera en ce *jour-là*, et non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui aiment son apparition» (2 Timothée 4: 6-8).

Dans le premier sens, «tous ceux qui sont de Christ» sont *prêts*. Ils ont cru *en lui*, ils ont été lavés de leurs péchés *par lui*; ils sont agréables à Dieu *en lui* (Ephésiens 1: 6): l'Esprit de Christ habite en eux (Romains 8: 9), et tout cela sans un seul mérite de leur part. «*Ils rendent grâces au Père qui les a RENDUS CAPABLES de participer au lot des saints dans la lumière*» (Colossiens 1: 12-14).

Mais, dans le second sens, Paul était prêt, non seulement parce qu'il était sauvé, — il le savait depuis des années, — mais parce que son service et son témoignage avaient été tels, qu'il avait la conscience de recevoir *dans ce jour-là* l'approbation de son Maître.

Avant de terminer, je veux essayer d'éclaircir simplement cela par un exemple. Supposons que vous envoyiez votre fils dans une ville éloignée pour une affaire de quelque importance. A son départ, vous lui donnez un billet d'aller et retour pour tout le voyage. Vous lui donnez aussi toutes les instructions nécessaires, quant à *l'endroit où il doit aller et ce qu'il doit y faire*, l'exhortant finalement à s'appliquer avec diligence à répondre à vos désirs, surtout parce que le temps dont il dispose est *court*.

Quand il est arrivé dans la ville, pendant quelque temps il paraît s'occuper sérieusement et avec énergie de sa mission; mais, après avoir accompli une très petite partie de ses affaires, il se mêle à la société d'anciens camarades, oublie votre recommandation d'être diligent, flâne avec eux, lorsque soudain, saisi d'effroi, il entend sonner l'heure qui lui montre, hélas! qu'il n'a pas une minute à perdre s'il veut atteindre le dernier train. Il se précipite vers la station, et arrive juste à temps pour prendre sa place. La porte est fermée, le signal donné, et l'instant d'après il voyage sain et sauf du côté de la maison.

Mais était-il *prêt* pour le retour?

La réponse est double: oui et non.

Quant à tout ce que pouvait demander la Compagnie des chemins de fer: «*oui*», car il avait son billet; mais il n'y était pour rien, *vous l'aviez acheté pour lui*, pas un seul employé de la ligne n'aurait pu lui contester son titre à voyager.

Mais, quant à *ses affaires* et à *vos désirs*, qu'avait-il fait? Ah! pour cela il a perdu tout droit à votre approbation; vous ne pouvez lui dire: «Cela va bien, tu m'as servi fidèlement», et cependant, ce même soir il a place comme fils, avec la famille à votre propre table. Or *chaque croyant* a, dans un Sauveur autrefois crucifié et maintenant glorifié à la droite de Dieu, ce qui correspond «au billet», c'est-à-dire une preuve irrécusable que le trajet tout entier a été payé. Mais, tandis que «*quiconque croit est justifié*» (Actes des Apôtres 13: 39), et que «ceux qu'il a

justifiés, il les a aussi *glorifiés*» (Romains 8: 30), néanmoins tous les croyants ne recevront pas dans ce jour-là la même récompense; «mais chacun recevra sa *propre récompense* selon son *propre travail*» (1 Corinthiens 3: 8).

Le Seigneur tiendra compte et de la *quantité* et de la *qualité* de notre oeuvre, «afin qu'il sût *combien* chacun aurait gagné par son trafic» (Luc 19: 15), et «*quel est l'ouvrage* de chacun» (1 Corinthiens 3: 13).

Dieu veuille, cher lecteur chrétien, que votre heureuse part et la mienne soit, non seulement d'avoir un droit d'entrer avec lui aux noces et de nous asseoir là avec lui, mais d'être trouvé *veillant, attendant* et *travaillant* pour lui ici-bas, consultant ses désirs et ayant à coeur ses intérêts, étant étreint par la puissance de son amour immuable JUSQU'A CE QU'IL VIENNE Rappelons-nous que si nous voulons prendre notre croix et le suivre avec un coeur dévoué, ce doit être MAINTENANT.

Nous sommes dans un jour *difficile*, des «temps fâcheux» sont arrivés; «les hommes méchants et les imposteurs iront de *mal en pis*, séduisant et étant séduits» (2 Timothée 3: 13). Combien cela est opposé à l'erreur générale que *le monde entier sera converti avant qu'il vienne!* Nous sommes dans un temps où il y a une bruyante profession extérieure et peu de vie pratique; temps où l'esprit *d'iniquité* abonde dans le monde, et où le *relâchement quant aux principes* et un *manque de fidélité envers Christ* abondent dans l'Eglise. Mais, en dépit de tout, nous aurons jusqu'à la fin «*Dieu et la parole de sa grâce*». Sa *Parole* pour diriger nos pas, et sa *grâce* pour nous soutenir dans le droit sentier quand nous l'avons trouvé. Ne nous laissons pas décevoir par les *apparences* en ce jour où l'on se vante de grandes choses, et ne soyons pas découragés si nous ne trouvons pas dans le sentier de l'obéissance ce qui aux yeux des hommes *ressemble* au succès. «*Obéissance vaut mieux que sacrifice*». Puisse l'exhortation de notre précieux Maître se faire entendre à nos coeurs: «Que vos reins soient ceints, et vos lampes allumées: et *soyez vous-mêmes semblables à des hommes* qui *attendent* leur Maître, quand il reviendra des noces, afin que *quand il viendra* et qu'il heurtera, ils lui ouvrent *aussitôt*. Bienheureux sont ces esclaves, que le Maître, quand il viendra, trouvera *veillant*. En vérité, je vous dis qu'il se ceindra et les fera mettre à table, et s'avançant il les servira» (Luc 12: 35-37).

Oh! que nos coeurs soient remplis d'allégresse,
En se disant: le Seigneur va venir.

Lecteur inconverti, un mot pour vous. Laissez-moi vous rappeler la *soudaineté* de sa venue, et le fait assuré que vous serez laissé en arrière, s'il vous trouve sans «huile dans votre vaisseau». Jetez pour un moment vos regards vers l'avenir. Pensez avec quelle rapidité les ailes du temps vous emportent vers *l'éternité*; et QUELLE ETERNITE!

Etre laissé sur la terre pour voir que ceux qui sont sauvés (peut-être d'entre vos amis et vos parents) ont été ravis au ciel, sans *vous*, que vous avez fermé l'oreille au dernier avertissement de l'Esprit de Dieu, que vous avez entendu avec un coeur incrédule le dernier appel de l'évangile, et que vous avez refusé la dernière offre de grâce; oh! combien cela est triste et solennel! Mais il sera non moins triste que votre corps soit laissé dans la tombe froide

et sombre pendant que les années des bénédictions milléniales s'écouleront, que «toute la terre sera remplie de la gloire de l'Eternel» (Psaumes 72: 19), et que le prince de la paix étendra sa domination «depuis une mer jusqu'à l'autre et depuis le fleuve jusqu'au bout de la terre» (Zacharie 9: 10). Oui, perdre tout *cela* sera une terrible perte; mais, après cela, faites-y bien attention, il y aura *l'éternité*. *Vous serez ressuscité avec les morts* par la voix du Fils de Dieu (Jean 5: 28, 29), et vous paraîtrez en jugement devant le grand trône blanc. Toute parole vaine, tout ce que vous aurez fait chaque jour, sera mis en lumière, et, aussi vrai que Dieu ne peut mentir, votre sort sera *l'éternité dans l'étang de feu!* Ne traitez pas cela à la légère. La porte est encore ouverte, et Jésus vous invite. Les siens sont encore ici-bas, mais je vous avertis solennellement du danger qui vous menace et je vous supplie de fuir vers le refuge pendant qu'il en est encore temps. *Il peut venir même avant que vous ayez achevé de lire ces lignes*. Faites-y donc attention. Venez aux pieds de Jésus, et confessez-lui votre état de péché et de ruine. Il vous accueillera, vous bénira, et vous sauvera *maintenant*.

«Cette parole est certaine et digne de toute acceptation, que le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs» (1 Timothée 1: 15).

Si vous attendez, et que le Maître se lève et ferme la porte, votre sort est fixé POUR TOUJOURS. Béni soit Dieu, «IL Y A ENCORE DE LA PLACE».

Pensées mauvaises, involontaires et haïes

ME 1884 page 237 (Extrait d'une lettre)

Chère Madame,

J'ai reçu votre lettre. Je ne doute pas de l'activité, soit de l'Ennemi, soit de votre mauvais coeur. Vous avez besoin d'une complète délivrance de vous-même, c'est-à-dire de la chair.

Vous parlez de pensées mauvaises, involontaires et haïes, s'élevant dans votre coeur, lorsque vous cherchez à vous occuper du Seigneur, et même lorsqu'en réalité vous pensez à lui. Alors vous vous arrêtez pour les confesser, et la préoccupation même de la confession ne fait que provoquer une nouvelle mauvaise pensée, et, comme vous le dites, c'est une lutte sans fin.

Il me semble que vous n'avez pas encore joui d'une complète délivrance de vous-même et de la chair. Vous êtes encore ce que l'Écriture appelle «dans la chair», bien que croyante. Je crois que si votre âme était affranchie, vous feriez l'expérience de cette vérité simple mais profonde: «Tenez-vous pour morts au péché» (Romains 6: 11). Elle agirait en sorte que l'idée de vous arrêter pour confesser les mauvaises pensées involontaires de votre âme, serait jugée comme étant, en réalité, un *triomphe accordé à la chair*, puisqu'elle vous conduit à vous en occuper.

Lorsque votre volonté n'y entre pour rien, vous devez laisser de côté de telles pensées, les dédaigner et les traiter comme le: «ce n'est plus moi». — Il va sans dire que si votre âme n'est pas affranchie, vous ne pouvez agir de la sorte, mais si vous jouissiez d'une pleine liberté, de telles choses ne vous feraient pas souffrir. Tout ce que je puis vous dire est ceci: lorsque de mauvaises pensées, involontaires et haïes, se présentent à votre âme, ne vous laissez pas, pour les confesser, détourner de vous occuper du Seigneur. Si votre *volonté* y entre pour quelque chose, il faut les confesser, mais si ce n'est pas le cas, détournes-vous-en comme vous le feriez pour éviter une personne qui n'est pas vous-même, que vous savez être incorrigible et dont le plus léger contact ne peut produire que misère et souillure. «Évitez-les, ne vous mêlez point avec elles», mais laissez-les où elles sont sans vous en inquiéter. Les *reconnaître, même dans la plus faible mesure*, c'est donner à la chair la place qu'elle cherche — c'est la reconnaître d'une manière ou de l'autre, et lors même que c'est seulement pour en haïr les effets, c'est une *satisfaction pour la chair*.

Oh! que cette grâce vous soit accordée, de laisser «la chair» non reconnue et désavouée, et de poursuivre votre route sachant qu'elle est toujours là et qu'elle sera en vous jusqu'à la fin. Quelle bénédiction pour nous, de pouvoir, par la grâce, désavouer, refuser d'écouter les suggestions de la chair, lorsqu'elle est à l'oeuvre, sachant par grâce qu'elle n'est plus «moi». Votre cas quant aux pensées mauvaises, involontaires et haïes, a été, et est encore celui de la plupart des enfants de Dieu, si ce n'est de tous. Allez simplement de l'avant sans vous occuper

aucunement de ces pensées; car, je le répète, en vous en occupant vous donnez à la chair la place qu'elle cherche, Marchez comme si vous n'entendiez pas ses suggestions, comme si vous y étiez sourde. Confessez-les à Dieu, lorsque votre volonté est à l'oeuvre, mais faites-le sans vous occuper à analyser le mal, regardez plutôt à Dieu, le coeur rempli du sentiment de votre faiblesse et de votre incapacité; et dans une attitude de dépendance, continuez votre chemin, le regard attaché sur Celui d'où procède la force, lorsque l'âme est consciente de sa faiblesse.

La position du chrétien devant Dieu - Romains 8: 1-11

ME 1884 page 310

Le principe de la relation du croyant avec Dieu n'est pas la chair, mais l'Esprit, si l'Esprit de Dieu habite en nous. C'est là ce qui caractérise notre position devant Dieu. A ses yeux et devant lui, nous ne sommes pas dans la chair. Il est vrai que cela suppose l'existence de la chair; mais ayant reçu le Saint Esprit, et possédant la vie du Saint Esprit, c'est lui qui constitue notre lien avec Dieu. Notre existence morale devant Dieu est dans l'Esprit, non dans la chair ou l'homme naturel.

Remarquons ici que l'apôtre ne parle pas de dons, ni de manifestations de puissance, agissant en dehors de nous sur d'autres, mais de l'énergie vitale de l'Esprit, comme elle a été manifestée dans la résurrection de Jésus, et aussi en sainteté dans sa vie. Notre vieil homme est compté pour mort, nous vivons à Dieu par l'Esprit. En conséquence, cette présence de l'Esprit, toute réelle qu'elle est, est présentée d'une manière qui indique un caractère plutôt qu'une présence distincte et personnelle, bien que ce caractère ne puisse pas exister à moins qu'il ne soit là personnellement: «Vous êtes dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous» (*). La force de l'expression est sur le mot Dieu, et, en grec, il n'y a point d'article devant le mot Esprit. Néanmoins cela se rapporte clairement à l'Esprit personnellement, car il est dit: «habite en vous», de sorte que l'Esprit est distinct de la personne en qui il habite.

(*) Notons ici, qu'au commencement du chapitre, il est dit que nous sommes en Christ, tandis qu'au verset 9, nous sommes dans l'Esprit; puis il est parlé de l'Esprit de Christ, et il est dit: «Si Christ est en vous», parce que c'est par l'Esprit que nous sommes en Christ. Celui qui est uni au Seigneur est un seul esprit avec lui (comparez Jean 14). Et cela donne son vrai caractère à notre vie et à notre place devant Dieu. Nous en Christ et Christ en nous, constitue, en plusieurs endroits de l'Écriture, la position chrétienne, position connue aussi par le Saint Esprit habitant en nous (voyez Jean 14).

Mais la force de la chose est ceci: il n'y a rien en l'homme qui puisse résister à la chair ou qui puisse en faire sortir l'homme, — elle est lui-même. La loi ne peut aller au delà de cette limite (savoir, celle de l'homme à qui elle s'adresse), et elle ne le doit pas, car elle a affaire avec sa responsabilité. Pour être délivré, il doit y avoir quelque chose qui n'est pas l'homme et cependant qui agit en lui. Nulle créature ne pourrait rien en cela, car elle est responsable pour elle-même.

Il faut que ce soit Dieu. L'Esprit de Dieu venant en l'homme ne cesse pas d'être Dieu, et ne fait pas que l'homme cesse d'être homme, mais il produit d'une manière divine en l'homme une vie, un caractère, une condition d'être morale, un nouvel homme; dans ce sens, c'est un nouvel homme et c'est en vertu de la purification par le sang de Christ. Christ ayant accompli l'oeuvre de délivrance dont la puissance est le Saint Esprit qui habite en l'homme, ce dernier est en Christ et Christ en lui. Mais, possédant ainsi réellement une nouvelle vie qui a son propre caractère moral, l'homme est devant Dieu comme tel; il est à ses yeux ce qu'il est dans cette nouvelle nature, d'une manière inséparable de sa source; comme le ruisseau découle de

sa source dont il ne peut être séparé, le croyant est dans l'Esprit. Le Saint Esprit, en vertu de l'oeuvre de Christ, est actif dans la vie qu'il a produite, et il en est la puissance. Telle est la position du chrétien devant Dieu. Nous ne sommes plus dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en nous. Il n'y a point d'autre moyen. Et c'est en vérité l'Esprit de Christ, — l'Esprit dans la puissance duquel Christ a agi, a vécu, s'est offert lui-même; par lequel aussi il a été ressuscité d'entre les morts. Sa vie entière a été l'expression de l'opération de l'Esprit, — de l'Esprit dans l'homme. «Mais si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est pas de lui». C'est le vrai et seul lien, l'éternelle réalité de la nouvelle vie dans laquelle nous vivons à Dieu.

Nous avons à faire avec la réalité. Le christianisme a sa réalisation en nous dans une conformité de nature avec Dieu; Dieu ne peut être satisfait à moins, sans elle nous ne pouvons jouir de lui ou être en communion avec lui. Lui-même la donne. En effet, comment pouvons-nous être nés de Dieu, à moins que Dieu n'agisse pour nous communiquer la vie? Nous sommes son ouvrage, créés en Christ pour les bonnes oeuvres. Mais c'est l'Esprit qui est la source et la force de cette vie. Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, si l'énergie de cette vie spirituelle qui a été manifestée en lui, qui est par la puissance de l'Esprit, n'est pas en nous, nous ne sommes pas de lui, nous n'avons point de part en Christ, car c'est ainsi que l'on est participant de lui. Mais si Christ est en nous, l'énergie de cette vie spirituelle est en lui qui est notre vie, et le corps est tenu pour mort, car s'il a une volonté comme étant vivant, ce n'est rien que péché. L'Esprit est vie; l'Esprit par lequel Christ a vécu activement; Christ par l'Esprit en nous est vie, — la source des pensées, des actions, des jugements, de tout ce qui moralement constitue l'homme, — afin qu'il puisse y avoir de la justice, car c'est la seule justice pratique possible; la chair n'en peut produire aucune. Nous ne vivons que comme ayant Christ pour notre vie; car en lui, et en lui seul, est la justice devant Dieu. Partout ailleurs il n'y a rien que péché. Et c'est pourquoi vivre, c'est Christ. Il n'y a point d'autre vie; toute autre chose est la mort.

Mais l'Esprit a encore un autre caractère. Il est l'Esprit de *Celui* qui a ressuscité Jésus d'entre les morts. Dieu a fait cela par rapport au Christ.

Si l'Esprit habite en nous, Dieu accomplira en nous ce qu'il a accompli dans le Christ (*), à cause de ce même Esprit. Il ressuscitera nos corps mortels. C'est la délivrance finale, la pleine réponse à la question: «Qui me délivrera de ce corps de mort?»

(*) Jésus est le nom personnel de Christ. Christ est à proprement parler un nom de position et d'office, il signifie l'Oint. Celui qui a ressuscité Christ, vivifiera les corps de ceux qui sont en relation avec lui.

Remarquons encore que l'Esprit est désigné de trois manières: 1° l'Esprit de Dieu, en contraste avec la chair de péché, avec l'homme naturel; 2° l'Esprit de Christ, le caractère formel de la vie qui est l'expression de sa puissance (c'est l'Esprit agissant en l'homme selon la perfection des pensées divines); 3° l'Esprit de Celui qui a ressuscité l'Homme Christ d'entre les morts. Ici, c'est la parfaite et finale délivrance du corps lui-même par la puissance de Dieu, agissant par le moyen de son Esprit. Ainsi, nous avons la réponse complète à la question: «Qui

me délivrera?» Nous voyons que la vie chrétienne dans son vrai caractère, celui de l'Esprit, dépend de la rédemption. C'est en vertu de la rédemption que l'Esprit est présent en nous.

La puissance

ME 1884 page 315

C'est un sujet sur lequel on a beaucoup écrit; mais il a été si peu compris qu'il est à craindre que chaque fois l'on n'ait fait qu'ajouter à la faiblesse existante. Nous pourrions mieux dire ce que la puissance n'est pas, que ce qu'elle est.

S'il s'agit de bénédictions pour d'autres, le beau idéal de la puissance se montre dans l'ombre de Pierre passant en plein jour dans les rues de Jérusalem. Les impotents, les boiteux, les démoniaques, sur lesquels se projetait cette ombre, étaient rendus tout à coup à la santé et à la pleine vigueur de la vie. Nulle marche royale ne saurait être comparée à celle de l'apôtre, en ce jour-là.

Voulons-nous trouver parmi les hommes un exemple de patience triomphant dans les souffrances? Pensons à Paul et à Silas dans la prison, à l'heure de minuit, chantant joyeusement à Dieu, sous le poids de l'injustice, de la honte et de la douleur corporelle.

Plusieurs diront que c'était bon pour Pierre et Paul, et que ces exemples ne sauraient trouver leur application de nos jours. Cependant la puissance du Saint Esprit existe: nous ne pouvons nier ce fait. Nous avons été revêtus de puissance d'en haut, et bien que pour nous la parole soit: «Tu as peu de force», cependant il y a de la force, et c'est aussi réellement celle du Saint Esprit que dans les premiers jours. La question pour nous est de savoir comment nous pouvons la posséder.

Prenons pour exemple une large rivière dans laquelle se trouverait un courant rapide. Un homme gouvernant un bateau, voudrait, en descendant, rester dans ce courant; non seulement il chercherait à éviter les bancs de sable et les hauts-fonds, mais aussi les remous et les eaux mortes. Gouverner le bateau représente le soin que nous devons prendre et la responsabilité qui nous incombe, pour que rien ne nous empêche d'être dans le courant de l'Esprit Saint. Il y a des exemples de personnes marchant comme dans les faits que nous avons cités des Actes, mais si, d'un autre côté, nous voulons voir comment l'on se trouve en dehors du courant, nous n'avons qu'à jeter les yeux autour de nous et contempler l'état général de la chrétienté.

Là où est la vraie puissance, il y aura absence de tout ce qui se voit dans le monde religieux qui nous entoure. On s'empresse beaucoup trop en nos jours de se justifier soi-même; cela est en soi un signe de manque de puissance. Il n'est nullement nécessaire à celui qui marche dans la force du Saint Esprit, d'écrire deux ou trois volumes pour expliquer sa conduite. S'imagine-t-on Pierre ou Paul écrivant constamment pour justifier la manière dont ils poursuivaient l'oeuvre du Seigneur? Le même Esprit qui est la puissance, nous maintient dans une paisible communion avec le Père et le Fils, et ces deux choses vont ensemble.

On dit que les machines les plus puissantes sont celles qui font le moins de bruit, et que tout bruit extraordinaire est un signe de faiblesse et une perte de force dans la machine. Que l'on considère l'immense volant d'une grande machine, tournant sans aucun bruit, et l'on aura une idée de ce qu'est la puissance.

Le bruit et l'excitation dans ce que l'on appelle l'oeuvre chrétienne, sont à l'ordre du jour; mais combien cela fait contraste avec l'ombre de Pierre se mouvant silencieusement au milieu de la plus merveilleuse bénédiction. Nous ne voudrions pas affirmer positivement qu'il n'y a aucune bénédiction parmi tout ce bruit et ce flot de poussière qui nous enveloppe, mais rappelons-nous que Dieu n'était ni dans le tourbillon, ni dans le tremblement de terre, ni dans le feu. Ces signes extérieurs peuvent être les précurseurs de cette majesté et, de cette puissance, dont la présence effective se fait sentir, dans la voix douce et subtile; mais toute imitation de tourbillons, etc., est pire qu'inutile.

En parlant de Dieu et de notre marche pratique, une autre pensée se présente d'elle-même: c'est celle que nous trouvons en 2 Corinthiens 1. Le Dieu de résurrection nous fait sentir notre faiblesse, afin que nous dépendions de lui pour la délivrance, sur le principe de la résurrection, en supposant toujours que nous sommes dans le courant dont nous avons parlé, et désireux d'y être gardés. Cela, sans doute, est une autre question que celle de la puissance en nous, ou déployée par notre moyen, mais ces choses vont ensemble. Combien de saints de Dieu n'y a-t-il pas qui sortent du courant, par le fait qu'ils prient afin d'être délivrés de telle ou telle épreuve, au lieu d'aller volontiers et patiemment jusqu'au bout, ne comptant pas sur une délivrance temporelle comme des Juifs, mais sur un Dieu qui est fidèle, dont toutes les promesses sont oui et amen en Christ, et qui les accomplira à sa gloire par nous. Ce siècle de lumières rejette avec mépris la résurrection comme un rêve du moyen âge, mais les saints y croient-ils? Nous trouvons pour notre marche pratique ces précieuses vérités si étroitement liées ensemble, savoir: le Saint Esprit en nous, et le Dieu de toute puissance et de toute sagesse qui protège le vase de terre, agissant toujours par la résurrection, que nous pouvons bien nous demander jusqu'à quel point cela est réel pour nous.

Que Dieu nous donne d'être conduits par la force puissante de Celui qui est ressuscité d'entre les morts, afin que nous connaissions par le Saint Esprit la puissance de sa résurrection, avec une confiance plus simple dans le Dieu qui nous enseigne à ne pas nous confier en nous-mêmes, mais en Lui qui ressuscite les morts.

Affranchissement et position - Darby J.N.

ME 1884 page 319 (Extrait d'une lettre)

Je sais combien peu de personnes connaissent l'affranchissement; mais c'est une grande chose de savoir que moi, un pauvre ver de terre, je puis être devant Dieu le Père agréé comme Christ, dans la même faveur que lui, aimé comme lui est aimé.

Mais c'est la grandeur de l'amour infini. En général, l'affranchissement n'est pas exposé avec intelligence; de plus c'est une affaire d'expérience, et par-dessus tout il faut avoir un ardent désir de le posséder.

Qui est-ce qui a envie d'être mort à ce que la nature et la chair peuvent désirer? Et cependant c'est le seul chemin vers l'affranchissement. On vous dira que c'est notre position en Christ. Je l'admets, comme dans Colossiens 3, et comme la foi le reconnaît dans Romains 6 et Galates 2, mais qui désire se trouver effectivement dans cette position?

L'affranchissement est dans la position, sans quoi nous sommes dans l'effort décrit en Romains 7, ou dans l'étroit ascétisme monacal, ce que j'ai essayé. Et même si nous avons appris par l'expérience, car c'est ainsi qu'il faut apprendre, qui est-ce qui porte toujours, partout, dans le corps, la mort de Jésus, de manière à avoir la conscience vivant en cela, par un Esprit qui n'est pas contristé? Lorsque cela est appris d'une manière expérimentale, c'est de la plus grande utilité pour les âmes, et la joie d'être sans reproche en Christ, devant Dieu, est excessivement grande — c'est une joie éternelle et divine dans sa source et dans sa nature, une chose merveilleuse, «car celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu et Dieu en lui».

Le monde est un terrible piège, un piège très subtil aussi, qui empêche grandement cette délivrance. Une âme jouissant de l'affranchissement a son objet autre part. Voyez Romains 8. Ensuite, il faut se rappeler que «l'âme des diligents sera engraisée». Quand les âmes sont sérieusement exercées, j'insiste sur: «ma grâce te suffit; ma force s'accomplit dans l'infirmité». Car nous apprenons que nous sommes sans force pour l'affranchissement, et nous marchons dans ce sentiment si nous pouvons être employés dans le service; mais sa grâce est suffisante. Savoir que nous ne sommes rien est la place de la bénédiction, car alors Dieu est tout; et c'est aussi la place de la force, car alors Dieu peut déployer sa force. Pour cela, 2 Corinthiens 12 est un chapitre très instructif.

En quoi la force *pour* le service peut-elle être trouvée? En cela seul, entre Dieu et nous; elle peut être trouvée dans le troisième ciel, mais la force *dans* le service se trouve en Christ, quand nous sommes gardés dans la conscience habituelle que nous ne pouvons rien faire — car nous le savons tous. Si nous n'avons pas une écharde permanente dans la chair, nous devons en tout cas retourner au camp à Guilgal.

Lettre sur la seconde épître à Timothée

ME 1884 page 338

Cher frère,

L'apôtre Paul, à qui il a été donné de mettre en lumière l'administration du mystère caché dès les siècles en Dieu (Ephésiens 3: 8, 9), nous donne en même temps, d'une manière toute spéciale, les principes et les directions relatives à la séparation d'avec tout le mal qui s'est introduit dans l'Eglise ici-bas, mal doctrinal et mal moral. Ses écrits abondent en expressions telles que celles-ci: «*Séparez-vous*», «*retirez-vous*», «*purifiez-vous de ceux-ci*», «*éloignez-vous d'eux*», etc. (comparez Romains 16: 17, 18; 1 Corinthiens 5: 9-11; Philippiens 3: 2; 2 Thessaloniens 3: 6-15; 2 Timothée 2: 19-22; 3: 1-5, etc.).

Les directions qu'il trace dans sa seconde épître à Timothée sont particulièrement de toute importance. Elles s'appliquent à un temps de ruine, un temps où tout est en désarroi dans la maison de Dieu ici-bas, de sorte que l'on serait tenté de penser qu'il est inutile de vouloir conserver les bases scripturaires sur lesquelles étaient établis les premiers chrétiens, et que l'on est réduit à faire chacun de son mieux.

Mais non; grâce à Dieu, les bases demeurent; la parole de Dieu est vivante et permanente; le Saint Esprit n'est pas retourné au ciel, et le Seigneur n'a pas retiré sa promesse que, là où deux ou trois sont assemblés en son nom, il est là au milieu d'eux.

Il est vrai que la maison de Dieu sur la terre est devenue comme une grande maison, contenant toute sorte de choses, vases à honneur et vases à déshonneur; mais, malgré cela, elle est toujours la maison de Dieu, son habitation par l'Esprit. Ce qu'elle est devenue ne lui a pas ôté ce caractère.

L'apôtre, dans la seconde épître à Timothée, donne donc aux fidèles des directions sûres pour se conduire dans cet état de choses, — pour se mettre *dans un endroit propre de la maison*. Il se trouve dans celle-ci toute sorte d'iniquité, d'injustice envers le Seigneur; eh bien! «qu'il se *retire de l'iniquité* quiconque prononce le nom du Seigneur» (2: 19). Il y a des vases à déshonneur, il faut *se purifier* de ceux-ci. Puis on *doit* fuir les convoitises charnelles, se maintenir pur soi-même.

C'est la première chose; mais ensuite l'apôtre montre un chemin à *poursuivre*, le chemin du bien: «la justice, la foi, l'amour, la paix». Et on n'a pas à le poursuivre dans l'isolement, afin d'être bien à l'abri de tout mal, comme s'il n'était plus possible de marcher deux ensemble; ni non plus avec tous ceux qui invoquent le nom du Seigneur, car tous ceux qui sont dans la maison l'invoquent d'une manière quelconque. Mais «poursuis... *avec ceux qui invoquent le Seigneur D'UN COEUR PUR*». Or, dans un temps de ruine et d'indépendance, ce qui caractérise un coeur pur, C'EST LA SOUMISSION A LA PAROLE.

Ainsi le Seigneur peut maintenir un témoignage pour lui dans un temps de ruine. Il peut posséder des témoins, et les maintenir, s'ils demeurent fidèles à sa Parole, en l'invoquant d'un coeur pur, et se gardant dans une séparation complète de tout mal. Ainsi ces témoins peuvent — tout en menant deuil sur tout ce qui est arrivé — retenir les bases scripturaires du rassemblement sur le terrain de l'unité du corps. Et quoique dans une grande faiblesse, ils peuvent être encouragés par le Seigneur à retenir ferme ce qu'ils ont, jusqu'à ce qu'il vienne.

Fasse le Seigneur que son retour les trouve fidèles et en grand nombre, pour la gloire de son saint Nom!

La table du Seigneur et la cène du Seigneur

ME 1884 page 353

Je désire présenter dans ces lignes quelques remarques sur ce sujet si important, et qui devrait être si précieux pour chaque croyant. Les dons accordés par le Seigneur à l'Eglise pour l'enseignement et l'édification ont sans doute un très grand prix; on serait coupable de ne pas les reconnaître, de ne pas les estimer à leur valeur et de n'en pas profiter. Mais très souvent nous sommes portés à trop nous attacher à ces dons, à les rechercher, et nous ne donnons pas dans notre coeur une place assez grande à ce qui tient au coeur du Seigneur. Avoir place à la table du Seigneur et participer à la cène du Seigneur, est un privilège accordé à tous les croyants. Là ils se trouvent réunis pour se souvenir ensemble du Sauveur, dans l'acte où il leur a montré d'une manière parfaite son profond amour et son dévouement sans limites. Les dons disparaissent, s'effacent, pour ne laisser de place dans la pensée et les affections que pour Jésus s'abaissant jusque dans la mort pour nous. Quelle grâce! Comment pourrions-nous rester indifférents au privilège si grand de nous souvenir ainsi ensemble de Jésus? Le plus éloquent discours, l'enseignement le plus profond, les exhortations les plus touchantes, pourraient-ils nous parler plus vivement que la cène de l'amour de Jésus?

Les trois premiers évangiles rapportent l'institution de la cène; nous la trouvons ensuite dans la 1^{re} épître aux Corinthiens. C'est de ce dernier passage que je voudrais spécialement m'occuper, mais auparavant je dirai quelques mots sur ce que nous présentent les évangiles.

Nous trouvons en Matthieu trois ou quatre détails qui lui sont particuliers. En premier lieu, ces paroles: «*Prenez, mangez;*» c'est l'invitation adressée par le Seigneur aux siens, c'est une sorte d'insistance gracieuse, un encouragement à prendre ce qu'il nous présente pour que nous en usions.

En second lieu, il dît de même de la coupe: «*Buvez-en tous;*» nul n'est exclu de la participation à cette seconde partie du repas. Le Seigneur, par ces paroles, condamne ainsi d'avance les prétentions que devait élever plus tard le clergé romain. Le Seigneur invite les siens à prendre, à manger et à boire. Ce n'est donc pas un acte à accomplir d'une manière spirituelle seulement, comme le voudraient quelques-uns; c'est un acte réel. D'un autre côté, ce sont des symboles qui sont placés sous nos yeux, et dont, chaque fois, notre esprit et notre coeur ont à saisir le sens. Sans cela, la cène dégénérerait en une simple cérémonie, une formalité; et peut-être hélas! n'est-ce que trop souvent le cas.

Troisièmement, le Seigneur, dans Matthieu, insiste sur le caractère de ce que représente la coupe, et cela est bien en rapport avec le but de son évangile. Jésus était le Messie. Par sa venue, il mettait fin à l'ancienne alliance, basée sur l'obéissance de l'homme dans la chair, et qui condamnait à mort le transgresseur. Il venait établir une nouvelle alliance, basée sur la grâce. Cette nouvelle alliance devait reposer sur le fondement de la rémission des péchés (comparez Jérémie 31: 33, 34; Hébreux 8: 6-13). Or sans effusion de sang, il n'y a point de

rémission (Hébreux 9: 22). Le vin représentait donc ce sang qui allait être versé pour plusieurs en rémission de péchés. Bien que les Juifs n'aient point reçu Christ, l'effusion du sang a eu lieu, et sa valeur subsiste comme base de cette nouvelle alliance qui sera traitée avec eux, et qui comprendra le pardon de leurs péchés et la connaissance de Dieu dans leurs coeurs. Pour nous il n'y a point d'alliance, car l'évangile n'en est pas une; c'est la proclamation du salut. Mais nous jouissons des privilèges de la nouvelle alliance et, en outre, des bénédictions qui résultent de la position céleste qui nous est acquise par l'oeuvre parfaite de Christ, ressuscité et glorifié à la droite de Dieu. Ces bénédictions appartiennent exclusivement à l'Eglise (Ephésiens 1: 3-7).

Enfin, Matthieu nous montre le Seigneur bénissant avant la fraction du pain, et rendant grâces avant la distribution de la coupe. Marc n'ajoute qu'un détail, c'est qu'ils *burent tous* de la coupe, accomplissant ce que le Seigneur les avait engagés à faire, et confirmant ainsi ce qu'il désire à cet égard pour tous les siens.

Arrêtons-nous maintenant un instant sur ce que rapporte Luc dans son évangile. Il rapproche dans son récit — et cela est bien digne de remarque — la célébration de la dernière Pâque par le Seigneur avec ses disciples, et l'institution de la cène, en réalité la célébration de la première cène; mais avec le Seigneur présent corporellement au milieu des siens.

Or la Pâque rappelait la délivrance du peuple d'Israël. C'était le peuple mis à l'abri du jugement, en vertu de l'aspersion du sang de l'agneau pascal. Mais la délivrance d'Israël était pour la terre; elle était la figure d'une délivrance plus excellente. Le type allait prendre fin pour faire place à la chose même: Christ, notre Pâque, allait être sacrifié pour nous. Jésus l'annonce à ses disciples en disant: «Je n'en mangerai plus jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume de Dieu». Mais ces paroles mêmes ne disent-elles pas que la Pâque, fête du peuple terrestre, et par conséquent souvenir permanent pour lui de ce qui le constituait un peuple à part, sera de nouveau célébrée dans le règne? Nous lisons en effet dans Ezéchiel: «Au premier mois, au quatorzième jour du mois, vous aurez la pâque, fête solennelle» (45: 21). Et il est toujours précieux de voir que Dieu n'oublie pas son peuple d'autrefois. Mais ce moment n'était pas venu. Christ devait souffrir d'abord, et il se mettait à part comme Nazaréen. Nous voyons en effet que le Seigneur, aussitôt après qu'il eut reçu une coupe et l'eut distribuée, dit, sans en boire lui-même: «Je ne boirai plus de ce fruit de la vigne, jusqu'à ce que le royaume de Dieu soit venu». Ayant ainsi renvoyé le moment de sa joie avec les disciples jusqu'au temps du royaume, il institue la cène pour les siens, pour le peuple céleste, durant le temps de son absence. Elle nous rappelle ce qui est la base de toutes nos bénédictions, l'amour de Christ descendant, dans la mort pour nous.

Si Luc, dans son récit, omet des détails que nous trouvons dans Matthieu, il en présente d'autres qui sont bien précieux pour le coeur et qui ont un cachet particulièrement intime. Ils nous font pour ainsi dire pénétrer dans les affections de Celui qui s'appelait le Fils de l'homme, caractère sous lequel l'évangile de Luc le présente tout particulièrement. Ne le voyons-nous pas dans ces paroles pénétrantes qui commencent notre récit: «J'ai fort *désiré* de manger cette pâque avec vous, avant que je souffre»? (22: 15). Puis nous lisons: «Ceci est mon corps

qui est *donné pour vous*». *Donné*, n'est-ce pas l'expression de l'amour dévoué qui se sacrifie, qui se livre et qui fait ainsi appel à notre affection? «Pour *vous*», comme cela est direct et propre à aller au coeur! «*Vous*», vous aviez besoin que je fusse ainsi donné; que fussiez-vous devenus sans cela? Sans «*vous*», je n'eusse pas eu besoin de venir et de souffrir; mais je *vous* ai aimés, et me suis donné pour *vous*. C'est le mémorial de cet amour si tendre, si dévoué, que nous avons sous les yeux, et là chacun de nous peut dire: «Le Fils de Dieu qui *m'a* aimé et qui s'est *livré* lui-même pour *moi*».

Jésus ajoute: «Faites ceci en mémoire de *moi*», paroles touchantes que nous ne trouvons ni dans Matthieu, ni dans Marc, et qui, rapprochées de ces mots «donné pour vous», nous disent ce que le coeur si tendre du Sauveur réclame des siens. En retour de son amour dévoué jusqu'à la mort, il demande le souvenir de notre coeur. Pouvait-il demander moins? *Moi*, je me suis donné pour *vous*; *vous*, souvenez-vous de *moi*. Quel est l'instant de notre vie qui ne devrait être rempli de lui? Combien plus dans ce moment où nous avons sous les yeux ce repas que lui-même a institué pour nous rappeler son amour! Le résidu, captif à Babylone, disait: «Si je t'oublie, Jérusalem, que ma droite s'oublie elle-même; que ma langue soit attachée à mon palais, si je ne me souviens de toi, et si je ne fais de Jérusalem le principal sujet de ma réjouissance!» C'était Jérusalem, le lieu que Dieu avait choisi pour y faire habiter son nom, qui réveillait ainsi les ardentes affections du peuple captif. Et à nous, qu'est-ce qui est présenté? Celui qui remplit tout de sa gloire et qui, pour *nous*, s'est abaissé jusque dans la mort. Comment pourrions-nous l'oublier? Comment nos coeurs ne brûleraient-ils pas au dedans de nous, en nous souvenant de lui?

Et de même quand il s'agit de la coupe. Luc rappelle bien aussi que la nouvelle alliance est établie sur l'effusion du sang de Christ, mais il ne dit pas: «versé pour plusieurs en rémission de péchés», il ajoute: «versé pour *vous*». Cela est d'une application directe, individuelle; cela va droit au coeur de chacun. Le Sauveur t'a aimé, toi; c'est pour *toi* que son corps a été donné, que son sang précieux a été versé. Comme ces paroles sont propres à attirer vers lui! Qu'en les écoutant nos coeurs répondent: «A Celui qui *nous* aime et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang,... soient la gloire et la force!»

Jésus était encore au milieu des siens, lorsqu'il institua ce repas, mémorial de sa mort. Les disciples avaient bien besoin de comprendre que c'était son amour qui le conduisait aux souffrances et à la mort. S'ils ne le saisirent pas d'abord, plus tard, quand leur cher Maître eut été glorifié, le Consolateur vint qui leur rappela toutes les choses que Jésus avait dites. Ils les enseignèrent à ceux qui crurent par leur parole, et nous voyons, au chapitre 2 des Actes, ces premiers chrétiens persévérer dans «*la fraction du pain*», aussi bien que dans la doctrine et la communion des apôtres, et dans les prières. Cela nous montre que, dès lors, «*la fraction du pain*» faisait partie intégrante de la vie d'assemblée des chrétiens. Ils avaient saisi le prix qu'attachait le Seigneur Jésus à ce mémorial de son amour pour eux.

Mais ces premiers croyants étaient des Juifs convertis. Les grandes vérités concernant l'Eglise comme corps de Christ, où il n'y a ni Juif, ni Grec, n'avaient pas encore été révélées. A

Paul, l'apôtre des nations, fut donnée, par révélation, la connaissance du mystère, et alors aussi il nous est montré comment ces vérités sont en rapport avec la cène du Seigneur.

C'est dans la 1^{re} épître aux Corinthiens que nous trouvons ce qui concerne la cène. Ces passages, ainsi que Actes 20: 7, font voir que là où, parmi les nations, une assemblée était formée, là on rompait le pain: à Corinthe, à Troas, comme à Jérusalem. On s'assemblait dans ce but. L'apôtre avait enseigné, et les croyants avaient compris, que c'était le centre du service chrétien; que dès que l'on était assemblé au nom du Seigneur Jésus (c'est là ce qui forme l'assemblée), autour de sa personne adorable, lui-même présent au milieu, selon sa promesse, l'on avait à se souvenir de lui dans sa mort, «annonçant sa mort» jusqu'à ce qu'il vienne.

Paul parle de cette ordonnance en deux endroits de la 1^{re} épître aux Corinthiens. Dans le chapitre 10, il s'agit de la table du Seigneur; dans le chapitre 11, l'apôtre s'occupe de la cène du Seigneur; le premier présente surtout la *communion*, le second surtout le *mémorial*. Examinons-les successivement.

L'apôtre avait à mettre en garde les Corinthiens contre l'idolâtrie et les mauvaises associations. C'est ce qu'il fait en particulier dans le chapitre 10: «C'est pourquoi, mes bien-aimés, fuyez l'idolâtrie» (verset 14). Mais les principes qu'il est ainsi amené à poser sont d'une application tout à fait générale et peuvent nous guider aussi, nous qui ne vivons pas au milieu de l'idolâtrie établie comme système, mais qui nous trouvons dans la chrétienté. Cette remarque est nécessaire, pour que nous ne fassions pas de fausse application de termes qui n'ont leur raison d'être que là où il y a idolâtrie formelle, comme par exemple «la table» et «la coupe des démons».

Il y avait, au temps de Paul, trois terrains distincts qu'il nous présente en quelques endroits.

C'étaient l'Eglise, chose nouvelle; Israël, l'ancien peuple de Dieu; les nations, dans l'idolâtrie. *Manger, se mettre à table, c'est entrer en communion, s'associer avec ceux qui sont à cette table et avec qui l'on mange. C'est se placer, sur le même terrain qu'eux. Ce que l'on mange et boit indique aussi avec quoi l'on a communion. Les païens sacrifiaient aux démons; manger avec eux de leurs sacrifices, boire de leurs libations, c'était avoir communion avec les démons. Sous prétexte de liberté — mais au fond, c'était licence, propre volonté et indépendance — sous prétexte de liberté, de largeur de vues, de connaissance, les Corinthiens allaient jusqu'à s'asseoir dans des temples d'idoles, mangeant des choses sacrifiées aux idoles. Prenez garde, dit l'apôtre, en faisant cela, vous avez communion avec les démons, vous êtes à leur table, vous buvez leur coupe. Cela peut-il convenir à des chrétiens qui ont communion avec Christ? (voyez 2 Corinthiens 6: 14-16). La vraie liberté, celle de l'Esprit, ne peut s'exercer que dans ce qui convient à la vie de Dieu, sans quoi c'est la licence de la chair. «Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, ou quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu». «Que tout se fasse pour l'édification». La gloire de Dieu, l'édification des autres, voilà ce qui règle la sainte liberté de l'Esprit, et le coeur se meut là avec bonheur, suivant la vérité dans l'amour.*

Dans l'Israël selon la chair, ceux qui mangeaient des sacrifices avaient communion avec l'autel, l'autel du Dieu à qui l'on offrait ces sacrifices. C'était «la viande de son Dieu» (Lévitique 21: 6, 21, 22). On avait ainsi communion avec Dieu. Mais Christ étant venu, ces sacrifices établis de Dieu et types d'un plus excellent, avaient pris fin, et les chrétiens avaient «un autel dont ceux qui servent le tabernacle n'ont pas le droit de manger» (Hébreux 13: 10). Mais le principe que l'apôtre établit pour les chrétiens est confirmé par ce qui avait lieu en Israël.

Paul montre donc aux Corinthiens avec quoi et sur quel terrain est établie leur communion; ce qui les met ainsi complètement à part.

Premièrement, c'est la table du *Seigneur*, la coupe du *Seigneur*. Le nom donné ici à Jésus, celui de Seigneur, nous dit qu'il a autorité sur cette table et sur cette coupe. S'il daigne nous y admettre, nous y inviter, c'est un *privilège* pour nous; il ne saurait être question d'un *droit*. Il a institué cette commémoration de sa mort; c'est lui qui dresse la table, elle lui appartient, non point à nous. Nul que lui n'y a autorité; c'est à lui d'indiquer qui doit y être. Son autorité comme Seigneur doit y être reconnue, et nous devons prendre garde de faire de sa table la nôtre, de la dresser sur un terrain humain et, par conséquent, sectaire. L'apôtre s'adresse à nous comme à des personnes intelligentes pour que nous discernions les choses, et sachions ce que nous faisons et sur quel terrain nous nous plaçons.

C'est pourquoi il nous donne ensuite les caractères de la communion, ou du terrain sur lequel se trouve la table du Seigneur. D'abord, la coupe qui nous y est présentée, la *coupe de bénédiction que nous bénissons* est la *communion du sang* de Christ. C'est une coupe de bénédiction ou d'actions de grâces. En effet, que ne nous rappelle-t-elle pas? C'est le sang précieux de Christ, de l'Agneau sans défaut et sans tache, par lequel nous avons la rédemption, qui nous lave de nos péchés, par lequel la paix est faite, et qui nous ouvre le chemin auprès de Dieu, une libre et pleine entrée dans le sanctuaire. C'est la mort de Christ, l'expiation accomplie, la culpabilité ôtée. En la prenant, nous pouvons bien en effet la bénir et dire: Grâces à Dieu pour son don ineffable!

Mais la coupe est la *communion* du sang de Christ. En comprenant et en saisissant par la foi ce qu'elle signifie, nous entrons dans la pensée du Seigneur, dont le sang a été versé, qui a offert ce sacrifice pour nous sauver. Ainsi nous y avons part, nous jouissons de ce qu'il nous a acquis par sa mort. Aux rachetés seuls appartient donc le privilège de boire de cette coupe, parce qu'ils ont communion avec le Seigneur dans sa mort. Ils forment l'Eglise acquise par le sang du Fils de Dieu.

Nous avons donc ici le premier caractère de ceux qui viennent à la table du Seigneur. Ils sont rachetés par le précieux sang de Christ, ils en ont la conscience, ils en jouissent, et ils bénissent. En est-il ainsi de nous, chers amis? Réalisons-nous à la table ce fait si grand, qui place devant nous l'amour insondable de Jésus, que la coupe que nous bénissons est «la communion du sang de Christ?»

Ensuite, nous avons le *pain* sur la table, ce pain *unique* que nous *rompons*; partagé entre plusieurs, mais *un*. Le pain représente sans doute le corps personnel de Christ quand il était

sur la terre; nous verrons cela au chapitre 11, de même que nous l'avons vu dans les évangiles: «Ceci est *mon corps donné* pour vous». Mais ici, en rapport avec la table, ce n'est pas la seule chose que le pain figure. C'est aussi le *corps* actuel de Christ ici-bas, formé de ses membres sur la terre; car c'est *nous*, nous qui sommes *un seul pain, un seul corps*, bien qu'étant *plusieurs*. «Il y a un seul corps», dit l'apôtre aux Ephésiens (4: 4). Formé de qui et comment? De tous ceux qui sont rachetés par le sang de Christ: l'*assemblée* est son *corps* (Ephésiens 1: 22). Elle est formée par le Saint Esprit descendu du ciel, car nous avons tous été baptisés d'un *seul Esprit* pour être *un seul corps* (1 Corinthiens 12: 13). Chaque croyant a le Saint Esprit: c'est son privilège (Ephésiens 1: 13; 1 Corinthiens 6: 19; Romains 8: 15, 16); cet Esprit l'unit à Christ dans le ciel (1 Corinthiens 6: 17); tous ensemble, ainsi unis à Christ, le Chef ou la Tête glorifiée, forment cet organisme réel, vivant, qui est le corps de Christ. Nous en sommes les membres.

Rompre le pain à la table du Seigneur implique donc que nous sommes unis à Christ comme membres de son corps; c'est encore la *communion* à un second point de vue, et c'est le second caractère de ceux qui participent à la table. Ils sont unis à Christ comme membres de son corps; ils sont en même temps membres les uns des autres (Romains 12: 5). Or, pour être membre du corps de Christ, baptisé du Saint Esprit, il faut être racheté, lavé de ses péchés par le sang de Christ; nous voyons ainsi pourquoi, dans ce passage, la coupe est placée avant le pain. Il est précieux de voir l'ordre dans les choses de Dieu. Nous pouvons encore remarquer que cet aspect, du pain sur la table du Seigneur ne pouvait être donné avant que Christ, la Tête du corps, fût dans la gloire, et que le mystère du seul corps fût révélé. Aussi ne le trouve-t-on que dans les écrits de Paul, à qui l'administration du mystère avait été confiée (Ephésiens 3: 3-9).

Pensons-nous, chers amis, quand nous venons à la table du Seigneur, à cette grande et précieuse vérité? Peut-être plusieurs, jusqu'à présent, y ont-ils participé seulement comme rachetés, heureux de se souvenir de Jésus dans sa mort, preuve de son immense amour pour nous. C'est précieux, chers amis, infiniment précieux, et c'est bien là ce qui doit remplir le coeur. Mais le Seigneur ne nous invite pas à sa table pour que nous y soyons comme des individus isolés, venus pour manger le pain et boire la coupe, et jouir chacun pour soi du souvenir de son amour. Il a encore quelque chose de plus pour nous à sa table. C'est que nous y sommes ensemble avec lui, et son coeur aime à nous grouper ainsi autour de lui dans une même pensée, un même amour. Peut-être n'avez-vous jamais pensé, à la table, que vous y êtes comme membre du corps de Christ, avec les autres membres de ce corps, unis ensemble au même Chef dans la gloire. Nous exprimons ce double fait que nous sommes rachetés et membres du corps de Christ, en buvant à la même coupe et en rompant le même pain. Nous avons ainsi communion ensemble, et ensemble nous bénissons notre précieux Sauveur. Quelle jouissance pour son coeur de nous voir assemblés autour de Lui! Quelle jouissance pour le nôtre de réaliser ensemble ce fait que nous sommes membres du même corps, ayant le même Chef! En arrêtant ensemble nos regards sur lui, l'amour dont il nous aime remplira nos coeurs, et nous le bénirons ensemble. La table du Seigneur est le lieu de la *communion*; de la commune participation à tout ce qu'il est et a fait pour nous; de la commune jouissance

de son amour, et dans l'amour divin la communion multiplie la jouissance. Nous ne serons pas isolés dans le ciel. Rassemblés autour de l'Agneau divin, nous adorerons et louerons. Nous l'anticipons dès maintenant.

Ainsi rachetés par le sang de Christ, membres de son corps, tels sont les deux caractères de ceux qui participent à la table. Cela exclut le monde et les inconvertis. En même temps, cela établit le terrain sur lequel est dressée la table: c'est celui de l'unité du corps. Toute table qui n'est pas dressée sur ce principe, non seulement en théorie, mais pratiquement, n'est pas la table du Seigneur. Toutes les tables dressées sur ce terrain n'en forment *qu'une*, car il n'y a *qu'un* seul corps, bien qu'il y en ait diverses expressions en diverses localités, de sorte que la communion existe entre elles toutes. Ainsi nous avons à nous assurer sur quel terrain une table est dressée, avant de nous y associer, et à voir si le terrain scripturaire est gardé pratiquement et si l'autorité du Seigneur y est pleinement reconnue.

Considérons maintenant ce que nous trouvons au chapitre 11, le *mémorial* lui-même, plutôt que la communion.

C'est la *cène* (ou souper) *dominicale* (ou du Seigneur), le repas auquel, dans sa grâce, il nous invite. C'est le *sien*, non le *nôtre*, de même que la table est *sienne* aussi. Il ne s'agit donc pas de *manger et boire* sans savoir ce que l'on fait. Ce n'est pas un repas ordinaire; c'est dans *l'assemblée*, «quand vous vous réunissez ensemble». Ce n'est pas une chose que l'on puisse faire en dehors de l'assemblée, que l'on puisse dresser à son gré, comme l'on fait d'un autre repas. Il faut discerner ce que l'on fait, où l'on se trouve. Se réunir simplement ensemble pour manger, n'est pas la cène du Seigneur, et l'on n'est pas non plus à ce repas *chacun pour soi*, mais ensemble (versets 20-22). On ne saurait prendre la cène seul.

L'apôtre nous fait envisager la cène à un point de vue sérieux, la plaçant comme une chose à part dans le rassemblement, ou plutôt comme ce qui est le principal but du rassemblement. Le Seigneur, en nous laissant ce mémorial, veut sans doute atteindre nos affections, mais, en même temps, tout est rendu solennel par ce qui est placé devant nous. Notre responsabilité s'y trouve engagée, non pour que nous nous abstenions, mais pour qu'entrant dans la réalité de ce que nous présente la cène, nous en jouissions d'autant plus.

En s'adressant aux Corinthiens pour réprimer les désordres qui s'étaient introduits parmi eux dans la célébration de la cène, l'apôtre nous fournit des instructions précieuses, qui nous montrent la valeur de la cène aux yeux du Seigneur et ce qu'elle doit être pour nos coeurs. Bien qu'il eût pu être instruit par les autres apôtres, et que, sans doute, il eût vu la cène célébrée parmi les disciples à Damas et à Jérusalem, Paul avait reçu du Seigneur lui-même, ce qu'il enseignait à cet égard: «J'ai reçu du Seigneur ce qu'aussi je vous ai enseigné». Cela nous montre la cène comme faisant corps avec les autres vérités que Paul avait aussi reçues directement, et, en même temps, nous fait voir l'importance que le Seigneur y attache. Comment des chrétiens peuvent-ils donc traiter cette institution avec indifférence, comme une chose dont ils peuvent user à leur gré, et comme le disent quelques-uns: «si elle peut être en aide à leur foi?»

Paul n'oublie pas de rappeler dans quelles circonstances la cène fut instituée par le Seigneur, ce qui doit la rendre d'autant plus précieuse au coeur de chaque racheté: «Le Seigneur Jésus, la nuit qu'il fut *livré*, prit du pain». C'est cette nuit où toute la méchanceté de l'homme et de Satan conspirait contre lui; la nuit où l'un des siens le trahit, où il fut *livré* pour aller à la mort; livré entre les mains des iniques, livré pour nous. Quel sujet présenté à nos consciences et à nos coeurs de voir le *Seigneur livré*! Quelle méchanceté ce fait révèle dans le coeur de l'homme, quelle grâce dans Celui qui consentit à être livré! Nul ne pouvait porter les mains sur lui et le saisir sans qu'il y consentît (Jean 18: 5, 6), mais il s'est *livré*, Dieu l'a *livré*, et c'est pour nous!

Et cette *nuit*, ne nous dit-elle rien? Quand il fut livré, où était-il? Avant d'être livré, que faisait-il? Il était en Gethsémané; il avait été dans l'angoisse du combat, les grumeaux de sang avaient coulé de son front; il avait été saisi de cette tristesse profonde de son âme qui anticipait la mort et l'abandon sous le jugement de Dieu. C'est cette nuit qui est placée devant nous; nuit où le plus affreux des crimes de l'homme se préparait, nuit où le plus profond des sacrifices était accepté, où l'amour recevait la coupe des mains du Père par obéissance envers lui, par dévouement pour nous.

Et c'est dans cette nuit, avant la souffrance et la consommation du sacrifice, que Jésus pense aux siens, aux résultats glorieux de son oeuvre pour eux, à ce qui lui donnera le droit de les avoir près de lui dans la gloire; et il institue ce qui doit *le rappeler*, *Lui*, au coeur de ses bien-aimés durant son absence. «Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin») et il a pourvu à ce que jusqu'à la fin de notre course ici-bas, nous ayons ce mémorial de son amour. Puissions-nous, quand nous sommes à sa table, avoir devant nos coeurs le souvenir de la nuit où il fut livré, et goûter la réalité de ce tendre et puissant amour dont il nous aime jusqu'à la fin!

Mais, quelles qu'aient été les douloureuses circonstances de cette nuit qui nous sont rappelées et qui parlent si puissamment à notre âme, bien que ce soit la commémoration de la mort du Seigneur, il s'agit pour nous de délivrance à la gloire de Dieu, et c'est pourquoi la cène est un service d'*actions de grâces*. Jésus prit du pain, et «après avoir rendu grâces, il le rompit». Il rendit grâces, comme nous voyons qu'il avait l'habitude de le faire en d'autres circonstances (Matthieu 15: 36; Jean 11: 41). Pourquoi rend-il grâces ici? Il anticipe le moment où l'oeuvre qu'il était venu accomplir sera achevée, oeuvre dont il voyait et appréciait, comme nul autre que lui ne pouvait le faire, les immenses résultats pour la gloire de Dieu et le salut des siens (Jean 17), et il loue par avance au milieu de l'assemblée, représentée alors par ce faible résidu. Il nous donne le modèle de ce que nous avons à faire, maintenant qu'elle est achevée et que nous jouissons de tout ce qu'elle nous a acquis. Quelles actions de grâces devraient en effet monter de nos coeurs, en nous souvenant de lui, de son amour, et de l'amour du Père qui a donné son Fils pour nous! Nous avons déjà remarqué que le Seigneur bénit (*) avant la fraction du pain et rend grâces aussi avant la coupe. Rien ne nous est prescrit quant à la forme que nous avons à suivre dans la cène; les paroles même que Jésus prononça alors ne nous ont pas été conservées, mais, comme toujours, l'Esprit nous enseigne en plaçant

les choses devant nous selon le coeur et la pensée de Dieu, afin que nous agissions, non selon une lettre morte, une froide liturgie, mais selon la vie et l'action de l'Esprit en nous.

(*) *Bénir* ne veut pas dire consacrer. Il a le même sens que «rendre grâce» (comparez 1 Corinthiens 11: 24; Matthieu 26: 26, 27; Marc 14: 22, Luc 22: 19; Luc 9: 16). C'est bénir Dieu, lui rendre grâce (Marc 8: 7).

«Il le rompit». L'action de rompre le pain montre qu'il s'agit de se souvenir d'un Christ mort. Il rompit le pain lui-même. Sa mort était nécessaire et il s'est *livré* lui-même. Comme nous l'avons déjà vu, nul n'avait le pouvoir de toucher à sa précieuse vie: Il la laissait de lui-même, et à cause de cela le Père l'aimait (Galates 1: 14; Jean 10: 18). Nous rompons maintenant le pain pour rappeler ce qui a eu lieu; nous pouvons le faire, parce que Lui s'est livré d'abord. Chacun de nous y participe, parce que c'est pour chacun de nous individuellement qu'il s'est donné. En rompant le pain, en en prenant un morceau et le mangeant, je me rappelle que c'est pour *moi* que le Fils de Dieu, devenu un homme, a souffert; que c'est *moi* qu'il a aimé (Galates 2: 20).

«Ceci est *mon corps*», dit le Seigneur. Nous savons que ces paroles veulent dire: ceci représente mon corps. Actuellement, le corps glorifié du Seigneur est dans le ciel (Luc 24: 51; Actes des Apôtres 3: 21; Hébreux 1: 3). Mais le pain placé devant nos yeux est destiné à nous rappeler *son corps*, tel qu'il était sur la terre, ce corps formé par Dieu (Hébreux 10: 5), dans lequel il glorifia son Père en traversant ce monde, ce corps par lequel il était en relation avec nous (1 Jean 1: 1-3), dans lequel il souffrit la faim, la soif, la fatigue (Luc 4: 2; Jean 4: 6; 19: 28), dans lequel il prit nos langueurs (Matthieu 8: 17), dans lequel il porta nos péchés sur la croix, et qui fut mis dans le sépulcre.

Et le Seigneur ajoute: «*Qui est pour vous*». Oui, il est pour *nous*; il nous appartient, pour ainsi dire. Quel amour de sa part! Quel appel à nos affections! Ce corps saint et pur, temple de Dieu sur la terre, était pour *nous*. Tout ce qu'il a été dans sa vie, dans ses souffrances et dans sa mort, c'est pour *nous*. Il était devenu un homme, avait pris un corps, mais c'était pour nous, afin de pouvoir se donner pour nous, souffrir et mourir pour nous. Quelle voix ce mot «*pour vous*» devrait avoir pour nos coeurs! C'est l'expression du plus tendre amour. Sans nous, il n'avait pas besoin de descendre du ciel, de prendre ce corps dans lequel il souffrit toute la contradiction et la haine de l'homme, ce corps qui fut couvert d'insultes et d'outrages, couronné d'épines, déchiré par le fouet, et cloué à la croix; mais nous avons besoin de salut, et il est venu pour nous. Il y a dans son sacrifice un autre point de vue. Il s'est anéanti, prenant la forme d'esclave, obéissant jusqu'à la mort de la croix, pour glorifier Dieu son Père, ainsi qu'il le dit: «Père, je t'ai glorifié» (Jean 17: 1-5); il ne faut pas l'oublier; mais ici Jésus présente ce qui *nous* concerne, pour attacher nos coeurs à lui, et c'est pourquoi il ajoute:

«*Faites ceci en mémoire de moi*». En rompant le pain, que Jésus, que sa personne adorable se donnant pour nous, soit devant les yeux de notre coeur. Voilà ce qu'il réclame de nous. Peut-il demander moins? *Faites ceci*: non pas, si vous le désirez, selon votre convenance, mais «*faites*». «*En mémoire de moi*», Lui est l'objet divin présenté à notre coeur. Comme cela ferme la porte à toute autre pensée pour que nous ne jouissions que de lui seul. Cela n'exclut-

il point la recherche de ses propres sentiments, les pensées vaines dont on se plaint si fréquemment, celles qui se rapportent aux autres personnes qui nous entourent? C'est lui, Jésus, dont nous nous souvenons. Comment un objet si digne de nos affections n'éclipserait-il pas toute autre chose! Tout paraît petit et misérable devant ce grand amour dont il nous a aimés. Quelle pénétrante lumière de grâce, quel parfum de sainte affection, quelle atmosphère de paix, en se souvenant de lui! Occupons-nous de lui, ayons-le sous les yeux de notre âme, toute autre chose disparaîtra comme les ombres devant l'éclat du soleil. C'est ce qu'il a été, ce qu'il a fait pour nous ici-bas dans ses tendres compassions, dont il désire que nous gardions le souvenir. Nous le rappelons dans la cène, et nous sommes rendus capables de le faire et d'en jouir, parce que nous sommes unis à lui, où il est maintenant, et participants de sa vie.

Telle est la première partie de ce service d'actions de grâces: la fraction du pain.

La seconde se rapporte à la *coupe*. «Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang;» elle est, elle représente ce qu'est la nouvelle alliance. Comme nous l'avons vu, l'ancienne (Exode 24: 8) était établie sur le principe de l'obéissance, avec la mort pour ceux qui la transgressaient. La nouvelle alliance, fondée sur le sang de Christ, a pour base la rémission des péchés. Israël avec qui elle sera traitée n'est donc pas exclu du bénéfice de la mort de Christ. Le jour viendra où ils regarderont vers Celui qu'ils ont percé. Mais ici, c'est nous qui jouissons du privilège que comporte la nouvelle alliance, bien que nous ayons infiniment plus, des bénédictions infiniment supérieures à celles d'Israël (Ephésiens 1: 3-7). Nous avons la rédemption par son sang, la rémission des fautes selon les richesses de sa grâce; ainsi Dieu ne se souvient plus de nos péchés, ni de nos iniquités, ce qui appartiendra à la nation juive, sous la nouvelle alliance. Mis à part par l'Esprit Saint, nous avons part à l'aspersion de ce sang précieux de Christ, l'Agneau sans défaut et sans tache (1 Pierre 1: 2, 19). Sur ce sang qui a fait la propitiation, sont fondées nos bénédictions: la coupe nous le rappelle.

Nous avons donc encore ici le *mémorial* de la mort de Christ. La coupe, de même que le pain rompu, nous rappelle Jésus dans sa mort, car le sang est versé, le corps est à part du sang, et tous deux sont ainsi un symbole de mort. C'est donc Jésus, dans sa mort, qui nous est rappelé «toutes les fois» que nous buvons la coupe; c'est lui, nous aimant d'un amour plus fort que la mort, descendant dans la mort pour nous «Toutes les fois», ne prenons donc jamais cette coupe avec un cœur distrait, occupé au dehors: «*en mémoire de moi, toutes les fois*», voilà ce que Jésus nous dit. Son souvenir, dans sa mort pour nous, est lié au pain chaque fois que nous le rompons et mangeons, à la coupe, chaque fois que nous la portons à nos lèvres.

Mais ce n'est pas seulement le passé qui est devant nous dans la cène. Nous la célébrons actuellement au milieu du «*présent siècle mauvais*».

Et c'est là que, par la cène, nous annonçons *la mort du Seigneur*. Chaque fois que nous mangeons le pain et buvons la coupe, nous proclamons au milieu du monde ce fait inouï: *la mort du Seigneur*. Quelle association de paroles! Le *Seigneur* a été *mort*. Nous nous en souvenons avec adoration, avec actions de grâces et louanges, avec un cœur qui s'incline

devant un amour si grand, car nous savons qu'il est mort pour nous, et nous connaissons la grâce qu'ainsi il nous a acquise, et la place que sa mort nous donne. Mais nous l'*annonçons* cette mort du Seigneur. Où et à qui? Au milieu de ce monde qui a haï, rejeté et crucifié Christ, le Seigneur. Si sa mort nous dit son amour et nous parle de paix, pour le monde c'est le jugement et la condamnation (Jean 12: 31; 15: 18; 16: 8). Et quel est l'effet pour nous de cette mort à l'égard du monde? Elle nous en sépare; elle a creusé un abîme entre nous et lui. Jésus ne s'est-il pas donné pour nous retirer de ce présent siècle mauvais? (Galates 1: 4). Nous ne sommes pas du monde, comme lui n'en était pas; nous sommes de Dieu et le monde entier gît dans le méchant (Jean 17: 14-16; 1 Jean 5: 19). La table dressée proclame à travers les siècles que le Seigneur, venu dans ce monde, y a été mis à mort. Quelle alliance, quelle communauté de vues, de pensées, d'intérêts, pourrions-nous avoir avec un tel monde? Mais il est vrai qu'au milieu de ce monde, nous annonçons aux pécheurs que c'est par cette mort du Seigneur qu'ils peuvent être réconciliés avec Dieu, et ainsi échapper au jugement qui va fondre sur le monde. Fait béni, oeuvre précieuse, message d'amour!

Mais à la pensée du passé et du présent, l'apôtre joint celle de l'avenir. «Toutes les fois... vous annoncez la mort du Seigneur, *jusqu'à ce qu'il vienne*». C'est donc une institution permanente. Elle dure aussi longtemps que l'Eglise est sur la terre. Mais l'Eglise attend; elle a une espérance; elle sait que Christ qui l'a aimée et s'est livré lui-même pour elle, qui la sanctifie, la purifiant par le lavage d'eau par la Parole, qui la chérit et la nourrit, veut un jour se la présenter à lui-même, glorieuse, sans tache, ni ride, ni rien de semblable (Ephésiens 5: 25-29). Elle sait que les noces de l'Agneau seront une fois célébrées dans le ciel, et elle attend ce moment où il viendra. Elle sait que ce moment est proche, car il a dit: « Je viens bientôt», et «jusqu'à ce qu'il vienne», regardant en haut vers lui, elle se souvient de lui que le monde a rejeté, et prend dans le monde la place qu'y a eue son Seigneur, celle de l'opprobre. Quelle part pourrait avoir l'Epouse avec le monde qui a crucifié Christ! Elle attend, séparée de tout, le moment de le voir, en se rappelant son amour.

Est-ce ainsi, chers amis, que nous rompons le pain et buvons la coupe? Ces saintes réalités sont-elles alors présentes à notre coeur? Avons-nous bien saisi combien il est précieux au coeur de Jésus que nous nous souvenions de lui? Comment venons-nous à la table du Seigneur? Est-ce dans cette réelle séparation du monde? Y venons-nous le premier jour de la semaine avec nos soucis, nos préoccupations, nos mesquines pensées, ou bien avec le coeur rempli de lui qui se trouve au milieu de nous, et que sa table rappelle à nos affections? Venons-nous pour recevoir, ou bien avec une âme débordant d'actions de grâces? Ah! sans doute nous ne pouvons penser à Jésus, nous souvenir de lui, sans que notre coeur brûle au dedans de nous, et ainsi nous recevons de lui, car son coeur en s'épanchant se donne à nous. Mais c'est le nôtre aussi qui s'épanche en louanges, et ainsi il y a une sainte réciprocité, et Jésus tient à cet épanchement de nos âmes:

Culte béni d'un coeur qui t'aime,
Encens dont le ciel est rempli,
Gardé pour le moment suprême

De ton sacrifice accompli.

Puissions-nous, chaque premier jour de la semaine, quand nous sommes réunis pour rompre le pain, goûter ce que son amour a mis là pour nous, en attendant qu'il vienne et qu'autour de lui, l'Agneau immolé, nous disions: «Tu es digne» et «à lui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang... à lui la gloire. Amen».

Nous trouvons dans les Actes deux passages où il est fait mention de la fraction du pain. L'un est au 2^e chapitre; l'autre au 20^e. Dans l'un, comme dans l'autre, nous voyons que dès que les premières assemblées eurent été formées, soit parmi les Juifs, soit parmi les gentils, la fraction du pain, la commémoration de la mort du Seigneur, a occupé, dans le rassemblement des saints, la place préminente qu'elle doit y avoir. Ils avaient bien saisi la pensée du Seigneur, le désir de son coeur. C'était pour la fraction du pain que les disciples se réunissaient (20: 7). A Jérusalem ils persévéraient en cela, en même temps que dans la doctrine et la communion des apôtres et les prières. On pourrait peut-être même conclure du chapitre 2, verset 46, qu'ils rompaient le pain chaque jour.

Mais le second passage (20: 7) nous enseigne quelque chose de plus; c'est le jour où, dans les assemblées des chrétiens tirés des nations, on se rassemblait pour la fraction du pain, et cela, je n'en doute pas, selon les directions de l'Esprit de Dieu. Aucun commandement formel ne nous est donné; cela ne conviendrait pas à l'économie du ministère de l'Esprit. Mais nous voyons le premier jour de la semaine occuper une place à part (comparez 1 Corinthiens 16: 1, 2; Jean 20: 19, 26; Apocalypse 1: 10). Il est intéressant et instructif de remarquer la liaison qui existe entre la célébration de la cène et ce premier jour. La cène rappelle la mort du Seigneur qui eut lieu le vendredi. L'homme aurait pu croire que c'était là le jour convenable pour la commémoration de cette mort. Mais les pensées de Dieu ne sont pas celles de l'homme. Le vendredi était le jour de l'homme, du triomphe apparent de la puissance des ténèbres, qui avait fait disparaître du monde Celui qui en était la lumière. Le dimanche, le premier jour de la semaine, est le jour du Seigneur. Il rappelle sa puissance en résurrection. C'est le jour de son triomphe sur Satan et la mort; le commencement du jour éternel. C'est le jour où, ressuscité, il se trouve pour la première fois au milieu des siens assemblés après le message confié à Marie de Magdala. Ne convenait-il pas qu'en ce jour *son* souper, la cène *du Seigneur*, fût offert à ses bien-aimés? Nous nous rappelons ensemble de Christ qui *a été* mort, mais qui maintenant est vivant aux siècles des siècles, et qui, nous ayant rachetés par sa mort, nous a amenés avec lui sur le terrain d'une nouvelle création, de sa vie de résurrection. La cène rappelle sa mort, le jour rappelle sa vie.

Ces dernières lignes ne sont nullement écrites pour blâmer les frères qui, en certaines occasions où ils sont rassemblés, rompent le pain un autre jour que le premier de la semaine, toutefois nous pensons que c'est une chose à peser devant le Seigneur.

Le chemin de Dieu pour le repos, la puissance et la consécration

ME 1884 page 407

Le chemin de Dieu

Un fait triste à constater, c'est que la majorité des chrétiens ne sont pas heureux, et, s'ils veulent être francs, ils reconnaissent qu'ils ont été douloureusement désappointés dans leur vie chrétienne. A leur conversion, l'avenir était plein de promesse, c'était comme l'aurore d'un jour sans nuages, rempli de paix et de joie. Mais à peine eurent-ils commencé leur voyage, que des nuages de toute espèce obscurcirent leur ciel, et à l'exception peut-être de quelques rayons de soleil, les choses ont plus ou moins continué ainsi, et en bien des cas, cela a été encore pire. On s'attendait bien à la lutte, mais hélas! la lutte s'est généralement terminée, non par la victoire, mais par la défaite. Le mal au dedans, et l'ennemi au dehors, ont triomphé et triomphent encore, de sorte qu'un état d'abattement et de découragement a remplacé la confiance et la joyeuse espérance.

Puis vient la tristesse, par la découverte qu'une telle expérience ne correspond nullement à ce que nous présente la parole de Dieu.

Il est bien vrai que nous sommes dans un milieu hostile, que Satan s'efforce sans cesse de nous enlacer dans ses ruses, que nous sommes pèlerins et étrangers, et qu'ainsi nous ne pouvons attendre ni aise, ni repos, dans le monde que nous traversons, et que nos corps sont exposés à des souffrances de tous genres mais pas une de ces choses, ni même toutes ensemble, ne devraient assombrir et affliger nos âmes. Ecoutez l'apôtre Paul, par exemple: après nous avoir montré que: «Etant justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ, et par lui nous avons accès par la foi à cette faveur dans laquelle nous sommes, et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu», il continue ainsi: «Et non seulement cela, mais aussi nous nous glorifions dans les tribulations, sachant que la tribulation produit la patience, et la patience l'expérience, et l'expérience l'espérance; et l'espérance ne rend point honteux, parce que l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné» (Romains 5: 1-5). Si, de plus, vous voulez connaître l'expérience que peut faire le chrétien, lisez l'épître aux Philippiens. Là, nous trouvons qu'un croyant peut être parfaitement heureux, bien qu'en prison et sous la menace journalière d'être mis à mort; qu'il peut avoir Christ pour seul motif, seul objet et seul but; pour unique désir, d'être avec lui et semblable à lui, et ainsi qu'il peut se trouver entièrement au-dessus des circonstances, capable d'être satisfait dans quelque position que ce soit, et pouvant tout par Celui qui lui donne la force intérieure.

Quel contraste entre cette expérience et celle de la plupart des croyants!

Mais, direz-vous, c'est là l'expérience d'un apôtre, et, nous ne saurions avoir la prétention d'atteindre à cette hauteur.

Il est vrai que le but est élevé, mais ce n'est pas même Paul qui est notre modèle, quel que fût son degré d'avancement dans la vie spirituelle; notre parfait modèle est Christ. Rappelons-nous de plus que, sauf son don spécial, l'apôtre ne possédait pas une seule bénédiction qui n'appartienne aussi au plus humble croyant. Était-il enfant de Dieu? Nous le sommes. Avait-il le pardon des péchés? Nous l'avons. Jouissait-il du privilège inappréciable d'avoir l'Esprit — l'Esprit d'adoption — demeurant en lui? Nous aussi. Était-il membre du corps de Christ? Nous le sommes. Nous pourrions énumérer ainsi toutes les bénédictions qui découlent de la rédemption, et nous verrions que Paul n'était en aucune manière une exception, car avec lui nous sommes héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ.

S'il en est ainsi, comment arrive-t-il qu'un si petit nombre de croyants fassent la même expérience? que si peu connaissent un repos et un bonheur permanents?

Nous appelons la sérieuse attention du lecteur sur la réponse à cette question.

La cause fondamentale d'où résulte la difficulté que nous avons mentionnée, est le peu de bonne volonté ou la négligence des enfants de Dieu à apprendre tout ce qui leur est assuré en Christ. Plusieurs se contentent d'être nés de nouveau, d'autres de savoir que leurs péchés sont pardonnés, de sorte que leur salut est le but et la fin de leurs désirs. La conséquence en est que les premiers jours de leur vie chrétienne sont souvent les meilleurs, et que l'on voit nombre de croyants, autrefois joyeux et pleins de ferveur, devenus maintenant insouciantes et indifférents, sinon mondains.

Qu'il me soit donc permis de dire que si un chrétien ne désire rien au delà du pardon des péchés, il découvrira bientôt qu'il n'a nulle puissance pour résister ni aux sollicitations de la chair, ni aux tentations de Satan. *Pour une heureuse vie chrétienne, il est tout à fait indispensable de connaître pratiquement la vérité de notre mort avec Christ.* Si l'on ne va pas jusque-là, on n'aura qu'agitation et lutte, sans espérance de victoire.

J'en dirai la raison en peu de mots. Notre rédemption doit répondre à deux choses: à nos péchés et à la nature qui produit les péchés; au mauvais fruit et à l'arbre d'où provient le fruit. Le précieux sang de Christ répond à nos besoins quant au premier point. C'était la seule voie possible pour ôter la culpabilité qui pesait sur nous (voyez Hébreux 10; 1 Jean 1: 7). Mais, bien que nous soyons rendus plus blancs que la neige par le sang de Christ, bien que nous soyons nés de nouveau, et qu'ainsi nous ayons une nouvelle nature et une nouvelle vie, la mauvaise nature subsiste toujours; elle subsiste dans toute sa corruption, et ne peut être ni purifiée, ni améliorée. C'est le sentiment de cette vérité, et la réalisation de l'impuissance de la nouvelle nature en elle-même et par elle-même, dans ses luttes contre la chair, qui conduit l'âme à s'écrier en Romains 7: «Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort?» C'est ce même cri plein d'amertume que poussent encore tant de saints de Dieu.

Comment Dieu répond-il à ce besoin des croyants?

Nous trouvons la réponse au chapitre 6 de l'épître aux Romains, en ces mots: «Sachant ceci, que notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit annulé, pour que nous ne servions plus le péché. Car celui qui est mort est délivré du péché» (verset 6, 7). L'expression «le vieil homme» est employée pour désigner la mauvaise nature que nous tenons d'Adam — la chair, comme mauvais principe en nous; et «le corps du péché» veut dire le péché dans son ensemble, comme un tout. Nous apprenons par ce passage (voyez aussi Romains 8: 3), que Dieu a déjà agi à l'égard de notre mauvaise nature, et cela dans la mort de Christ, que là il a condamné le péché dans la chair. L'apôtre dit: «Je suis crucifié avec Christ» (Galates 2: 20). Non seulement le Seigneur Jésus, dans sa grâce infinie, a porté nos péchés en son corps sur le bois, mais Dieu, dans son ineffable miséricorde, nous associe à la mort de Christ, de sorte qu'il a déjà passé jugement sur ce que *nous sommes*, c'est-à-dire sur notre chair, racines et branches. Il a donc pourvu à deux choses dans la mort de Christ: à nos péchés et à notre mauvaise nature, et toutes deux sont judiciairement ôtées pour toujours de devant sa face.

C'est là ce que Dieu nous dit dans sa Parole, et si, par grâce, j'accepte que son témoignage est vrai quant à l'efficacité du sang de Christ, pourquoi ne le recevrais-je pas aussi, quand il m'apprend qu'il m'a associé à la mort de son Fils bien-aimé? C'est sur ce fait même que l'apôtre fonde son exhortation en Romains 6: «Tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus» (verset 11). C'est-à-dire que je reçois par la foi la déclaration de Dieu et que j'agis en conséquence; je rejette les sollicitations de la chair, en me fondant le fait que je suis mort à la chair, parce que j'ai part à la mort de Christ. En d'autres mots: j'accepte ma mort avec Christ, comme étant la vérité devant Dieu, et, par conséquent, je prends dans ce monde la place d'un homme mort.

Examinons maintenant les conséquences qui résultent de l'acceptation de cette position. En premier lieu, nous sommes quittes ou justifiés du péché. Remarquez que c'est «du péché», et non «des péchés», c'est-à-dire que la chair, «le péché dans la chair», le mauvais principe de notre nature corrompue, «le vieil homme», n'a plus de droits sur nous. Il est encore là, en nous, et y sera jusqu'à la fin de notre pèlerinage; mais aussi longtemps que je me tiens moi-même pour mort, que j'accepte la mort sur ce que je suis comme né de la chair, il n'a pas de puissance sur moi. J'étais autrefois son esclave, mais maintenant je suis affranchi de cet esclavage — et comment? Par la mort — ma mort avec Christ. Mon ancien maître n'a donc plus aucun droit sur moi; par la mort, j'ai été délivré de son joug. Supposez que vous avez près de vous un homme mort, et que vous cherchiez par toutes les séductions possibles à l'entraîner dans le péché, ne verriez-vous pas tout de suite la folie d'une telle tentative? Quel qu'il ait pu être vivant, maintenant le péché n'a aucune action, aucun pouvoir sur lui. Satan lui-même ne peut tenter un homme mort. Et il en sera ainsi de nous, si, par grâce, d'heure en heure, de minute en minute, nous nous tenons nous-mêmes pour morts au péché, et vivants à Dieu dans le Christ Jésus.

C'est Lui le seul chemin de la victoire. Quelques-uns veulent vaincre par un effort résolu de volonté, d'autres en cherchant à mourir au péché; mais la voie de Dieu est celle que nous

avons montrée. C'est *parce que nous sommes* morts, que nous sommes exhortés à mortifier nos membres (Colossiens 3: 5), c'est-à-dire à appliquer la mort à nous-mêmes, à porter «toujours, partout, dans le corps, la mort de Jésus», de sorte que tout mouvement du péché, de la chair, soit arrêté et jugé. La méthode de l'homme conduit à l'ascétisme et, à la fin, au pire des esclavages; celle de Dieu mène à la délivrance et à une heureuse liberté.

La seconde conséquence est *l'affranchissement de la loi*. Ainsi Paul écrit: «Vous avez été mis à mort à la loi par le corps de Christ». Et encore: «Nous avons été déliés de la loi, étant morts en ce en quoi nous étions tenus» (Romains 7: 4-6, etc.; voyez aussi Galates 2: 19). Comme l'apôtre l'explique, la loi n'a d'autorité sur l'homme qu'aussi longtemps qu'il vit. Etant donc morts avec Christ, nous sommes délivrés de la puissance de la loi, et il est heureux pour nous qu'il en soit ainsi, «car tous ceux qui sont sur le principe des oeuvres de loi, sont sous la malédiction» (Galates 3: 10). Cela devrait être pour tout croyant un heureux message. Par nature, nous sommes tous légaux, et cette tendance au légalisme subsiste en nous, même après que nous sommes devenus des enfants de Dieu par la foi au Seigneur Jésus. Elle entre, pour ainsi dire, dans la texture même de notre être, de sorte qu'elle se montre constamment dans nos paroles et nos actions. Il en résulte que plusieurs connaissent peu la liberté dans laquelle Christ nous a placés en nous affranchissant, et gémissent journallement sous la servitude qu'ils se sont imposée à eux-mêmes.

Mais, direz-vous, nous ne sommes pas sous la loi. Les Juifs l'étaient, mais est-ce vrai des gentils croyants?

Pas dans le même sens; mais le principe légal est inné chez nous tout autant que chez les Juifs. Par exemple, si après avoir été converti, je sens que je devrais aimer davantage le Seigneur Jésus et que j'essaie de le faire, ou que je devrais prier mieux et que je sois abattu ou découragé, parce que je ne me suis pas acquitté de ce devoir plus parfaitement, je suis, *en principe*, dans ces cas, tout autant sous la loi que les Juifs. L'essence de la loi gît dans son «*Tu dois;*» ainsi, si je change les préceptes du Seigneur en «tu dois faire ceci ou cela», je me place sous le joug de la loi. Et du moment que je le fais, je me trouve sur le chemin des chutes et d'une mauvaise conscience.

Ce que nous avons donc tous à apprendre, c'est que, par notre association à la mort de Christ, nous sommes délivrés à la fois de la loi et du principe de la loi. Nous sommes mariés à un autre, à Celui qui est ressuscité d'entre les morts, afin que nous portions du fruit pour Dieu. «Du fruit», remarquons-le, et non «des oeuvres». Le christianisme n'a point de «tu dois», mais aux oeuvres de la loi et à celles de la chair, il substitue les précieux fruits de l'Esprit Saint (Galates 5), lesquels sont produits, non par l'effort de l'homme, comme des oeuvres le sont, mais par la puissance divine.

La différence entre ces deux choses est aussi grande que possible. Sachant que nous ne pouvons obtenir de fruit pour Dieu par aucun effort ou travail de nous-mêmes, et ayant appris en même temps que la puissance qui peut produire du fruit est dans un autre (qui, à la vérité, opère par l'Esprit qui habite dans les siens), nos yeux se dirigent en haut, vers lui, dans la

confiance qu'il nous emploiera pour sa gloire selon sa propre volonté. Au lieu donc de travailler, nous nous confions; au lieu de chercher du fruit en nous, nous désirons que Christ opère en nous selon l'énergie de sa puissance divine.

Une troisième conséquence est que nous sommes *délibrés du monde*. L'apôtre, en opposition avec certains légalistes qui désiraient échapper à la persécution et se glorifiaient dans la chair, dit: «Pour moi, à Dieu ne plaise que je me glorifie, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ, par laquelle le monde m'est crucifié, et moi au monde» (Galates 6: 14). Comme nous le lisons dans l'évangile de Jean, le monde a été jugé dans la mort de Christ. La crucifixion du Sauveur a été l'entière et absolue condamnation du monde qui l'a rejeté. Dieu l'a moralement jugé à la croix, et Paul, en communion avec la pensée de Dieu, le tient comme crucifié pour lui à la croix, et lui, de la même manière, comme crucifié au monde. Il en était par là complètement délivré, car si les deux étaient crucifiés l'un à l'autre, il ne pouvait y avoir d'attraction entre eux deux. Le monde, avec tous ses charmes et toutes ses séductions, ne pouvait attirer quelqu'un qui le tenait pour moralement jugé par la mort de Christ, et certes celui qui se tenait lui-même pour crucifié par la croix de Christ, ne pouvait avoir aucun attrait pour le monde. Vue ainsi, la croix est une barrière insurmontable entre le monde et le chrétien, et non seulement elle est une barrière, mais aussi le moyen par lequel se trouve manifesté le vrai caractère du monde. Par là, nous apprenons que l'amitié du monde est inimitié contre Dieu, en tant que nous le considérons toujours en relation avec la croix de Christ.

Il y a une dernière conséquence, c'est que *nous sommes affranchis de l'homme*. «Si vous êtes morts avec Christ aux éléments du monde», dit l'apôtre, «pourquoi, comme si vous étiez encore en vie dans ce monde, établissez-vous des ordonnances, — ne prends pas, ne goûte pas, ne touche pas?» (Colossiens 2: 20). C'est l'homme religieux que nous voyons là, — celui dont l'objet est d'améliorer la chair, mais qui, au lieu de la corriger, ne fait que la satisfaire. Cet important passage nous apprend que le croyant, comme mort avec Christ, est entièrement affranchi de l'homme et de ses prétentions religieuses. En les reconnaissant, il prendrait sa place comme vivant dans le monde et nierait le fait de son association avec Christ dans sa mort. Il perd donc de vue l'homme; en réalité, il le récuse tout à fait et nie sa prétendue autorité, parce qu'il est assujéti à Christ seul. C'est pourquoi, même dans les relations de la vie, il obéit, soit aux magistrats, aux maîtres, ou aux parents, parce qu'il est placé, par Christ lui-même dans une position de subordination. Ainsi un pauvre esclave chrétien, en obéissant à son maître, obéit au Seigneur Jésus Christ (Colossiens 3: 22-25).

Il y a donc une complète délivrance pour le croyant qui se tient pour mort avec Christ, — délivrance du péché, de la loi, du monde et de l'homme. On peut dire du croyant, dans les termes qui étaient appliqués à Israël, qu'il tient captifs ceux qui l'avaient tenu captif (Esaïe 14: 2). Tous les ennemis sont vaincus, et Christ seul est reconnu comme Seigneur.

Si cela est vrai, comment se fait-il qu'il y en a si peu qui entrent dans ce sentier d'affranchissement et de sainte liberté?

La réponse à cette question nous conduit à la seconde partie de notre sujet, On peut la formuler de la manière suivante, et nous appelons sur elle l'attention toute particulière du lecteur. *«Pour jouir de la puissance de ces vérités, il faut non seulement qu'elles aient été saisies comme doctrines, mais aussi qu'elles aient été apprises expérimentalement»*. Quatre choses doivent avoir été acquises par expérience, pour que l'on puisse entrer dans l'heureuse jouissance de ces vérités.

En premier lieu et par-dessus tout, le caractère de la chair doit être pratiquement connu. Dieu nous a déclaré ce qu'elle est, même dans l'Ancien Testament (Genèse 6), et nous le rappelle maintes et maintes fois dans le Nouveau; nous pouvons recevoir son témoignage, et y donner sans hésitation notre assentiment; mais, je le répète, à moins d'avoir appris par expérience la nature de la chair, nous en attendrons toujours, plus ou moins, quelque chose de bon. Combien de fois, par exemple, n'arrive-t-il pas à un chrétien de dire: Je ferai mieux une autre fois; ou bien: si c'était à recommencer, j'évitais telle ou telle faute, tel ou tel manquement. Parler ainsi, montre que l'on oublie entièrement qu'en réalité la chair est incurable; car si notre mauvaise nature est totalement corrompue, comment agirait-elle dans l'avenir autrement qu'elle n'a fait dans le passé? Non; nous pouvons, il est vrai, regarder au Seigneur pour qu'il nous garde, par sa grâce, de retomber dans les mêmes péchés, mais si nous avons vraiment reconnu ce qu'est la chair, nous aurons appris en même temps que nous ferons dans l'avenir comme dans le passé, à moins d'être gardés par la puissance divine.

En Romains 7, nous est présenté le cas d'un homme qui a la vie, mais qui, ignorant la plénitude de la grâce de Dieu dans la rédemption, s'efforce sous la loi de produire du fruit pour Dieu. Quelle est la conclusion à laquelle il arrive? C'est celle-ci: *«Ce que je veux faire, je ne le fais pas; et ce que je hais, je le fais»*. Il continue ensuite ainsi: *«Si donc ce que je fais, je ne le veux pas, j'approuve la loi, reconnaissant qu'elle est bonne. Or maintenant ce n'est plus moi qui fais cela, mais le péché qui habite en moi»*. C'est-à-dire qu'il a découvert que la chair (dans un cas tel que le sien) veut suivre son propre chemin, et que ce chemin c'est toujours le péché. C'est pourquoi il nous dit: *«Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien»*. Il a appris sa leçon, et dès ce moment, il n'attend de la chair autre chose que le mal. Et il est certainement heureux pour l'âme d'en arriver à cette conclusion.

Or il y a deux manières d'apprendre cette leçon: ou bien dans la présence de Dieu, en communion avec lui; ou bien dans la présence de Satan, par des chutes et le péché. Paul, lui-même, semble avoir été un exemple du premier cas. Comme Juif, il avait été si moral et si droit, que, plus tard, conduit par l'Esprit de Dieu, il pouvait dire de lui-même: *«quant à la justice qui est par la loi, étant sans reproche»*. Il avait donc tout sujet de penser qu'il y avait en lui-même quelque chose de bon. Comme il le dit: *«Si quelqu'un d'autre s'imagine avoir de quoi se confier dans la chair, moi davantage»*. Mais quand Christ glorifié lui eut été révélé, il s'opéra dans son âme une complète révolution. Il vit toutes choses dans une lumière nouvelle, la lumière de la gloire de Dieu qui luit dans la face de Jésus Christ, et aussitôt il reconnut que la chair et ses meilleures oeuvres sont de nulle valeur. Il put dire dès lors: *«Les choses qui pour moi étaient un gain, je les ai regardées, à cause du Christ, comme une perte. Et je regarde*

même aussi toutes choses comme une perte, à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur, à cause duquel j'ai fait la perte de toutes, et je les estime comme des ordures, afin que je gagne Christ».

Ce fut la pensée de toute sa vie, et, en conséquence, il repoussa la chair sous toutes ses formes et tous ses aspects, comme étant entièrement mauvaise, sachant que, semblable au figuier de l'évangile, malgré toute la culture et tous les soins possibles, elle ne peut jamais porter de fruit pour Dieu.

Pierre est l'exemple de quelqu'un qui apprend à connaître la chair par le moyen du péché. Homme impétueux et d'un coeur chaud, il aimait son Maître d'une ardente affection. Aussi, quand le Seigneur avertit ses disciples en disant: «Vous serez tous scandalisés, car il est écrit: Je frapperai le berger, et les brebis seront dispersées;» Pierre lui dit: «Quand même tous seraient scandalisés, je ne le serai pourtant pas, moi» (Marc 14: 27-31). Il était prêt, disait-il, à laisser sa vie pour Jésus (Jean 13: 37). Et que produisit cette confiance inébranlable dans sa propre fidélité? C'était la confiance en la chair, en sa propre affection, et nous en connaissons le résultat. Quel commentaire de ce qu'est notre mauvaise nature! Pas à pas, Pierre s'enfonça dans l'abîme, qui aboutit enfin à l'entier reniement de son Seigneur. Il avait été averti, bien prévenu, mais la chair montra avec évidence combien elle est corrompue, et entraîna Pierre dans le borbier du péché et de l'iniquité. Sa chute tourna à la gloire du Seigneur et à sa propre bénédiction, mais elle est là pour notre instruction, pour nous révéler de la manière la plus claire le fait que, dans la chair, même la chair d'un disciple sincère et dévoué, il n'habite aucun bien.

Quiconque veut connaître ce qu'est la grâce de Dieu dans notre rédemption, doit apprendre la même leçon de l'une ou l'autre de ces deux manières. Si nous ne l'avons pas fait, nous attendrons toujours quelque chose de nous-mêmes, bien qu'étant toujours déçus. Un mauvais arbre portera toujours de mauvais fruits, et quand nous aurons pratiquement appris cette vérité, nous en aurons tout à fait fini avec nous-mêmes, et nous n'attendrons plus rien que du Seigneur. Par manque de vigilance, la chair peut encore se manifester et nous entraîner dans le péché, mais nous ne sommes pas déçus. Nous avons appris notre leçon, et tout en nous jugeant nous-mêmes en présence de Dieu, à cause de notre manquement, nous cherchons en même temps la grâce pour être plus vigilants à l'avenir. Bien-aimé lecteur, j'insiste sérieusement auprès de vous sur ce point, car jusqu'à ce que vous ayez fait cette expérience, vous ne pouvez avoir une paix solide. Si vous vous en détournez, vous vous exposez, comme les enfants d'Israël dans le désert, à des épreuves, à des châtements et à des manquements de toutes sortes, tandis que, si vous acceptez le témoignage de Dieu quant à la chair, et que *vous appreniez ainsi cette vérité dans votre âme*, de manière à prendre habituellement le parti de Dieu contre vous-même, vous entrerez dans l'aurore d'un nouveau jour caractérisé, quelles que soient vos épreuves et vos peines, par l'éclat radieux de la grâce et de la joie, parce que vous le passerez avec Dieu.

La *seconde* leçon à apprendre est que nous n'avons aucune force, que nous sommes absolument impuissants dans notre lutte contre la chair, que, comme le dit l'apôtre: «Le

vouloir est avec moi, mais accomplir le bien, cela je ne le trouve pas. Car le bien que je veux, je ne le pratique pas, mais le mal que je ne veux pas, je le fais» (Romains 7: 18, 19). N'est-ce pas là, bien-aimé lecteur, l'exacte description de l'expérience de milliers de personnes, et peut-être de la vôtre? Et l'effet a été de les faire tomber dans un état d'insouciance indifférence, sinon d'abattement, de sorte que, cessant même de résister au courant rapide qui s'opposait à elles de tous côtés, elles ont conclu qu'il n'y avait rien à faire que de s'y laisser aller, puisqu'elles étaient incapables de lutter contre lui. Ah! si les âmes voulaient être sincères, plus d'une confesserait que telle a été sa condition depuis des années, condition qui n'est point à la gloire de Dieu et qui ne leur apporte aucun bonheur. Quelle en est donc la cause? C'est simplement l'erreur de penser que tout dépend de leurs propres efforts, au lieu d'accepter la vérité qu'elles sont absolument sans force, et que, par conséquent, tout dépend de Dieu. Le pécheur même doit apprendre non seulement qu'il est coupable et impie, mais aussi qu'il est sans force (Romains 5: 6), et le croyant de même doit comprendre, non seulement que dans sa chair il n'habite pas de bien, mais encore que, de lui-même, il ne peut faire une seule chose bonne. Et quand l'Esprit de Dieu a ouvert les yeux, on découvre que telle est la leçon que Dieu a voulu nous apprendre par cette longue série de défaites, sans cesse renouvelées. Vous avez combattu contre vos ennemis avec un courage indomptable; vaincu, vous avez recommencé maintes et maintes fois, et jamais vous n'avez remporté la victoire. De nouveau, vous êtes entré dans la lutte résolu à vaincre, mais, hélas! de nouveau vous avez succombé. Qu'avez-vous à apprendre par cette douloureuse expérience? La réponse est claire comme le jour. C'est que l'ennemi est trop fort pour vous, que vous ne pouvez lui tenir tête. Mais, direz-vous, ne pouvons-nous devenir plus forts? Ne devons-nous pas croître dans la grâce? Et quand nous avons appris à mieux connaître le caractère de l'ennemi, n'est-il pas possible de réussir à le vaincre?

Nous pouvons répondre sans hésiter: non; car si vous continuez dans cette direction, c'est-à-dire celle d'*efforts*, vous ne faites qu'aller au-devant des mêmes défaites. Il n'y a aucun espoir, pour autant qu'il s'agit de votre propre force.

Si, d'un autre côté, vous recevez comme vrai que vous êtes parfaitement impuissant, et que vous en venez ainsi à en avoir fini avec votre propre force, vous aurez le repos de votre âme, parce qu'en même temps vous comprendrez que votre aide, votre force et votre secours, viennent du dehors et non du dedans, de Christ et non de vous-même. Quelle bénédiction ineffable dans cette découverte! Cessant dès lors de lutter, vous saurez ce que c'est de se reposer sur un autre, et vous pourrez chanter avec David: «L'Eternel est ma lumière et ma délivrance, de qui aurai-je peur? *L'Eternel est la force de ma vie, de qui aurai-je frayeur?*» En effet, si, d'un côté, vous êtes arrivé à connaître que vous êtes sans force, d'autre part vous vous réjouirez de savoir que sa force à Lui s'accomplit dans l'infirmité.

La *troisième* leçon à apprendre, c'est que le croyant a deux natures: l'une qui lui vient d'Adam, et que l'Ecriture nomme la chair, le vieil homme, le péché etc., et l'autre qu'il reçoit de Dieu par la nouvelle naissance. Ces deux natures sont dans un antagonisme complet. Ainsi Jean dit, en parlant de la dernière: «Quiconque est né de Dieu ne pratique pas le péché, car la

semence de Dieu demeure en lui, et, il ne peut pas pécher, parce qu'il est né de Dieu» (1 Jean 3: 9). Et, comme nous l'avons vu, Paul dit de la première: «Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite pas de bien». Il est impossible de concevoir deux déclarations plus entièrement opposées, et nous voyons que l'âme, qui passe par l'expérience exposée en Romains 7, apprend à distinguer entre ces deux natures qui présentent un si grand contraste. Ainsi nous lisons: «Si ce que je ne veux pas, moi, je le pratique, ce n'est plus moi qui l'accomplis, mais c'est le péché qui habite en moi» (verset 20). Il a donc appris à s'identifier lui-même avec la nouvelle nature, c'est pourquoi il dit: ce *n'est plus moi* (comparez avec Galates 2: 20, où c'est Christ qui devient le «moi» de l'apôtre), et, en même temps, il regarde la chair, sa vieille nature, comme n'étant rien que péché, et il lui attribue tout le mal dont il a souffert. Cette nature qui est au dedans de lui (et elle y restera aussi longtemps que le croyant est sur la terre), il la traite maintenant en ennemie, comme ce qui cherche toujours à l'empêcher de faire le bien et le force à faire le mal. Il continue ainsi: «Je trouve donc cette loi pour moi qui veux pratiquer le bien, que le mal est avec moi. Car je prends plaisir à la loi de Dieu selon l'homme intérieur (et c'est pourquoi il *désirait* faire le bien); mais je vois dans mes membres une autre loi qui combat contre la loi de mon entendement, et qui me rend captif de la loi du péché qui est dans mes membres» (versets 21-23).

Ainsi, non seulement il est sans force dans la lutte contre l'ennemi, savoir le péché qui habite en lui, mais il est vaincu dans la lutte et dominé; il est entièrement sous la main et le pouvoir de son ennemi. Toutefois il a appris maintenant que «le péché», la chair, est son ennemi, et que, pour lui, il prend son plaisir dans la loi de Dieu selon l'homme intérieur. Et c'est là, cher lecteur, une bienheureuse découverte; faute de l'avoir faite, nombre d'âmes pieuses dans tous les âges ont gémi et sont restées sous la servitude, écrivant des choses amères contre elles-mêmes, estimant que telle devait être l'expérience nécessaire de chacun des jours de leur vie. Lisez, par exemple, ce qu'on a publié, du journal particulier de plusieurs serviteurs dévoués du Seigneur, et vous trouverez que ces fragments renferment sur tout l'analyse et la condamnation d'eux-mêmes, car ils s'occupaient d'eux, au lieu de s'occuper de Christ, dans le vain effort d'extirper le mal qu'ils trouvaient dans leurs propres cœurs, effort dont l'inutilité les faisait souvent se dire: si nous sommes enfants de Dieu, pourquoi en est-il ainsi de nous? Ils avaient mal lu le chapitre 7 des Romains, comme plusieurs continuent à le faire, et c'est pourquoi les moments où ils jouissaient de la présence et de la faveur de Dieu, ne faisaient qu'alterner avec des heures de sombre tristesse et de découragement.

C'est donc un grand gain pour nous d'avoir appris qu'il y a en nous deux natures et que nous savons distinguer entre elles, et c'est une bénédiction encore plus grande d'avoir été amenés, à travers nos combats et nos luttes, en tant qu'il s'agit de nous-mêmes, à reconnaître notre captivité sans espoir sous la loi du péché qui est dans nos membres. Expérience douloureuse, mais nécessaire, parce que, de cette manière, nous apprenons à en avoir fini avec nous-mêmes. La fin de la chair, pour ainsi dire, est venue devant nous, comme depuis longtemps elle a fini pour Dieu, et nous savons dès lors que le secours du moi est vain, que nous sommes absolument sans ressource et hélas! à la merci de notre ennemi intérieur.

Ainsi se prépare le chemin pour la *quatrième* leçon. La chair a remporté la victoire. Elle a subjugué la pauvre âme qui lutte sans espoir, mais sa victoire est changée en défaite et se termine par l'affranchissement de la victime. Jusqu'alors l'âme a combattu avec sa propre force; maintenant, dans la douleur de la défaite et d'une servitude sans remède, elle cesse de regarder à elle-même, regarde au dehors, et s'écrie dans son agonie: «Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort?» Et *la délivrance est là*. Du moment que le regard se porte en haut et non plus au dedans, sur soi, la victoire est assurée; la réponse vient immédiatement: «Je rends grâce à Dieu par Jésus Christ, notre Seigneur». La délivrance se trouve, de même que le salut, non par nous-mêmes, ni par nos efforts, mais par Christ. On remarquera la conséquence. Tandis que, dans les versets précédents, nous n'avions que «je» et «moi», ces derniers disparaissent, et à la place il n'y a plus que Christ. Bienheureuse délivrance! C'en est fait du «moi», l'âme y a renoncé; Christ le remplace, et nous trouvons que nous avons en lui la réponse à chacun de nos besoins, car nous sommes de Dieu «dans le Christ Jésus, qui nous a été fait sagesse de la part de Dieu, et justice, et sainteté, et rédemption» (1 Corinthiens 1: 30).

Mais avant que l'Esprit de Dieu déroule devant nous la part bénie de l'âme affranchie, l'apôtre ajoute un mot: «Ainsi donc moi-même, de l'entendement, je sers la loi de Dieu; mais de la chair, la loi du péché» (Romains 7: 25). C'est une instruction par laquelle nous sommes avertis que, quel que soit notre degré d'avancement, nous posséderons toujours ces deux natures. En même temps qu'elles nous présentent le caractère des deux natures, ces paroles nous avertissent qu'elles ne seront jamais changées; la chair, bien que nous soyons affranchis de sa domination, restera toujours la chair et ne pourra jamais être améliorée. L'ennemi ne peut être ni délogé, ni converti en ami; mais nous connaissons maintenant son caractère et la source de notre force, et par conséquent nous nous tenons sur nos gardes.

Nous allons maintenant montrer les merveilleux résultats dont, par grâce, l'âme affranchie peut jouir. Ce sont le REPOS, la PUISSANCE et la CONSECRATION. Examinons en détail ces trois points.

Nous avons vu que les résultats de la grâce pour une âme affranchie, sont le repos, la puissance et la consécration.

Examinons ces trois points séparément.

Le repos

Ce n'est pas seulement le repos qui suit la cessation de la lutte contre le péché qui habite en nous, mais aussi le repos positif qui découle de la connaissance dont jouit maintenant l'âme, la connaissance de la délivrance. C'est pourquoi les premiers mots du chapitre 8 sont: «Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus». Ce n'est pas la simple assertion que le croyant est libéré de toute condamnation, mais plutôt la découverte que *ceux qui sont dans le Christ Jésus* sont délivrés de toute possibilité d'être condamnés. Tel est le but heureux que l'âme a maintenant atteint. Examinons un moment ce

que cela implique. Il y a donc maintenant la connaissance que le croyant a été tiré de son ancienne position et de son ancien état, et introduit dans une nouvelle position devant Dieu en Christ, en Christ qui est ressuscité d'entre les morts, et a passé dans une nouvelle sphère, au delà et de l'autre côté de la mort, sphère où ni la mort ni la condamnation ne peuvent entrer. Par la mort avec Christ, comme nous l'avons déjà montré, le croyant a cessé d'être associé au premier homme — Adam — de sorte que, maintenant, se tenant pour mort au péché, il se compte aussi pour vivant à Dieu dans le Christ Jésus. Dans la mort de Christ, Dieu a jugé, une fois pour toutes, le péché dans la chair; il a jugé la racine et les branches, et la loi de l'Esprit de vie, dans le Christ Jésus ressuscité d'entre les morts, a affranchi le croyant de la loi du péché et de la mort. Le péché et la mort n'ont à faire qu'avec ceux qui sont dans la chair; et puisque le croyant n'est pas dans la chair (verset 9), mais dans l'Esprit, il a sa position là où domine la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus.

Nous nous trouvons donc, je le répète, dans une nouvelle position, à laquelle la chair, et par conséquent la condamnation, ne peuvent rien avoir à réclamer, parce que cette position est en Christ ressuscité. De même que le sang de Christ nous délivre de notre culpabilité, ainsi la chair, le péché, a trouvé son jugement et sa sentence dans la mort de Christ, et, par la grâce de Dieu, nous sommes associés à Christ dans sa mort. Etant donc maintenant en Christ, nous sommes complètement délivrés, et, comme tels, libérés de toute condamnation. Nous pouvons nous reposer en Celui en qui nous sommes devant Dieu.

Mais, en même temps, l'âme découvre une autre chose. Quelle avait été la cause de son trouble et de sa souffrance? Son propre état, sa condition découlant de la présence du péché en elle. Or, ce qu'elle apprend maintenant n'est pas ce *que nous sommes*, mais *ce que Christ est*. Dieu est-il satisfait de ce qu'est Christ? Alors nous pouvons aussi être satisfaits, car, ne l'oublions pas, nous sommes *en Lui*, et ce qu'il est, non ce que *nous sommes*, détermine notre position devant Dieu.

En Christ donc, nous répondons aux pensées mêmes de Dieu, de sorte qu'il peut se reposer en nous avec la même satisfaction que celle qu'il prend en Christ. Nous sommes vraiment agréables dans le Bien-aimé. Ainsi, tout désir du cœur de Dieu étant satisfait, il ne nous reste rien à désirer; nous sommes parfaits, quant à notre nouvelle position, aussi complètement que Dieu lui-même peut le faire, et nous avons par conséquent un parfait repos. Quant à la chair, nous savons qu'elle ne peut être pire, ni devenir meilleure qu'elle n'est; et quant à notre position en Christ, nous avons appris que Dieu est satisfait à notre égard, puisque nous sommes devant lui selon toute la perfection de Christ, comme Homme glorifié. Il est impossible de désirer davantage, et ainsi nous entrons dans la jouissance d'un repos parfait en Christ. En effet, de même que nous avons été rendus capables, par grâce, d'accepter Christ comme notre substitut sur la croix, nous nous réjouissons maintenant de l'accepter devant Dieu à la place de nous-mêmes. Les yeux de Dieu reposent sur lui, et les nôtres aussi, et ainsi, en communion avec le cœur de Dieu, nous trouvons notre vrai et immuable repos.

Une autre précieuse conséquence suit de là. Ayant cessé de nous occuper de nous-mêmes, après avoir marché dans ce sentier fatigant et plein d'amertume, et éprouvé sa vanité, nous nous réjouissons d'être occupés de Christ seul. Puisque c'est lui qui détermine ce que je suis devant Dieu, je prends plaisir à me retracer ses perfections et ses gloires morales, à méditer sur chaque rayon de la gloire de Dieu qui brille sur sa face (2 Corinthiens 4), et dans cette heureuse occupation, je suis graduellement transformé à sa ressemblance, même dans ce monde, par la puissance de l'Esprit (2 Corinthiens 3: 18). Perdu dans la contemplation de Celui dont la face est sans voile, contrairement à celle de Moïse, je puis croître à sa ressemblance, et cela chaque jour, en attendant son retour, jusqu'à ce que finalement je lui sois semblable, car je le verrai tel qu'il est.

J'ai donc Christ pour mesure de ma position, Christ pour objet pour mon coeur, Christ comme Celui à qui je serai rendu conforme. L'âme peut-elle désirer plus que cela? Non; je suis abondamment satisfait, et j'ai un parfait repos.

Mais nous avons aussi: la puissance

La puissance

«Vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous» (verset 9). Oui, le Saint Esprit habite en chacun de ceux qui sont en Christ, et c'est lui qui est la source de la puissance pour la marche, la lutte, le service et le culte. Sans cette provision précieuse, nous serions tentés de dire: c'est vrai que nous sommes en Christ, mais comment serons-nous capables de surmonter les insidieux mouvements de la chair qui reste encore en nous? Nous trouvons la réponse au verset 13: «Si par l'Esprit vous faites mourir les actions du corps, vous vivrez». Ainsi la puissance est toujours donnée à la hauteur de toutes les circonstances qui peuvent se présenter, afin de nous rendre capables de jouir des privilèges de la position où nous avons été amenés, et de repousser tout ce qui serait de nature à nous ravir nos bénédictions.

Nous ne devons pas oublier que cette puissance n'agit pas indépendamment de notre condition spirituelle. Aucun enfant de Dieu ne voudrait qu'il en fût ainsi. Le Saint Esprit habite *en nous*, de sorte que notre corps est son temple. Si donc nous sommes insouciants, ne veillant point, indifférents, cherchant notre plaisir dans le monde plutôt qu'en Christ; si, en un mot, d'une manière quelconque, par pensée, parole, regard ou acte de la chair, nous attristons le Saint Esprit de Dieu, par lequel nous avons été scellés pour le jour de la rédemption, ne pensons pas, même un moment, qu'il condescende à nous employer comme vases de sa puissance. Non, ce serait impossible. Samson nous présente un exemple de cette importante vérité. Aussi longtemps qu'il garda sa séparation, son nazaréat, ses ennemis furent impuissants contre lui. Il les foulait, pour ainsi dire, sous ses pieds. Mais du moment où, séduit par les artifices de Délila, il trahit le secret de sa force, il devint aussi faible qu'un autre homme, et tomba immédiatement entre les mains de ses impitoyables ennemis. *L'action du Saint Esprit en puissance dans le croyant et par le moyen du croyant, ne peut être maintenue qu'autant qu'il marche en communion avec Dieu.* Si nous négligeons de nous juger nous-mêmes et de

marcher selon la lumière dans laquelle nous sommes placés, comme Dieu lui-même est dans la lumière, bien que le Saint Esprit ne nous quitte pas, c'est en vain que nous attendrons la démonstration de sa puissante force. Mais, d'un autre côté, si notre oeil est simple, et un oeil simple est celui qui ne voit autre chose que Christ, si Lui est l'objet de notre vie, le Saint Esprit, n'étant pas attristé, nous soutiendra, dans quelque position que nous soyons placés, et nous fera sortir victorieux de tout combat que nous aurons à livrer. Si la chair cherche à rétablir sa domination, il nous rendra capables de la repousser, de la traiter comme un ennemi déjà jugé par le jugement de Dieu; si le monde veut nous charmer par ses attraits, il nous rappellera son vrai caractère à la lumière de la croix de Christ, et les charmes disparaîtront; si Satan nous assaille, il nous fortifiera pour que nous résistions au diable qui s'enfuira de nous.

Rappelons-nous toutefois que nous ne devons pas nous attendre à avoir conscience de la puissance. C'est là ce qui est pour plusieurs une pierre d'achoppement. Ils voudraient *sentir* la puissance, et, ne la sentant pas, ils en concluent qu'ils sont dans un mauvais état d'âme qui les empêche de l'exercer. Nulle erreur ne saurait être plus grande. D'un autre côté, le Seigneur, comme ce fut le cas pour Paul (2 Corinthiens 12), a à briser ses serviteurs, leur envoie des échardes dans la chair, les fait passer par la mort sous toutes ses formes (voyez 2 Corinthiens 4), afin de les amener au sentiment de leur absolue impuissance, de sorte qu'ils apprennent que sa force *s'accomplit dans l'infirmité*. C'est alors qu'étant faibles nous sommes forts, parce que la conscience de la faiblesse nous conduit à la dépendance dont elle est la condition, et c'est seulement pour autant que nous sommes dépendants, que nous sommes forts de la force de Celui sur qui nous nous appuyons.

Et même en étant dépendants (j'insiste sur ce point), nous n'aurons pas toujours la conscience de la puissance. Ainsi Paul écrivait aux Corinthiens: «Et moi-même j'ai été parmi vous dans la faiblesse, et dans la crainte, et dans un grand tremblement» (1 Corinthiens 2: 3). Cependant il est évident, d'après l'épître elle-même, aussi bien que d'après le récit que nous avons dans les Actes de son séjour à Corinthe (Actes des Apôtres 18), qu'il fut à cette époque, d'une manière très spéciale, le canal d'une puissance extraordinaire dans le ministère de la Parole. Il en sera maintenant aussi très souvent de même des serviteurs du Seigneur. Combien souvent il leur a été donné de voir, après un temps où ils avaient senti leur faiblesse et leur impuissance pour prêcher la Parole, que c'était justement alors que le Seigneur les avait le plus employés pour la bénédiction des âmes. Le même principe s'applique à chaque sphère de la vie chrétienne; on pourrait facilement en trouver des exemples dans la suite de l'histoire biblique. Prenons Gédéon: «Hélas! mon Seigneur, par quel moyen délivrerai-je Israël? Voici, mon millier est le plus pauvre qu'il y ait dans Manassé; et je suis le plus petit de la maison de mon père». Était-ce une incapacité pour la mission à laquelle il était appelé? Remarquez la réponse du Seigneur. «Parce que je serai avec toi; et tu battras les Madianites comme s'ils n'étaient qu'un seul homme» (Juges 6: 15, 16). En réalité, Gédéon n'était rien, mais le Seigneur était tout, et il peut opérer là où l'on sent son propre néant. De même, pour que le Seigneur manifeste sa puissance en nous et par notre moyen, il faut repousser l'indépendance sous toutes ses formes, il faut refuser même tout ce qui, selon la nature, nous aiderait dans notre

oeuvre ou dans nos luttes, afin de dépendre entièrement et uniquement de la puissance divine du Saint Esprit.

C'est aussi une erreur de supposer que nous puissions être *doués*, pour ainsi dire, de puissance spirituelle. Dieu ne donne jamais à aucun de ses serviteurs une provision de force où il puisse puiser de temps en temps, jusqu'à ce que le tout soit employé. La puissance est toujours en lui-même, et non en eux; par conséquent, il supplée seulement de moment en moment, selon le besoin, à ce qu'il faut à ceux qui marchent avec lui et dans sa dépendance. Il en résulte que celui qui est aujourd'hui un puissant et vaillant homme, peut demain être faible et timide. Tel fut le cas d'Elie. Nous le voyons au chapitre 18 du 1^{er} livre des Rois, en face de toute la foule des adorateurs de Baal et de leurs prophètes enhardis par l'assurance de la protection et de la faveur royales; il est absolument seul, mais élevé en dehors et au-dessus de lui-même, il les défie, et, se reposant sur Dieu pour que lui maintienne la gloire de son Nom, il marche en avant dans la puissance divine, brave Satan jusqu'en sa forteresse, et remporte une magnifique victoire. Mais que trouvons-nous au chapitre suivant? Le même Elie fuyant devant les menaces de la méchante Jésabel. Il avait oublié, hélas! dans ce moment, la source de sa force, et, en conséquence, le vaillant homme d'hier est aujourd'hui plus faible qu'un petit enfant. Ainsi une dépendance constante est la condition nécessaire pour la permanence de la puissance spirituelle. Si les serviteurs du Seigneur l'oublent, Satan réussira souvent à les vaincre.

Il y a donc, comme toutes les âmes sincères l'admettront, des conditions pour l'exercice de la puissance que Dieu a donnée aux siens par le Saint Esprit habitant en eux. Cela étant reconnu, on peut insister sur ce que la puissance est tout à fait suffisante dans toute circonstance et pour faire face à tout besoin. Ainsi, dans ce seul chapitre 8 des Romains, il est parlé de ceux qui marchent selon l'Esprit, qui sont conduits par l'Esprit, qui, par l'Esprit, mortifient les actions du corps, de ceux à qui l'Esprit vient en aide dans leur infirmité, et en qui il intercède par des soupirs inexprimables. Et, dans plusieurs autres passages, nous voyons qu'il nous rend capables, comme nous l'avons déjà indiqué, de vaincre la chair, le monde et le diable (voyez Galates 5: 16-25; Ephésiens 6: 17, 18; 1 Jean 2: 14-27), que c'est par lui que nous pouvons comprendre la Parole et la communiquer à d'autres (1 Corinthiens 2), que c'est dans sa puissance que nous jouissons de l'accès auprès de Dieu, le Père (Ephésiens 2: 18); qu'en un mot, soit pour la marche, la lutte, le témoignage (Actes des Apôtres 4), ou le culte (Ephésiens 5: 18, 19; Philippiens 3: 3), notre seule et pleinement suffisante puissance est le Saint Esprit.

Tout en admettant cela comme doctrine, n'y a-t-il pas danger de l'oublier dans la pratique? Il y a bien des enfants de Dieu qui, en quelque mesure, ont appris à connaître leur faiblesse, mais qui ne savent presque rien de la source de puissance que nous avons dans le Saint Esprit; d'autres y croient, mais ne savent guère comment y puiser, d'autres encore agissent, dans la vie chrétienne, comme si tout dépendait d'eux. Regardons donc la question en face, et demandons-nous si ces choses qui viennent d'être exposées, sont vraies, et, si elles le sont, n'ayons point de repos jusqu'à ce que nous sachions pratiquement, en quelque mesure, ce que c'est que d'être des canaux pour la manifestation de la puissance divine, même

dans ce monde. Et si c'est notre désir de glorifier de cette manière le nom du Seigneur, nous verrons bientôt que Dieu condescendra à se servir de nous, juste dans la mesure où nous marcherons dans sa dépendance et dans l'obéissance à sa Parole.

Nous en venons maintenant à la troisième chose que nous avons mentionnée, savoir: la consécration.

La consécration

L'histoire religieuse des dernières années montre clairement qu'il y a partout un grand désir d'une plus entière consécration au Seigneur. Et qui peut douter que, malgré le grand mélange d'erreur et de vérité offert par les divers mouvements qui ont pour but «la sainteté», et dont nous avons été témoins, des milliers d'âmes n'aient trouvé en partie ce qu'elles cherchaient, et ne soient entrées par là dans une bénédiction spirituelle beaucoup plus abondante? Il faut toujours se rappeler que Dieu vient au-devant de l'âme, non selon l'intelligence qu'elle a, mais selon les besoins qu'elle ressent. Quelque part donc que des saints se soient réunis avec des coeurs remplis de désirs, pour s'attendre au Seigneur, ils ont trouvé une abondante réponse à leurs cris, et plusieurs, dès ce moment, sont entrés dans une vie de paix et de liberté avec Dieu. Ils peuvent encore se servir d'expressions qui ne sont pas tout à fait scripturaires, ils peuvent se tromper sur l'exacte réalité de leur relation avec le Seigneur, ils peuvent ignorer encore la plénitude de la grâce de Dieu dans la rédemption, et la bienheureuse espérance du retour du Seigneur; mais le Seigneur a maintenant dans leurs coeurs une place qu'il n'avait jamais eue auparavant; il est devenu à la fois l'objet de leurs âmes, et le centre vers lequel ils se meuvent; la conséquence en est une bénédiction ineffable. Nous admettons tout cela pleinement et avec joie. La seule chose sur laquelle nous insistons, et cela en vue même d'une plus entière bénédiction, c'est l'importance de comprendre les pensées de Dieu relativement à la consécration des siens.

La question à examiner est donc: Qu'est-ce que la *consécration*? L'idée dominante est qu'elle consiste en ce que nous nous livrons pleinement pour le service de Dieu par un acte d'abandon de nous-mêmes. Quelquefois même, on entend dire que cela peut s'accomplir par un acte de la volonté, que par une résolution fixe et constante, nous pouvons nous offrir nous-mêmes tout entiers, tête, coeur, main et âme, au Seigneur, pour être à son service, et souvent l'on tient des réunions dans lesquelles on exhorte les assistants à se donner de cette manière au Seigneur.

Il est tout à fait possible que lorsqu'une âme se trouve en la présence de Dieu d'une manière consciente (et ce peut être souvent le cas dans de telles réunions), quelque obstacle, quelque péché habituel, quelque mauvaise habitude, ou quelque fâcheuse relation, soit parfois mise en lumière, confessée et jugée; dans ce cas, il y aura, sans nul doute, une grande bénédiction. Mais cela n'est pas la consécration, et la question reste: cet acte par lequel on se met à part, pour ainsi dire, ou par lequel on se livre soi-même, à quoi l'on exhorte, se trouve-t-il dans l'Écriture?

La première chose à remarquer, c'est que toutes ces exhortations supposent de la puissance de notre part. Nous sommes envisagés comme capables d'atteindre le but proposé, tandis qu'une des choses à apprendre (nous l'avons vu en Romains 7) est que le bien que nous voulons, nous ne le pratiquons point; qu'en un mot, nous sommes absolument impuissants pour accomplir, en nous et par nous-mêmes, quoi que ce soit pour Dieu.

On demandera si nous ne sommes pas appelés à nous livrer nous-mêmes à Dieu, et à présenter nos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est notre service raisonnable?

Certainement, mais aucun de ces passages ne favorise l'idée de consécration telle qu'elle est exposée plus haut. Pour le voir, examinons un moment la signification de ces passages. Le premier se trouve en Romains 6. Or la vérité exposée dans ce chapitre est notre mort avec Christ, et le fait que, comme morts avec Christ, nous sommes justifiés (ou quittes) du péché (versets 1-7). L'apôtre continue ensuite: «Or si nous sommes mort, avec Christ, nous croyons que nous vivons aussi avec lui, sachant que Christ ayant été ressuscité d'entre les morts ne meurt plus; la mort ne domine plus sur lui. Car en ce qu'il est mort, il est mort une fois pour toutes au péché; mais, en ce qu'il vit, il vit à Dieu. De même vous aussi, tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus. Que le péché donc ne règne point dans votre corps mortel pour que vous obéissiez aux convoitises de celui-ci; et ne livrez pas vos membres au péché comme instruments d'iniquité, mais livrez-vous vous-mêmes à Dieu, comme d'entre les morts étant faits vivants, — et vos membres à Dieu, comme instruments de justice. Car le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce» (Romains 6: 8-14). Ainsi, non seulement nous sommes envisagés comme morts avec Christ, et justifiés du péché, mais nous avons aussi à nous tenir pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus, puisque Christ est mort une fois pour toutes au péché, et que, en ce qu'il vit, il vit à Dieu. Ainsi, étant libérés du péché, notre corps n'est plus sous sa domination, et par conséquent il nous est dit de ne pas livrer nos membres au péché, comme instruments d'iniquité, mais de nous livrer nous-mêmes à Dieu, comme d'entre les morts étant faits vivants, c'est-à-dire comme étant morts avec Christ, mais ayant maintenant une nouvelle vie en lui, ressuscité d'entre les morts.

Dans quelle puissance donc, cela s'accomplit-il? Est-ce dans la puissance de la volonté? Non, nous avons à nous tenir pour morts, etc., et par conséquent c'est par le Saint Esprit, dans la puissance de la nouvelle vie, que nous avons dans un Christ ressuscité. Et il faut bien remarquer ce que l'apôtre dit expressément, savoir qu'en employant la figure d'un esclave, soit qu'il s'agisse de péché ou de justice, il parle à la façon des hommes à cause de l'infirmité de notre chair. De fait, la question ici concerne nos corps ou nos membres. Or, par le fait que nous avons part à la mort de Christ, nous ne sommes plus les esclaves du péché, nous en sommes libérés. Que ferons-nous donc de nos membres? La réponse se trouve dans l'exhortation qui nous occupe. Qu'ils deviennent maintenant des instruments de justice à Dieu; car si, d'un côté, nous avons à nous tenir nous-mêmes pour morts au péché, d'un autre,

nous devons nous tenir pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus. La vérité enseignée dans ce chapitre découle de ce verset 11.

L'exhortation de Romains 12: 1, se lie à la doctrine du chapitre 6, bien que l'appel soit basé sur la vérité développée à la fin du chapitre 8. «Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu», dit l'apôtre. Les compassions de Dieu sont celles qu'il a déployées dans la rédemption, et qui sont exposées en détail dans cette épître. Nous rappelant donc ce que Dieu est pour nous en Christ et ce qu'il a fait, l'apôtre, sur ce terrain, nous exhorte à présenter nos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est notre service raisonnable. Ici encore, comme au chapitre 6, l'exhortation concerne nos corps, ces corps, rappelons-le-nous, qui ont été délivrés de l'asservissement au péché, et en qui, selon l'enseignement du chapitre 8, le Saint Esprit habite maintenant. Cela explique ce que veut dire l'apôtre. Nous n'avons pas à apporter, comme les sacrificateurs d'autrefois, un sacrifice mort, et à le placer sur l'autel de Dieu; mais, dans la puissance du Saint Esprit, nous avons à offrir un sacrifice vivant, un sacrifice perpétuel, par conséquent; un sacrifice qui doit toujours être présenté à Dieu aussi longtemps que nous sommes sur la terre. Mais comment cela s'accomplira-t-il? demanderons-nous encore. Est-ce par un acte de volonté? Non, ce serait impossible. C'est par l'application de la mort; en fait, c'est la doctrine que nous trouvons en Romains 8: 10: «Si Christ est en vous, le corps est bien mort à cause du péché». C'est Christ gouvernant nos corps, au lieu que ce soit nous, comme nous espérons l'expliquer ensuite, plus complètement, et cela est un sacrifice saint, agréable à Dieu, et en même temps notre service raisonnable, la reconnaissance de ce qui est dû à Dieu sur le terrain de la rédemption. En d'autres termes, nos corps appartiennent à Celui qui nous a rachetés; mais l'acceptation de cette vérité renferme la présentation de nos corps à Dieu, moment après moment, comme un sacrifice vivant, de sorte que maintenant il peut nous employer pour sa propre gloire en témoignage à son Fils bien-aimé.

L'examen de ces passages nous a préparés à entrer dans la considération de ce qu'est réellement la consécration. Dans ce but, nous prendrons deux portions de l'Écriture: l'une dans l'Ancien Testament; l'autre, en Romains 8. Voyons d'abord ce qui nous est rapporté sur la consécration d'Aaron et de ses fils, à leur charge de sacrificateurs (Exode 29). Sans entrer dans les détails, nous indiquerons la signification des rites qui accompagnaient cette consécration. Premièrement, ceux qui en étaient les objets étaient lavés avec de l'eau (verset 4), figure de la nouvelle naissance — le fait d'être nés d'eau et de l'Esprit (Jean 3: 5), c'est-à-dire l'application de la Parole à l'âme par le Saint Esprit. Ensuite ils étaient placés sous l'efficace de l'offrande pour le péché, leurs péchés ayant été, en type, transportés sur le veau, par l'acte de l'imposition de leurs mains sur la tête de la victime. Le jugement donc passe sur elle, le sang ayant été mis sur les cornes de l'autel, et la chair, la peau, etc., sont brûlées au feu hors du camp (versets 10-14). Ainsi leurs péchés sont ôtés, et ils sont amenés devant Dieu dans la pleine acceptation de l'holocauste (versets 15-18).

Tout cela avait lieu, afin de *les qualifier pour la consécration*: dans ce qui suit, nous avons la consécration elle-même. En premier lieu, le sang était mis sur le lobe de l'oreille droite, sur le pouce de la main droite, et sur le gros orteil du pied droit des sacrificateurs; avec le reste

du sang, on faisait aspersion sur l'autel, tout autour. Cela signifie que Dieu, en vertu du sacrifice de Christ, demande, selon la valeur de son précieux sang, l'entier dévouement de ses serviteurs et sacrificateurs, qui, parce qu'ils ont été amenés sous l'efficace de ce sang, doivent dorénavant écouter, agir et marcher uniquement pour Dieu. Achetés à prix, ils doivent le glorifier dans leurs corps qui sont siens. Ensuite, on devait prendre du sang avec l'huile de l'onction, et en faire aspersion sur eux et leurs vêtements, symbole de la puissance dans laquelle leur service devait s'accomplir, non selon l'énergie de la chair, ou par un effort de leur volonté, mais dans l'onction et par l'onction du Saint Esprit.

C'est dans la cérémonie suivante que nous avons la vérité actuelle de la consécration. Tous mes lecteurs savent que ces sacrifices sont des types de Christ. Qu'ils lisent, à la lumière de cette vérité, ce que l'on faisait du bélier de consécration. Certaines parties de cette victime, avec un gâteau de pain à l'huile et une galette de pain sans levain, étaient placées dans les mains d'Aaron et de ses fils, et tournoyées comme offrande tournoyée devant l'Eternel. *Leurs mains étaient remplies de Christ* — Christ dans le dévouement de sa vie, figuré par le pain sans levain (l'offrande de gâteau, Lévitique 2), et Christ dans son dévouement jusqu'à la mort, dont le type est l'holocauste. En réalité, le mot traduit par consacrer, veut dire «remplir les mains», et ainsi Aaron et ses fils étaient consacrés, ayant, en figure, leurs mains remplies de Christ, et avec lui, seule offrande acceptable, ils pouvaient se présenter devant Jéhovah. Nous apprenons de plus que la nourriture de ceux qui étaient consacrés devait être les affections de Christ (figurées par la poitrine de la victime), et la force de Christ (représentée par l'épaule); ainsi seulement leur consécration pouvait être maintenue et manifestée.

Passant maintenant à Romains 8, nous verrons que la consécration correspond exactement, bien qu'avec une signification plus profonde, à la vérité renfermée dans Exode 29. «Vous n'êtes pas dans la chair», dit l'apôtre, «mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous; mais si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est pas de lui. Mais si Christ est en vous, le corps est bien mort à cause du péché, mais l'Esprit est vie à cause de la justice» (versets 9, 10). Le verset 9 nous donne la pleine position chrétienne caractérisée par la possession du Saint Esprit et son habitation en nous. L'expression est très forte. Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, — l'Esprit dans la puissance duquel Christ lui-même a marché et agi quand il était ici-bas, — il n'est pas de lui; il n'est pas caractérisé comme appartenant à Christ. Quoi qu'il puisse être, on ne peut dire qu'un homme soit un chrétien, dans le vrai sens du mot, s'il n'a pas le Saint Esprit. Ici donc, nous arrivons au même point (bien qu'avec une signification plus étendue), que celui où les sacrificateurs étaient oints d'huile avant leur réelle consécration et pour les y préparer. Aussi lisons-nous dans le verset suivant: «Si Christ est en vous», ce qui est aussi une marque caractéristique du christianisme (voyez Colossiens 1: 27). En d'autres termes, non seulement l'Esprit de Dieu habite dans le croyant, mais Christ aussi est en lui. Le Seigneur Jésus, parlant du temps où le Saint Esprit serait venu, dit: «En ce jour-là, vous connaîtrez que moi je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous». Au premier verset du chapitre 8 aux Romains, il est dit que nous sommes dans le Christ Jésus, et au verset 10, que Christ est en nous, selon ces paroles du Seigneur, que nous trouvons

en Jean 14: 20, et qui ne pouvaient être comprises que lorsque le Saint Esprit serait venu. Or cette vérité que Christ est en nous, est la source de notre consécration, ou, comme on pourrait encore l'exprimer: *notre consécration découle du fait que Christ est en nous*. Nous avons déjà montré que, par l'affranchissement, nous entrons dans la possession du repos et de la puissance; nous allons voir maintenant que la troisième bénédiction est la consécration.

Nous appelons, en premier lieu, l'attention sur le langage de l'apôtre: «Si Christ est en vous, le corps est bien mort à cause du péché, mais l'Esprit est vie, à cause de la justice». Bien compris, ce passage est la consécration; c'est ce que j'espère pouvoir expliquer avec l'aide de Dieu. Avant notre conversion, comme nous le savons tous, nous gouvernions nos corps. Ils nous servaient, selon nos propres volontés, pour nos devoirs, nos désirs, ou nos plaisirs. La volonté était en chacun de nous la force directrice, et c'est ce que l'apôtre entendait, lorsqu'il disait qu'auparavant nous étions les esclaves du péché (Romains 6: 16, 17). Nos propres volontés (mises en activité, il est vrai, par Satan et asservies à sa puissance par le moyen de la chair) étaient l'autorité suprême qui nous régissait. Non que nous fussions libres, car «quiconque pratique le péché est esclave du péché» (Jean 8: 34), et, hélas! nous ne pratiquions rien que le péché, car le péché n'est autre chose que l'indépendance à l'égard de Dieu; c'est l'iniquité, c'est-à-dire une marche sans loi, sans frein (†nom°a), comme l'Esprit de Dieu le définit (1 Jean 3: 4); c'est n'avoir de loi que soi-même et ses désirs propres.

C'est là ce que nous étions, mais maintenant nous lisons: «Si Christ est en vous, le corps, est bien mort à cause du péché», ce qui signifie, si j'ose me hasarder à paraphraser ces paroles: Sachant que si la volonté entre en activité, la conséquence est le péché; mais maintenant que Christ est en nous, nous tenons le corps pour mort, afin que nous ne nous en servions plus selon NOTRE volonté, mais afin que Christ s'en serve comme d'un instrument pour l'expression de SA volonté. Nous tenons le corps pour mort, à cause de la certitude qu'il y aura péché si nous le gouvernons nous-mêmes; et ainsi l'apôtre ajoute: «L'Esprit est vie à cause de la justice». Tenant le corps pour mort, puisque Christ est en nous, nous désirons que Lui et non le péché, en soit le maître, et nous regardons l'activité de l'Esprit qui habite en nous, comme la seule vie que le chrétien devrait connaître, si nous voulons être remplis du fruit de la justice qui est par Jésus Christ, à la gloire et à la louange de Dieu (Voyez Philippiens 1: 11). C'est-à-dire que la justice pratique ne peut être produite dans notre vie, que si le corps est considéré comme un vase pour Christ par la puissance du Saint Esprit.

Nous pouvons maintenant indiquer quelques points, qui feront comprendre d'une manière simple au lecteur la vérité de la consécration. Nous dirons d'abord que *la consécration consiste en ce que Christ a l'autorité absolue sur les corps des siens, de sorte qu'ils soient des organes qui n'expriment d'autre que lui-même*. Deux passages éclairciront ma pensée: «Je suis crucifié avec Christ; et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi; — et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi» (Galates 2: 20). Le même apôtre écrit: «Portant toujours, partout, dans le corps la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps» (2 Corinthiens 4: 10). Dans l'un et l'autre de ces passages nous avons la même

chose, savoir que Christ seul doit être manifesté par le moyen du corps des siens. La différence est que, dans le premier passage, le «moi» est remplacé: «je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi;» tandis que le second nous présente le moyen par lequel aura lieu la manifestation de «la vie de Jésus». Voilà la consécration: Christ au lieu du «moi;» la suprématie de Christ au dedans de nous, et lui-même se servant de nous, pour la manifestation de ce qu'il est au milieu des ténèbres de ce monde,

Il sera utile de rechercher comment on peut atteindre à cette consécration, désir de tout croyant sincère. Nous avons fait remarquer le fait que nous étions heureux, par la grâce de Dieu, d'accepter Christ sur la croix comme notre substitut; qu'une fois amenés à la vérité de l'affranchissement, nous étions heureux de l'accepter à la place de nous-mêmes devant Dieu; et maintenant, nous avons un pas de plus à faire, c'est de l'accepter à la place de notre moi, comme étant notre vie dans ce monde. Comme l'apôtre, il nous faut dire: «Je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi». Cela nous conduira à récuser le «moi», sous quelque forme qu'il se présente, parce que nous avons appris que le «moi» (la propre volonté) n'est que mal. Christ deviendra donc le mobile, l'objet et la fin de tout ce que nous disons ou faisons. Lui-même, quoique toujours l'homme parfait, béni soit son nom, nous a montré le chemin pour parvenir à ce but. Il ne disait jamais ses propres paroles; jamais il n'agissait pour lui-même; il ne parlait ni n'agissait *de par* lui-même, c'est-à-dire qu'il ne puisait pas en lui-même ses actions et ses paroles. Tout était du Père, comme il le disait: «Le Père qui demeure en moi, c'est lui qui fait les oeuvres» (Jean 5: 19; 14: 10). C'est sur le même principe que lui qui est en nous, doit, dans la puissance de son Esprit, produire nos paroles et nos actions, afin que les unes comme les autres, puissent être un témoignage pour lui et pour sa gloire.

Mais nous rencontrons des obstacles — lui n'en avait pas. Il était un vase parfait, et pouvait dire: «Celui qui m'a vu, a vu le Père». Pour nous, nous avons encore la chair en nous, et la chair convoite toujours contre l'Esprit, et cherche à entraver sa puissance dans nos âmes. C'est pourquoi l'apôtre nous dit: «Portant toujours dans le corps la mort de Jésus», et, dans Romains 8: «Si par l'Esprit vous faites mourir les actions du corps». Cela veut dire qu'il est toujours besoin d'appliquer la mort à tout ce que nous sommes, afin qu'il y ait en nous, en quelque mesure, l'expression sans entrave de ce qu'est Christ; la puissance pour cela est dans la possession du Saint Esprit. Supposons, par exemple, qu'étant tenté je suis sur le point de me laisser aller à la colère, ou de tomber dans quelque autre péché; si je regarde hors de moi-même à Christ, et que je me rappelle que, par grâce, je lui suis associé dans sa mort, je suis rendu capable par l'Esprit de repousser la chair, de me tenir pour mort au péché. De cette manière, Christ garde son autorité, il vit en moi et parle par moi, au lieu que ce soit moi-même. De là, aussi, l'exhortation de ne point attrister le Saint Esprit de Dieu (Ephésiens 4: 30), car si, en cédant de quelque manière à la chair, je l'attriste, non seulement l'expression de ce qu'est Christ se trouve obscurcie, mais, en réduisant au silence l'Esprit Saint attristé, je perds aussi la puissance de mortifier les actions du corps.

Ainsi, même en acceptant Christ pour ma vie ici-bas au lieu de moi-même, la consécration ne peut être maintenue que par le jugement constant de nous-mêmes en la présence de Dieu,

jour après jour, heure après heure. Ce qui manifeste tout, c'est la lumière, et si je suis d'une manière consciente dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière, je découvrirai immédiatement tout ce qui n'est pas en accord avec elle, et si alors je me juge moi-même, en confessant mon manquement, ma communion avec Dieu est rétablie, ma consécration est maintenue (voyez 1 Jean 1). Bien loin donc de l'idée ordinaire que la consécration consiste en un acte résolu d'abandon de soi-même, nous voyons qu'elle commence plutôt par le fait que nous acceptons Christ à la place de nous-mêmes, que nous lui donnons sa vraie place de prééminence en nous; et cette consécration est maintenue par la récusation constante du «moi» dans la puissance du Saint Esprit. Telle est la consécration à laquelle Dieu, dans son infinie miséricorde, conduit l'âme affranchie.

Je dois cependant ajouter que notre consécration ne sera jamais complète dans ce monde. Le Seigneur Jésus est le seul qui soit parfaitement consacré, et il est le modèle auquel nous devons être rendus conformes. Notre consécration, maintenant, est en proportion de notre conformité avec lui, ni plus ni moins. C'est donc mal comprendre l'Écriture que de parler d'une entière consécration de nous-mêmes, c'est une erreur plus grande encore que d'en parler comme pouvant être atteinte en un moment par un seul acte d'abandon de nous-mêmes. Le Seigneur, dans la prière qu'il adressait au Père, à la veille de sa crucifixion, disait: «Je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité» (Jean 17: 19). Il était toujours le vrai Nazaréen, entièrement séparé pour Dieu, mais maintenant il était sur le point de se sanctifier lui-même, de se mettre à part pour Dieu d'une nouvelle manière, savoir, comme homme glorifié; et, comme tel, il devait devenir la mesure de notre sanctification — de notre sanctification pratique. Il dit donc: «afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité», la vérité de ce qu'il est comme sanctifié, mis à part dans la gloire. Cette sanctification pour nous sera donc progressive, — progressive en proportion de la puissance de «la vérité» sur nos âmes.

L'apôtre nous explique comment cela s'accomplit: «Nous tous, contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit» (2 Corinthiens 3: 18). Christ dans la gloire étant devant nos âmes, et il est là absolument sans voile, révélé à nos cœurs; contemplant toute la gloire de Dieu déployée sur sa face, toutes les perfections morales, tous les attributs, toute l'excellence spirituelle de Dieu, concentrés et révélés dans cet Homme glorifié, occupés ainsi de lui comme l'objet de notre contemplation et de nos délices, nous sommes, par la puissance du Saint Esprit, transformés graduellement (car c'est de gloire en gloire) dans la ressemblance de Celui sur qui sont arrêtés nos regards. Mais, je le répète, nous n'atteindrons jamais pleinement ici-bas à cette ressemblance, car c'est seulement quand nous le verrons comme il est, que nous lui serons semblables, (1 Jean 3: 2). La manifestation de sa vie dans nos corps ici-bas sera en proportion de notre ressemblance avec lui. C'est pourquoi, il ne peut y avoir sur la terre aucun arrêt dans la poursuite de la parfaite sainteté, et l'on n'y saurait atteindre. Il peut y avoir par la foi la recherche de la sainteté, mais on ne saurait affirmer trop fortement que la sainteté dont l'Écriture parle, est une entière conformité avec Christ glorifié. C'est la

sainteté scripturaire, et nous pouvons, par la grâce de Dieu, en approcher tous les jours davantage, mais elle ne sera complètement nôtre, que quand nous verrons face à face notre précieux Seigneur. En même temps, ceux qui ont connu la vérité de la rédemption, et qui sont entrés dans la joie de l'affranchissement, n'auront qu'un seul désir, savoir, que Christ, et lui seul, ait sa juste place de suprématie et de prééminence dans leurs coeurs et dans leurs vies, et ainsi les gouverne complètement.

Pour conclure, j'indiquerai brièvement les caractères qui distinguent le croyant consacré. Premièrement, et par-dessus tout, il n'a point de volonté. Comme l'apôtre, il dit: «Je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi». Etant crucifié avec Christ, il en a fini devant Dieu avec sa volonté, liée comme elle l'est au vieil homme, et par conséquent il la traite comme une chose déjà jugée, et récuse son activité. La volonté de Christ est notre unique loi, nous lui appartenons d'une manière absolue, pour que lui seul se serve de nous. Ensuite le croyant consacré cherche uniquement la gloire de Christ. Voyez l'apôtre Paul quand il était en prison, ayant devant lui la possibilité du martyre, que dit-il? «Selon ma vive attente et mon espérance que je ne serai confus en rien, mais qu'avec toute hardiesse, maintenant encore comme toujours, Christ sera magnifié dans mon corps, soit par la vie, soit par la mort». Le «moi» avait disparu de devant ses yeux, et la gloire de Christ remplissait son âme. De plus, nous apprenons que Christ était le tout, la fin, le mobile et l'objet de la vie de l'apôtre, sûre marque de consécration. «Pour moi», disait-il, «vivre c'est Christ». Et bien que mourir, pour lui, eût été un gain, il ne voulait pas choisir, parce que Christ était tout pour lui, et que Lui seul savait comment l'apôtre pouvait le mieux le servir. Enfin, son espérance était d'être avec Christ. Quand Christ est l'objet de nos affections, quand il remplit nos coeurs, nous ne pouvons que regarder en avant vers le moment où nous serons avec lui. Là où est votre trésor, là sera aussi votre coeur, et le coeur tend toujours à être avec son trésor. Si donc la mort est devant le croyant consacré, il dira encore avec Paul: «Déloger et être avec Christ, cela est de beaucoup meilleur», et si la mort n'est pas devant lui, il vivra dans la bienheureuse espérance de Son retour, afin d'être pour toujours avec le Seigneur. C'est l'espérance que lui-même a placée devant l'âme, de sorte que s'il dit: «Voici, je viens bientôt», le coeur de celui qui est consacré répondra avec Jean: «Amen, viens, Seigneur Jésus».

Guilgal, la vallée de Hacor et Bokim

ME 1884 page 462

Guilgal était le lieu de la circoncision (Josué 5: 2-9).

L'épître aux Colossiens nous enseigne que, pour nous, la circoncision est «le dépouillement du corps de la chair» (Colossiens 2: 11). Le chrétien, quant à sa position devant Dieu, n'a pas la chair. Il est en Christ, et comme tel, il est circoncis: «En qui aussi vous avez été circoncis», dit l'apôtre. Nous n'avons pas à dépouiller la chair, c'est-à-dire le vieil homme; c'est une chose faite; nous n'avons pas non plus à faire mourir la chair, car elle a été crucifiée avec Christ; mais nous avons à mortifier nos «membres qui sont sur la terre, la fornication, l'impureté, etc.», et à nous tenir «pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus».

Or la circoncision était un acte qui ne se répétait pas; il signifiait le dépouillement de la chair. L'homme circoncis est le type du chrétien quant à la position de celui-ci devant Dieu, et dans ce sens que la chair a été dépouillée. La chair, la nature du premier Adam, a été condamnée à la croix du Seigneur Jésus Christ; cette nature n'est plus celle du croyant, ni pour Dieu, ni pour la foi.

Mais Guilgal n'était pas seulement le lieu de la circoncision; c'est là aussi qu'était habituellement le camp d'Israël, l'endroit où le peuple devait se trouver, où l'Ange de l'Eternel se tint jusqu'au moment où, la ruine étant établie, il monta de Guilgal à Bokim (Juges 2). Le camp établi à Guilgal, disait à Israël qu'il ne devait jamais oublier la leçon reçue en ce lieu, savoir que «la chair ne profite de rien». Ce que nous enseigne le camp placé là, c'est: «portant toujours, partout, dans le corps, la mort du Seigneur Jésus».

La vraie circoncision consiste en ceux qui rendent culte par l'Esprit de Dieu, qui se glorifient dans le Christ Jésus, et qui n'ont pas de confiance en la chair. En cela, il ne s'agit pas de la position, mais de l'état pratique.

Or les enfants d'Israël n'ont pas gardé la conviction que la chair ne vaut rien. Ils allèrent de Guilgal à Jéricho dans le sentiment qu'ils n'étaient rien et que l'Eternel était tout, et par la foi ils furent vainqueurs. L'effet que cette victoire produisit sur la chair, qui n'était pas tenue pour morte, fut de l'enfler: dans le sentiment de leur propre force, ils montèrent de Jéricho à Haï, et là ils firent l'expérience de leur propre faiblesse.

Ils auraient dû l'avoir apprise à Guilgal.

Pourquoi devrait-on dépouiller la chair, si elle avait assez de sagesse pour juger sainement, et assez de force pour exécuter? Ils avaient oublié cela, oublié qu'ils avaient besoin de Dieu.

Nous voyons deux choses dans l'affaire de Haï: premièrement, une faute collective, ils avaient une haute idée d'eux-mêmes; secondement, une souillure positive, un interdit au milieu d'eux.

Cette dernière chose amena la malédiction sur eux tous. Il en est de même aujourd'hui: un peu de levain fait lever toute la pâte. L'Eternel relève l'acte positif de péché et non leur condition, et déclare qu'il ne sera plus avec eux, à moins qu'ils n'ôtent l'interdit du milieu d'eux.

Cela convient au caractère de Celui qui ne veut pas contester à toujours, mais qui ne peut non plus être mis en communion avec le péché. Cela était aussi en harmonie avec la parole de l'homme qui avait son épée nue à la main et qui, à la question: «Es-tu pour nous, ou pour nos ennemis?» répondit: «Non, car c'est comme chef de l'armée de l'Eternel que je suis venu maintenant». Cela veut dire: Je ne suis pas pour un parti, mais pour un peuple qui a un certain caractère moral. Israël, en volant et en mentant, avait perdu le caractère d'armée de l'Eternel, et avait aussi perdu le Seigneur comme son chef.

Le remède, le voici. Il se trouve dans la vallée de Hacor. Là l'interdit fut ôté du milieu d'eux.

La nature de l'action d'Israël en frappant Acan, n'était pas pénale; ce n'était pas le châtement infligé par un juge à un criminel. Le caractère de cet acte était le jugement de soi-même. Le peuple avait un péché à sa charge; il fallait s'en débarrasser. Les Israélites n'agissaient pas pour punir Acan, mais pour se purifier, bien que sans doute lui-même en souffrit.

Le même principe subsiste aujourd'hui dans la discipline de l'assemblée. En mettant dehors le méchant, elle n'a pas pour but de le punir. La figure employée par l'Ecriture dans ce cas, est celle du levain. La pâte doit être gardée nouvelle, convenable à Christ qui a été sacrifié pour nous; c'est pourquoi il faut ôter le levain. C'est un acte de l'assemblée pour se maintenir pure; ce n'est pas l'acte d'un magistrat qui punit un coupable. Ainsi épargner le péché dans une fausse pensée de grâce, c'est épargner son propre péché; c'est garder une pâte avec du levain, et ainsi, en pratique, exclure le Seigneur. Ç'aurait été le cas pour Israël, s'ils avaient gardé Acan au milieu d'eux. Dans la discipline de l'assemblée, il faut aussi prendre garde, afin que l'esprit soit sauvé au jour du Seigneur Jésus.

Or, pour Israël, l'Eternel était tout; c'est pourquoi le péché était jugé. Or il est bon de remarquer que le mauvais état collectif du peuple n'était nullement une entrave à ce que le péché positif fût jugé. De même à Corinthe. L'assemblée y était dans un si mauvais état que l'apôtre, pour les épargner, ne voulait pas aller chez eux, bien qu'il reconnût pleinement que leur table était celle du Seigneur. Ils étaient sectaires et enflés d'orgueil, tout en tolérant au milieu d'eux la plus grossière immoralité. Malgré cela, l'apôtre ne les exhorte pas à une humiliation générale, mais au jugement du méchant.

Cela n'est ni Guilgal, ni Bokim, c'est la vallée de Hacor. Guilgal, c'est la vieille nature jugée, de sorte que son fruit ne se manifeste pas. Il y a là parfaite communion avec Dieu, car il a

condamné le péché dans la chair quand il a envoyé son propre Fils pour le péché. Et à Guilgal, nous reconnaissons la justice de son jugement comme étant contre nous-mêmes. Mais quand nous avons manqué, et que le fruit de la vieille nature s'est montré, nous n'avons pas à faire en premier lieu à la nature — le péché — mais au fruit, savoir les péchés, et nous le faisons par la confession et en nous purifiant nous-mêmes.

Cela est vrai, qu'il s'agisse d'un individu ou d'une assemblée. Ce n'est pas la communion avec Dieu, mais le moyen de revenir à Dieu, quand la communion est perdue. Et c'est toujours le chemin pour revenir. Aussi trouvons-nous la vallée de Hacor, non seulement en Josué, mais aussi en Osée, lorsqu'aux derniers jours, Israël trouvera une porte ouverte à l'espérance (Osée 2: 15).

Bokim est une tout autre chose, différente à la fois de Guilgal et de la vallée de Hacor.

L'ange de l'Eternel monta de Guilgal à Bokim. Là il rappelle la fidélité de ses voies envers les enfants d'Israël et les commandements qu'il leur donna. Il les accuse de désobéissance et leur déclare les conséquences irrémédiables de leur péché. S'ils avaient été fidèles, leurs ennemis auraient été leur pain, mais maintenant ils étaient des épines à leurs côtés, et leurs dieux leur étaient en piège. Ils étaient mis en face de ce fait solennel, qu'ils s'étaient placés eux-mêmes dans un état de trouble, de danger et de honte, dans lequel ils devaient rester, parce que le Seigneur ne voulait pas les en délivrer. L'ange de l'Eternel ne les invite pas à ôter le mal. L'occasion d'obéir et de vaincre était passée et perdue; il ne leur restait qu'à souffrir, le mal était sans remède. La nation entrait dans une nouvelle phase de son histoire. Guilgal était passé; on était à Bokim.

Pendant que l'ange était à Guilgal, le peuple était à l'épreuve. S'ils avaient été fidèles, ils auraient été constamment et partout victorieux. Mais le temps des semailles était passé. Ils avaient semé pour la chair et le moment inévitable de la moisson était arrivé. Ce n'est pas que la grâce ne pût se déployer en pareilles circonstances. Elle le fit, comme nous le voyons au chapitre 3. Car si, d'une part, les ennemis étaient encore là, à cause des péchés du peuple, d'un autre côté, Dieu avait laissé ces nations, «afin que les générations des fils d'Israël connussent, en l'apprenant, ce que c'est que la guerre, ceux du moins qui, auparavant, n'en avaient rien connu». De plus, cette grâce pouvait finalement introduire le Messie, et mettre tous les ennemis sous ses pieds.

A Bokim, il y avait chez les enfants d'Israël l'amer sentiment de la ruine sans espérance et du châtement. Par grâce, ils s'humilient et pleurent. Ils n'essaient pas de remédier au mal comme autrefois, dans un cas semblable, à Kadès. Là, ils avaient montré de la douleur, mais non un coeur brisé: «O Dieu! tu ne mépriseras pas un coeur brisé et humilié». C'est cette disposition que l'on trouve à Bokim. Aussi, bien que le châtement ne soit pas levé, la communion est rétablie, et ils offrent en ce lieu des sacrifices à l'Eternel. «La tristesse qui est selon Dieu opère une repentance à salut dont on n'a pas de regret». La tristesse, sans que le coeur soit brisé, est la tristesse du monde: elle produit la mort.

C'est un fait sérieux à considérer, que des péchés commis par des croyants ont des résultats permanents. La grâce restaure l'âme; nous en avons un magnifique exemple dans le cas de David, mais la marque du péché reste jusqu'à la fin. Nous pouvons voir la même chose dans l'exemple de Samson.

La différence entre ce qui s'est passé dans la vallée de Hacor et ce que nous voyons à Bokim, c'est que, dans ce dernier cas, il n'y avait aucun péché positif et actuel à juger. Ils avaient désobéi dans le passé, ils en sont accusés maintenant, mais sans qu'il y eût à leur charge un péché spécial, comme à Haï. Mais il leur fallait accepter les conséquences de leur désobéissance. Il en fut de même plus tard, sous les rois. Quand tout eut manqué et qu'il n'y eut plus de remède, la parole de l'Eternel fut: «Soumettez votre cou au joug du roi de Babylone... et vous vivrez» (Jérémie 27: 12). A Bokim, le peuple devait juger ses péchés et accepter le châtiment. Dans la vallée de Hacor, il devait juger son péché et y mettre fin. A Guilgal, il devait juger la vieille nature afin de ne pas pécher. Quand l'Ange est allé à Bokim, toute espérance de rétablissement a disparu; jusqu'à ce que le Messie vienne.

Tout cela est vrai pour l'Eglise.

Pour nous aujourd'hui, l'espérance d'une restauration générale n'existe pas. La ruine est établie. La maison de Dieu est devenue comme une grande maison. Bokim est notre place, généralement parlant, et nous attendons le retour du Seigneur qui peut seul nous restaurer. Mais ce n'est pas tout. Le devoir positif de chacun est de se purifier des vases à déshonneur. On ne peut pas quitter la maison; autrement, on n'aurait pas besoin de prendre pour sienne la honte de cette maison. Josué, bien qu'il fût personnellement innocent, ne s'est jamais séparé de la nation. Il l'a accompagnée depuis Kadès, dans toutes ses traites à travers le désert.

Ainsi, nous ne pouvons nous séparer de la profession générale et commencer un nouveau christianisme; d'un autre côté, nous ne pouvons marcher en communion avec le mal. Le premier avertissement que nous recevons est: «Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur;» le second nous dit: «Poursuis la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur».

L'obéissance à ces recommandations nous conduit à la table du Seigneur.

Nous pouvons nous demander si la ruine ne nous a pas encore caractérisés, nous qui sommes réunis là? La mondanité ne s'affirme-t-elle pas au milieu de nous, et ne refuse-t-on pas de la détruire, comme Israël laissa subsister les Cananéens dans la terre de l'Eternel? Comment y faire face? Individuellement, nous pouvons, par la grâce, garder nos vêtements purs; mais pleurer, est, je crois, ce qui convient à tous.

Mais supposons, comme souvent, hélas! il arrive, qu'un péché positif se découvre. Devrons nous pleurer ou juger le péché? Irons-nous à Bokim ou à la vallée de Hacor? Choisir alors Bokim serait avoir communion avec le mal, et faire de notre mauvais état général une excuse pour laisser le péché non jugé. Ce ne serait pas le vrai Bokim, ce serait pratiquement dire: «Nous avons été délivrés pour faire toutes ces abominations».

On peut remarquer que, quand les saints ont à se purifier du mal, l'action est collective, et non individuelle. Ils agissent comme un corps, dans une communion mutuelle. Le jugement touchant le mal, et la manière convenable de procéder, peuvent être individuels; et ce jugement peut être placé devant les saints par celui qui l'a formé: «J'ai déjà jugé», dit l'apôtre, touchant «celui qui a commis cette action». Puis il ajoute: «Otez le méchant du milieu de vous-mêmes». Cela est collectif. Le pouvoir de lier et délier appartient aux deux ou trois assemblés au nom du Seigneur, et non à quelques individus. Même un apôtre n'agissait pas seul, indépendamment de l'assemblée, mais quoiqu'il ne fût pas alors à Corinthe, il ne s'abstient pas d'exercer leurs consciences: «Etant absent de corps... j'ai jugé».

D'un autre côté, si le moment arrive où il faut se séparer de l'iniquité, l'action collective est nécessairement impossible, et il n'est pas question de communion. L'action est tout à fait individuelle. «Si quelqu'un se purifie de ceux-ci, il sera un vase à honneur».

«Toi donc endure les souffrances»

ME 1884 page 455

On ne saurait douter qu'il y ait de nos jours une oeuvre de Dieu particulière. Toutefois son étendue est moindre que celle dont l'apôtre Paul et ceux qui travaillaient avec lui, étaient les instruments, et son caractère en diffère aussi jusqu'à un certain point. Poser les fondements du grand édifice du christianisme dans ce monde est une chose; c'en est une autre d'être appelé à travailler quand cet édifice est en ruines. Cependant le Saint Esprit agit et opère dans une direction spéciale, préparant les saints de Dieu pour la venue de son Fils, leur communiquant ces grandes et précieuses vérités si longtemps demeurées dans la poussière de l'oubli, et les séparant ainsi moralement du monde et surtout du monde christianisé, avant que tombent sur celui-ci les derniers et terribles jugements. La question placée devant nous a trait à la puissance qui nous est donnée pour poursuivre notre course quand, par la grâce de Dieu, ces vérités ont été reçues.

Quoique tous aient leur place, il est certain que Dieu se sert actuellement de certains instruments, pour accomplir son oeuvre, comme il lui a plu de le faire dans tous les temps. Bien qu'il y ait une grande faiblesse et un état spirituel bien bas, eu égard aux vérités que nous possédons, il n'est cependant d'aucun profit de chercher à se le cacher, ni non plus de considérer l'oeuvre comme moins réelle et moins importante, parce qu'elle se poursuit dans un jour de ruine. Puissions-nous, à cet égard, être préservés de toute fausse honte.

La question est de savoir si ces mots «endure les afflictions» peuvent nous être justement appliqués comme exhortation. Le sujet n'est pas nouveau, mais il est si important et si peu compris qu'il sera bon de l'approfondir encore. Bien que nous ayons tous manqué, et que nous manquions encore de bien des manières, il me semble pourtant que le Seigneur Jésus Christ produit cette vertu merveilleuse en ceux qui doivent être ses témoins jusqu'à la fin, et qu'il forme les âmes pour «*endurer*». C'est une preuve de grande puissance, lorsque, quel que soit le genre de souffrances par lesquelles on ait à passer, on est capable de poursuivre son chemin en dépit de tout ce qui est contraire, parce que l'on est assuré que c'est le bon chemin. Le monde estime avec raison, comme étant supérieur, un homme tel que le Romain Fabius Cunctator poursuivant tranquillement l'exécution du plan qu'il avait conçu, alors que tout autour de lui, de la part de ses amis comme de ses ennemis, était de nature à exercer sa patience; — mais la patience (ou *l'endurance*) du chrétien est d'un ordre et d'un caractère bien autrement élevés, et nous sommes exhortés à la montrer. Quelle est donc la signification de ces paroles: «Endure les afflictions?»

Il en est sans doute plusieurs de nos jours qui mènent une vie trop facile, cherchant à éviter tout trouble et toute peine réels, bien qu'en théorie ils sachent qu'ils sont appelés à prendre part aux souffrances de Christ; il y en a plus d'un qui a une certaine perception de la vérité et même des dons, et qui ne pense pas sérieusement à prendre sa place dans les rangs

méprisés de ceux qui désirent être fidèles au Seigneur; on en voit qui vivent dans le bien-être et le luxe, tout en professant d'être les témoins de Dieu; d'autres qui approuvent les fidèles avec une certaine indulgence et se vantent de les protéger. De tous ceux-là il est inutile de parler; ils ne savent ce que c'est que les souffrances, et l'exhortation ne s'adresse point à eux.

Mais en nous arrêtant à ceux qui désirent réellement prendre leur place avec le Seigneur rejeté, il nous faut faire une différence entre ceux qui cherchent à se distinguer par des actes et des faits extraordinaires et ceux qui «*endurent*». Il est écrit «*endure*» ou supporte, et non «*recherche*» les afflictions ou les travaux; or quelques-uns peuvent parler de travaux pénibles entrepris volontairement, avec renoncement à soi-même, mais qui, après tout, n'ont pas le caractère exprimé par ce mot «*endure*». Mainte personne qui serait prête à s'exposer au danger, à la fatigue et à la peine, quand, peut-être, elle n'y est pas appelée, sera vue murmurant ou s'arrêtant même dans sa course devant quelque légère souffrance ou quelque léger obstacle. C'est un fait bien connu dans le monde, qu'en général, ceux qui conçoivent ou arrangent quelque grande entreprise, ont rarement la patience nécessaire pour passer par les différents degrés indispensables pour atteindre le but; et c'est aussi une chose vraie dans l'oeuvre du Seigneur. Celui qui voudrait se distinguer ainsi, par des oeuvres d'éclat, pourrait avoir d'amères leçons à apprendre dans l'état actuel des choses.

Au temps présent, ce dont il s'agit, ce n'est pas d'accomplir des actions d'éclat, mais d'aller fermement en avant dans un chemin difficile, où nous serons mis à l'épreuve jusqu'au bout; car si nous avons les plus grandes joies, nous avons en même temps les épreuves les plus pénibles et les plus humiliantes.

On a fait remarquer au sujet des fidèles qui, dans les temps du moyen âge, et plus tard, ont rendu témoignage à la vérité au travers du feu des bûchers et du fer des bourreaux, que ce furent presque toujours les plus faibles qui montrèrent le plus de constance quand venait l'heure des tortures et du supplice. Au contraire, plusieurs de ceux qui avaient confessé hardiment et hautement leur foi, et avaient bravé le bûcher avec mépris, montraient souvent beaucoup moins de patience et de fermeté dans les souffrances que ceux qui s'étaient méfiés d'eux-mêmes.

Notre témoignage est d'un genre différent; nous ne sommes pas appelés à subir les tortures, mais nous *sommes appelés* à retenir fermement la vérité jusqu'à la fin, au milieu de beaucoup d'épreuves et de désappointements. La question qui se pose sérieusement devant nous est celle-ci: sommes-nous préparés à *endurer*, ou bien abandonnerons-nous notre poste, trouvant le chemin trop laborieux et trop rempli de déceptions, et la puissance corruptrice de l'ennemi trop forte? On peut remarquer en Paul un homme qui, non seulement reste fidèle à travers les nombreuses souffrances morales et physiques par lesquelles il eut à passer, mais qui, malgré tout, poursuit son service avec vigueur et liberté d'esprit. *Endurer* n'est pas seulement supporter la souffrance, mais c'est continuer sa course et son service avec une confiance inébranlable dans le Seigneur, en montrant jusqu'à la fin quelle est sa puissance et son énergie. Le courage d'un homme naturel, si grand fût-il, ne pourrait manquer d'être abattu après les coups réitérés, les emprisonnements et les déceptions plus poignantes encore que

tout le reste, bien que l'homme lui-même restât fidèle, mais chez Paul nous trouvons jusqu'à la fin le même entrain dans son service, les mêmes soins et la même grâce. Tel il nous apparaît dans la seconde épître à Timothée, et c'est là la puissance extraordinaire du chrétien, puissance que, selon notre mesure, le Saint Esprit produira en nous.

La parole «endure» s'adresse donc aussi à nous, bien que nous ne soyons pas appelés à passer par des souffrances violentes et des persécutions, mais à persévérer dans le sentier de la fidélité, quand tout, autour de nous, est de nature à nous décourager. Si, à mesure que le sentier devient plus difficile, nous pouvons seulement apprendre à supporter plus patiemment soit les railleries du monde religieux, soit les déceptions que nous rencontrons souvent, le témoignage ne pourrait manquer de devenir plus brillant. Mais pour cela, il faut une communion constante avec le Seigneur Jésus là où il est. Rien d'autre ne peut nous donner une puissance réelle pour persévérer. Soutenus par Celui qui aime ses saints et qui prend soin d'eux infiniment mieux que ne le peuvent ses pauvres serviteurs, tout heureux qu'ils sont cependant de pouvoir servir et Lui et eux, nous pouvons regarder vers le moment où chacun d'eux sera présenté avec abondance de joie devant le Père. La lutte ne peut manquer d'avoir une bonne issue: la victoire et le triomphe final sont assurés, et la couronne de gloire est proche. Jusqu'alors, que le mot «endure» résonne à nos oreilles comme le dernier commandement qui nous est donné sur le champ de bataille.

Puissent cette glorieuse perspective et la grâce présente, la puissance et l'amour de Celui qui nous a appelés et nous a accordé le privilège de le servir, garder nos coeurs de telle sorte que jamais nous n'ayons honte de lui ni de son service! Puissent ces paroles consolantes nous faire estimer plus hautement la valeur de l'oeuvre pour lui, et nous porter à chercher en lui une nouvelle puissance pour endurer jusqu'à la fin.